


UNIV
ENT

HISTOIRE
DE LA MARINE
DE TOUS LES PEUPLES.

Le trident de Neptune est le sceptre du monde.

Lemierre.

PARIS, IMPRIMERIE DE LEBEL, IMPRIMEUR DU ROI,
Rue d'Erfurth, n° 1.

Ouvrage qui n'a pas eu beaucoup de succès comme les autres du même auteur. Cependant il est animé d'un bon esprit.

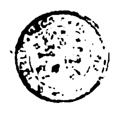
HISTOIRE DE LA MARINE DE TOUS LES PEUPLES,

DEPUIS LA PLUS HAUTE ANTIQUITÉ JUSQU'A NOS JOURS.

PAR A. J. B. BOUVET DE CRESSÉ,

PROFESSEUR DE BELLES-LETTRES.

TOME PREMIER.





PARIS,
CHEZ AIMÉ ANDRÉ, LIBRAIRE,
QUAI DES AUGUSTINS, N° 59.
1824.

Aux Mânes

De son Bienfaiteur

L. Th. Villaret de Joyeuse,

Amiral de France,

Capitaine-Général de la Martinique,

Gouverneur de Venise, &c.

L'ancien Chef d'Imprimerie de l'armée navale,

A. J. B. BOUVET DE CRESSÉ,

reconnaissant.

PRÉFACE.

L'OUVRAGE que nous donnons au public sous le titre d'HISTOIRE DE LA MARINE DE TOUS LES PEUPLES depuis la plus haute antiquité jusqu'à nos jours, est le fruit de trente années de travail, et de longs voyages sur terre et sur mer.

« S'il faut, comme l'a dit le traducteur de » Lucien (1), qu'un historien ait vu une ar- » mée, des soldats rangés en bataille, ce que » c'est qu'une aile, un front, des bataillons, » des machines de guerre, et qu'il ne s'en rap- » porte pas aux yeux d'autrui; s'il est surtout » nécessaire qu'il soit libre, n'espérant ni ne » craignant rien, inaccessible aux présens et » aux récompenses, ne faisant grâce à per- » sonne, juge équitable et indifférent, sans » pays et sans maître; qu'il dise les choses

(1) J. RACINE.

» comme elles sont, sans les farder ni les dé-
» guiser (car il n'est pas poëte, il est narra-
» teur, et par conséquent n'est point respon-
» sable de ce qu'il raconte); s'il faut, en un
» mot, qu'il sacrifie à la seule vérité, et qu'il
» n'ait pas devant les yeux des espérances
» aussi courtes que celles de cette vie, mais
» l'estime de toute la postérité, » quelles qualités indispensables n'est-on pas en droit d'exiger de celui qui, saisissant le burin sacré, ose tracer les fastes de la Marine universelle, la prendre à son berceau, en suivre les longs et tardifs développemens, et réaliser enfin l'idée-mère que lui ont suggérée deux navigateurs célèbres, honneur de la Patrie, Bougainville et Villaret-Joyeuse?

Nous le disons hautement : « Que celui-là
» se condamne au plus rigoureux silence, qui
» voudrait parler de la mer, sans en avoir per-
» sonnellement couru les dangers ! » Quelle différence, en effet, et hors de toute proportion, existe entre les Continens et l'Océan? Là, tout est fixe et protecteur; ici tout est mobile et cache des gouffres immenses.

C'était donc peu que, téméraire investigateur, l'homme eût ouvert le sein de la terre, et déchiré ses entrailles, pour en extraire les métaux corrupteurs (*); il manquait à son audace de franchir des bornes posées par la Divinité elle-même, et d'aller dans des contrées inconnues, porter le ravage et la dévastation. Insensé! il ignorait, sans doute, qu'en créant l'Océan, le souverain arbitre de toutes choses a voulu qu'il fût libre; qu'il devînt une propriété commune, et que les eaux ne prêtassent aux peuples leur sein maternel, que pour faciliter leurs communications, et les aider à se donner, en quelque sorte, la main, et à fraterniser entre eux.

Quelle fatalité a donc permis qu'il se soit trouvé des princes assez présomptueux pour affecter, dans leur fol orgueil, la suprématie des mers, et des écrivains assez lâches pour sacrifier leur conscience à quelques monceaux d'or? Selden est de ce nombre; mais si l'on est péniblement affecté du verbiage et des

(*) Effodiuntur opes, irritamenta malorum.

OVID.

divagations de l'auteur du *Mare Clausum*, on éprouve une vive satisfaction, en voyant Grotius, dans les chapitres Ier, VIe, VIIe, VIIIe et XIIe de son *Mare Liberum*, soutenir victorieusement contre son adversaire, les intérêts de la justice et de l'équité. Treize chapitres suffisent à Grotius, pour établir d'une manière péremptoire le droit des Nations (*), tandis qu'il en faut trente à Selden pour défendre une cause qu'il sait être mauvaise, lui qui avait son franc-parler à la cour de Jacques Ier et de Charles Ier, et dont la devise favorite était : « LA LIBERTÉ SUR TOUTES CHOSES. »

Oui, il adorait la liberté, ce Selden; il savait que cette même liberté est le premier

(*) Jure gentium, quibusvis ad quosvis liberam esse navigationem. — Jure gentium, inter quosvis liberam esse mercaturam. — Nullâ æquitate niti, in prohibendo commercio. — Mare, aut jus navigandi, proprium non esse, titulo donationis pontificiæ. (Il est plaisant, s'il n'est pas ridicule, de voir le souverain pontife donner ce qui ne lui appartient pas, et ce dont il n'a pas même l'usufruit.) — Mare aut jus navigandi proprium non esse titulo præscriptionis aut consuetudinis.

GROTIUS.

besoin de l'homme; que son privilége exclusif est de n'obéir qu'aux lois et de ne craindre qu'elles; qu'on peut la combattre, jamais la détruire; qu'elle subsiste partout où il y a des âmes fortes; qu'elle se conserve dans les chaînes; qu'elle vit dans les prisons; qu'elle renaît sous la hache des bourreaux; et cependant honte, honte éternelle à sa mémoire flétrie, il a publié le *Mare Clausum !*

Usurpateurs de la souveraineté des mers, montrez-nous vos titres : sont-ils le fruit de la conquête ou de l'adulation? de la conquête? quelles traces empreintes sur l'élément liquide prouvent la légitimité de vos droits? de l'adulation? les peuples ne savent que trop, hélas! combien a pesé sur eux le détestable fardeau des flatteurs,

. . . . Présent le plus funeste,
Que puisse faire aux rois la colère céleste (1).

Quelle lame, répondez, ou plutôt quelle vague immense, égalant en hauteur les montagnes les plus élevées (*), a submergé le vais-

(*) . . . . . . Cumulo præruptus aquæ mons. VIRG.

(1) J. RACINE.

seau d'Oronte, ce fidèle compagnon d'Énée? sur quel point fixe, Thémistocle, à Salamine, a-t-il vaincu les Perses? Où s'est donnée la bataille d'Actium, qui décida du sort de l'Univers? et, plus tard, sous quel degré, et dans quelle partie de la Manche furent rendus nuls et la flotte INVINCIBLE de Philippe II, et les anathèmes fulminés contre Élisabeth, par le pape Sixte-Quint (*)?

(*) L'histoire remarque que Henri III, roi de France, fut le premier à avertir des préparatifs * dirigés contre l'Angleterre par Philippe II (1588), Élisabeth, que la cour de Rome, en l'excommuniant, avait traitée de: *Un gran cervello di principessa*; et nous, nous faisons observer que Henri III (1589) mourut assassiné par le dominicain Jacques Clément, dont le pape prononça l'éloge en plein consistoire, et qu'il osa comparer à Judith et à Éléazar. « Cette mort qui donne tant d'étonnement et d'admiration, s'écrie Sixte-Quint, sera crue à peine de la postérité. Un très-puissant roi, entouré d'une forte armée, qui a réduit Paris à lui de-

* *La Déroute de la Flotte d'Espagne, dite l'Invincible, à Claude Du Puy, conseiller au Parlement.*

A Chartres, le 29 août 1588.

APRÈS ce jour fatal où la rebellion,
Sous le voile *trompeur* de la religion,

Si des arcs de triomphe, si d'indestructibles pyramides ont, par leur vétusté, fatigué

mander miséricorde, est tué *d'un seul coup de couteau* par un *pauvre religieux*. Certes! ce grand exemple a été donné afin que chacun connût la force des jugemens de Dieu. » Monstres!...

Ce Dieu que vous peignez implacable et jaloux,
S'il aime à se venger, barbares! c'est de vous!

VOLTAIRE.

Osa barricader jusqu'au palais du prince,
Le roi, quittant Paris, vint dans cette province.
Depuis, pour pallier le plus grand des forfaits,
On convint à Rouen d'une équivoque paix;
Et la Cour sur ses pas revint dans cette ville.
Les Guise même en grâce auprès d'un roi facile,
Après s'être excusés d'un fait mal éclairci,
De Paris depuis peu se sont rendus ici.
Superbe en ses discours, superbe en équipage,
L'ambassadeur d'Espagne est aussi du voyage.
Une flotte nombreuse alors couvrant nos mers,
Faisait l'attention de cent peuples divers;
Et le fier Castillan répandait dans le monde
« Qu'un glorieux triomphe allait s'offrir sur l'onde,
» Vantait les millions destinés par son roi
» En l'honneur de l'Église et pour planter la foi;
» Qu'on verrait Albion et punie et soumise,
» Et la flotte d'Espagne au bord de la Tamise. »
Même, sur les chemins qui conduisent ici,
S'il rencontrait un moine, il lui parlait ainsi:

le temps; si des témoins, vainqueurs des siècles, rappellent encore aujourd'hui, sur le lieu même de la scène, ces événemens mé-

Au moindre paysan, c'était même langage:
« Que les milords épars avaient perdu courage,
» Que Drack était en fuite, et ses meilleurs vaisseaux
» Dispersés, en déroute, ou dans le fond des eaux;
» Que dans Londres, la reine, à bon droit alarmée,
» S'était avec frayeur dans la tour enfermée. »
Mais quand un cavalier se trouvait sur ses pas,
Il changeait de discours dans un grand embarras:
Tantôt il était gai, puis tout-à-coup farouche,
Les mots prêts à sortir s'arrêtaient dans sa bouche;
Tantôt, pour éviter un mensonge odieux,
Il disait d'un ton grave et tout mystérieux:
« La flotte a jusqu'ici trouvé le vent contraire,
» Mais tout va bien encore, et tout le monde espère.
» On a pourtant avis qu'aux côtes de Médoc,
» Un de leurs grands vaisseaux, brisé d'un rude choc,
» S'est depuis quelques jours échoué sur le sable.
» On nous assure encor, comme fait véritable,
» Qu'entre Douvre et Calais des orages nouveaux
» Ont dispersé la flotte et battu ses vaisseaux;
» Et proche de Boulogne on a vu le rivage
» Couvert de tous côtés des marques d'un naufrage,
» Des débris différens, des voiles déchirés,
» D'un succès malheureux présages assurés. »

Maintenant en secret il faut que je te dise
Ce qu'on pense à la cour touchant cette entreprise,

morables, toute question est résolue; l'Océan cesse d'être le domaine imprescriptible des nations; le contrat de vente de la Louisiane

L'espérance et la crainte où sont nos courtisans,
Toujours dissimulés, et quelquefois plaisans :
Ris-en, mon cher Du Puy, s'il est permis de rire
En voyant tous les maux que la France s'attire.

Au logis de l'évêque, où le roi tient sa cour,
L'élite des seigneurs s'assembla l'autre jour.
Pour tenir le conseil on prit une chapelle;
On agita d'abord cette grande nouvelle.
J'assistais au conseil, car la bonté du roi
Venait de m'honorer de ce brillant emploi.
Tel qu'un homme dévôt qui veut marquer son zèle,
Soudain on vit de Crosne ajuster sa prunelle,
Et, dans un saint transport levant les mains aux cieux,
S'écrier : « Quelle gloire à ce prince pieux!
» Bénis soient les projets d'un roi si catholique,
» Et ses puissans efforts pour vaincre une hérétique!»

« Périssent son armée et tous les Castillans! »
Lui répondit Pinard, qui, dès ses jeunes ans,
Prenait, à tout propos, plaisir à contredire;
« Périssent ses vaisseaux jusqu'au moindre navire!
» Que Neptune en courroux puisse les abîmer!
» N'est-ce pas sans notre ordre et sans nous informer,
» Qu'ils viennent dans nos mers avec tant d'arrogance
» Pour surprendre un état si voisin de la France? »

J. A. De Thou.

aux États-Unis d'Amérique, peut facilement être consulté (*) dans nos archives publiques; la Grande Nation n'a jamais existé; Wellington a battu Soult à Toulouse, Bonaparte à Waterloo, et Charles Lacretelle mérite, pour sa bonne foi historique, de s'asseoir au premier rang des écrivains français.

Nous avons parlé de monumens durables : qu'on nous permette, à l'appui de notre assertion, un exemple entre mille. Le fils de Philippe, Alexandre, aborde à la côte d'A-

(*) Nous tenons d'un honnête habitant des bords du Mississipi, durant la domination espagnole, M. F. Favre, que l'acte de cession de la Louisiane aux États-Unis d'Amérique, n'a jamais été public. Bonaparte mit dans son trésor particulier le prix de la vente de cette riche contrée, qui fut livrée pour moins de millions qu'elle ne valait de milliards, ainsi que l'a dit, à la tribune nationale, et avec connaissance de cause, l'honorable député du Loiret, M. Laisné de Villevesque. Charles-Maurice Talleyrand de Périgord, ministre des relations extérieures, toucha un fort pot-de-vin pour frais de négociation, etc., etc., et en acheta les terres, bois et château de Valençay, que les plaisans de la rive gauche du Cher ont surnommés la Nouvelle-Orléans.

frique, et aussitôt s'élèvent les murs de la florissante Alexandrie, qui ne s'attendait guère alors à ouvrir un jour ses portes aux Français vainqueurs de l'Égypte.

Nous le répétons, et cette répétition est le cri de la conscience, de la franchise et de la conviction, affecter la suprématie maritime, c'est outrager la majesté du Créateur; c'est insulter à la raison; c'est méconnaître les règles du simple bon sens; c'est fouler aux pieds les principes éternels qui servent de base à l'édifice social.

Quoi! l'horizon se charge au loin de vapeurs ardentes et sombres; le soleil pâlit; la surface des eaux, unie et sans mouvement, se couvre de couleurs lugubres; le ciel tendu et fermé de toutes parts, n'offre aux yeux qu'une voûte obscure que sillonne l'éclair; la foudre brise, à coups redoublés, cette barrière de tenèbres et de feux suspendus; des nuages épais roulent par masses dans les airs, tombent en torrens sur la mer et en bouleversent les abîmes; tout gronde, le tonnerre, les vents, les flots; un bruit épouvantable se

fait entendre; les vagues écumantes s'élèvent jusques aux cieux (1); des flottes sombrent; des équipages périssent corps et biens, et le maître souffre que les élémens déchaînés troublent impunément la paix de son empire!

Le maître! quel mot ridicule notre plume vient de tracer à propos de marine et de navigation! Le maître, c'est Dieu; lui seul possède tout, lui seul a tout créé. C'est lui qui a dit aux élémens, aux empires et aux terres (*): « Voilà vos bornes; ces bornes sont » la mer, vous n'irez pas plus loin. » Et il s'est trouvé des d'hommes assez peu réfléchis pour ne pas songer que, voyageurs sur le globe, ils ne pouvaient s'approprier ce que la nature avait rendu le patrimoine de tous; que même la possession une fois établie, elle ne devait être que momentanée et transitoire,

(*) Omnium autem unus Deus possessor et dominus est. Hic elementis, hic imperiis metas dedit, et terris metam, mare. Nihil ultrà est.

MORISOT., ORB. MARIT.

(1) BARTHÉLEMY.

semblable à un vaisseau qui passe, et mobile comme la mer qui souffre ce passage (*).

Quel patron de chaloupe, quel capitaine de navire, quel chef d'escadre, quel amiral oserait se vanter d'avoir enchaîné l'onde sur laquelle il vient de jeter l'ancre? Incessamment agitée par le vent, soumise à l'inévitable action des marées, balancée par son propre poids, cette même onde ne reste jamais à la même place; un flot chasse un autre flot. C'est là, et là seulement qu'existe le mouvement perpétuel, ce frivole objet des recherches de tant de savans! Le flux et le reflux, détruisant toute justesse de calcul, la vérité de ce que nous avançons est telle, que l'homme, en mer, loin de connaître ce qu'il possède, ignore jusque à la profondeur du gouffre toujours prêt à l'engloutir. Autant donc il serait absurde de dire que l'aigle, l'épervier,

(*) Omnium est, quod omnibus natura exposuit, quod occupare non potes dùm præteris; et, si quâ prætereuntium possessio foret, momentanea esset et transitoria, similis navi quæ transit, et pelago per quod fit transitio.

Morisot., Orb. Marit.

l'autour et quelques autres puissances aériennes, ont seuls le droit de planer dans les cieux, et que la hardiesse de leur vol leur en soumet l'empire, au préjudice des autres oiseaux de moindre dimension, même de la mouche qu'on rencontre partout, et sous diverses couleurs; autant il serait ridicule d'avancer qu'un vaisseau, une flotte, peuvent affecter la propriété d'un élément qui veut bien leur permettre de glisser, sans trop appuyer, sur son sein (*).

La force fait le droit : ce droit est une injustice; mais le faible est obligé de le reconnaître. C'est ainsi que l'eau mine la terre, et que l'air les maîtrise toutes deux (**).

(*) Pelagus tenere non potes, etiam dùm in anchoris stas; effluit enim vel vento, vel æstu agitatum, diversumque à primo semper, quod succedit, est; ità ut nescias quid possideas, vel potiùs, quodnam te possideat. Ridiculum enim esset dicere hanc navim, aut classem, æquor possidere, nisi et avem aera, dùm volat, possidere dicas. MORISOT., ORB. MARIT.

(**) Quod majus est, possidet quod minus est. Terras aquæ, utrasque aër possidet. *Ibidem.*

Puisque nous avons parlé du droit du plus fort, hâtons-nous d'ajouter que ce droit est un crime de lèse-humanité, dont vingt nations se sont rendues coupables depuis l'invention de la première tactique navale (*). Mais pourrait-on s'étonner que des peuplades barbares, sans lois, sans mœurs, sans connaissances, sans instruction, tout entières à la guerre, poussées par le désir d'amasser des richesses, se soient traînées de côte en côte, d'île en île, pour soumettre et piller des voisins dont ils enviaient la prospérité, l'aisance et le bonheur, quand, de nos jours, nous voyons la Grande-Bretagne, qui ne doit

(*) Sicut ille, qui classi præest, imperium classis habere dicitur, sic et ille aut imperator, aut rex, aut populus, imperium maris aliquod tenere, qui cæteris classe prævalet. Secundùm hanc definitionem, primum maris imperium apud Gallos fuit, tùm apud Cretenses, Pelasgos, Thraces, Rhodios, Phryges, Cyprios, Phœnices, Ægyptios, Milesios, Caras, Lesbios, Phocenses, Corinthios, Iones, Eretrienses, Æginetas, Lacedæmonios, Athenienses, Tyrios, Carthaginienses, Romanos, Gothos, Saracenos, Francos, Saxones et Hispanos.

Morisot., Orb. Marit.

son existence précaire qu'à un crédit fictif, que le hasard peut lui ravir d'un moment à l'autre, affecter la domination des mers, et prétendre garder seule le trident de Neptune, que, dans quelques années, peut-être, briseront entre ses mains usurpatrices et contraintes à l'abandonner, deux puissances du Nord, jeunes encore par la date de leur inscription dans les annales de la civilisation, mais déjà vieilles par une foule d'exploits dignes des plus beaux jours de la Grèce, de Rome, du siècle de Louis XIV, du règne de Louis XVI et de la France régénérée, libre, indépendante et constitutionnelle ?

Bouvet
De Cressé

HISTOIRE

DE LA MARINE

DE TOUS LES PEUPLES.

LIVRE PREMIER.

TEMPS PRIMITIFS.

Que l'Amour, ainsi que l'a feint dans un poëme élégant l'ingénieux Gessner, ait inspiré le premier navigateur; que le cygne, par la noblesse de son port, l'aisance de son allure, l'ensemble de ses mouvemens, ou, comme d'autres l'ont avancé, que les nageoires et la queue du poisson aient donné la première idée du canot, des voiles, des rames et du gouvernail; que quelques poutres chargées de meubles échappés aux ravages d'une inondation aient conduit à la confection des radeaux, il n'en reste pas moins démontré, et de la manière la plus désolante pour les amis des sciences et des arts, qu'une obscurité profonde

couvre d'un voile impénétrable la navigation des premiers peuples de la terre.

Le premier navire connu fut construit par Noé (1), qui parcourut la Méditerranée avec ses trois enfans, Sem, Cham et Japhet. Sem se fixa en Asie, Cham en Afrique, et Japhet fonda de nombreuses colonies sur les côtes d'Europe (2). Leurs fils les imitèrent, et, comme eux, s'établirent dans diverses contrées. La Grèce, originairement nommée Ionie, la Thrace, les rives de la Propontide, la Cilicie, l'île de Chypre se peuplèrent insensiblement, et leurs habitans se livrèrent à la navigation. C'est eux qu'Horace a appelés, dans une de ses odes, l'audacieuse postérité de Japhet (3).

Établis sur les rivages de la mer, ils firent, pour les côtoyer, de légères embarcations, dont l'arche, qu'ils se rappelaient encore, fut apparemment le modèle. La vue des îles voisines qui excitait la

(1) Omnium mortalium, primum Noemum, sibi suisque liberis ratem fabricasse credibile est. MORISOT., ORB. MARIT.

(2) Voluerunt scriptores, tùm Ægyptii, tùm Græci et Latini, Semum totam Asiam, proximasque insulas, cum suis liberis occupasse; Japhetum Europam, et Mediterranei maris insulas adeptum; Chamum verò Africam cum suis littoribus dominii sui fecisse. MORISOT., *ibidem*.

(3) Audax Japeti genus.

curiosité des nouveaux navigateurs, l'avantage de la pêche, la commodité des transports par eau, et la nécessité du commerce, les invitaient à s'exposer sur un élément qu'ils avaient la témérité de braver. D'abord ils risquèrent des passages; mais, insensiblement apprivoisés avec les flots, ils poussèrent plus au large, et enfin les vents ou les courans les jetant sur des plages éloignées, la difficulté du retour et la crainte du danger les obligèrent *souvent à y fixer leurs demeures*. Telle fut, *ou plutôt* telle dut être l'origine de la navigation. Informe dans les commencemens, ses progrès ont été lents; ce n'est qu'après de nombreux tâtonnemens, des observations suivies, des études sérieuses et une longue expérience, qu'elle est arrivée au point de perfection qu'elle a atteint de nos jours.

MARINE DES ÉGYPTIENS. — OSIRIS.

Les Égyptiens cultivèrent plus ou moins les sciences maritimes; et en cela ils suivirent leurs goûts et leurs inclinations. Le plus ancien et le plus respecté de leurs rois, qu'ils mirent au rang des dieux, Osiris fit la conquête des Indes, où il laissa de nombreux monumens de ses victoires. Passant ensuite l'Hellespont, il plaça Macédon

sur le trône de Macédoine, établit Triptolème dans l'Attique, et regagna ses états.

SÉSOSTRIS.

Nous n'avons que des renseignemens incertains sur les successeurs d'Osiris, et l'on ne commence guère à marcher à la lueur pâle d'un flambeau souvent trompeur, qu'à l'époque du règne de Sésostris, qui, possédé de l'incurable manie des invasions, franchit les bornes de l'Égypte. Aucun de ses prédécesseurs n'avait passé la mer Rouge : il y équipa une flotte de quatre cents voiles, et se rendit maître de toutes les îles et de toutes les villes que l'industrie humaine avait bâties sur ses bords. Toujours vainqueur, déjà la gloire de ses armes s'étendait jusques aux Indes. Sésostris avait une seconde flotte sur la Méditerranée; ce fut aidé de ces forces qu'il soumit à sa domination la plus grande partie des Cyclades, dans la mer Égée, l'île de Crète et la Phénicie; mais la révolte de son frère Danaüs, qui voulut profiter de son absence pour usurper le trône confié à ses soins, l'obligea de revenir en Égypte, où il se fixa.

Les arts de la paix, auxquels il parut se vouer alors, furent plus utiles à ses peuples que ne l'avaient été ses conquêtes, car il fit élever de fortes

digues pour protéger le plat pays contre les ravages annuels qu'y causaient les inondations du Nil. De nombreux canaux, destinés à faciliter les moyens de transports et les approvisionnemens, furent creusés depuis Memphis jusqu'à la mer. Pline prétend même qu'il fut l'auteur du projet hardi de joindre, par un canal, la mer Rouge à la Méditerranée; enfin, voulant témoigner aux dieux sa reconnaissance des faveurs qu'il en avait reçues, il construisit, en bois de cèdre, un vaisseau dont la longueur était de soixante-dix toises, entièrement doré à l'extérieur et argenté en dedans, et le fit placer dans le principal temple de la ville de Thèbes (1).

Tremblant à la seule pensée du châtiment que méritait son abus de confiance et sa conduite déloyale envers son frère, Danaüs se retira à Argos

(1) Il existe deux villes de ce nom, l'une en Égypte, l'autre en Béotie. La première est connue par ses cent portes; la seconde, par la naissance et la maison de Pindare, que Alexandre ordonna d'épargner dans l'embrasement général de la cité.

Quoi! ce fier Alexandre, il respecte Pindare!
Thèbes entière en feu n'offre que des débris.....
Sa maison seule échappe à la fureur barbare
Du vainqueur orgueilleux que des vers ont soumis!

BOUVET DE CRESSÉ.

dans le Péloponèse. Le vaisseau qu'il montait fut le premier qu'on vit paraître dans la Grèce. On ne s'y servait auparavant que de radeaux, semblables à ceux que le roi Érythros avait le premier mis en usage sur la mer Rouge.

PSAMMITIQUE.

Sésostris étant mort, la marine fut totalement négligée en Égypte. Les successeurs de ce conquérant ne songèrent qu'à élever des pyramides, et laissèrent se détruire le commerce maritime. Psammitique lui rendit son premier éclat; une alliance avec les Grecs facilita les communications; de jeunes Égyptiens furent envoyés chez eux pour apprendre leur langue, et bientôt les Grecs, trouvant des moyens faciles d'échanges réciproques, fréquentèrent l'Egypte.

NÉCHUS OU NÉCHAO.

Néchus ou Néchao, fils de Psammitique, ayant succédé à son père, résolut de profiter des avantages de sa situation, et tourna toutes ses vues vers la navigation. Il entreprit d'exécuter le projet de Sésostris, et de joindre les deux mers par un canal creusé depuis le Nil jusques à la mer Rouge.

Ainsi, ce qu'avait conçu Sésostris, Néchao le tenta, Darius le poussa plus loin.

Quatre jours suffisaient pour parcourir ce canal (1); deux trirèmes pouvaient y naviguer de front. On l'ouvrit dans la plaine d'Égypte qui s'étend vers l'Arabie. Il recevait les eaux du Nil, un peu au-dessus de Bubaste, près du bourg de Patumon. Il s'allongeait sur la lisière d'une montagne, à une distance rapprochée de Memphis, de l'ouest à l'est, et, traversant cette même montagne au sud, il se jetait dans le golfe Arabique, autrement la mer Rouge, que les anciens appelaient de ce nom. Ce canal pouvait avoir cinquante lieues de longueur; on aurait pu abréger le trajet en tirant une ligne droite de la Méditerranée à la mer Rouge, et en coupant l'isthme de Suez; mais, dans ce dernier cas, il devenait indispensable de faire disparaître une portion des hauteurs qui séparent l'Égypte de la Syrie.

Néchao mit la plus grande activité à l'exécution de cette pénible entreprise qu'il abandonna, découragé qu'il fut par la perte de cent vingt mille hommes qui y périrent. La marine, toutefois, fut l'objet constant des méditations de ce prince. Il fit construire sur les deux mers un

(1) HÉRODOTE.

grand nombre de vaisseaux pour s'en servir au besoin, et on voyait encore, du temps d'Hérodote, plusieurs ports creusés exprès pour y mettre ses flottes à l'abri des tempêtes.

MARINE DES PHÉNICIENS.

Néchao aimait les découvertes : il fit partir de la mer Rouge des Phéniciens experts dans l'art de conduire les vaisseaux, et leur ordonna de parcourir les mers du sud. Ces hardis nautoniers, pilotes aussi habiles que marins expérimentés, doublèrent le cap de Bonne-Espérance, firent le tour de l'Afrique, entrèrent par le détroit de Gades dans la Méditerranée, et arrivèrent en Egypte après trois ans de navigation. Ainsi ils firent, de l'est à l'ouest, le même tour que les Portugais firent depuis de l'ouest à l'est, avec la gloire prétendue d'avoir les premiers sillonné et découvert ces mers. Dans la relation qu'Hérodote nous donne des voyages de ces Phéniciens, cet écrivain pense qu'ils ont exagéré et trop chargé leurs récits, en disant qu'à la pointe de l'Afrique ils avaient le soleil sur la main droite. S'il avait aussi bien connu la géographie que l'histoire, il aurait su que la partie méridionale de l'Afrique étant au-delà du tropique, vers le pôle Antarc-

tique, il fallait nécessairement que cela fût ainsi.

Les Phéniciens, descendans de Chanaan, petit-fils de Noé, excellaient tellement dans la science de la navigation, qu'on leur en attribuait l'invention (1). Répandus le long de la Méditerranée, depuis l'île d'Ærad jusqu'au mont Carmel, ces peuples étaient placés avantageusement pour des courses sur mer. Familiarisés, par leur situation, avec cet élément, l'attrait du commerce sut leur en diminuer l'horreur. Des ports commodes leur offraient un abri sûr pour leurs vaisseaux, et le mont Liban leur fournissait, et au-delà de leurs besoins, les bois nécessaires pour les construire. Ils profitèrent si bien de ces avantages, que, s'ils ne sont pas les inventeurs de la navigation, ils sont du moins les premiers qui aient entrepris des voyages de long cours, et armé en guerre. L'intérêt, l'ambition et l'appât du gain, ce mobile tout-puissant sur les âmes cupides, concoururent à les rendre les plus habiles, comme les plus célèbres navigateurs de l'antiquité.

Resserrés dans un coin de l'Asie, ils voulurent s'étendre; l'espérance de trouver de meilleurs climats leur fit abandonner leur pays, et les tremblemens de terre, si fréquens chez eux, les

(1) Prima ratem ventis credere docta Tyrus.

forcèrent à chercher un asile sur un élément qu'ils trouvaient plus sûr qu'un terrain toujours prêt à les engloutir. L'étendue de leur commerce et leur expérience dans la navigation leur assurèrent l'empire des mers, dont ils furent long-temps les maîtres; bientôt ils en devinrent les tyrans et se livrèrent à la piraterie.

Il ne paraît pas que les Phéniciens, avant Salomon, eussent pénétré au-delà de la Méditerranée. Les vastes côtes de cette mer suffisaient à leur avidité; l'Océan et le Pont-Euxin ne leur étaient point encore ouverts. Les villes de la Phénicie que le commerce maritime rendit les plus opulentes et les plus fameuses, furent Sidon et Tyr. Sidon en fut long-temps la capitale, mais Tyr l'emporta dans la suite. Ces deux villes, enrichies par la navigation, étaient les plus florissantes de tout l'Orient. Un prophète hébreu (1), annonçant le désastre de Tyr, fait de cette cité une peinture dont n'approche aucune ville des temps modernes.

« C'était, dit-il, le siége du commerce de tous les peuples de la terre. Ses flottes nombreuses inondaient tous les rivages, et en revenaient chargées de richesses immenses. Les nations, empres-

(1) Ézéchiel.

sées à lui apporter de tous les climats du monde leurs différentes productions, remplissaient continuellement son port et ses rades de leurs vaisseaux. Elle tirait des Carthaginois du fer, de l'étain et du plomb; la Grèce lui fournissait des esclaves et des chevaux; l'Éthiopie, de l'ébène et de l'ivoire; la Syrie, des pierres précieuses, de la pourpre, des toiles, du lin, de la soie. La Judée lui envoyait du froment, du baume, du miel, de l'huile et des *résines*; *elle tirait* de Damas des vins *exquis* et des *laines*; l'Arabie partageait avec elle ses troupeaux, et, pour lui plaire, Saba prodiguait son or et ses parfums. L'Afrique enfin, l'Europe et l'Asie, tributaires du luxe de Tyr, contribuaient incessamment à l'augmenter. Le faste et la pompe de ses palais avaient passé jusque dans ses vaisseaux. Les bois les plus précieux et les plus rares étaient employés à leur construction; l'ivoire ornait les bancs des rameurs; de riches étoffes brodées formaient leurs pavillons, et la pourpre entrait dans la confection de leurs voiles. »

Enrichis par le commerce, les Tyriens vivaient avec tant de splendeur, et leur luxe était si grand, que l'Ecriture leur donne le nom de princes. L'île de Chypre, par sa proximité, fixa l'attention des Phéniciens, et devint une de leurs pre-

mières conquêtes; Bélus la soumit aussi à son autorité (1): leur Cinnar est le Cyniras, père d'Adonis. De l'île de Chypre les Phéniciens se répandirent dans la Cilicie, et s'emparèrent de Nizire, que les anciens ont cru avoir été séparée de Cos par un coup du trident de Neptune. *Nizire* est un nom phénicien qui signifie *morceau séparé*. Le nom de Chio, qui, dans la même langue, signifie *mastic*, fait connaître que les Phéniciens ont possédé cette île, où cette substance végétale se trouve en abondance. Les Sporades, les Cyclades, l'île de Crète, aujourd'hui Candie, la Sicile et la Sardaigne, étaient encore autant de colonies phéniciennes, et Cadmus, de la même nation, en conduisit une peuplade dans l'île de Rhodes, que ses expéditions maritimes ont depuis rendue si célèbre.

L'Hercule des Phéniciens, car on compte plusieurs personnages fameux du même nom (2), alla jusqu'au détroit de Gades, et, n'osant pousser plus loin ses courses aventureuses, on prétend qu'il y éleva deux colonnes sur lesquelles il plaça cette inscription : *Nec plus ultrà*, dont on peut au moins contester l'authenticité, puisqu'elle appartient à la langue latine, et nullement

(1) Virg. — (2) Barthélemy.

à l'idiome phénicien; dans tous les cas, ce ne peut être qu'une traduction. Cependant des navigateurs plus hardis qu'Hercule ne craignirent pas de franchir ces bornes, et bâtirent au-delà plusieurs villes (1). Tartessus, une des plus anciennes colonies qu'ils y fondèrent, fut appelée Gadir, d'un nom phénicien. Se répandant encore sur l'Océan par la mer Rouge, ils entrèrent dans les golfes Arabique et Persique, et pénétrèrent jusqu'aux Indes, où ils se rendirent maîtres de la Tapobrane.

MARINE DES JUIFS.

Ce ne fut que par degrés que les Juifs acquirent quelques connaissances nautiques. Situé au milieu des terres, leur pays ne possédait ni ports ni villes maritimes. Ils avaient à l'ouest la Méditerranée; mais entre eux et cette mer se trouvaient les Sidoniens. Ils étaient bornés à l'est par les montagnes de Galaad, à l'ouest par l'Arabie-Déserte, au sud par l'Arabie-Pétrée, au nord par le Liban et par la Syrie. Il est vrai qu'ils n'étaient pas éloignés de la mer Rouge; mais ils n'y avaient aucun port avant que Salomon eût fait construire

(1) Strab.

celui d'Asiongaber. L'Océan leur était inconnu, et ils donnaient à la Méditerranée le nom de grande mer, parce qu'ils n'en connaissaient pas de plus vaste et de plus spacieuse. Uniquement occupés de la culture des terres et du soin de leurs troupeaux, peu jaloux même, loin d'en être tentés, du commerce de leurs voisins, ils regardaient sans envie leur opulence. Riches de leurs propres fonds, et placés dans un terrain fertile, qui suffisait à leurs besoins, leur cupidité se renfermait dans les bornes de leur pays, et la singularité de leur loi ne leur permettant pas d'entreprendre de longs voyages, ils vivaient chez eux et pour eux, formaient une nation à part, et étaient en quelque sorte isolés même de leurs plus proches voisins.

Un docte prélat (1) dont le secrétaire n'a jamais fait les mandemens, qui a écrit sur la navigation des anciens, prétend, contre l'opinion de l'historien des Juifs (2), que, avant Salomon, les enfans d'Israel avaient équipé des vaisseaux. Ce qui peut favoriser son sentiment, c'est que la tribu de Zabulon, dont l'extrémité occidentale aboutissait à la Méditerranée, pouvait facilement commercer avec les Sidoniens et les Tyriens.

Il faut cependant convenir que si la navigation

(1) Huet, *évêque d'Avranches*. — (2) Josèphe.

n'était pas en usage chez les Juifs, elle n'y était pas absolument inconnue. Le voisinage des Phéniciens, ces intrépides navigateurs, ne leur permettait pas d'ignorer entièrement un art déjà devenu si célèbre. On voit en effet Moïse, peu de temps avant sa mort, leur parler de flottes et de vaisseaux, comme d'objets qui leur étaient familiers. « Le Seigneur, leur dit-il, vous fera reconduire par mer en Egypte, sur des flottes; » prédiction qui fut accomplie après la prise de Jérusalem par Titus, lorsque les escadres romaines, croisant dans la Méditerranée, transportèrent à Alexandrie les Juifs devenus leurs prisonniers.

Ce passage de Moïse prouve que le peuple hébreu connaissait la navigation avant l'antiquité fabuleuse, puisque les poëtes en attribuent l'invention à Jason et aux Argonautes, qui vivaient du temps de Gédéon, long-temps après cette prophétie. Nous voyons, de plus, que les prophètes, dans les discours qu'ils lui adressent, emploient souvent les expressions de flots, de vaisseaux, d'îles, et appellent leur attention sur la mer de Tharsis, sur le commerce maritime, et sur les flottes qui faisaient des voyages de long cours. Un d'entre eux (1) s'étend même très au long

(1) Ezéchiel.

sur la construction des navires, décrit la matière dont se composent les avirons et les bancs des rameurs, leur peint la richesse des voiles, et les entretient de mâts, de pavillons, d'officiers de marine, de pilotes, de matelots, de vents et de tempêtes, toutes choses techniques qui supposent nécessairement que ces idées ne leur étaient point étrangères.

Salomon fut le premier qui réduisit ces connaissances en pratique, et c'est de son règne que date l'époque de la navigation des Juifs. Ils étaient en effet alors si neufs dans la science nautique, que le fils de David voulant l'introduire dans ses états, pria Hiram (*), roi de Tyr, avec lequel il avait un commerce ouvert, de lui envoyer des des pilotes et des matelots pour en former parmi ses sujets.

(*) On trouve dans l'histoire deux personnages de ce nom. Le premier, roi de Tyr, fils d'Abisbal, monta sur le trône après la mort de ce prince, et fit un traité d'alliance avec David et avec Salomon. Il fournit à ce dernier des cèdres, de l'or et de l'argent pour la construction du temple de Jérusalem. Le second, excellent ouvrier, que Dieu avait doué du talent de faire toute sorte d'ouvrages de cuivre ou de bronze, était fils d'un Tyrien et d'une Juive de la tribu de Nephtali. Salomon se servait de lui pour travailler aux chérubins et aux autres ornemens du temple. Il fit, outre cela, les deux grosses colonnes de bronze qui furent mises à l'entrée du vestibule

Les dépenses prodigieuses que Salomon fut obligé de faire pour la construction du temple de Jérusalem et de son palais, ayant épuisé les trésors que son père lui avait laissés, il pensa que la navigation lui fournirait des ressources suffisantes à l'exécution de ses desseins. Il fit donc construire des vaisseaux dans le port d'Asiongaber, aidé qu'il était des ouvriers et des matériaux que lui avait fournis Hiram; car il n'y a pas d'apparence que le prince tyrien eût envoyé, de Tyr, ces bâtimens sur la mer Rouge; le circuit aurait été immense.

Associées avec celles d'Hiram, les flottes de Salomon mettaient trois ans à faire le voyage d'Ophir, et en rapportaient des paons, des singes, de l'ivoire, des pierreries, des bois précieux, de l'or et de l'argent. Ces métaux même devinrent si communs à Jérusalem, qu'ils n'étaient plus d'aucune valeur réelle dans la capitale de la Judée. Ces flottes combinées d'Asiongaber et de Tyr sont nommées dans l'Écriture tantôt les vaisseaux de Salomon, tantôt ceux d'Hiram. Nous termine-

du temple, dont l'une s'appelait *Jachim*, et l'autre *Boos*. Ce fut encore lui qui construisit le grand et vaste vaisseau nommé la *Mer*, où se conservait l'eau destinée au service du temple et aux sacrifices.

Dict. Hist.

rons ici l'historique de la navigation des Juifs, tout étant obscur, et présentant les plus grandes difficultés, pour seulement déterminer le point fixe du départ de leur flotte.

Les dissertations des savans sur cette matière n'ont servi qu'à l'embrouiller, loin de l'éclaircir, et nous pensons qu'il est aussi impossible de retrouver l'or d'Ophír que celui du grand-œuvre. Persuadé d'ailleurs que les saintes Écritures, dans leurs divers passages, ne sont pas partout paroles d'Évangile, nous ne prononcerons ni pour l'évêque d'Avranches (1), qui prétend qu'Ophir était le pays de Sophala, ou la côte orientale de l'Afrique, jusqu'au Zanguébar, ni pour dom Calmet, malgré les phrases marquées au coin de la véritable éloquence qu'il a mises à la tête de son docte commentaire sur la Genèse.

COUP D'ŒIL GÉNÉRAL SUR LA MARINE DES PREMIÈRES MONARCHIES.

La première monarchie du monde, celle des Assyriens, est fameuse par ses guerres et ses révolutions; mais la marine n'est pas l'endroit brillant de son histoire. Le règne de Nembrod son

(1) Huet.

fondateur, et celui de Ninus, nous offrent à la vérité de vastes desseins et de nombreuses conquêtes, mais peu ou point d'exploits maritimes; et Ninive, dont on prétend que Nembrod avait jeté les fondemens, bâtie par Ninus, sur le Tygre, est peut-être la seule ville de commerce dont la situation fasse présumer que les Assyriens, sous son règne, aient eu quelque idée de la navigation.

Sémiramis, dont l'ambition égala celle d'Alexandre, remplie de plus grandes vues que ses prédécesseurs, après avoir agrandi ses États, s'ouvrit par la navigation le chemin à d'autres conquêtes. Quelques auteurs lui attribuent l'invention des galères, et rapportent qu'elle en fit construire trois mille, armées d'éperons de cuivre. Elle eut le courage de s'embarquer sur un de ces vaisseaux, et de cingler vers les côtes des Indes et de l'Éthiopie pour connaître les mœurs et les forces des peuples qui habitaient ces contrées. Arrivée sur les bords de l'Indus, elle y trouva Staurobate à la tête de quatre mille barques, faites de cannes, suivant l'usage du pays, et le battit dans un combat naval, où les Indiens perdirent près de deux mille de leurs petits navires, de nombreux soldats, et prirent la fuite.

Les règnes de Ninias, fils de Sémiramis, et des trente-trois rois qui lui succédèrent, jusqu'à

2.

Sardanapale, ne servirent qu'à préparer la chute de ce florissant empire, et ne présentèrent que des monumens de la mollesse la plus outrée. Trois puissantes monarchies se formèrent de ses débris, celle des Mèdes, celle des Babyloniens et celle des Perses; mais ces belliqueuses nations négligèrent tellement la marine, que Salmanasar ayant armé soixante vaisseaux pour soumettre les Tyriens, ceux-ci, avec douze navires seulement, attaquèrent cette flotte, la battirent complétement, et firent beaucoup de prisonniers.

Nabuchodonosor, roi de Babylone, est le premier dont les exploits maritimes méritent une attention sérieuse, puisqu'après treize ans d'un siége non interrompu il s'empara de Tyr, qui ne pouvait être prise que par mer (1), et qu'après avoir désolé la Syrie, la Palestine, l'Idumée et l'Arabie, il soumit à sa domination l'Égypte et une partie de la Perse (2).

La ruine entière du royaume d'Assyrie et de l'empire de Babylone, qui suivit d'assez près celle de Tyr, et l'établissement de la puissance des Perses sur les débris de ces vastes États, offrent de grands événemens d'histoire, où toutefois la navigation n'a presque aucune part.

(1) Quint. Curt. — (2) Rollin.

Instrument de toutes ces révolutions, Cyrus n'employa que des armées de terre. L'auteur (1) de la vie de ce conquérant ne rapporte aucun de ses exploits sur mer; il dit bien, à la vérité, qu'il s'embarqua pour se rendre maître de l'île de Chypre et de l'Égypte, mais il n'entre point dans le détail de ces expéditions. Le défaut de marine mit des bornes à la gloire de Cyrus; souvent les insulaires bravèrent sa puissance, et il éprouva que celui-là ne saurait prétendre à l'empire de la terre, qui ne possède pas celui de la mer.

Fils de Cyrus, et son successeur, Cambyse sentit la nécessité d'avoir des vaisseaux, soit pour conserver les conquêtes de son père, soit pour en entreprendre lui-même de nouvelles. Il fit une alliance avec les Phéniciens et les habitans de l'île de Chypre, qui lui fournirent une armée navale. Son premier exploit fut la prise de Peluze, à l'embouchure du Nil; et l'occupation de cette place tarda peu à être suivie de la défaite des Égyptiens, qui se réfugièrent à Memphis. Le roi de Perse leur envoya, sur un vaisseau de Mitilène, un héraut pour les sommer de se rendre; mais ils tuèrent le héraut avec toute sa suite, et dépecèrent le vaisseau dont ils emportèrent les débris d'un air

(1) Xénophon.

triomphant. Cambyse ne laissa pas cet attentat impuni; il s'empara de Memphis, et fit tomber tout le poids de sa vengeance sur ceux qui l'avaient outragé dans la personne de son héraut. Cette expédition terminée, l'Égypte fut aisément conquise. Il voulut ensuite avec la même flotte faire la guerre aux Carthaginois; mais les Phéniciens, alliés communs des deux puissances, refusèrent de combattre contre une de leurs colonies, qu'ils s'étaient engagés, par serment, à protéger et à défendre. Ce refus, que le roi de Perse ne put désapprouver, sauva Carthage, car le reste des forces navales ne se trouva point en état d'en faire le siége. Cambyse demanda encore des vaisseaux à Polycrate, tyran (1) de Samos, qui lui en envoya quarante, chargés de Samiens, ennemis de son usurpation, et dont il voulait se défaire. Cette flotte toutefois fut inutile, parce que les Samiens qui la montaient ne la conduisirent point au lieu de sa destination.

Cependant Cambyse, dont les forces nationales ne se composaient que de troupes de terre, avait à son service des flottes auxiliaires, et c'est ce qui lui attira un jour un éloge bien

(*) Ce mot, synonyme de celui de roi, n'avait point chez les anciens l'odieuse acception qu'il a reçue des modernes.

flatteur. Se trouvant dans une assemblée publique, il désira savoir ce qu'on pensait de lui et de Cyrus son père; on lui répondit qu'il l'emportait sur Cyrus, en ce qu'il avait ajouté à ses États la conquête de l'Égypte et l'empire de la mer; on rapporte même que Crésus, qui était présent, poussa la délicatesse jusqu'à dire à Cambyse : « Cyrus a sur vous l'avantage d'avoir laissé un fils tel que vous. »

Cambyse étant mort, l'empire des Perses éprouva à son tour quelques secousses qui l'ébranlèrent; mais il fut raffermi par Darius, fils d'Hystaspe, que l'adresse de son écuyer mit à la tête de cette monarchie (*).

Les commencemens de son règne furent tranquilles; il ne parut d'abord occupé que du soin de ses finances; mais, à cette époque, un prince qui n'avait que les vertus de son état, et qui ne savait que gouverner sagement ses peuples, s'at-

(*) Une conspiration avait été formée contre le faux Smerdis, usurpateur du trône de Perse, et les conjurés étaient convenus, dit-on, de donner la couronne à celui d'entre eux dont le cheval hennirait le premier dans un lieu arrêté d'avance. L'écuyer de Darius ayant attaché la nuit d'auparavant une cavale dans l'endroit où il devait se rendre, et y ayant mené le cheval de son maître le lendemain, il hennit le premier, et Darius fut roi.

tirait peu de considération. Il fallait être conquérant pour éblouir une nation guerrière, et bientôt Darius fut possédé du démon des conquêtes. Ces goûts belliqueux, il les dut à Atosse, qui, pleine d'ambition, et voulant à tout prix arracher Darius à l'espèce d'assoupissement dans lequel il paraissait plongé, saisit un de ces momens où la tendresse d'un époux lui fait recevoir toutes les impressions qu'une femme veut lui donner, et lui représenta qu'à son âge il n'était pas glorieux pour lui de rester oisif; que l'inaction flétrissait son règne; que, chef d'une nation généreuse, il était temps de lui faire connaître qu'il n'avait pas dégénéré de la bravoure de ses prédécesseurs, et qu'enfin la guerre était le métier des rois.

Cédant donc aux insinuations d'Atosse, Darius arme sur terre et sur mer. Sept cent mille hommes, sans compter la cavalerie, sont à l'instant rassemblés, et six cents voiles composent ses forces navales. Les Ioniens, les Æoliens, les habitans de l'Hellespont lui ont fourni des vaisseaux. Parti de Suze, sa capitale, le roi de Perse se met à la tête de ses troupes, et, pour leur faire passer le Bosphore, jette sur ce canal un pont qui s'étend depuis la Chalcédoine jusqu'à Bysance. Montant ensuite sur un de ses bâtimens, il se fait

conduire aux îles Cyanées, écueils à l'entrée du Pont-Euxin, pour considérer à loisir cette mer, qu'un ancien historien (1) assure être longue de onze mille cent stades, et large de trois mille deux cents. Sa curiosité satisfaite, Darius retourna au Bosphore pour voir défiler ses troupes. L'architecte du pont, Mandroclès, de Samos, peignit ce monument sur un tableau qu'il consacra dans le temple de Junon, avec une inscription en vers, et Darius, pour perpétuer le souvenir de ce passage fameux, fit élever des deux côtés du Bosphore deux colonnes en pierre blanche, sur lesquelles on grava les noms de tous les peuples qui composaient son armée.

Malheureux avec les Scythes, Darius obtint les plus brillans succès dans son expédition contre les Indes; mais, toujours occupé du désir de soumettre la Grèce, il ne perdait point de vue la conquête de cette contrée, et des préparatifs de guerre non interrompus, suivis d'hostilités continuelles, rendirent les Grecs et les Perses ennemis irréconciliables. Voulant s'emparer de Milet et de toute l'Ionie, ces derniers levèrent deux armées considérables de terre et de mer. Les Ioniens appelèrent la Grèce entière à leur secours,

(1) Hérodote.

et de toutes parts on leur expédia des vaisseaux. Comme il s'agissait de défendre Milet, dont les Perses voulaient s'emparer, la flotte confédérée s'assembla à Lade, petite île voisine de cette place. A l'est se trouvaient placés de front les Milésiens, les Priéniens et les Mynsiens, dont les bâtimens combinés étaient de trois cents voiles. Les Teyens, ceux de Chio, les Érythréens, les Phocéens et les Lesbiens formaient une autre ligne composée de cent trente-huit navires, tandis que les Samiens présentaient à l'est une ligne de soixante vaisseaux.

Forte de six cents voiles que les Phéniciens, les Cypriens, les Égyptiens et d'autres peuples leur avaient fournies, l'armée navale des Perses, malgré la supériorité du nombre, cherchait à temporiser, dans la crainte d'un échec qui aurait décidé de l'empire de la mer entre les deux partis; et peut-être aurait-on vu que cette crainte était fondée, si les Ioniens avaient suivi les avis du chef des Phocéens.

Ce chef, nommé Denis, habile marin, leur fit sentir la nécessité d'instruire les soldats et les matelots avant que de risquer un combat, parce que l'occasion était trop importante pour négliger rien de ce qui pouvait leur assurer l'avantage. Les Ioniens goûtèrent cette proposition, et, pendant sept jours que Denis les exerça, il leur apprit à

manier la rame, et à faire toutes les évolutions et les manœuvres nécessaires, soit pour l'attaque, soit pour la défense; mais les Ioniens, rebutés par tant d'efforts, se dégoûtèrent tout-à-coup, et aimèrent mieux se mettre au hasard d'un combat incertain, que de se livrer à des travaux aussi rudes.

Au lieu donc de se tenir en garde contre l'ennemi, et d'être toujours prêts à repousser l'agression, ils voulurent, par un peu de repos, se dédommager des fatigues qu'ils avaient essuyées dans ces exercices, et sortir de leurs bords pour s'aller rafraîchir dans une île voisine. Les Phéniciens, qui les observaient, paraissant tout-à-coup, les forcèrent à combattre, et les Ioniens, rangés en demi-lune, s'aperçurent bientôt qu'ils avaient affaire à des hommes plus expérimentés qu'eux dans la marine. Voyant qu'ils soutenaient mal le premier choc de l'ennemi, ou, comme on le prétend, gagnés par les Perses, les Samiens préférèrent une prudente retraite à la gloire de périr dans une bataille où leur perte paraissait assurée, et firent voile du côté de Samos, à la réserve de dix vaisseaux, dont les commandans voulurent bien s'immoler pour leurs alliés. Si leur valeur ne fut pas heureuse, elle fut du moins récompensée par les monumens qu'on éleva en leur honneur.

La fuite des Samiens entraîna celle des Lesbiens et la déroute de toute la flotte. Ceux de Chio tinrent seuls avec une opiniâtreté remarquable; ils se jetèrent au milieu des Perses avec une furie qui les étonna, et prirent beaucoup de vaisseaux; mais, obligés de céder au nombre, ils firent une retraite glorieuse et cinglèrent vers Micale. Ceux d'entre eux dont les bâtimens avaient été maltraités pendant l'action les firent échouer, de peur qu'ils ne tombassent au pouvoir des ennemis qui les suivaient, et se sauvèrent par terre; mais, par un accident bizarre, que de si braves gens ne méritaient pas, comme ils approchaient d'Éphèse, au milieu de la nuit, et que les femmes alors célébraient la fête de Cérès, on les prit pour des voleurs et on les massacra.

Si les Perses surent vaincre dans cette circonstance, ils surent également poursuivre leurs succès, car leur flotte soumit l'Ionie, Chio, Lesbos, Ténédos, et se dirigea ensuite vers l'Hellespont dont elle s'assujétit tous les peuples. Effrayés à son approche, les Chalcédoniens et les Bysantins se réfugièrent dans les terres.

Ivre de ses succès, Darius voulut humilier Athènes, et tourner contre la ville de Minerve ses armes victorieuses; mais Mardonius, son gendre, grand seigneur sans expérience, accueilli,

près du mont Athos, par un vent nord des plus violens, fit fausse route, manœuvra mal, et perdit trois cents bâtimens qui se brisèrent sur les récifs dont la côte est hérissée. Vingt mille hommes périrent dans cette occasion; les uns se noyèrent, les autres moururent de faim et de froid, plusieurs furent dévorés par des bêtes féroces.

Ce désastre toutefois n'abat pas le courage de Darius, et ne diminue en rien le désir qu'il a de tirer des Athéniens une vengeance éclatante. Une flotte formidable couvre la mer (*); il en confie le commandement à Datis et à Artapherne, généraux plus habiles que Mardonius. Montée par deux cent mille fantassins, et portant dix mille cavaliers, cette flotte fait voile vers Samos, et aborde à Naxos, dont les habitans épouvantés fuient sur les montagnes. Les maisons et les temples de l'île deviennent la proie des flammes; les Perses ravagent les îles voisines, et forcent à s'incorporer dans leurs troupes les prisonniers qui tombent entre leurs mains. Opérant ensuite une descente sur les côtes d'Érétrie, ville de l'Eubée, ils la pillent et portent partout le carnage et la désolation.

(*) Hérodote la fait monter à six cents vaisseaux, d'autres à cinq cents seulement.

Néanmoins, comme l'objet principal de cet armement était Athènes, les Perses cinglèrent vers l'Attique; ils y débarquèrent à la faveur de plusieurs ponts qu'ils construisirent avec des vaisseaux, et s'étendirent dans la plaine de Marathon, où ils formèrent leur armée.

On agita long-temps à Athènes la question de savoir si l'on attendrait les Perses dans la ville, ou si l'on irait à leur rencontre. On ne pouvait opposer aux forces nombreuses des Barbares que dix mille Athéniens et mille citoyens de Platée. « Marchons à l'ennemi, s'écrie Miltiade; étonnons les Perses par notre intrépidité; elle seule peut suppléer à la faiblesse numérique de nos troupes. » Il dit; tous l'approuvent et le suivent. Abrités par une montagne, les Grecs ne peuvent être ni tournés ni enveloppés; de longs abattis d'arbres couvrent au loin l'espace qu'ils embarrassent, et rendent nuls les mouvemens de la cavalerie. Le signal du combat est donné, l'attaque commence, le désordre se met dans les rangs ennemis. Mal commandés, les Perses s'étonnent, fuient, courent à leurs vaisseaux, et mettent à se rembarquer tant de précipitation qu'un grand nombre d'entre eux périssent dans les flots (1).

(1) Cornelius Nepos.

Les Athéniens poursuivirent les Perses jusqu'au rivage, et leur tuèrent beaucoup de monde. Cet échec fut l'atteinte la plus sensible qui eût été portée jusqu'alors à l'orgueilleuse puissance de Darius. Miltiade toutefois ne put profiter de sa victoire; la mer donna des bornes à sa valeur, mais il brûla plusieurs vaisseaux ennemis, et en prit sept. Cette journée fameuse fut l'époque de la décadence des Perses, qui depuis long-temps s'étaient rendus redoutables aux Grecs. La terreur était, pour ainsi dire, attachée à leur nom; leur habillement seul inspirait l'effroi, et l'on ne parlait d'eux qu'en tremblant.

Héritier du trône de Darius, Xercès le fut aussi de sa haine contre les Grecs, et il entreprit de laver dans leur sang l'affront que son père avait reçu à Marathon. Cinq années furent employées aux préparatifs du plus formidable armement qu'on eût jamais vu. Unis par un traité d'alliance avec les Perses, les Carthaginois devaient attaquer les Grecs établis en Sicile et en Italie, tandis que Mardonius irait soumettre ceux de l'Attique et du Péloponèse.

Tout entier à ce projet, Xercès arme sur terre et sur mer; la construction des vaisseaux se pousse avec la plus grande activité dans tous les ports de sa domination. Les Phéniciens et les Syriens lui

fournissent trois cents navires; les Cypriens cent cinquante, les Ciliciens cent, les Pamphiliens trente, les Lyciens cinquante, les Doriens d'Asie trente, les Cariens soixante-dix, les Ioniens cent, les habitans des îles dix-sept, les Égyptiens deux cents, les Æoliens soixante, les Hellespontins cent; et Artémise, reine de Carie, qu'il ne faut pas confondre avec la veuve de Mausole, conduisit elle-même cinq bâtimens armés au rendez-vous général de la flotte.

Tout ce qui suit, et sous Xercès, et sous ses successeurs, jusques et compris le règne d'Alexandre le Grand, qui soumit l'Asie, devant se retrouver dans ce que nous allons rapporter de la marine des Grecs, nous suspendrons ici notre résumé de la navigation des premières monarchies.

MARINE DES GRECS.

Les premiers temps de la Grèce sont obscurs et fabuleux. Bornée au nord par la Thrace et l'Illyrie, au sud par la mer de Crète, à l'est par la mer Égée, et à l'ouest par la mer d'Ionie, elle tenait encore sous sa dépendance les îles qui environnent la terre ferme. Quoique cette contrée fût heureusement située pour la navigation, l'origine

de sa marine est cependant fort incertaine, et il est impossible d'en fixer au juste le commencement; tant sont grandes les difficultés et les contrariétés qui se rencontrent à chaque page dans les auteurs anciens, qui, poëtes et historiens, ont dénaturé les faits par les saillies d'une imagination déréglée, et tout confondu en insérant des fables dans leurs productions mensongères. Un d'entre eux (1) toutefois semble avoir entrevu la vérité, en distinguant trois âges dans la Grèce. Le prémier, qu'il appelle obscur, s'étend depuis la création du monde jusqu'au déluge d'Ogygès; le second, qu'il nomme fabuleux, commence à ce déluge, et va jusqu'à la première olympiade; le troisième enfin, qu'il traite d'historique, se rapporte à l'époque de la première olympiade.

Environnés des eaux de la mer, et semés, en quelque sorte, le long de ses côtes, les Grecs avaient devant eux des rades sûres et des ports commodes pour les entreprises commerciales et les expéditions maritimes; mais comme ces peuples formaient un grand nombre de petits états séparés, qu'ils se défiaient les uns des autres, et qu'ils étaient dans un état de guerre presque continuel, ils demeurèrent long-temps isolés, sans

(1) Varron.

songer à s'unir, et a équiper à frais communs une armée navale. Chaque peuplade avait ses vaisseaux, et exerçait le métier de pirates. Les courses étaient bornées; on craignait de s'aventurer au loin; on se pillait réciproquement; on faisait des descentes chez ses voisins; et souvent on portait le fer et la flamme dans des villes ouvertes ou peu fortifiées, et toujours hors d'état de se défendre et de repousser une invasion. Ce brigandage était pour les Grecs un titre d'honneur. Roi de Crète et maître des Cyclades, Minos rassembla des forces maritimes imposantes, battit les corsaires, nettoya les côtes infectées par ces voleurs publics, purgea toutes les mers voisines, et y ramena la tranquillité.

Ce fut cinquante ans environ après la mort de Minos, que les Argonautes partirent pour la Colchide, avec l'intention d'enlever la toison d'or, que gardaient des taureaux à gueules enflammées, et un dragon monstrueux. Chef de l'expédition, Jason fit construire le premier vaisseau long qui parut, et que l'on nomma *Argo* (1), soit qu'Argus en ait été l'architecte, soit à cause de sa marche supérieure, ou enfin parce qu'il fut monté par des Grecs nommés Argiens.

(1) Ovid. et Catull.

Éblouie par l'éclat d'une si belle entreprise, toute la jeunesse du pays se présenta à Jason pour partager les dangers du voyage; mais il ne voulut admettre à l'honneur de voguer sous son pavillon, que des hommes distingués par leur mérite personnel, et déjà connus entre les héros par milles preuves de courage et d'intrépidité. Ils s'embarquèrent au nombre de quatre-vingts (*), et prirent le nom d'Argonautes, du navire qu'ils montaient.

Déjà l'*Argo* a levé l'ancre et cinglé vers le Pont-Euxin; mais il n'eut pas plus tôt doublé le Bosphore de Thrace, que Jason et ses compagnons, peu habiles encore dans l'art de la navigation, se trouvèrent embarrassés aux approches des Symplégades, les deux rochers Cyanées qui se présentent en entrant dans cette mer, et sur lesquels les jetèrent probablement les courans et les vents.

(*) HIST. GÉN. DE LA MAR. Les Anciens varient sur ce nombre, et les modernes ne sont pas d'accord entre eux. Noël, dans son Dictionnaire de la Fable, donne à Jason cinquante-quatre compagnons, tandis que Grellet, dans sa *Théologie payenne*, dit qu'on a toujours cru qu'ils étaient cinquante. Quoi qu'il en soit, l'équipage de l'*Argo* comptait parmi ses membres, Hercule, Thésée, Castor, Pollux, Orphée, Lyncée, Typhis, Pélée, Télamon, Calaïs, Zéthès, Iphiclés, Admète, etc.

Cependant ils arrivèrent heureusement dans la Colchide, connue aujourd'hui sous le nom de Mingrélie.

L'enlèvement de la toison d'or était l'objet apparent de l'expédition des Argonautes; mais ils avaient pour but réel de s'enrichir des mines d'or dont la Colchide abonde, et d'acheter des laines du pays, ou des toisons dont on se sert pour recueillir l'or que les rivières charient avec le sable. Aussi, quand les poëtes avancent que Jason fut le premier qui entra dans ces mers inconnues, cela veut dire qu'il les parcourut le premier sur un vaisseau d'une dimension plus grande que ceux construits sur les modèles alors en usage; car il ne fit que marcher sur les traces de Phryxus et d'Hellé (1), qui lui en avaient frayé le chemin.

L'expédition des Argonautes fut suivie de la guerre de Troie. Une femme enlevée, une pomme, la jalousie d'une déesse, tout à la fois reine des dieux, sœur et épouse de Jupiter, suffirent pour mettre l'Asie en feu, pour soulever la Grèce, et détruire l'empire de Priam (2).

Les voyages d'Ulysse, d'Antenor, de Francus et d'Énée sont trop connus pour que nous nous y arrêtions; nous pensons qu'il doit en être de

(1) Hist. Poét. — (2) Virg.

même de toutes les guerres maritimes des Grecs jusqu'à la bataille de Salamine, où le génie de Thémistocle sauva son ingrate patrie.

Quelque temps auparavant, la guerre avait éclaté entre les Athéniens et les Mégariens, touchant la propriété de l'île de Salamine, et de part et d'autre on s'était battu à outrance. Après des pertes nombreuses, les Athéniens avaient rendu ce décret : « Que celui qui proposera une loi relative à *Salamine*, soit puni de mort. » Solon était d'avis qu'il fallait soumettre cette île par la force des armes, mais il craignait le ressentiment des Athéniens s'il manifestait ouvertement sa pensée; il craignait aussi, en gardant le silence, de ne pas assez prendre les intérêts de la république.

Pour pouvoir donc, non-seulement dire, mais encore faire ce que défendait la loi, Solon feignit une démence subite. Il courut ensuite, comme un insensé, dans la place publique, où on l'entoura; mais, pour dissimuler son dessein, il se mit, contre sa coutume, à réciter des vers. Peu à peu il conseilla au peuple ce que la loi défendait, et bientôt la multitude partagea son avis. La guerre fut aussitôt résolue contre les Mégariens, l'ennemi succomba dans la lutte, et l'île de Salamine devint la propriété d'Athènes.

Cependant Xercès, deux fois battu sur terre,

venait de prendre la résolution de courir les hasards de la mer; mais, avant d'en venir aux mains, il avait envoyé à Delphes quatre mille hommes armés pour piller le temple d'Apollon. Ce n'était donc point aux Grecs seuls, mais encore aux dieux immortels, qu'il faisait la guerre. Sa troupe fut détruite par les pluies et par la foudre (*). Cette catastrophe dut lui faire comprendre combien sont nulles contre les dieux les forces des hommes. Xercès ensuite, transporté de fureur, brûla Thespies, Platée et Athènes. Ces villes alors étaient inhabitées.

Réduits à la dernière extrémité, et ne sachant quel parti prendre, les Athéniens avaient envoyé à Delphes consulter l'oracle d'Apollon. La pythie avait répondu « qu'ils devaient chercher leur salut derrière des murs de bois (1). » Thémistocle persuada à ses concitoyens qu'Apollon leur conseillait de transporter sur des vaisseaux et leurs personnes et ce qu'ils possédaient. « Par des murs de bois, en effet, ajouta Thémistocle, Apollon indique des vaisseaux. » Les Athéniens approuvèrent cet avis, et firent passer dans des îles reti-

(*) La même chose, dit-on, arriva à Brennus, général gaulois, et pour la même cause. HIST. ANC.

(1) CORN. NEP.

rées leurs femmes, leurs enfans et ce qu'ils avaient de plus précieux. Eux-mêmes abandonnèrent Athènes, prirent les armes et s'embarquèrent. Les autres villes de la Grèce suivirent l'exemple des Athéniens.

Convaincus qu'une seule journée pouvait décider de leur esclavage ou de leur liberté, les Grecs rassemblèrent toutes leurs forces sur un même point, et, lorsque la flotte des alliés se trouva réunie, Thémistocle s'empara du détroit de Salamine. Il agit ainsi, pour ôter aux ennemis toute possibilité de l'envelopper par leur nombre. Une contestation s'éleva entre les chefs des villes, et chacun d'eux voulait renoncer à l'alliance et retourner chez soi. Craignant donc que la séparation des alliés ne diminuât ses forces, Thémistocle envoya à Xercès un homme affidé qu'il chargea de lui dire : « Grand roi! rassemblée dans un seul endroit, la Grèce peut facilement tomber en votre pouvoir; mais les chefs de la flotte veulent maintenant se retirer : si vous attendez que leur départ soit effectué, vous aurez plus de mal à les vaincre les uns après les autres.» Trompé par ce faux avis, Xercès se décide à en venir aussitôt aux mains. On donne le signal du combat, et les Grecs le commencent avec toutes leurs forces. Resté sur le rivage avec une partie

de ses vaisseaux, le roi de Perse n'en est que le simple spectateur; mais Arthémise, reine de Carie, qui était venue au secours de Xercès, combattait vaillamment au milieu des premiers chefs. Cette femme courageuse se distinguait par une audace au-dessus de son sexe (*). Battus et vaincus de nouveau, les Perses prirent la fuite, et, dans cette déroute générale, plusieurs vaisseaux coulèrent à fond; le plus grand nombre rentra dans ses ports (1).

Frappé de cette défaite, Xercès restait irrésolu. Alors Mardonius (**), un de ses généraux, lui adressa ces paroles : « Grand roi! le bruit de cet échec peut exciter quelque sédition en Perse. Retournez dans vos états, et laissez-moi trois cent mille hommes d'élite. Si je subjugue la Grèce, la gloire en rejaillira sur votre personne; si au contraire je suis vaincu, le déshonneur ne pourra vous atteindre. » Ce conseil fut goûté, Mardonius prit le commandement de l'armée, et Xercès se

(*) C'est à cette occasion que Xercès, voyant la victoire prête à se déclarer pour les Grecs, s'écria : « Ici les femmes combattent en hommes, et les hommes en femmes. »
HIST. ANC.

(**) Gendre de Darius, et beau-frère de Xercès.

(1) JUSTIN.

disposa à ramener lui-même dans son royaume le reste de ses troupes.

Aussitôt que les Grecs eurent eu connaissance de la fuite de Xercès, ils formèrent le projet de rompre le pont qu'il avait construit à Abydos. Leur intention était, en lui coupant la retraite, ou de le faire périr avec son armée, ou de le forcer à demander la paix; mais Thémistocle, qui craignait que l'ennemi, se voyant enfermé, ne tombât dans le désespoir, conseilla aux Grecs de ne point détruire le pont. Ne pouvant vaincre leur obstination, il renvoya à Xercès l'homme dont il a déjà été parlé, pour l'avertir de leur dessein, et lui recommander de précipiter sa fuite. Interdit à cette nouvelle, le roi de Perse chargea ses généraux de la conduite des troupes, et, suivi de peu de monde, il se dirigea sur Abydos, où étant arrivé il trouva le pont détruit par les mauvais temps de l'hiver.

Saisi de crainte à cet événement inattendu, Xercès se jeta dans une barque de pêcheur. Ainsi ce monarque, dont peu auparavant la mer pouvait à peine contenir les vaisseaux, fut forcé de confier son salut à un frêle esquif. L'armée, dont il avait laissé la conduite à ses généraux, ne fut pas plus heureuse dans sa route, car aux fatigues journalières se joignirent bientôt la famine et

même la peste. Le nombre des mourans était si grand, que les chemins étaient couverts de cadavres, et que les oiseaux de proie et les bêtes carnivores suivaient l'armée.

Vers le même temps Mardonius se rendit maître d'Olynthe, en Grèce. Il s'efforça ensuite d'engager les Athéniens à faire la paix avec Xercès; mais, voyant que la liberté était pour eux plus chère que tout le reste, il fit passer son armée dans la Béotie. Les Grecs, au nombre de cent mille combattans, l'y suivirent et lui livrèrent bataille. Mardonius eut le sort de Xercès; il fut vaincu, et s'enfuit avec peu de monde. Son camp, rempli des richesses du roi, tomba au pouvoir des Grecs.

Le hasard voulut que le même jour où l'armée de Mardonius fut détruite, les Perses fussent aussi vaincus sur mer, en Asie, sous le mont Micale. Au moment où les deux flottes en venaient aux mains, le bruit se répandit de part et d'autre que les Grecs étaient vainqueurs, et que les troupes de Mardonius avaient été taillées en pièces. A cette nouvelle les Perses se troublèrent et prirent la fuite. La guerre ainsi terminée, les principaux éloges furent accordés à la valeur des Athéniens dans l'assemblée générale des Grecs, et, parmi les chefs, le suffrage unanime des villes donna le

premier rang à Thémistocle, qui, par sa prudence, sa sagesse, son courage et son dévouement accrut la gloire de sa patrie (1).

Cependant Xercès venait de faire de nouveaux préparatifs de guerre, et les Grecs avaient confié le commandement général de leurs troupes à Cimon, fils de Miltiade, vainqueur des Perses aux champs de Marathon. Le bel exemple de piété filiale qu'avait donné ce jeune homme, avait fait présager sa grandeur future. Il avait racheté, pour lui rendre les derniers devoirs, le corps de son père qui avait été mis en prison, et qui y était mort. Les Grecs, durant cette guerre, ne furent point trompés dans l'espoir qu'ils avaient conçu du courage de Cimon, qui vainquit Xercès sur terre et sur mer, et le contraignit à retourner dans ses états.

Quelque temps après, les Messéniens recommencèrent la guerre pour la troisième fois. D'abord les Lacédémoniens appelèrent les Athéniens à leur secours; mais bientôt, suspectant leur bonne foi, ils les congédièrent. Grièvement offensés de cet outrage, les Athéniens s'en vengèrent. Sparte toutefois ne resta pas oisive, et, quoique occupée contre les Messéniens, elle fit

(1) Justin.

déclarer contre Athènes les habitans du Péloponèse. Les forces des Athéniens alors étaient peu considérables, car ils avaient envoyé une flotte en Egypte. Aussi furent-ils facilement vaincus sur mer.

Les Athéniens ne tardèrent pas à reprendre les armes. Cela fit que les Spartiates, laissant là les Messéniens, tournèrent leurs forces contre Athènes. La victoire fut long-temps indécise; enfin, des deux côtés on se retira avec une perte égale. Les Lacédémoniens ensuite attaquèrent les Messéniens, et, pour inquiéter Athènes, ils engagèrent les Thébains à lui déclarer la guerre. Les Athéniens donc, dans d'aussi graves circonstances, choisirent pour chef Périclès, homme d'un courage éprouvé, et Sophocle, poëte distingué, qui, partageant leur armée, ravagèrent le territoire de Sparte, et ajoutèrent aux possessions d'Athènes plusieurs villes de l'Achaïe.

Succombant à tant de revers, les Lacédémoniens firent une paix qui devait durer trente années; mais leur inimitié ne put s'accommoder d'un aussi long repos. Après quinze ans, ils violèrent le traité, ravagèrent les frontières de l'Attique, et provoquèrent l'ennemi. Périclès conseilla aux Athéniens de différer la vengeance de cette insulte, et, laissant écouler quelques jours, ils s'em-

barquèrent, mirent Sparte au pillage, et emportèrent de cette ville plus qu'on ne leur avait pris. De cette manière la vengeance fut plus grande que ne l'avait été l'offense.

Cette expédition fait honneur à Périclès; mais ce qui lui fait plus d'honneur encore, c'est le mépris qu'il montra pour son propre patrimoine. Les Lacédémoniens avaient porté le ravage partout, et laissé intactes ses propriétés. Leur but, en agissant ainsi, était d'exciter contre ce grand homme *la haine* de ses concitoyens. Périclès devina leurs intentions, et, pour éloigner tout soupçon, il donna ses terres à la république. Ainsi, ce qui devait lui faire courir des dangers tourna au profit de sa gloire (*). On combattit ensuite sur mer; les Lacédémoniens furent vaincus et prirent la fuite. Accablés de tant de maux, ils conclurent une paix de cinquante années, et la violèrent au bout de six ans.

Le théâtre de la guerre fut ensuite transporté en Sicile. Voulant secouer le joug des Syracusains,

(*) Annibal aussi, dans l'intention de rendre Quintus Fabius Maximus, surnommé le Bouclier de Rome, odieux à ses concitoyens, respecta également ses propriétés; mais Fabius, pour éloigner tout soupçon, vendit ses terres, et, de l'argent qu'il en reçut, il racheta les prisonniers romains.

TIT. LIV.

les habitans de Catane demandèrent du secours à Athènes, qui envoya une flotte commandée par Lamponius. Sous prétexte de marcher à la défense de Catane, les Athéniens pensaient à s'emparer de la Sicile. Les commencemens de cette guerre furent heureux, et l'ennemi taillé en pièces. Alors ils abordèrent en Sicile avec une flotte plus considérable et une armée plus nombreuse, sous la conduite de Lachetès et de Chariade; mais ceux de Catane, soit qu'ils craignissent ceux d'Athènes, soit qu'ils s'ennuyassent de la guerre, les remercièrent, et firent la paix avec Syracuse.

Les Syracusains n'observèrent pas le traité de paix, et les habitans de Catane envoyèrent de nouveau des députés à Athènes. Ces députés se présentent dans l'assemblée du peuple, en habits négligés, les cheveux épars et fondant en larmes; ils excitent la compassion générale. On équipe aussitôt une flotte nombreuse, dont on donne le commandement à Nicias, à Alcibiade, et à Lamachus. Alcibiade est rappelé quelque temps après; Nicias et Lamachus livrent des combats sur terre; ils sont vainqueurs. On assiége ensuite Syracuse, et l'on coupe à l'ennemi, renfermé dans ses murs, jusqu'aux vivres qu'il pouvait recevoir par mer.

Dans cette détresse, les Syracusains implorèrens le secours des Lacédémoniens. Sparte leur

envoya Gylippe seul, qui, rassemblant des forces, partie en Grèce, partie en Sicile, occupa des postes favorables. Il fut d'abord vaincu dans deux combats; mais en ayant livré un troisième où périt Lamachus, l'ennemi fut mis en fuite, et le siége levé. Les Athéniens alors essayèrent la guerre sur mér. Gylippe fit venir de Lacédémone une flotte et des secours. Athènes, à cette nouvelle, fit partir avec du renfort Démosthènes et Eurymédon, pour remplacer Lamachus. Les habitans du Péloponèse envoyèrent également du secours aux Syracusains.

Les Athéniens furent vaincus dans le premier combat naval. Leur camp fut aussi pillé. Ils y perdirent et leurs fortunes publiques et leurs fortunes particulières. Pour comble de malheur, ils livrèrent une bataille sur terre, et éprouvèrent de nouveaux revers. Démosthènes pensa alors qu'il était à propos d'évacuer la Sicile, pendant qu'il restait encore quelque ressource; mais Nicias, soit qu'il eût honte de n'avoir pas réussi, soit qu'il craignît le ressentiment de ses concitoyens, ne voulut point se retirer. On recommença la guerre sur mer, et les Athéniens, que l'inhabileté de leurs chefs avait engagés dans des passages étroits, furent vaincus et abandonnèrent le combat.

Eurymédon, qui commandait en première ligne, et qui combattait vaillamment, tomba le premier sous les coups de l'ennemi. Trente de ses vaisseaux furent brûlés. Vaincus à leur tour, Démosthènes et Nicias débarquèrent leurs troupes, pensant que la terre protégerait plus sûrement leur fuite. Gylippe s'empara de cent trente navires abandonnés. Poursuivant ensuite les fuyards, il en prit une partie et massacra l'autre. Démosthènes, après la perte de son armée, se donna volontairement la mort (*), pour éviter d'être fait prisonnier, et Nicias, qui n'avait point suivi son exemple, tomba vivant au pouvoir de l'ennemi.

Tandis que les Athéniens faisaient en Sicile, depuis deux ans, la guerre avec plus d'ardeur que de succès, Alcibiade, le chef et le provocateur de

(*) Ce passage semble impliquer contradiction. On lit dans le Dictionnaire historique, article Gylippe : « Nicias et Démosthènes se rendirent avec leurs troupes, à condition qu'on leur laisserait la vie, et qu'on ne les retiendrait point dans une prison perpétuelle; mais on ne leur tint pas parole. Ils furent mis à mort, et leurs soldats tourmentés avec une cruauté inouïe. » Quoi qu'il en soit de cette citation, voici le texte de l'auteur que nous avons consulté : « *Demosthenes, amisso exercitu, captivitatem effugit, morte voluntariâ; Nicias autem, exemplum Demosthenis nequaquàm secutus, captivus ab hostibus abductus est.* (JUSTIN)

cette guerre, était, en son absence, accusé à Athènes d'avoir divulgué les mystères de Cérès. Rappelé pour être jugé, il part secrètement pour l'Élide; mais, instruit que non-seulement il était condamné, mais qu'encore on l'avait dévoué aux furies, il se rendit à Lacédémone, où il engagea le roi de Sparte à faire la guerre à Athènes. Cette guerre fut déclarée, et toutes les villes de la Grèce coururent aux armes.

Héritier de la haine de son aïeul et de celle de son père contre les Athéniens, Darius, roi de Perse, s'unit aux Lacédémoniens, et promit de fournir à tous les frais de la guerre. Il craignait qu'Athènes une fois vaincue, les Spartiates ne tournassent leurs armes contre lui. Ainsi, toutes les forces de l'Orient (*) concouraient à la ruine d'une seule ville. Au commencement de cette guerre, Athènes se vit abandonnée par tous ses alliés. Les Athéniens cependant ne succombèrent pas sans vengeance. Ils déployèrent le plus grand courage, et durent leur défaite, plus à l'inconstance de la fortune qu'au grand nombre de leurs ennemis.

Cependant Alcibiade employait les moyens les

(*) On doit entendre ici par Orient, les peuples de l'Asie orientale.

plus insidieux, et poursuivait ses intrigues et à Lacédémone et à la cour de Perse. « Mettez de la modération, disait-il à Tissapherne, lieutenant de Darius, dans les subsides que vous fournissez aux Lacédémoniens, car il est à craindre que, cette guerre terminée, Sparte victorieuse ne tourne ses armes contre la Perse. » Ce conseil plut et devait plaire à Darius, qui déféra aux avis du général athénien.

Pendant qu'Alcibiade faisait valoir ce prétendu service auprès de ses compatriotes, les députés d'Athènes étaient venus le trouver à ce sujet, et il leur avait promis l'amitié de Darius, si le gouvernement de la république passait du peuple au sénat. Son espérance était que si la ville n'avait qu'un même sentiment, on le choisirait pour chef; que si, au contraire, la discorde éclatait entre les deux ordres de l'État, un des partis l'appellerait à son secours. Mais les Athéniens, que menaçaient les dangers de la guerre, ne pensèrent qu'à leur salut, et l'autorité suprême, du consentement du peuple, fut déférée au sénat.

Ce dernier traitant le peuple avec hauteur et cruauté, les troupes rappelèrent Alcibiade, et le nommèrent commandant de la flotte. Alcibiade alors envoya des députés à Athènes, et les chargea d'annoncer qu'il viendrait lui-même avec son

armée, si le sénat ne rétablissait pas le peuple dans ses droits. Effrayés par cette déclaration, les sénateurs pensèrent d'abord à livrer la ville aux Lacédémoniens; mais se trouvant dans l'impossibilité d'exécuter ce dessein, ils s'éloignèrent d'Athènes. Ayant ainsi arraché sa patrie aux discordes civiles, Alcibiade donna tous ses soins à l'armement de la flotte, et marcha contre les Lacédémoniens. Déjà Mindace et Pharnabaze, généraux de Sparte, à la tête de l'armée navale, attendaient le combat. On en vint aux mains; la victoire resta aux Athéniens. La majeure partie de l'armée, et presque tous les chefs ennemis périrent dans cette action. Les Lacédémoniens y perdirent quatre-vingts vaisseaux qui furent pris. Quelque temps après, ayant livré une bataille sur terre, ils furent encore battus. Épouvantés d'aussi grands désastres, ils envoyèrent des députés pour demander la paix; mais, plusieurs s'y opposant, ils ne l'obtinrent pas.

Maître d'une flotte victorieuse, Alcibiade porta la guerre en Asie, et livra différens combats. Vainqueur partout, il reprit les villes qui s'étaient révoltées, et s'empara de quelques autres qu'il ajouta à la puissance d'Athènes. Tous ces combats valurent aux Athéniens deux cents vaisseaux ennemis, et un butin immense. Enfin, désiré par

ses concitoyens, Alcibiade revint dans sa patrie. A son retour, la population entière alla au-devant de lui. On le combla non-seulement des honneurs qu'on accorde aux hommes, mais encore de ceux qu'on rend à la Divinité.

Cependant Lacédémone avait chargé Lysandre du commandement de la flotte et de la direction de la guerre. De son côté, Darius, roi de Perse, à la place de Tissapherne, avait donné le gouvernement de l'Ionie et de la Lydie à son fils Cyrus, qui fournit aux Lacédémoniens des secours en hommes et en argent. Alcibiade alors, après avoir fait voile pour l'Asie avec cent vaisseaux, ravageait les campagnes; mais les Lacédémoniens, dont les forces se trouvaient augmentées, fondirent à l'improviste sur l'armée ennemie et l'écrasèrent. Le carnage fut si grand, que dans ce combat Athènes perdit plus qu'elle n'avait elle-même fait perdre à Sparte dans les affaires précédentes.

Le désespoir des Athéniens fut tel, qu'ils mirent Conon à la place d'Alcibiade. Ils croyaient en effet devoir leur défaite moins aux chances de la guerre qu'à la malignité de ce général, qui se rappelait plutôt la première offense que les bienfaits nouveaux qu'il avait reçus. Ils disaient qu'Alcibiade n'avait vaincu, dans la guerre précé-

dente, que pour montrer aux ennemis quel chef ils avaient méprisé. La trempe forte de son âme, ses mœurs licencieuses rendaient tout croyable de sa part. Sachant donc ce que pensaient de lui ses concitoyens, il s'exila encore volontairement.

Chargé de remplacer Alcibiade, Conon équipe une flotte avec la plus grande promptitude et la plus grande habileté; mais cette flotte manquait de soldats, les guerriers les plus courageux ayant été tués en Asie. On arme cependant les vieillards et les enfans qui n'ont pas atteint l'âge de puberté; on livre ensuite le combat : de toutes parts, les Athéniens sont bientôt taillés en pièces ou pris dans leur fuite. Le carnage fut si grand, que la puissance et le nom d'Athènes paraissaient anéantis. Le manque d'hommes, enfin, se faisait tellement sentir dans cette ville, que, pour recruter l'armée, les étrangers obtinrent le droit de cité, les esclaves, la liberté, et les condamnés à des peines infamantes ou temporaires, l'impunité de leurs crimes.

Les Athéniens prennent la résolution de s'exposer encore sur mer, et l'exaltation des esprits est telle, que des gens qui naguère désespéraient de leur salut, ne désespèrent pas même, en ce moment, de la victoire. Mais une armée composée d'un pareil ramas d'hommes était loin d'être ce

qu'il fallait pour soutenir le nom d'Athènes; aussi, tous furent faits prisonniers, ou périrent dans le combat. Conon seul (*) survécut à ce désastre, et, comme il craignait la vengeance de ses concitoyens, il ne voulut point retourner à Athènes, et se retira, avec huit vaisseaux, auprès d'Évagoras, roi de Chypre.

Les succès du général lacédémonien le portèrent à insulter au malheur de l'ennemi. Il envoya à Lacédémone, outre le butin fait durant la guerre, les vaisseaux tombés en son pouvoir, et pavoisés comme pour un triomphe. Plusieurs villes, tributaires d'Athènes, redoutant l'incertitude des combats, lui étaient restées fidèles. Elles se rendirent volontairement à Lysandre, qui ne laissa aux Athéniens que leur propre ville. Ce misérable état d'Athènes fut le résultat de son désir immodéré pour la domination, de l'ambition ou de l'impéritie de ses chefs.

(*) Ici se présente une objection : si Conon resta seul de son armée, comment a-t-il pu aborder en Chypre avec huit vaisseaux? Cornélius Népos, dans la vie d'Alcibiade, parle bien de son successeur au commandement, mais il ne le nomme pas. Le même auteur, à l'article Conon, ne dit rien de ses revers. Il n'est pas même cité dans le voyage en Grèce du jeune Anacharsis; et cependant Barthélemy parle au long, et honorablement, de son fils Timothée.

Ces nouvelles parvenues à Athènes, les citoyens quittent leurs maisons, et, saisis de crainte, courent çà et là à travers la ville : tous s'interrogent : ceux-ci pleurent des fils, des parens; ceux-là, des alliés; d'autres, des amis. Tous voient la patrie sur le penchant de sa ruine; tous n'ont devant les yeux que siége, famine, destruction, incendie, captivité générale, et la plus affreuse servitude; tous pensent que le sort de ceux qu'ils ont perdus est moins à plaindre que le sort de ceux qui leur survivent. La douleur n'est pas moindre pour les enfans, pour les vieillards, et pour les femmes, tant le sentiment de cette catastrophe a pénétré toutes les âmes!

Cependant l'ennemi arrive sous les murs de la ville désolée, l'assiége, et lui fait éprouver les horreurs de la famine. Il n'ignorait pas qu'Athènes avait peu de défense, et tout était prévu pour que de nouvelles troupes ne pussent y être introduites. Dans cette extrémité, les Athéniens, après une longue famine, demandèrent la paix. Les Spartiates et les alliés mirent plus d'une fois en question s'il fallait la leur accorder. Sparte enfin promet la paix, à condition qu'Athènes détruira une partie de ses murailles du côté du Pirée, livrera le reste de sa flotte, et recevra comme chefs de son gouvernement trente Lacé-

démoniens, qui exercèrent la plus dure tyrannie. Le sort des citoyens changea avec le sort d'Athènes. Incessamment en butte aux vexations de leurs nouveaux chefs, les Athéniens, impatiens du joug, abandonnèrent leur ville, et alors l'émigration devint générale. Pour priver ces infortunés de tout asile, les Lacédémoniens, par un édit, défendirent aux villes de les recevoir. Tous cependant se rendirent à Argos et à Thèbes, et non-seulement leur vie y fut en sûreté, mais encore ils y conçurent l'espoir de recouvrer leur patrie.

Parmi les exilés se trouvait Trasybule, homme du plus rare mérite et d'un courage éprouvé, qui ne balança pas à exposer ses jours en osant quelque chose pour Athènes et pour le salut commun de ses compatriotes. Les ayant rassemblés, il s'empara de Phylé, sur les frontières de l'Attique: quelques villes favorisaient le parti des exilés. Isménias, prince thébain, les aidait de ses ressources particulières. Lysias, orateur de Syracuse, alors en exil, leur envoya aussi un secours de cinq cents soldats, qu'il avait armés à ses frais. Une guerre cruelle a lieu; d'un côté l'on combat de toutes ses forces pour la patrie; de l'autre, pour une injuste domination. On en vient aux mains, et les tyrans, vaincus, se réfugient dans

Athènes. Soupçonnant tous les Athéniens de trahison, ils leur ordonnent de sortir de la ville. Ils s'efforcent ensuite de corrompre Trasybule, et lui promettent qu'il partagera leur autorité. Ayant échoué dans ce projet, ils demandent du secours à Lacédémone. Le secours obtenu, la bataille se donne. Critias et Hippolochus, les plus cruels de tous ces tyrans, y perdent la vie.

Après la défaite des autres tyrans, l'armée, dont la plus grande partie était composée d'Athéniens, prit la fuite; mais Trasybule, d'une voix forte, leur adressa ces paroles : « Ne me fuyez pas, ô mes concitoyens! je viens venger la liberté commune. Et nous aussi, nous sommes vos compatriotes, non vos ennemis! Ce n'est point pour vous priver de vos droits que nous avons pris les armes; c'est pour vous rendre ceux qu'on vous a ravis. C'est aux trente tyrans, non à Athènes, que nous avons déclaré la guerre. Vos lois, vos dieux sont les nôtres. Ayez pitié, je vous en conjure, de malheureux exilés : l'esclavage, et ce qu'il a d'affreux, vous est réservé comme à nous. Rendez-nous la patrie, et, en retour, recevez la liberté.» L'effet que produisit le discours de Trasybule fut tel, que, rentrée à Athènes, l'armée força les tyrans à se retirer à Éleusis. On les remplaça par des magistrats chargés de gouverner la république.

Nous touchons à la décadence de l'empire des Grecs et au berceau de la puissance macédonienne, que Philippe, père d'Alexandre, rendit en peu de temps redoutable à ses voisins, dont il finit par envahir les provinces dégénérées. Les exploits maritimes de ces deux princes ne sont pas ce qu'ils auraient pu être, et l'on ne connaît guère du premier que le siége de Bysance qu'il fut obligé de lever, et du second, que la prise de Tyr, et les cruautés inouies (*) gratuitement exercées par ses ordres envers les malheureux habitans d'une ville dont tout le crime était d'avoir noblement résisté aux ambitieuses prétentions d'un monarque étranger, qui voulait les soumettre à son injuste domination.

Alexandre toutefois avait formé de grands projets relatifs à la navigation. Fondée par lui, et

(*) Alexander, exceptis iis qui in templa confugerant, omnes interfici, ignemque tectis injici jubet..... Pueri, virginesque templa compleverant; viri in vestibulo suarum quisque ædium stabant, parata sævientibus turba...... Quantùm sanguinis fusum sit, vel ex hoc existimari potest, quòd intrà munimenta urbis sex millia armatorum trucidata sunt. Triste deindè spectaculum victoribus ira præbuit regis; duo millia, in quibus occidendi defecerat rabies, crucibus affixi, per ingens littoris spatium pependerunt.

QUINT. CURT.

dans la situation la plus favorable, Alexandrie pouvait recevoir dans son port les vaisseaux qui y seraient venus des Indes et de l'Éthiopie par la mer Rouge et le Nil, et ceux d'Europe et d'Afrique, qui y auraient abordé par la Méditerranée. Il l'avait bâtie entre Tyr et Carthage pour qu'elle fût l'entrepôt du commerce de ces deux villes. On prétend qu'il avait résolu de s'embarquer sur les côtes de la Syrie, dans l'intention d'humilier Carthage, d'assujettir la Numidie et la Mauritanie, de passer le détroit, de parcourir l'Espagne et d'en faire la conquête, enfin de pénétrer en Italie pour abaisser la grandeur des Romains, qui commençait à lui porter ombrage, et de rentrer ensuite dans la Grèce.

Plein de cette grande et sublime idée, il avait ordonné de nombreux abattis de bois sur le mont Liban, destinés à la construction de galères à sept rangs de rames. Les rois de Chypre devaient lui fournir des éperons pour ses vaisseaux, des voiles et des cordages. Il voulait encore entrer dans le Pont-Euxin, et aller jusqu'aux Palus-Méotides; enfin des matériaux de toute espèce se préparaient dans les forêts d'Hircanie, pour l'équipement d'une flotte qu'il avait résolu de conduire dans la mer Caspienne; mais, la mort venant le surprendre à l'âge de trente - trois ans et un

mois (*), de trente ans (**), ou d'un peu plus de trente-deux ans, selon la plus commune opinion, ce prince, enlevé à l'amour de l'armée par un poison (1) violent mêlé à du vin dans la coupe d'Hercule, ne put voir l'accomplissement des vastes desseins qu'il avait conçus, et avec lui croula, ou fut fortement ébranlée, la monarchie macédonienne, naguère si florissante, et maîtresse de l'Asie.

MARINE DES CARTHAGINOIS.

Carthage fut la plus célèbre et la plus opulente des colonies phéniciennes (***). Elle ne cédait qu'à Rome l'honneur d'être la première ville du monde, et la gloire d'être la seconde ne lui était disputée que par Alexandrie. Heureusement située pour la navigation, au milieu des côtes de la Méditerra-

(*) Inter convivium veneno petitus, extinctus est, *annos triginta natus*, non virtute hostili, sed suorum insidiis cæsus.
MORISOT., ORB. MARIT.

(**) Veneno necatum credidêre plerique.
QUINT. CURT.

(1) JUSTIN.

(***) Urbs antiqua fuit (Tyrii tenuêre coloni),
Carthago, Italiam contrà, Tiberinaque longè
Ostia, dives opum, studiisque asperrima belli.
VIRG.

née, à une égale distance de ses extrémités, et à portée des détroits de Gibraltar et de Gallipoli, elle était l'entrepôt du commerce des nations.

Carthage renfermait dans son sein sept cent mille citoyens, qui, formés à l'école de Tyr, méritèrent par leur intelligence, leur industrie et leur activité, la réputation d'excellens marins. L'Afrique, dont trois cents villes reconnaissaient ses lois, lui fournissait des blés pour la subsistance de ses habitans; sa domination s'étendait sur la Sardaigne, les îles Baléares, aujourd'hui Majorque et Minorque, et le Port-Mahon (*) fut ainsi appelé du nom d'un de ses généraux.

Les Carthaginois se firent connaître de bonne heure par leur habileté dans la science nautique, et ils devinrent si puissans sur mer, que les nations les plus belliqueuses briguèrent leur alliance. On vit même Xercès les appeler à son secours, et les associer à ses projets ambitieux contre la Grèce. Un traité fut donc conclu par lequel les Carthaginois s'engagèrent à faire la guerre aux Grecs établis dans la Sicile et dans l'Italie, tandis que le roi de Perse attaquerait le Péloponèse.

Ce traité signé (**), les Carthaginois, pour rem-

(*) Portus Magonis.

Bibliot. Hist.

(**) Nous employons le mot *signé,* comme plus approprié

plir les engagemens qu'ils avaient contractés avec Xercès, firent d'immenses préparatifs; leur armée de terre se composait de plus de trois cent mille combattans; celle de mer comptait deux mille bâtimens à rames, et trois mille transports destinés aux vivres et aux bagages. La conduite de ces forces nombreuses fut confiée à Amilcar (*), général d'une haute réputation acquise par de mémorables exploits, et les Perses pouvaient raisonnablement se flatter de réussir dans

à nos mœurs, quoique le latin porte *fœdere icto,* de l'usage ancien de se frapper dans la main quand il s'agissait de conventions réciproques. Cet usage s'est conservé long-temps; on en retrouve même encore des traces dans quelques contrées, notamment dans les haute et basse Normandie. Au reste, à l'époque dont nous parlons, l'écriture était connue, puisqu'il est prouvé que les Phéniciens en sont les inventeurs.

Phœnices primi, famæ si creditur, ausi
Mansuram rudibus vocem signare figuris.

LUCAN.

C'est de Tyr que nous vient cet art ingénieux
De peindre la parole et de parler aux yeux,
Et par les traits divers de figures tracées,
Donner de la couleur et du corps aux pensées.

BRÉBEUF.

(*) Ce nom est commun à plusieurs généraux carthaginois. Le plus illustre d'entre eux est celui qui fut père d'Annibal. On doit en dire autant de ce dernier, plus fameux dans l'histoire ancienne que tous les Annibal qui l'ont précédé.

leur entreprise, lorsque les vents et les tempêtes, contrariant la manœuvre des Carthaginois, dispersèrent leur flotte, et détruisirent une quantité considérable de bateaux plats, sur lesquels on avait embarqué de la cavalerie.

Ce premier échec, qui semblait présager de plus grands malheurs, força Amilcar à entrer dans le port de Palerme, où il demeura trois jours pour se radouber et réparer ses pertes. Se dirigeant ensuite vers la ville d'Himère, il eut soin d'être toujours en vue de ses vaisseaux, qu'il avait chargés de suivre ses mouvemens et de longer les côtes. Arrivé devant cette place, il fit tracer deux camps fortifiés de fossés et de palissades, l'un pour les troupes de terre, l'autre pour les embarcations qu'il retira de la mer, Les munitions de bouche furent mises à l'abri de toute insulte, et les vaisseaux qui les avaient transportées reçurent l'ordre d'aller en chercher de nouvelles dans la Libye et dans la Sardaigne.

Cependant Théron, roi d'Agrigente, voyant Himère menacée, se jeta dans cette place pour la défendre, et demanda du secours à Gélon, tyran de Syracuse, qui répondit à son appel, et se mit aussitôt en marche, suivi de cinquante mille fantassins et de cinq mille hommes de cavalerie.

Avantageusement campé, le chef des Syracu-

sains, voulant profiter de sa position, résolut de brûler la flotte ennemie, et la fortune favorisa ses projets. Occupé d'un sacrifice solennel en l'honneur de Neptune, dans le lieu même où il avait renfermé ses vaisseaux, le général carthaginois attendait d'heure en heure de la cavalerie que lui envoyaient les Sélinontins. Un courrier chargé d'une lettre qui annonçait l'arrivée de cette cavalerie, étant tombé entre les mains des troupes légères que Gélon avait détachées en éclaireurs dans toutes les directions, des cavaliers syracusains furent à l'instant substitués à ceux de Sélinonte. Admis dans le camp, à titre d'alliés, ils pénétrèrent jusqu'à Amilcar, qui donnait alors ses ordres pour le sacrifice, le massacrèrent et incendièrent ses vaisseaux.

Les flammes et la fumée qui s'élèvent en tourbillons dans les airs, apprennent à Gélon que sa ruse a réussi ; il marche aussitôt à l'ennemi, charge intrépidement les Carthaginois, consternés de la mort de leur général et de l'embrasement de leurs navires, et met cinquante mille hommes hors de combat. Ce qui reste de cette armée périt par la faim, ou tombe au pouvoir des Syracusains; plusieurs même voulant se sauver sur vingt galères qu'Amilcar a laissées à l'ancre non loin du rivage, et s'y jetant en trop grand nom-

bre, sont ensevelis dans les flots, victimes d'un vent impétueux qui coule à fond les bâtimens qui les portent.

L'alarme que répandit à Carthage la nouvelle de ce désastre fut telle, que Gélon s'en serait emparé s'il l'avait attaquée immédiatement après sa victoire. Cette place en effet se trouva si affaiblie, qu'elle fut hors d'état de rien entreprendre pendant la longue guerre que les Athéniens firent à Syracuse. Toutefois, ayant réparé ses forces, elle trouva l'occasion de prendre sa revanche et de rétablir sa réputation.

Les habitans de Ségeste, étant sur le point de se brouiller avec ceux de Sélinonte, envoyèrent des députés à Carthage pour demander du secours, et, afin de l'intéresser à leur accorder sa protection, ils s'engagèrent à lui livrer leur ville. Cette offre fut acceptée; le sénat l'accueillit avec d'autant plus d'empressement qu'il pensait toujours à faire la conquête de la Sicile.

Des troupes auxiliaires passent dans cette île; ceux de Ségeste obtiennent quelques avantages sur leurs ennemis; mais les Syracusains se déclarant en faveur de ces derniers, les Carthaginois, pour soutenir leurs alliés, leur expédient de nouveaux renforts que commande Annibal.

Plein du désir de venger la mort d'Amilcar, son

aïeul, ce général équipe une flotte de quinze cent soixante voiles, embarque les munitions de guerre et de bouche nécessaires à une grande expédition, cingle vers la Sicile, et va mouiller au promontoire de Lilybée. Sélinonte est assiégée; ses habitans, qui combattent pour leur vie et pour leur liberté, tentent vainement de se défendre; contraints de céder à la force, ils sont taillés en pièces. Le féroce Annibal use en barbare de la victoire, qu'il ne doit qu'à la supériorité numérique de ses troupes; la ville est détruite de fond en comble, et tout, sur des ruines sanglantes, atteste la cruauté du vainqueur. Hymère éprouve le même sort; prise d'assaut, on passe ses citoyens au fil de l'épée; on rase ses fortifications; on abaisse au niveau du sol les édifices publics et particuliers, on profane les temples des dieux, et l'on immole aux manes d'Amilcar trois cents prisonniers.

Tant de bonheur devait augmenter l'audace des Carthaginois; aussi résolurent-ils de pousser plus loin leurs conquêtes. La Sicile souriait trop à leur ambition, pour qu'ils ne formassent pas le dessein de la soumettre tout entière. Annibal est nommé chef de la nouvelle expédition, et comme son grand âge, s'il eût été seul à la tête des troupes, aurait pu compromettre la sûreté

de l'armée, on lui adjoint Himilcon. Des levées considérables d'hommes sont ordonnées dans les états alliés ou dépendans de la république, et l'on met en mer une flotte de plus de mille vaisseaux. Comptant sur un succès assuré, les Carthaginois font prendre les devans à quarante galères; mais ils paient cher cette imprudence, car les Syracusains, apercevant ces navires, qui ne sont point soutenus, les font attaquer par un pareil nombre des leurs. Quinze bâtimens africains furent maltraités et mis hors de combat; le reste chercha son salut dans la fuite.

On sut bientôt à Carthage que les Syracusains avaient obtenu un avantage considérable sur les vaisseaux de la république. Annibal mit aussitôt à la voile, et vint attaquer Agrigente; mais étant mort dès le commencement du siége, Himilcon en prit la conduite, et le poussa si vigoureusement, qu'il ne tarda pas à se rendre maître de la ville, dans laquelle il trouva des richesses immenses. De nombreux chefs-d'œuvre de peinture et de sculpture, les curiosités les plus rares, et des objets d'art en tout genre, tombèrent en son pouvoir. Il s'empara ensuite de Gela, et cette guerre fut terminée par un traité qu'il fit avec Denis, tyran de Syracuse, qui consentait à ce que les Carthaginois gardassent ce qu'ils possé-

daient en Sicile, et ce qu'ils avaient conquis sur la côte opposée à l'Afrique.

Impatient du joug de Carthage, Denis, se voyant affermi sur un trône qu'il a usurpé, prend la résolution de lui faire la guerre. Aimant mieux avoir les Carthaginois pour ennemis que pour voisins, il arme contre eux sur terre et sur mer. Par ses ordres les hommes les plus habiles dans l'art de construire des vaisseaux sont appelés de toutes parts; des récompenses, des distinctions leur sont promises; on met en œuvre des bois venus d'Italie, et des arbres coupés sur le mont Etna. On bâtit des galères à quatre et à cinq rangs de rames; jusques alors on n'en avait vu qu'à trois; deux cents navires s'élèvent ensemble sur les chantiers; cent cinquante sont radoubés et spalmés (enduits de goudron). Un arsenal magnifique couronne le port de Syracuse qu'il entoure, et doit servir d'abri à cent soixante galères; chaque chambre est disposée pour pouvoir en contenir deux. Toutefois l'armement de terre ne le cède point à l'armement de mer, et, lorsque les préparatifs sont terminés, Denis commence les hostilités, en attaquant les Carthaginois répandus dans ses états; il fait même piller tous leurs vaisseaux marchands qui se trouvent dans le port de Syracuse, et, comme si une

pareille conduite n'équivalait pas à une déclaration de guerre, il veut, joignant l'ironie à l'insulte, que le sénat soit, par lettre autographe, instruit de ses intentions.

Denis assiégea ensuite Motye, ville regardée comme le rempart des Carthaginois, et leur magasin général. Son armée de terre était de plus de quatre-vingt mille combattans; sa flotte se composait de deux cents navires à rames et de cinq cents bâtimens de transport. Située près du promontoire de Lilybée, dans une île peu distante du continent, Motye y tenait par une chaussée. Décidés à se défendre jusques à la dernière extrémité, les habitans coupèrent la chaussée, que Denis fit rétablir; en vain Himilcon vint au secours de Motye; cette ville tomba au pouvoir des Syracusains, et leur chef, multipliant les incursions dans le plat pays, portait le ravage et la désolation partout où l'on reconnaissait les lois de Carthage.

Un pareil état de choses devait avoir un terme; Himilcon rassemble trois cent mille hommes de pied, quatre mille chevaux, et met à la voile suivi de quatre cents galères et d'environ six cents vaisseaux de transport. Les chefs d'escadre et de division avaient tous reçu des ordres cachetés qu'ils ne pouvaient ouvrir qu'à une hauteur con-

venue; précaution sage, qui depuis a souvent été imitée, et dont le but était de dérober sa marche à ces êtres dégradés, connus sous le nom d'espions, vrai fleau des armées, qu'on emploie, mais qu'on méprise, et dont on a raison de se défaire à la première occasion.

Denis a fait attaquer dans la traversée les transports d'Himilcon par trente galères dont les éperons en ont ouvert cinquante et les ont coulés à fond. Suivi du reste de la flotte, le général carthaginois est entré à Palerme, s'est emparé d'Erice, au moyen des intelligences qu'il avait conservées dans cette ville, a assiégé Motye, et s'en est rendu maître. Messine tomba également au pouvoir d'Himilcon, qui, ne voulant point affaiblir son armée, en laissant une forte garnison dans cette place, la démantela, rasa ses fortifications, démolit les maisons, et n'y laissa que des ruines.

Messine détruite, Himilcon, qui voulait attaquer Syracuse, s'avança le long du rivage que côtoyait sa flotte ; mais, arrivé sur le territoire de Naxos, et ne pouvant plus suivre le bord de la mer, à cause de la grande quantité de cendres qu'avait vomies le mont Etna, il fut obligé de s'écarter dans les terres, et de parcourir des chemins qui retardaient sa marche. Néanmoins,

quoiqu'il fût forcé à s'éloigner de ses vaisseaux, et même à les perdre de vue, il avait commandé à Magon, chef de l'armée navale, d'aller l'attendre à Catane.

Toujours attentif à profiter de l'occasion, lorsqu'elle se présentait favorable, Denis, pour tirer avantage de la séparation des deux armées carthaginoises, envoya Leptine au-devant de Magon, avec ordre d'en venir aux mains. L'action s'engage, le général sicilien commence le combat avec plus de valeur que de prudence, et coule même à fond plusieurs galères ennemies; mais Magon, revenu de sa première surprise, enveloppe Leptine, et le tient enfermé. Le désordre alors se met parmi les Siciliens, la ligne est rompue, les rangs ne sont plus gardés, tous prennent la fuite, et le général de Denis perd dans cette déroute vingt mille hommes, et cent galères qui sont brûlées par les Carthaginois.

Himilcon a rejoint à Catane sa flotte triomphante, y est resté quelque temps pour faire reposer ses troupes, et en est ensuite parti pour Syracuse, où l'armée navale arriva la première. C'était un spectacle à la fois magnifique et terrible, que celui d'une flotte formidable dont tous les vaisseaux étaient ornés du riche butin et des pavillons enlevés aux Siciliens. Deux cent huit navires

à rames, et plus de deux mille bâtimens de charge entrèrent dans le port. Les troupes de terre, qui formaient encore un total d'environ trois cent mille hommes d'infanterie et de trois mille de cavalerie, campèrent aux environs de la ville.

Sur ces entrefaites, Denis, qui avait reçu du Péloponèse et de l'Italie un renfort de trente vaisseaux, pensait à ravitailler Syracuse, lorsqu'il aperçut un navire ennemi chargé de blé. Cinq galères reçoivent et exécutent l'ordre de l'enlever. Quarante vaisseaux carthaginois s'avancent pour le reprendre, et, le reste des forces siciliennes se jetant dans la mêlée, l'engagement devient général. De part et d'autre on fait des prodiges de valeur; la victoire même est long-temps incertaine, mais enfin la fortune se déclare pour Denis. Sa flotte s'empare du vaisseau que monte le commandant carthaginois, prend vingt autres galères, en coule quatre à fond, poursuit le reste jusques à l'armée de Magon, qui était à l'ancre, et lui présente fièrement la bataille. Les Carthaginois ne voulurent point accepter le combat, et les Syracusains, connaissant l'infériorité de leurs forces, se contentèrent d'entrer dans la ville avec les vaisseaux qu'ils avaient pris.

Cependant la peste, qui s'est mise dans l'armée d'Himilcon, y exerce des ravages affreux, et De-

nis profite de cet incident pour l'attaquer par terre. Affaiblis par des pertes qui se renouvellent à chaque heure, les Carthaginois se défendent mal; à peine peuvent-ils combattre, et presque tous tombent sous le fer ennemi. Poursuivant ses succès, Denis fait en même temps attaquer leur flotte par quatre-vingts vaisseaux que commandent Leptine et Pharacidas.

A la vue de ces forces qui s'avancent à pleines voiles, les Carthaginois, descendus à terre au secours de leur camp, regagnent précipitamment leurs bords. Les Syracusains alors, profitant du désordre de l'ennemi, brisent à coups d'éperon ses meilleures embarcations, endommagent ses plus fins voiliers, coulent bas les autres, abordent ceux qu'ils ne peuvent faire sombrer, et massacrent leurs équipages. Témoin de ce qui se passe, Denis, du rivage où il se trouve, ordonne d'incendier cinquante vaisseaux que les Carthaginois ont, à l'aide de rouleaux, retirés sur la grève ; cet ordre s'étend aux bâtimens mouillés non loin du champ de bataille. Ceux qui les montent sont consumés par les flammes, ou réduits à se jeter à l'eau et à se noyer, pour éviter l'action du feu.

Réduit à la dernière extrémité, Himilcon promit à Denis trois cents talens s'il voulait le laisser

librement retourner à Carthage avec les débris de son armée. Cette offre fut acceptée; le général carthaginois embarqua ses troupes sur quarante galères et fit voile pour l'Afrique. Les conditions du traité conclu avec Denis ayant été secrètes, la retraite d'Himilcon parut une fuite aux Grecs qui étaient venus au secours de Syracuse. Ils pressèrent donc le tyran de le poursuivre; mais, fatigués de tous ses délais, ils levèrent l'ancre et tombèrent à l'improviste sur l'arrière-garde ennemie qu'ils maltraitèrent considérablement.

Des pertes aussi majeures humilièrent les Carthaginois sans toutefois abattre leur courage. Magon fit plusieurs descentes en Sicile, et combattit avec des succès variés. Courbée sous le joug d'un gouvernement tyrannique, en proie aux discordes civiles, et sur le point d'être immolée à l'ambition de Carthage, Syracuse demanda du secours à Corinthe, qui lui envoya Timoléon, capitaine expérimenté et d'une valeur éprouvée.

Pensant avec raison que la Sicile allait devenir le théâtre de la guerre, le sénat de Carthage donna à Hannon l'ordre d'équiper une flotte de cent cinquante galères, de rassembler cinquante mille hommes d'infanterie, et de préparer les munitions nécessaires à une grande entreprise.

Le général carthaginois débarqua dans l'île, ravagea le pays, et s'empara du port de Syracuse, après qu'Icètes se fut rendu maître de la ville.

Tel était l'état des affaires, lorsque Timoléon, trompant l'ennemi, déconcerta ses projets, l'attaqua avec intrépidité, quoiqu'il fût de beaucoup supérieur en nombre, et remporta sur lui une victoire signalée. Un butin et une gloire immense furent la récompense du vainqueur, et Carthage, effrayée d'une défaite si prompte et si peu attendue, fit à Timoléon des propositions de paix. Content de cette soumission d'un peuple fier et belliqueux, ce général dressa lui-même les articles du traité, dont les conditions furent très-humiliantes pour les Carthaginois.

Timoléon n'était plus, et Carthage pouvait espérer qu'elle réussirait enfin dans ses entreprises contre la Sicile, lorsqu'un nouvel ennemi, Agathocle, tyran de Syracuse, que des troupes auxiliaires envoyées par Amilcar avaient défait deux fois, passant en Afrique, battit les Carthaginois et mit leur ville à deux doigts de sa perte. Mais il est temps de parler des guerres puniques (*),

(*) Ainsi appelées du latin *Punici* ou *Pœni*, nom que les Carthaginois tenaient des Phéniciens, fondateurs de leur ville.
Dict. Étymol.

qu'on peut justement regarder comme le berceau de la marine romaine. Maîtres d'un puissant empire, d'une grande partie de l'Afrique, de plusieurs provinces d'Espagne, de la Corse, de la Sardaigne, d'une partie des côtes de la Toscane et de presque toute la Sicile, les Carthaginois, par le siége de Messine, avaient donné de l'ombrage aux Romains, qui, pour mettre des bornes à leur ambition, envoyèrent contre eux le consul Appius Claudius. Que ce dernier, pour entrer dans la ville assiégée, ait employé des radeaux (1), ou se soit servi de galères empruntées aux Tarentins, aux Locriens, aux Éléates et aux Napolitains (2), c'est ce qu'il importe très-peu d'approfondir, puisqu'il suffit seulement de savoir d'une manière positive qu'Appius Claudius est le premier général romain qui ait osé braver les dangers de la mer.

Cependant les Romains faisaient en Sicile des prodiges de valeur; mais des victoires remportées et des villes prises d'assaut ne suffisaient pas à leur gloire. Les vaisseaux de Carthage désolaient incessamment les côtes d'Italie, et, manquant absolument de marine, sans pilotes, sans matelots exercés, les Romains se trouvaient dans l'impossibilité d'user de représailles en Afrique.

(1) VERTOT. — (2) POLYB.

Toutefois ils résolurent d'équiper une flotte ; leur intention était de disputer aux Carthaginois l'empire de la mer, et même de s'en emparer. Occupés de ce grand projet, un navire ennemi, tombé par hasard en leur pouvoir, leur servit de modèle pour les vaisseaux qu'ils voulaient construire. Ils en étudièrent la coupe, les diverses proportions, le gréement, et en soixante jours ils eurent à la mer une flotte de cent soixante voiles. Un auteur (1) rapporte que le travail fut poussé si vivement, *qu'on eût dit que, par une métamorphose nouvelle, les arbres avaient été tout-à-coup changés en navires, plutôt que façonnés par la main des hommes.* Une chose remarquable, que nous nous garderons bien d'omettre, c'est que pendant que ces vaisseaux étaient sur les chantiers, on exerçait d'une manière toute particulière ceux qui devaient les monter. Des bancs étaient rangés sur la grève, un officier commandait la manœuvre, et, dociles à sa voix, les rameurs sillonnaient le sable comme s'ils eussent été en pleine mer.

Il est facile de comprendre que des bâtimens construits avec si peu d'art, et sans matelots exercés, ne devaient pas former une excellente flotte;

(1) Florus.

cependant le courage, la patience et le génie des Romains suppléant à tout, cet armement préluda à la ruine de Carthage. Cn. Cornélius, qui le commandait, tomba au pouvoir de l'ennemi avec dix-sept vaisseaux; le reste de l'armée continua sa route vers la Sicile. Annibal, chef des Carthaginois, suivi de cinquante galères, voulut la reconnaître; mais s'étant trop avancé, peu s'en fallut qu'il n'éprouvât le sort de Cornélius. Rangés en bataille, les Romains l'attaquèrent, et il ne dut son salut qu'à sa bonne fortune.

La prise de Cornélius avait laissé sans chef la flotte romaine, qui s'était approchée de la Sicile; Duilius fut appelé pour en prendre le commandement. Persuadé que ses vaisseaux lourds et d'une construction vicieuse ne pourraient lutter avantageusement avec ceux des Carthaginois, le général romain inventa des mains de fer (*), auxquelles on donna le nom de corbeaux (**), destinées à accrocher les bâtimens ennemis, et à faciliter l'abordage. Assuré que la ruse suppléera à la faiblesse, et plein de confiance dans ses troupes, qui pourront combattre de pied ferme, Duilius marche à l'ennemi, qui semble le dédaigner, né-

(*) Manus ferreæ. Tit. Liv.

(**) *Voir* Folard, Commentaires sur Polybe.

glige les précautions ordinaires, ne met aucun ordre dans ses manœuvres, regarde les Romains comme des gens entièrement neufs et inhabiles dans les moindres détails de la navigation, fond sur eux, certain qu'il croit être d'obtenir la victoire.

Cependant les machines fatales ont produit leur effet; les corbeaux, de leurs becs crochus, ont saisi les navires carthaginois, et les troupes de Duilius, se croyant en terre ferme, combattent vaillamment et sur leurs ponts et sur les ponts de leurs adversaires qu'elles taillent en pièces. La galère à sept rangs de rames, que monte Annibal, tombe au pouvoir des Romains, et ce général est réduit à se sauver sur un frêle esquif. Il avait eu l'imprudence d'affaiblir ses forces en les partageant, et n'avait engagé qu'une partie de ses vaisseaux.

Étonnés d'une défaite à laquelle ils étaient loin de s'attendre, les Carthaginois, témoins passifs d'un engagement qu'ils n'avaient point partagé, se présentèrent audacieusement au combat; mais les terribles corbeaux portant dans leurs rangs l'alarme et l'épouvante, ils bornèrent leurs tentatives à voltiger autour des embarcations romaines qu'ils ne purent entamer, et abandonnèrent le champ de bataille avec une perte de cinquante vaisseaux.

Cette victoire consterna Carthage. Annibal apprit à ses dépens qu'il n'est point de petites fautes à la guerre; qu'on ne doit jamais mépriser son ennemi, et qu'une confiance présomptueuse est souvent l'avant-coureur d'une entière défaite.

Ivre de joie, Rome accorda à Duilius les honneurs du triomphe, et lui éleva une colonne rostrale. Sa reconnaissance même ne se borna point à l'érection de ce monument : des distinctions particulières, reversibles sur ses descendans, furent accordées au vainqueur, et l'on décréta que toutes les fois que Duilius souperait chez ses amis, il serait reconduit chez lui au son des flûtes et à la lueur des flambeaux (*).

Éternelles rivales, toutes deux dévorées d'ambition, Rome et Carthage méditaient depuis long-temps la conquête de la Sicile. Passés dans cette île, les consuls Atilius Régulus et C. Sulpitius y enlevèrent plusieurs places; peu contens des avantages qu'ils avaient obtenus sur terre, la mer attira toute leur attention. Régulus mit à la voile, attaqua imprudemment les Carthaginois avec sa seule avant-garde, et fut vaincu; mais le

(*) Duilio concessum est, ut per omnem vitam, prælucente funali, et præcinente tibicine, à cænâ publicè rediret.
Tit. Liv.

reste de sa flotte arrivant dans les eaux où l'on venait de combattre, l'ennemi prit la fuite et se retira à Lipari, après avoir perdu vingt vaisseaux, dont huit coulèrent à fond.

Cependant, fatigués d'une lutte qui semblait interminable, les Romains et les Carthaginois résolurent d'en venir à une action décisive. De part et d'autre on fait les préparatifs les plus formidables. Rome équipe une flotte de trois cent trente navires, que montent cent quarante mille hommes. Chaque bâtiment porte trois cents rameurs et cent vingt combattans. Les forces de Carthage sont, en plus, de vingt voiles et de dix mille matelots et soldats. On se cherche, on se rencontre, on se bat; les Romains sont vainqueurs, et la victoire, qui s'était déclarée pour eux, leur assurait l'entière possession de l'Afrique, s'ils avaient poursuivi leurs succès, puisqu'ils avaient coulé cent quatre vaisseaux carthaginois, pris à l'ennemi trente embarcations avec leurs équipages, et mis hors de combat ou tué plus de quinze mille hommes.

Les Romains, après cette affaire mémorable, cinglèrent vers la Sicile; mais, à la vue des côtes de cette île, assaillis par une violente tempête, une partie de leurs vaisseaux se brisa contre des rochers, l'autre sombra, et, de quatre cent

soixante-quatre voiles, quatre-vingts seulement parvinrent à se sauver. La mer, au loin, était couverte de cadavres et de débris de navires (1); enfin, de mémoire d'homme, jamais on n'avait vu d'exemple d'un naufrage semblable (2).

Ce qui suit, jusqu'à la fin de cette première guerre punique, n'étant, pour les deux partis, qu'un mélange de chances plus ou moins avantageuses qu'éprouvèrent tour à tour Servilius, Sempronius, Manlius, Annibal, Adherbal, Claudius, Junius, Carthalon, et quelques autres, nous arriverons au combat que Lutatius livra à Hannon, près de l'île d'Éguse, vis-à-vis du cap Lilybée, dans lequel les Carthaginois perdirent cent vingt vaisseaux, dont soixante-dix furent pris et cinquante engloutis dans les flots.

Ce désastre de la flotte d'Hannon rendant les Romains maîtres de la mer, Carthage trembla pour ses murs, et Amilcar-Barcas, croyant utile, dans l'intérêt de sa patrie, de céder au temps, fit aux Romains des propositions de paix qui furent acceptées (*). Cette paix, toutefois, que la nécessité seule avait dictée, n'était qu'un double par-

(*) Pœni victi pacem postulârunt. Tit. Liv.

(1) Polybe. — (2) Eutrope.

jure entre les contractans, et bientôt commença la seconde guerre punique.

En déposant les armes, Rome et Carthage n'avaient point déposé leur haine inextinguible : animosité égale, jalousie réciproque, ces sentimens de la malveillance la plus prononcée, vivaient dans le cœur des deux peuples. On vit même Amilcar, indigné que les Romains eussent obligé les Carthaginois à quitter la Sardaigne, et surchargé de douze cents talens le tribut qu'ils leur payaient déjà, appeler l'Espagne au secours de ses compatriotes, conduire son fils Annibal, à peine âgé de neuf ans, aux autels des dieux, et lui faire jurer d'être toute sa vie l'ennemi de Rome (*).

Telle fut la véritable cause (1) de cette guerre mémorable, où de part et d'autre brillèrent du plus grand éclat la valeur et l'héroïsme, et où fut déployée toute la science de la tactique militaire. Annibal a détruit Sagonte; les Pyrénées, les Alpes sont franchies; l'Afrique inonde l'Italie; le Tésin, la Trébie, le lac de Trasimène ont vu fuir Publius Scipion, Sempronius et Flaminius. Rome tremble, et c'en est fait de la ville éternelle, si le

(*) Annibal, Amilcaris filius, novem annos natus, à patre aris admotus, odium in Romanos perenne juravit.

TIT. LIV.

(1) POLYBE.

général carthaginois, habile dans l'art de vaincre, sait profiter de la victoire (*).

Tandis qu'Annibal triomphait en Italie, et remplissait tous les lieux de son passage de la terreur de son nom, son frère Asdrubal perdait en Espagne, à l'embouchure de l'Èbre, une bataille navale contre Cn. Scipion. Carthage est assiégée, la consternation règne dans ses murs, et alors tombe et disparaît, pour faire place à l'épouvante, cette joie insolente qu'avaient inspirée aux Africains les succès d'Annibal. La flamme dévore les maisons voisines des portes et de l'enceinte de la ville, et Scipion, après avoir ravagé la campagne, et s'être emparé d'un butin immense, rentre dans l'Hespérie, et pousse ses conquêtes sans rencontrer d'obstacles, parce que Asdrubal s'est retiré dans la Lusitanie (**).

Cependant le sénat de Carthage a équipé soixante-dix navires, et cette flotte a fait voile pour la Sardaigne et pour l'Italie. Suivi de cent vingt vaisseaux longs à cinq rangs de rames, Servilius est allé à sa rencontre, et l'a forcée à rétrograder. Il essaie même de la poursuivre; mais, contrarié par les vents, il ne peut l'atteindre. Ce fut vers

(*) « Vincere scis, Annibal, sed victoriâ uti nescis. »
TIT. LIV.

(**) Aujourd'hui le Portugal.

le même temps que Publius et Cnéius Scipion, réunissant leurs forces, passèrent l'Ebre, qui jusque là avait servi de barrière à l'ambition de Rome. Leur marche alors ne fut plus qu'une suite de triomphes ; des victoires éclatantes signalèrent leur présence, et ils périrent ensevelis, pour ainsi dire, sous des monceaux de Carthaginois que leur bras avait immolés.

Agé seulement de vingt-quatre ans, P. Corn. Scipion, dont la prudence égalait la valeur et l'éloquence, venait de reconquérir l'Espagne, que Magon n'avait pu défendre, et volait au secours de sa patrie incessamment menacée, de Capoue, par les troupes d'Annibal. Arrivé à Rome, il fut créé consul, et eut pour collègue P. Licinius Crassus.

Persuadé qu'une diversion qui forcerait Annibal à quitter l'Italie, pouvait seule mettre fin aux malheurs dont la république était accablée, Scipion a résolu d'aller assiéger Carthage. Quarante-cinq jours lui suffisent pour couper les bois nécessaires à la construction d'une flotte ; les peuples voisins et alliés de Rome, comme pour s'associer à la gloire de l'entreprise, lui fournissent à l'envi des hommes, des armes, de l'argent et des vivres.

Scipion a touché le sol de la Sicile, et pris les

mesures les plus justes pour l'exécution de ses projets. Lælius reçoit l'ordre de descendre en Afrique, et de porter le ravage et la dévastation dans la contrée. Arrivé de nuit à Hippone, les Romains opèrent leur descente à la faveur des ténèbres, et dès le point du jour commencent à désoler la campagne.

Effrayée de voir l'ennemi à ses portes, Carthage connaît toute l'horreur de sa position; le danger est présent, et, en proie aux plus mortelles angoisses, elle appelle inutilement de ses vœux Annibal et Magon, trop éloignés tous deux pour venir à son secours. Enfin, elle avait perdu l'Espagne; ses alliés l'abandonnaient, et, pour comble de malheur, elle manquait de troupes; mais quand le bruit, quoique faux, se fut répandu que Scipion commandait en personne la flotte romaine, l'alarme devint générale; et le sénat, dans l'intention de conjurer l'orage, chercha à faire de nouvelles alliances avec les peuples voisins. Il venait même d'envoyer à Magon un renfort de vingt-cinq vaisseaux, lorsque Lælius, chargé de riches dépouilles, regagna la Sicile, et persuada facilement à Scipion de partir sur-le-champ pour l'Afrique, avec toutes ses forces, assuré qu'il était du succès, si l'on profitait de la terreur qui s'était emparée de la cité.

Scipion donne à l'instant l'ordre d'armer tous les vaisseaux capables de tenir la mer, et fixe à Lilybée le rendez-vous général des légions. Jamais spectacle n'offrit plus de pompe et de majesté. L'affluence des curieux, en effet, était telle, qu'on eût dit que la Sicile tout entière était accourue dans cette ville pour honorer le départ des Romains.

Prêt à mettre à la voile, Scipion commande le silence, adresse ses vœux à Neptune et aux autres divinités terrestres, immole une victime, jette ses entrailles dans les flots, lève l'ancre et cingle vers les côtes d'Afrique, où il débarque près de l'endroit connu sous le nom de Beau-Promontoire. Les hostilités commencent dans les environs de Carthage. Utique est assiégée; Asdrubal et Siphax, roi de Numidie, fuient devant les Romains; quoiqu'à la tête d'une flotte supérieure en nombre à celle de l'ennemi, Amilcar n'obtient aucun avantage, et perd même un vaisseau; Annibal est rappelé de l'Italie, en vient aux mains avec Scipion, et, vaincu, se réfugie dans la ville qu'il est venu défendre, suivi seulement de quatre cavaliers (*).

(*) Prælium commissum est, victusque Annibal cum quatuor tantùm equitibus fugit.

TIT. LIV.

Éperdu et tremblant de voir l'ennemi à ses portes, le sénat demanda la paix, qui lui fut accordée aux conditions les plus dures (*). Le traité portait que les Carthaginois livreraient aux Romains tous leurs vaisseaux, à la réserve de dix, et leur rendraient ceux qu'ils avaient pris sur eux pendant la guerre. Spectacle humiliant pour l'altière Carthage! Scipion fit brûler, à sa vue, plus de cinq cents bâtimens de toute grandeur, et, couvert de gloire, revint à Rome, où il reçut les honneurs du triomphe.

La seconde guerre punique avait duré dix-sept ans (**); la troisième n'en dura que cinq, et se

(*) Quùm nullas legati conditiones recusarent, victis leges imposuit Scipio.

TIT. LIV.

(**) Pour avoir une idée de la situation de Carthage après la seconde guerre punique, il suffit de se rappeler les conditions auxquelles Rome consentit à lui donner la paix. On l'obligea de brûler ses flottes et de tuer ses éléphans; elle rendit les prisonniers et livra les transfuges. On exigea d'elle des sommes immenses, et on lui défendit d'envoyer des ambassadeurs, d'entretenir aucune alliance, de faire aucun armement maritime sans l'aveu et la permission expresse du sénat romain. Carthage obéit, et Rome, sans aucun prétexte, n'en commença pas moins la troisième guerre punique, uniquement pour anéantir une ville soumise, qui avait eu le malheur d'être quelque temps sa rivale.

ESMÉNARD.

termina par la prise et la ruine de Carthage (*), qui peut-être n'auraient point eu lieu sans l'éloquence entraînante de Caton (**) et l'habileté du jeune Scipion, petit-fils du vainqueur d'Annibal. Les Romains avaient fait de grandes fautes, les Carthaginois surent en profiter, et peu s'en fallut qu'ils ne forçassent l'ennemi à lever honteusement le siége.

Trop lents dans leurs opérations, les consuls M. Manlius et L. Censorinus n'avaient point justifié la confiance de Rome, et les assiégés, décidés à périr plutôt que de se rendre, se prépa-

(*) Rome et Carthage étaient aussi opposées par la différence de leur génie, que par la rivalité de leur ambition; la grandeur des Romains reposait sur les triomphes de la guerre, celle de Carthage devait son origine aux arts de la paix. Telle était, dans cette ville opulente, l'influence du commerce et de la navigation, que, à la fin de la troisième guerre punique, dépouillée depuis long-temps de ses colonies et de ses plus riches provinces, accablée par la haine des Romains vainqueurs, elle avait encore plus de sept cent mille habitans, quand Scipion-Émilien la détruisit, et que, pendant la durée du siége, elle construisit un nouveau port et une flotte entière.

ESMÉNARD.

(**) « Delenda est Carthago. » Cette expression d'une haine implacable, que Caton plaçait à la fin de tous ses discours, est devenue proverbe, même parmi les modernes.

Ibidem.

raient à la défense la plus opiniâtre. Ils n'avaient cependant ni flotte, ni éléphans, ni armes; mais le désespoir et la nécessité, mère de l'industrie, suppléèrent à ce qui leur manquait.

Remarquant que le vent portait sur les embarcations romaines, les Carthaginois dirigèrent contre elles de nombreux brûlots, qui les incendièrent. Ils firent plus; quoique resserrés dans l'enceinte de leur ville, ils tirèrent de leur position même un nouvel avantage. Élevée par ordre de Scipion, une chaussée fermait l'entrée du port; ils en creusèrent une autre, et, pour que l'ennemi n'eût aucune connaissance de leurs travaux, ils les commencèrent dans l'intérieur de la place.

Cinquante vaisseaux à trois rangs de rames et plusieurs bâtimens armés mirent en mer, au grand étonnement des Romains, qui étaient loin de s'attendre à voir sortir une flotte de Carthage. Ces navires avaient été construits à la hâte avec de vieux bois, et, comme on ne savait où prendre les matières premières qui entrent dans la confection des cordages, les femmes donnèrent leurs cheveux pour en faire. Grand et bel exemple de ce que peut sur les âmes bien nées l'amour de la patrie!

Tant d'efforts méritaient une juste récompense; mais il était arrêté dans les décrets éternels que

l'antique ville de Didon expierait par le fer et le feu les atrocités qu'Annibal avait commises dans la fidèle Sagonte (*).

Fatigué de la longueur du siége, un des plus célèbres dont l'histoire fasse mention, Scipion (**) a résolu de le pousser avec la dernière vigueur. Vainement les Carthaginois apportent à la dé-

(*) Hesperiæ lumen, fidei sanctissima custos,
Bello victa gravi, magnâ jam parte jacebat
Et nudata viris, et turribus alta Saguntus.

LEBEAU.

(**) Le fils de Paul Émile, adopté par le fils du grand Scipion, cet homme dont le double nom, Scipion-Émilien, rappelait à la fois tout ce que la vertu et la noblesse eurent de plus illustre à Rome, fut chargé par le sénat de cette affreuse exécution. Carthage, prise malgré la résistance opiniâtre d'Asdrubal, fut livrée, pendant dix-sept jours, aux flammes et au pillage. L'histoire a conservé le détail des atrocités que les Romains y commirent, et qui flétriraient la victoire de Scipion, s'il n'avait pas été dans cette occasion l'instrument aveugle de la vengeance de son pays, et s'il n'avait lui-même versé des larmes sur les cendres de sa conquête. On sait trop, au reste, comment il fut payé de ses services, et que sa destinée fut presque en tout semblable à celle de son aïeul.

Insulté par le peuple, dans la fameuse insurrection de Gracchus, ce héros ne put contenir son indignation : « Misérables ! s'écria-t-il, sans mon père Paul Émile et sans moi, que seriez-vous devenus ? Vous seriez aujourd'hui les escla-

fense de la place le plus rare courage et déploient la plus haute énergie, il faut céder à la force; Rome triomphe; Carthage succombe, victime de son odieuse rivale.

Telle fut la destinée de cette ville puissante qui s'était vue la maîtresse du commerce du monde, qui avait possédé pendant sept cents ans l'empire de la mer, et soumis à sa domination toutes les îles connues. Elle a fait trembler Rome, elle a conquis l'Italie; le Tibre, sans Capoue, eût reconnu ses lois; et cependant elle tombe, et le

ves de vos ennemis. Est-ce ainsi que vous traitez vos libérateurs? » Le peuple rentra en lui-même; mais Scipion s'exila volontairement de Rome, et se retira dans sa maison de Gaëte, avec son ami Lælius, qui partageait son goût pour la poésie et les belles-lettres, et qui était fils de ce même Lælius, l'ami le plus fidèle de Scipion le premier *Africain*. Rappelé à Rome pour y combattre les desseins séditieux du tribun Carbon, il allait être nommé dictateur, lorsqu'il fut trouvé mort dans son lit, à l'âge de cinquante-six ans. Il est très-probable qu'il fut empoisonné; et le soupçon d'un crime si noir laisse une tache odieuse sur la mémoire de Caïus Gracchus, que plusieurs auteurs en ont accusé. Métellus, au contraire, rival de gloire de Scipion, témoigna la douleur la plus vive de sa perte, et dit à ses enfans : « Allez assister aux funérailles du plus grand homme que Rome ait produit; vous n'en verrez jamais de pareil. »

ESMÉNARD.

bruit de sa chute retentit jusqu'aux extrémités de la terre (*)!

(*) Elle n'est plus, des mers l'antique souveraine :
Carthage humiliée a, sous l'aigle romaine,
De son front menaçant abaissé la fierté.
Son empire détruit, son commerce arrêté,
Ses vaisseaux consumés par la flamme cruelle,
La laissent sous le joug impuissante et fidèle.
Mais Rome redoutait un nom toujours fatal,
Une terre odieuse où naquit Annibal;
Où l'active industrie, aux Romains étrangère,
Réparait sans éclat les malheurs de la guerre.
Caton la fatiguait d'un avenir douteux;
Et, *Périssent Carthage et ses derniers neveux!*
Signalant du Censeur l'éloquence farouche,
Fut long-temps le seul cri qui sortît de sa bouche.
C'en est fait; l'heure sonne : un autre Scipion
Remplit l'ordre de Rome et les vœux de Caton.
Vainement secondé par la fureur commune,
Asdrubal a deux fois balancé la fortune;
Il faut enfin céder à des dieux inhumains,
Et Carthage embrasée accomplit ses destins.
Ce port, premier objet d'une jalouse rage,
Où des navigateurs le généreux courage
Eût enfin reculé, sans les fureurs de Mars,
Les bornes de la terre et les bornes des arts;
Ces utiles vaisseaux, dont la voile chérie
Rassemblait les tributs payés à la patrie,
Ou portait des bienfaits à vingt peuples soumis,
Périssent consumés par les feux ennemis.
Au souffle des autans, la flamme impétueuse
Roule sur la cité; la nuit tempêtueuse
Descend sur ces remparts, le front armé d'éclairs;
Un océan de feu bouillonne dans les airs.

MARINE DES ROMAINS.

Long-temps précaire, la marine des Romains fut presque toujours insignifiante, même sous Duilius, sous Lutatius et sous Scipion; et si quelquefois elle obtint sur l'ennemi des avantages réels,

Seize fois le soleil, sortant du sein de l'onde,
A ramené le jour sur le reste du monde;
Le jour et la pitié sont bannis de ces lieux:
Le malheur aux autels ne trouve plus les dieux.
La timide beauté, la vieillesse, l'enfance,
Tout ce qui plaît à l'homme ou parle à sa clémence,
Sur le vainqueur féroce a perdu son pouvoir.
Il se croirait vaincu, s'il osait s'émouvoir.
Le sang irrite encor ses fureurs effrénées.
Les Prières en deuil, plaintives, consternées,
Montent vers Jupiter, les yeux baignés de pleurs;
Jupiter les repousse, et ses foudres vengeurs,
Destinés aux forfaits, tonnent sur l'infortune;
Pour la première fois la douleur l'importune.
Scipion, qu'il dirige au milieu des combats,
Excite, en la réglant, la fureur des soldats,
Joint le calme au carnage, et, d'un bras invincible,
Couronne des Romains la vengeance inflexible.

. . . .

Cependant les clameurs de la foule expirante,
Les tourbillons épais, la flamme dévorante,
Accomplissant du sort les décrets absolus,
Disent aux nations que Carthage n'est plus;
Que l'Océan soumis perd son indépendance;
Et qu'étendant sur lui sa jalouse puissance,
Rome, dont le génie accable l'univers,
Condamne au même joug et la terre et les mers.

ESMÉNARD.

elle ne les dut qu'au courage et à l'intrépidité de ceux qui montaient ses vaisseaux. Bâtie au milieu des terres, Rome, par sa position, n'était rien moins que favorable à la navigation. On trouve bien dans l'histoire que le petit-fils de Numa, Ancus Marcius, fit creuser le port d'Ostie, à l'embouchure du Tibre, comme s'il eût présagé dès lors la grandeur future du peuple-roi, et que la ville éternelle serait un jour le dépôt des dépouilles du monde ; mais aucun auteur, soit ancien, soit moderne, ne parle d'expéditions maritimes avant la création du consulat.

Les premiers bâtimens romains qui mirent en mer furent ceux que les consuls T. Géganius et P. Minutius envoyèrent, dans un temps de disette, chercher des blés à Cumes, dans l'Etrurie et dans la Sicile. De magnifiques galères conduisent en Grèce trois députés chargés d'y recueillir les lois et les sages maximes bases du gouvernement de cette contrée ; les Romains se livrent à la piraterie et fondent des colonies en Afrique; le port d'Antium est ruiné; la capitale des Volsques voit détruire sa flotte ; les éperons de ses navires décorent, au forum, la tribune aux harangues ; on crée deux magistrats (*) : leurs fonc-

(*) L'histoire les désigne sous le nom de *duumvirs*.

tions sont de veiller à l'équipement des embarcations armées, et de régler tout ce qui est relatif à la marine. Les Romains longent la côte de la Campanie, font des descentes, ravagent le territoire samnite, se répandent imprudemment dans les terres, et, surpris par les milices du pays, qui les cernent de toutes parts, périssent misérablement.

A ces premiers exploits succède la guerre contre les Tarentins, dont ces derniers sont les tristes victimes; Rome et Carthage se disputent l'empire de la mer, et les prétentions de ces deux rivales amènent les sanglans résultats dont nous avons parlé plus haut.

C'est, dit un auteur (1) qui, par l'énergie, la beauté, la force et la rapidité de son style, a acquis le droit de s'asseoir au premier rang parmi les historiens (*) de son pays, de la ruine de Carthage que date la décadence des vertus romaines. Jusques alors, en effet, les Romains n'avaient donné que des exemples de courage, de sagesse, de désintéressement et de probité. Leurs ambassadeurs négociaient avec candeur; ils ignoraient l'art de tromper les hommes à l'aide de finesses

(*) Primus romanâ Crispus in historiâ.
MARTIAL.

(1) SALLUSTE.

toujours flétrissantes pour ceux qui les emploient; le mensonge, ce poison subtil qu'on prépare si adroitement dans les cours, leur était inconnu; leur politique était de n'en vouloir aucune; leur bonne foi se faisait remarquer jusque dans les combats ; ils avaient en horreur les stratagèmes, les fuites simulées; leur valeur agissait à découvert, et ils comptaient plus sur leur bravoure, leur intrépidité et leur intelligence, que sur les ruses militaires; ils méprisaient également les fourberies des Carthaginois et les artifices des Grecs; ils voulaient gagner des victoires, non les dérober ; mais bientôt ils prirent les vices des peuples voisins; et lorsque Jugurtha, dont l'or et les présens avaient corrompu le sénat, eut montré qu'il était possible de mettre en fuite des armées romaines, on vit des guerres injustes, des triomphes achetés ou souillés par des crimes, une coupable ambition outrager l'humanité, et les vainqueurs des nations se déchirer de leurs propres mains. Toutefois, dans ce qui nous reste à raconter de la marine des Romains, nous retrouverons encore par intervalle quelques faibles restes de cette austère vertu qui appartient à l'âge d'or de la république.

Il ne restait plus de Carthage ni de Corinthe que de vastes débris et la place où ces illustres

cités avaient existé; Jugurtha vaincu avait cessé d'être pour les Romains un objet d'épouvante, lorsque ces derniers rencontrèrent dans Mithridate, le plus puissant prince de son siècle, un ennemi redoutable. Les forces maritimes du roi de Pont étaient considérables, il pouvait disposer de plus de quatre cents vaisseaux, et il était maître de la mer depuis la Cilicie jusques à l'Ionie.

Tout entier au projet qu'il a formé de subjuguer l'Asie et de donner des lois à l'Europe, Mithridate ne voit que les Romains qui puissent traverser ses opérations. Il entreprend donc d'abattre leur puissance, certain qu'il est, s'il réussit, de ne plus trouver d'obstacle à son ambition. Ses mesures sont prises, ce sont celles d'un grand capitaine. Il s'attache les pirates, met dans ses intérêts les Cyclades, les îles de Délos, d'Eubée, et les villes asiatiques, que l'excessive puissance des Romains a rendues impatientes de leur joug. Les Rhodiens seuls restent fidèles à leurs anciens alliés. Mithridate les attaque, assiége inutilement leur ville, et est bientôt obligé de se retirer.

Peu content de son expédition, le roi de Pont tourne ses armes contre la Grèce, et y fait de rapides conquêtes. Sylla part de Rome, arrive, arrête ses progrès, reprend Athènes, détruit le Pyrée, chasse de l'Eubée et de la Béotie les garni-

sons ennemies, bat deux fois les troupes royales, les dissipe, porte la guerre jusque dans l'Asie, et sans doute aurait réduit le roi de Pont aux dernières extrémités, s'il n'avait mieux aimé précipiter son triomphe qu'assurer sa victoire.

Manquant de vaisseaux, Sylla ne fit rien sur mer; cependant il connut la nécessité d'avoir une flotte contre un ennemi dont la puissance consistait principalement en forces maritimes, et il ordonna à Lucullus d'en assembler une. Chypre, la Phénicie, Rhodes et la Pamphilie fournirent des navires qui inquiétèrent les escadres de Mithridate, et forcèrent ce prince à accepter la paix à des conditions aussi onéreuses que honteuses, puisque le traité portait qu'il se renfermerait dans les limites du royaume de Pont, et qu'il livrerait aux Romains soixante-dix bâtimens armés.

Fille de la nécessité, cette paix ne fut pas de longue durée; Mithridate saisit pour la rompre la première occasion qui se présenta. Obligé de retourner à Rome, Sylla laissa à Muréna le commandement de l'armée d'Asie. Avide de gloire, ce général cherchait les moyens de continuer la guerre; mais il eut lieu de se repentir d'avoir commencé les hostilités, car son armée fut battue, lui-même prit la fuite, et l'on blâma à Rome l'imprudence de sa conduite.

Enflé de ses succès, le roi de Pont ne garde plus de mesure; c'est ouvertement qu'il agit, et qu'il rassemble cent quarante mille hommes d'infanterie et dix mille cavaliers montés. Vaincu, Cotta fuit devant Mithridate qui le poursuit jusqu'à Chalcédoine, où, après avoir rompu la chaîne qui ferme le port, il brûle quatre de ses vaisseaux, et en prend soixante qu'il emmène à la remorque.

Cependant l'heureuse témérité de Mithridate a réveillé les Romains, et l'on envoie contre lui Lucullus, qui, quoiqu'il ne puisse disposer que de trente-deux mille hommes, n'en marche pas moins à l'ennemi, dont les forces grossies forment un total de trois cent mille combattans. Cyzique est assiégée par terre et par mer; le roi de Pont regarde cette ville comme une seconde Rome, et il se persuade que sa prise lui facilitera la conquête de l'autre. Lucullus fait assurer les habitans d'un prompt secours, au moyen d'un habile nageur. C'était un soldat qui, soutenu par une espèce de ballon, eut la hardiesse de passer au travers des vaisseaux ennemis, qui le prirent pour un poisson ou pour un monstre marin. Le consul ensuite intercepta les vivres destinés pour l'armée de Mithridate, et, par cette manœuvre, mit la famine dans son camp; elle fut bientôt suivie de la

peste, et le roi de Pont fut obligé de lever le siége.

Cyzique délivrée, Lucullus réunit en corps de flotte tous les bâtimens de guerre qu'il peut rassembler. Il en donne une partie à ses lieutenans, qui s'emparent d'Apamée et de Pruse, tandis que lui-même, en Troade, enlève treize vaisseaux ennemis, mouillés au port des Achéens. Trois généraux de Mithridate se sont retirés dans une île déserte, près de Lemnos; mais bientôt, cernés et attaqués par terre et par mer, ils tombent au pouvoir du vainqueur.

Le roi de Pont, à la nouvelle de cet échec, tremble que Lucullus n'accoure le surprendre, et fait voile pour ses états; le général romain l'y poursuit, lui livre bataille, le bat, s'empare des villes maritimes, assiége et prend Synope, pénètre en Arménie, et remporte sur Tygranes une victoire complète.

Ce prince, gendre de Mithridate, avait levé une armée de deux cent cinquante mille hommes, et, plein de confiance dans la supériorité numérique de ses forces, s'était mesuré contre les troupes de la république. Ce fut même à cette occasion que, apercevant les Romains, il eut l'extrême légèreté de dire: « S'ils viennent comme députés de Rome, ils sont trop; s'ils viennent comme ennemis, ils ne sont pas assez. »

Lucullus fit dans cette guerre mémorable tout ce que Rome avait le droit d'attendre d'un général habile; mais la gloire de dépouiller Mithridate de son royaume et d'abattre sa puissance était réservée à Pompée, qui obtint les honneurs du triomphe, et mérita le surnom de Grand que lui déféra l'opinion publique, lorsqu'il eut purgé les mers des pirates qui les infestaient.

Ces forbans, les flibustiers des anciens, étaient des barbares que le libertinage et la licence, jointe à la facilité de s'enrichir, avaient extraordinairement multipliés. D'abord ils n'eurent que des barques; mais, devenus plus hardis par l'impunité, ils armèrent des vaisseaux de toutes grandeurs. Ils se créèrent des entrepôts, des ports, des places d'armes et même des arsenaux; ils parvinrent à former une espèce de république qui avait sa discipline, ses chefs et ses lois. Ils possédaient encore, dans les contrées maritimes, des îles désertes, des forts abandonnés et des rades d'un accès difficile, qui leur servaient d'asile et de retraite. Le ravage et la dévastation accompagnaient leurs pas; les campagnes qu'ils désolaient par leurs descentes restaient incultes; la navigation était interrompue; le commerce, absolument nul, ne pouvait satisfaire aux besoins des villes qui tiraient leur subsistance de la mer; personne

enfin n'osait les attaquer, et l'on n'entrevoyait pas même le moyen d'arrêter le cours d'un mal que l'on croyait sans remède, lorsque Rome songea sérieusement à détruire ce fléau.

Attaqués en même temps de toutes parts, les pirates furent anéantis, et cette rapide expédition, qui fut l'ouvrage de quarante jours, ne coûta ni sang ni vaisseaux, fit refleurir le commerce, ramena la tranquillité et l'abondance, et fut d'autant plus avantageuse aux Romains, que les îles de Chypre, de Crète, de Majorque et de Minorque se soumirent à la république.

L'Afrique et l'Asie reconnaissaient les lois de Rome; il ne restait plus, en Europe, exposées à son ambition, que les Gaules, l'Allemagne et l'Angleterre, que Jules César devait parcourir en vainqueur. Nous laisserons à Tacite et à l'auteur des Commentaires (*) le soin de décrire les triomphes obtenus sur des peuples peu accoutumés au joug que fit depuis peser sur eux la maîtresse des nations, et nous arriverons à la conquête de la Grande-Bretagne, qui suivit la soumission de Vannes (**), dont le général romain fit mettre à

(*) Comment. de Bell. Gall. et Civil. CÆSAR.

(**) Cette ville, aujourd'hui chef-lieu du département du Morbihan, à l'extrémité nord-ouest de la France, est fort

mort le sénat, et vendit à l'encan la population.

Couronnée du succès le plus complet, l'expédition de Vannes rendait César maître de la presque totalité des Gaules, mais ne contentait

ancienne. Située à deux lieues de l'Océan, auquel elle communique par un canal, Vannes était, du temps de César, célèbre par son commerce, le nombre et la force de ses vaisseaux, les villes qu'elle tenait sous sa dépendance, et l'autorité qu'elle exerçait sur les côtes voisines, dont les ports lui appartenaient. Ses habitans avaient la réputation d'être excellens marins, et cette réputation ils la méritaient. Instruits des desseins de César sur l'Angleterre, et intéressés à ce que cette île ne fût point envahie, ils cherchèrent à prolonger son séjour dans les Gaules. Sous prétexte donc qu'on retenait leurs otages à Rome, ils firent prisonniers tous les chevaliers romains qui se trouvaient dans leurs cantons.

César était trop fier pour laisser cette insulte impunie; mais, ne pouvant attaquer l'ennemi que par mer, et manquant de vaisseaux, il en fit construire sur la Loire, et donna l'ordre d'en amener du Poitou, de la Saintonge et des autres provinces nouvellement conquises. C'était peu cependant pour lui d'avoir rassemblé une flotte considérable, et de s'être procuré des pilotes, des matelots et des rameurs; de nombreux obstacles restaient encore à vaincre au général romain, qui ne possédait aucun port sur l'Océan, qui était incessamment exposé à des coups de vents furieux, et ignorait même jusqu'à l'existence du flux et du reflux, inconnus au-delà du détroit, et dans toute l'étendue des côtes de la Méditerranée.

Vannes ne vit pas d'un œil tranquille ces préparatifs im-

pas entièrement son ambition, et il voulait à sa dernière victoire joindre la conquête de l'Angleterre. Trois motifs le portaient à cette entreprise : le désir de se venger d'un peuple qui avait secouru les Gaulois, l'espoir du butin et l'attrait

menaces dirigés contre sa puissance maritime; une ligue fut à l'instant formée entre elle et les peuplades voisines, et plus de deux cents navires furent bientôt prêts à sortir de la Vilaine. Construits en bois dur, et très-élevés à l'avant et à l'arrière, ces bâtimens n'avaient rien à craindre des éperons ennemis; leurs ancres étaient amarrées avec des chaînes de fer; faites de peaux molles et habilement préparées, leurs voiles bravaient la tempête; enfin, ils avaient sur les Romains un avantage réel et local, qu'eux seuls connaissaient, qui était de pousser au large à volonté, tandis que leurs ennemis, surpris par les marées soit haute, soit basse, étaient exposés à se briser sur des rochers à fleur d'eau.

Des inconvéniens aussi majeurs et des dangers aussi pressans, à la veille d'une bataille décisive, dont les résultats pouvaient être funestes à la gloire des armes romaines, n'échappèrent point au jeune Brutus (*), commandant de la flotte. Un conseil de guerre, assemblé pour délibérer sur l'ordre et les opérations du combat, décida qu'on se servirait de faux tranchantes pour couper les manœuvres des Gaulois. Cet expédient réussit; l'abordage fit le reste, et Vannes, après avoir perdu ses vaisseaux et l'élite de ses troupes, se rendit à discrétion.

(*) C'est le nom que lui donne César dans ses Commentaires, livre III.

des perles (1), qu'il croyait fort communes dans l'île, et, par-dessus tout, l'inappréciable honneur de pénétrer dans une contrée qu'on regardait alors comme inaccessible.

Aussi prudent que brave, César, dans l'intention d'obtenir des renseignemens utiles et sûrs, appela près de lui pour les consulter les marchands qui avaient des relations avec la Grande-Bretagne; mais aucun d'eux ne le satisfit, car tous, cédant à l'intérêt personnel, étaient loin de vouloir seconder des projets qu'ils soupçonnaient devoir ruiner leurs spéculations commerciales. N'ayant donc pu, par leur moyen, connaître et la grandeur de l'île, et le nombre et les forces de ses habitans, et leur manière de faire la guerre, et les ports capables de recevoir des flottes, il envoya Volusenus à la découverte, et s'avança lui-même vers l'endroit de la côte le moins éloigné de l'Angleterre, et donna à tous ses vaisseaux l'ordre de s'y rendre dans le plus court délai.

Instruits des desseins de César sur leur île, les Anglais envoyèrent au général romain des députés chargés de lui offrir des otages, avec promesse de pleine et entière obéissance à ses ordres. Cé-

(1) Suétone.

sar les reçut de la manière la plus distinguée, et les fit accompagner, à leur retour, par Comius, dont la fidélité lui était connue, et qui jouissait auprès d'eux d'un crédit illimité.

Cependant Volusenus, toujours à la voile, virant sans cesse et revirant de bord selon le vent et la marée, avait exploré la côte d'Angleterre, et, cinq jours après son départ, était venu rendre à César compte de sa mission. La descente dans la Grande-Bretagne est à l'instant résolue ; on lève l'ancre, on part, l'onde écumante blanchit fatiguée par la rame, et les Romains, pour qui Boulogne n'est plus qu'un point dans l'horizon, débarquent sur un rivage uni et découvert. C'était une falaise où, loin de trouver un facile accès, les troupes de César, pesamment armées, furent foulées aux pieds des chevaux, même au milieu des vagues, par des hommes habitués à ces sortes de combats.

Attentif à ce qui se passe, César, dont le coup d'œil est celui de l'aigle, voyant que les Romains étonnés n'ont ni la même ardeur ni la même vivacité que sur terre, fait avancer ses bâtimens légers, leur ordonne de raser la côte, de prendre l'ennemi en flanc, et de le charger à coups de frondes, de machines et de traits. Surpris par cette manœuvre insolite, les Anglais s'arrêtent,

s'ébranlent et semblent annoncer qu'ils vont prendre la fuite, lorsque l'enseigne (*) de la dixième légion s'écrie en invoquant les Dieux : « Camarades, suivez-moi, si vous ne voulez pas que l'aigle romaine tombe au pouvoir des barbares (**). » Il dit, s'élance hors du vaisseau, et, le signe de l'honneur à la main, se précipite au milieu des ennemis. Honteux d'une hésitation qui porte atteinte à leur gloire, tous le suivent, et bientôt les embarcations sont vides de ceux qui les montaient.

De part et d'autre on combattit avec opiniâtreté ; mais enfin la victoire se déclara en faveur des Romains. Une seule chose manqua à la fortune de César, c'est que, n'ayant point de cavalerie, il ne put poursuivre les fuyards. Un traité de paix suivit ce premier succès ; des otages furent livrés sur-le-champ, et la tradition des autres, en raison des distances, fut différée de quelques jours. On licencia les troupes anglaises, et leurs chefs, suivant l'usage immuable de tous les temps,

(*) Pourquoi César a-t-il négligé de consigner le nom de ce brave dans ses Commentaires ? Voilà de ces faits que l'histoire contemporaine doit toujours préciser.

(**) Desilite, milites, nisi vultis aquilam hostibus prodere.
César.

s'empressèrent de recommander au vainqueur leurs intérêts privés (*).

Tranquilles et sans inquiétude pour l'avenir, les Romains goûtaient en paix dans leur camp les douceurs du repos, lorsque tout-à-coup une tempête affreuse vint jeter la consternation dans l'armée. Inutilement César avait fait traîner à terre ses plus légères embarcations; couvertes par les flots et ballottées par les vagues, la marée les avait submergées, et les transports restés à l'ancre près du rivage, extrêmement maltraités, après avoir perdu leurs agrès, étaient hors d'état de tenir la mer. On manquait de matières premières pour les radouber, et l'on avait même négligé de faire des provisions de bouche, parce que l'on comptait revenir passer l'hiver dans les provinces conquises.

Séparés du continent par une vaste étendue d'eau, les Romains étaient inquiets sur les moyens d'opérer leur retour dans les Gaules; mais le génie de César saura pourvoir à tout, et c'est en vain que les chefs anglais, parjures à leurs sermens, auront compté sur les autans fougueux, sur l'âpreté de la saison et sur la possi-

(*) Le texte porte : « Se, *civitatesque suas* » Cæsari commendârunt.

CÆSAR.

bilité de couper les vivres aux légions victorieuses. En vain encore ils auront insensiblement disparu, et secrètement rassemblé des troupes; César, à qui rien n'échappe, s'est douté que le malheur arrivé à sa flotte est le seul motif qui s'oppose à ce qu'on lui livre le reste des otages promis, et, prenant sur le-champ son parti, il donne l'ordre d'employer au radoub des navires le bois et le fer des bâtimens incapables de tenir la mer, et fait venir de la côte opposée les matériaux nécessaires à cette réparation. Une nouvelle flotte est créée; César, l'heureux César n'a perdu que douze vaisseaux.

Sur ces entrefaites la septième légion était allée au fourrage, et se disposait à couper des blés restés debout dans un seul canton, la moisson étant faite partout ailleurs, lorsqu'une épaisse poussière s'éleva dans la direction qu'avaient prise les Romains.

Soupçonnant quelque soulèvement, César se met à la tête des cohortes qui se trouvent de garde, les fait remplacer par d'autres, ordonne au reste des troupes de prendre les armes, et marche aussitôt à l'ennemi. Arrivé à l'endroit d'où venait la poussière, il voit sa légion (la septième) exposée aux traits des Barbares, dont la cavalerie et les chars l'ont enveloppée.

Éperdus, dispersés et sans armes, les Romains se troublent, le désordre se met parmi eux, leur sang rougit la terre, plusieurs même tombent sans pouvoir se défendre, enfin c'en est fait de tout un corps d'élite, quand César, qui a volé à son secours, arrête l'ennemi, qu'il juge prudent de ne point combattre, et regagne son camp.

Une révolte générale suit cette échauffourée des Bretons. Prenant pour de la crainte l'hésitation de César, que le mauvais temps seul et les pluies ont contrarié, ils envoient sur tous les points des députés chargés de soulever les peuples. On s'émeut, on s'agite; de nombreux rassemblemens ont lieu dans la campagne; les villes sont désertes, « le petit nombre des Romains présente à l'audace une victoire facile, et la liberté du territoire est assurée si l'on parvient à les chasser de l'île. » Tels sont au moins les bruits que les divers émissaires affectent de répandre.

Connus, ces projets sont déjoués; on en vient aux mains; l'infanterie et la cavalerie anglaises sont taillées en pièces; la contrée tout entière est mise à feu et à sang, et les vaincus sont réduits à demander la paix. César l'accorde; mais il exige que les otages soient en nombre, doubles de ceux qu'on lui a donnés auparavant, et qu'on les lui envoie en terre ferme, parce que l'équi-

noxe approchant, il ne veut rien hasarder sur mer avec des vaisseaux déjà battus par la tempête. Pour lui, profitant d'un vent favorable, il monte à bord au milieu de la nuit, et arrive heureusement sur les côtes de la Gaule.

Avant son départ pour l'Italie, où il passait habituellement l'hiver, César avait ordonné aux chefs de légions de faire construire le plus grand nombre possible de vaisseaux, et de radouber les anciens. La forme, la grandeur des navires, tout était prescrit pour qu'on pût s'en servir au besoin, et lorsque, l'année suivante, il revint en Angleterre, ses forces étaient de huit cents voiles (1).

Mouillés dans une rade commode, les Romains débarquent sans obstacle sur une falaise d'un facile accès, et de là s'avancent contre les Bretons qu'ils attaquent et chassent d'une position avantageuse.

Tel était l'état des choses, lorsque, une violente tempête s'élevant tout-à-coup, la flotte romaine, jouet des vents et de la marée, vit ses bâtimens dont les ancres avaient perdu leur immobilité, s'entre-choquer et se briser les uns contre les autres, et un très-grand nombre jetés à la côte. Dix

(1) César.

jours toutefois suffirent à César pour réparer ces avaries. Il fit venir des ports de la Manche des vaisseaux destinés à remplacer ceux qu'il avait perdus, et donna les ordres nécessaires pour qu'on radoubât ceux dont le mauvais état nécessitait quelque réparation. Attaquant ensuite les Bretons, il les battit, s'empara de leurs villes principales, imposa des tributs (*), demanda des ôtages, qui lui furent fournis, et, chargé de riches dépouilles, revint dans les Gaules.

Les succès obtenus dans la Grande-Bretagne, en ajoutant à la gloire de César, rendaient Rome maîtresse de l'univers. Rien enfin ne semblait manquer au vainqueur de l'Helvétie, de la Germanie, de la Belgique, des Nerviens et des Gaules, quand, de retour en Italie, il commença la guerre civile avec la seule légion dont il pouvait disposer alors, sous le prétexte spécieux que les droits du tribunat avaient été violés dans la per-

(*) Ce fut la première fois que les Anglais payèrent un tribut à la république. César, pour en marquer l'époque, fit frapper dans les Gaules, à son retour, une sorte de monnaie sur laquelle on lisait d'un côté le mot *tascia*, qui signifiait en langue britannique *denier de tribut*, et de l'autre côté, le mot *Ver*, pour indiquer *Verolanium*, place où résidait le général anglais vaincu par les Romains.

Hist. gén. de la Marine.

sonne d'Antoine, vil et lâche complice de ses projets ambitieux.

C'en est fait des libertés publiques; sujet de Rome, César plonge un fer assassin au cœur de la patrie; l'image sanglante de sa légitime souveraine n'a point arrêté son bras parricide; le Rubicon est franchi, et déjà Rimini, Pesaro, Ancone, Arezzo, Osimo, Ascoli, etc., ont reconnu l'usurpateur.

Aussi adroit politique que courageux guerrier, César, qui d'ailleurs compte sur le dévouement de son armée, fait passer à Rome des sommes immenses destinées à corrompre les magistrats ou à acheter des magistratures, et c'est à cette occasion que toutes les bouches répètent : « César a conquis les Gaulois avec le fer des Romains, et Rome avec l'or des Gaulois. »

Pompée avait abandonné l'Italie et était passé en Épire. Maître absolu de l'Etat, dont il disposait à son gré, César a nommé à tous les commandemens des provinces, pillé le trésor public, et est parti pour l'Espagne ; Marseille assiégée s'est rendue à discrétion; Pétreïus, Afranius et Varron ont été vaincus; dupes de leurs débiteurs, les créanciers n'ont pas même la voie de l'appel; les exilés foulent de nouveau le sol natal; les enfans des proscrits rentrent dans les droits

de leurs pères; le dictateur s'attache par la clémence les ennemis qu'il s'est faits par la force, et obtient le consulat pour l'année suivante.

Victorieuses partout où elles portent leurs pas, les troupes de César triomphent de l'Étolie, de la Thessalie, de la Macédoine, et les échos de Pharsale répètent au loin ces paroles mémorables du général en chef: «Le voici, camarades, ce jour si attendu; c'est à nous à voir si nous aimons véritablement la gloire.» Pompée fuit; il a laissé quinze mille hommes sur le champ de bataille, César n'en a perdu que douze cents.

Joignant de nouvelles victoires au triomphe de Pharsale, et pensant n'avoir rien fait tant qu'il lui restait quelque chose à faire (*), César bat Ptolomée, roi d'Égypte, et s'empare de son royaume qu'il donne à Cléopatre. Pharnace, roi de Pont, tombe également sous ses coups; et ce succès lui coûte si peu, que cette guerre, commencée le matin, finit dans la journée (**). Juba et Scipion en Afrique, les fils de Pompée en Espagne éprouvent le même sort, et l'heureux guerrier,

(*) Nil actum reputans, si quid superesset agendum.

LUCAN.

(**) C'est ce qui donna lieu à ces mots connus: *Veni, vidi, vici.*

CÆSAR.

parvenu au plus haut point de gloire que puisse atteindre un mortel, voulut y ajouter encore en décorant la ville éternelle de nouveaux édifices.

Unissant dans ses vues l'utile à l'agréable, César a fait creuser autour de Rome de nombreux canaux pour la communication des rivières; le port et la rade d'Ostie ont été nettoyés; les plus gros vaisseaux peuvent sans danger mouiller à l'embouchure du Tibre; des phares, des jetées s'élèvent, des arsenaux sont construits partout où les besoins de la navigation semblent le demander. Les marais Pontins seront desséchés, le Latium assaini ne sera plus exposé aux émanations de miasmes mortifères, et, l'isthme de Corinthe coupé, la mer Égée et celle d'Ionie pourront en paix confondre leurs flots. Réduit à ce qu'il a d'important, le droit ne sera que le droit, et les lois, incessamment torturées par l'avide chicane, ne seront plus interprétées en sens inverse de leur texte et de la volonté du législateur; de nombreuses bibliothèques, gratuitement ouvertes au public, assureront le présent et l'avenir contre le retour et l'invasion de la barbarie; les sciences et les arts fleuriront, les lettres seront en honneur, tout enfin, à cette époque fameuse, sera digne de César. Tels étaient les projets du héros qui venait de triompher pendant cinq jours consécu-

tifs des Gaules, de l'Égypte, du Pont, de l'Afrique et de l'Espagne, lorsque, tombant au milieu du sénat sous les poignards de Brutus, de Cassius et de plusieurs autres conjurés, sa mort entraîna la décadence de la marine romaine.

Tout ce qu'on trouve en effet dans l'histoire, après l'assassinat de Jules César, n'étant relatif qu'aux fureurs des partis qui désolèrent la république, à Brutus, à Cassius, à l'odieux triumvirat, aux cruautés d'Octave (*), à la bataille de Phi-

(*) Arrivés à Rome, les triumvirs affichent leurs listes de proscription, et la font exécuter. Plus de trois cents sénateurs et plus de deux mille chevaliers furent massacrés. On vit des fils livrer leurs pères aux bourreaux pour profiter de leurs dépouilles. Octave ne fut pas le moins barbare des trois. Un citoyen qu'on menait au supplice par son ordre, lui demanda de faire au moins accorder à son cadavre les honneurs de la sépulture : « Ne t'en inquiète pas, répondit le monstre appelé depuis Auguste, les corbeaux en auront soin. » Et voilà l'homme que, sous le nom d'Auguste, Rome avilie et son sénat dégradé ont mis au rang des dieux ! Voilà celui que Virgile et Horace gratifièrent de l'immortalité ! Le premier, pour quelques arpens de terre, qui ne lui avaient point été ravis, prostitua son beau talent, et ne rougit pas de s'avouer l'auteur du distique suivant :

Nocte pluit totâ, redeunt spectacula manè;
Divisum imperium cum Jove Cæsar habet.

Le second, digne émule de Virgile et d'Ovide, dont les

lippes, à Sextus Pompée, à des événemens plus ou moins heureux, aux faiblesses d'Antoine pour Cléopatre, nous croyons devoir glisser sur ces détails, véritables hors-d'œuvres dans le sujet que nous traitons, et nous borner à décrire le

Tristes ont consacré le déshonneur et la lâcheté, a sali ses chefs-d'œuvre de l'éloge bas et servile des actes les plus indifférens de la vie d'Octave. Une accusation aussi grave pouvant et devant trouver des contradicteurs, même au XIX[e] siècle, nous nous permettrons deux ou trois citations.

Quùm tot sustineas et tanta negotia solus,
Res italas armis tuteris, moribus *ornes,*
Legibus emendes, in publica commoda peccem,
Si longo sermone morer tua tempora, Cæsar.
O vous dont les exploits protégent l'Italie,
Vous de qui les vertus l'ont ornée et polie,
Vous qui, la réformant, l'éclairant par vos lois,
Du fardeau de l'Etat portez seul tout le poids,
César, ne craignez pas qu'une indiscrète muse
Aux dépens des Romains de vos momens abuse.

DARU.

Quæ cura Patrum, quæve Quiritium,
Plenis honorum muneribus tuas,
Auguste, *virtutes in ævum*
Per titulos memoresque fastos
Æternet?
Quels soins, quels monumens les fils de Romulus
Pourront-ils consacrer, César, à votre gloire?
Quel marbre à nos neveux portera la mémoire
De vos héroïques vertus?

DARU.

Gentis humanæ pater atque custos,
Orte Saturno, tibi cura magni

combat naval d'Actium, qui donna à Octave l'empire du monde.

Comptant plus sur ses forces de terre que sur ses vaisseaux, Antoine aurait bien voulu éviter un engagement sur mer; mais Cléopatre, dont les charmes l'avaient subjugué, craignant que le moindre délai ne se terminât par une réconciliation entre les partis, vainquit son hésitation et le détermina à courir les chances d'une bataille navale.

Agrippa commande en chef la flotte d'Octave, qui s'est réservé le poste du danger; M. Larius conduit l'aile gauche, Aruntius l'aile droite. Antoine s'est placé à la droite de son armée avec Publicola; Cœlius a pris la gauche; M. Octavius et M. Insteïus occupent le centre. Antoine reste long-temps en bataille sans faire aucun mouvement; on l'eût cru à l'ancre; mais, le vent venant à fraîchir, il fait avancer son aile gauche. Octave feint de reculer pour l'attirer au large; c'est alors que le combat s'engage (*).

Cæsaris *fatis data : tu*, secundo
Cæsare, *regnes*.
Père et conservateur de tout ce qui respire,
César est sous ta loi;
Relève ses destins; qu'il soit dans ton empire
Le second après toi.
DARU.

(*) J'entends l'affreux signal : la trompette éclatante,
Retentissant au loin sur l'onde turbulente,

On ne se heurte pas d'abord avec ce fracas ordinaire au commencement des batailles, parce que les vaisseaux d'Antoine, d'une construction pesante, ne peuvent suivre ceux d'Octave dans

Irrite le courage et règle son effort;
Le dard siffle, fend l'air, et tombe avec la mort.
Sur deux rangs opposés les deux flottes rangées,
Rompent au même instant leurs files prolongées;
La rame à coups pressés fait bouillonner les eaux;
Déjà des nœuds de fer enchaînent les vaisseaux;
Et, de tous les côtés, ces images sacrées,
Comme les dieux de Rome autrefois révérées,
Les aigles, les faisceaux, terreur des nations,
Contre Rome en délire arment ses légions.
Chaque parti la frappe; et leurs pertes communes
Du monde subjugué vengent les infortunes.
O champs de Thessalie! ô combats inhumains!
Deux fois vous avez vu ces farouches Romains,
Dans vos sillons deserts privés de sépulture,
Des vautours de l'Hémus devenir la pâture;
Mais la haine survit à ces revers fameux;
Leurs manes frémissant poursuivent leurs neveux;
Le même esprit les guide, et ces ombres fatales
Sur la mer d'Actium vont retrouver Pharsales.
Là, Rome, en triomphant, anéantit ses lois;
Sa triste liberté périt par ses exploits.
Sur un vaisseau brisé la victoire arrêtée
Balance sur les flots son aile ensanglantée,
Repousse au loin la gloire, et n'offre aux combattans
Que les lauriers du crime et le choix des tyrans.
Long-temps des deux rivaux la Fortune incertaine
Suspendit tour à tour sa faveur et sa haine;
La Discorde, attachée à ses pas inégaux,
Des torches à la main, planait sur les vaisseaux.

leur marche rapide; et ces derniers, de leur côté, n'osent attaquer leurs adversaires ni à l'avant, dont l'airain qui les garnit les aurait brisés, ni à babord ni à tribord, parce que la solidité des bordages aurait rompu leur proue. Octave se borne

Poussés par la fureur dans les partis contraires,
Des amis égarés, des citoyens, des frères,
L'un de l'autre chéris, l'un par l'autre blessés,
Intrépides, sanglans, à leur poste fixés,
D'un chef ambitieux déplorables victimes,
Fidèles à sa voix, étrangers à ses crimes,
Invoquaient leur pays que déchiraient leurs mains,
Anéantissaient Rome et mouraient en Romains.
Tout-à-coup Cléopatre, au milieu du carnage,
Dans son cœur éperdu cherche en vain son courage.
Ses vaisseaux, qu'un faux luxe avait trop embellis,
Dans un choc inégal divisés, affaiblis,
Rejetés, loin des rangs sur la mer menaçante,
Entourés des débris de leur pompe impuissante,
Portent un long effroi dans ses sens égarés.
Elle croit voir les fers qui lui sont préparés,
Octave, triomphant de sa beauté frivole,
Qui la traîne enchaînée au pied du Capitole,
Et lui fait expier, à la suite d'un char,
Les rapides plaisirs d'Antoine et de César.
C'en est fait: au vainqueur dérobant sa captive,
Elle abandonne aux vents sa voile fugitive;
Elle part: attachée à ce fragile appui,
La fortune d'Antoine est déjà loin de lui.
Le malheureux frémit; sa tristesse profonde
Est son dernier hommage à l'empire du monde;
Il cède à l'ascendant du sort injurieux;
La grandeur des Césars disparaît à ses yeux;

à faire voltiger quatre de ses navires autour d'un des bâtimens d'Antoine, et donne l'ordre de combattre de près, mais d'éviter l'abordage.

Cependant Publicola, qui a vu qu'Agrippa

L'ambition s'éteint dans son âme brûlante;
Il ne sent que l'amour, il ne voit qu'une amante;
Il la rappelle encore, et, la suivant du cœur,
Avant d'être vaincu, laisse Octave vainqueur.
Le désordre, l'effroi, dans ce trouble funeste,
De sa flotte rompue ont affaibli le reste.
Les brandons enflammés volent sur ses vaisseaux;
Le vent siffle, le feu bouillonne sur les eaux.
Antoine, en ce moment s'éloignant du rivage,
Fuit ses amis trompés et trahit leur courage;
Il fuit, il avilit sa cause et ses revers :
Poursuivi sur ces flots de sa honte couverts,
Il s'arrête, il s'indigne, et bientôt sa faiblesse
Rend ses bras désarmés aux fers d'une maîtresse *
Et serre avec fureur ces perfides liens....

ESMÉNARD.

* Antoine n'eut pas plus tôt vu la galère de Cléopatre faire voile, que, oubliant tout, et s'oubliant lui-même, il monta sur une galère à cinq rangs de rames, et suivit celle qui l'avait déjà ruiné et qui allait achever de le perdre. Cléopatre, reconnaissant son vaisseau de loin, éleva un signal sur le sien : Antoine, qui s'était d'abord arrêté pour repousser la poursuite d'un vaisseau ennemi, s'approcha bientôt après, et fut reçu dans celui de Cléopatre; mais, sans voir cette princesse, sans vouloir en être vu, il passa à la proue, où il s'assit seul, dans un profond silence, se cachant le visage avec ses deux mains. Soit honte, soit colère, il vécut seul, et presque toujours à la même place, dans la même attitude, jusqu'à son arrivée au cap Tenare. Là, les femmes de Cléopatre les firent premièrement aboucher, ensuite souper ensemble.

PLUTARQUE.

étendait son front, dans l'intention d'envelopper Antoine, s'avance et force de rames pour s'opposer à cette manœuvre. De part et d'autre on se presse, on se bat avec acharnement; les traits obscurcissent l'air, la rage est dans tous les cœurs, la mort exerce ses ravages sur les deux armées. Les légères embarcations d'Octave mettent la plus grande vélocité dans leur attaque et dans leur retraite; les coups qu'elles portent sont sûrs, l'ennemi ne riposte que difficilement. On eût dit que c'étaient autant de foudres qui disparaissaient après avoir frappé. Tantôt elles quittent un vaisseau pour fondre sur un autre, sans lui permettre de se reconnaître; tantôt, se glissant obliquement, elles font voler en éclats les rames et les gouvernails. D'autres, se réunissant, s'attachent au même navire, qu'elles enlèvent avant que son équipage ait su de quel côté il devait se défendre. Les bâtimens d'Antoine, au contraire, lourdes masses qui ne se meuvent qu'avec une peine extrême, cherchent à accrocher ceux d'Octave, et alors ils sont les plus forts; enfin l'on aurait pu comparer ces flottes, l'une à une vaste colonne serrée d'infanterie, qui combat de pied ferme; l'autre, à un corps nombreux de cavalerie légère qui brusque ses charges, et met dans sa retraite de l'adresse et de l'habileté.

L'opiniâtreté de l'engagement rendait la victoire indécise, lorsque la faiblesse de Cléopatre changea tout-à-coup la face des affaires. Naturellement timide, quoiqu'à son heure dernière elle ait montré beaucoup de courage, ou peu accoutumée aux spectacles sanglans, la reine d'Egypte, du fond du golfe où elle s'était placée, comme dans l'endroit le moins exposé, pensant que si son amant succombait sa perte était certaine, fit appareiller les soixante vaisseaux qu'elle avait, et cingla vers Alexandrie.

Peu soigneux de sa gloire, et cédant à la honteuse passion qui le maîtrise, Antoine vole sur les traces de Cléopatre et déserte son armée, dont les chefs se font tuer plutôt que de se rendre, ou opposent aux troupes d'Octave la plus courageuse résistance. La fuite du général n'a point ébranlé la valeur des soldats; tous combattent intrépidement, et le rival d'Antoine, pour vaincre leur inflexible fermeté, est forcé de recourir à des moyens violens. L'ordre est donné de brûler la flotte d'Antoine; déjà des torches ardentes, des dards enflammés ont produit l'incendie; les flammes dévorent les vaisseaux, et ceux qui les montent périssent par le feu ou par l'eau, ou, détestable effet des guerres civiles! sont impitoyablement massacrés par leurs concitoyens.

Après cette victoire, dont le prix fut l'empire de l'univers, Octave voulut poursuivre Antoine et Cléopatre; mais ils avaient sur lui trop d'avance pour qu'il pût les atteindre. La Grèce se soumit au vainqueur, dont l'autorité fut reconnue jusque dans Alexandrie; Antoine fit bien quelques efforts par terre et par mer, mais ce n'était plus que la lueur pâle et languissante d'un flambeau qui s'éteint. Trop faible pour se mettre au-dessus d'une pareille disgrâce et en porter noblement le poids, un poignard qu'il se plongea dans le sein lui parut préférable au malheur de traîner dans l'exil une misérable existence, exposé qu'il aurait été, à chaque heure, à tomber sous le fer des assassins que le tout-puissant Octave n'aurait pas manqué d'envoyer à sa recherche.

La bataille navale d'Actium est un des plus mémorables événemens que l'histoire ait consacrés dans ses fastes, et Octave, pour en perpétuer le souvenir, fit bâtir Nicopolis (*) à l'entrée du golfe où le combat fut livré. Il y institua les jeux Actiaques, qui se célébraient tous les cinq ans; il rétablit, dans le voisinage du promontoire d'Actium, un vieux temple d'Apollon, et y con-

(*) Ville de la Victoire.

sacra quelques débris des vaisseaux de la flotte d'Antoine. On frappa des médailles d'or, d'argent et de bronze à l'occasion de cette éclatante victoire, et, pour la troisième fois depuis sa fondation, Rome vit fermer le temple de Janus.

Contraste étrange! une fois maître de l'autorité souveraine, Octave fit succéder aux calamités publiques, aux guerres, aux proscriptions injustes, aux massacres des meilleurs citoyens, la paix, la justice et l'abondance; aussi a-t-on dit de lui « qu'il ne devait jamais naître ou ne jamais mourir. » Les glorieux titres d'Auguste et de Père de la Patrie remplacèrent le nom d'Octave (*), qui rappelait de trop douloureux souvenirs; mais l'enthousiasme des Romains ne connut plus de bornes, lorsqu'on eut appris qu'il avait l'intention d'abdiquer le pouvoir absolu que le sénat le pria de garder. Ce n'était qu'un jeu de sa politique. «Homme emporté, Sylla mena violemment ses concitoyens à la liberté; tyran rusé, Auguste les conduisit doucement à la servitude. Pendant que la république, sous Sylla, reprenait des forces, tout le monde criait à la tyrannie; et pendant que, sous Auguste, la tyrannie se fortifiait, on ne parlait que de liberté. »

(*) Octave fut cruel, Auguste fut humain.

Dans le système de gouvernement qu'il avait arrêté, Auguste n'avait point oublié la marine; il savait par expérience qu'elle est un des plus puissans nerfs des États. Il pourvut à l'entretien de deux flottes, l'une à Misène, l'autre à Ravenne, pour être toujours maître de la mer, à l'est et à l'ouest de l'Italie.

Les forces navales stationnées à Ravenne se composaient de deux cent cinquante vaisseaux chargés d'observer Venise, l'Illyrie, la Liburnie, la Dalmatie, l'Épire, la Grèce et même l'Asie; celles de Misène couvraient la Sicile et l'Afrique. Outre ces flottes, Auguste entretenait encore sur les côtes de Provence (*) un grand nombre de

(*) A Fréjus. C'est de cette ville que Fleuri, son évêque, a dit: « Je n'ai pas plus tôt vu mon épouse, que j'en ai été dégoûté. » Que n'y est-il resté! ce ne serait pas de ce cauteleux et pusillanime personnage que daterait, sous le règne de Louis XV, la décadence de la marine française.

Ancienne colonie romaine, Fréjus est une petite ville dont l'enceinte paraît, d'après les vestiges de ses vieux remparts, avoir été cinq ou six fois plus grande que celle dans laquelle elle se trouve aujourd'hui resserrée. Jules César lui donna son nom, en la faisant appeler *Forum Julii*, Marché de Jules. Il fit commencer le port, que son successeur, César Auguste, fit achever.

Almanach du département du Var, 1817.

bâtimens à éperons qu'il avait pris sur Antoine, à la bataille d'Actium.

Sentant sa fin prochaine, « J'ai trouvé Rome bâtie de briques, dit-il à ses amis, je la laisse tout de marbre; » demandant ensuite un miroir (*), il se fit peigner et raser; puis il ajouta : « N'ai-je pas bien joué mon rôle? » Sur l'affirmative : « Battez donc des mains, la pièce est finie. »

(*) Supremo vitæ die, petito speculo, capillum sibi comi jussit, et amicos circumstantes percontatus est, nùm vitæ mimum satis commodè egisset? adjecit et solitam clausulam : « Edite strepitum, vosque omnes cum gaudio applaudite. »

Hist. Roman.



HISTOIRE

DE LA MARINE

DE TOUS LES PEUPLES.

LIVRE DEUXIÈME.

SUCCESSEURS DE JULES CÉSAR.

César n'était plus : une partie de la Grande-Bretagne, qu'il avait deux fois soumise à ses armes, resta assujétie, sous divers empereurs, à la domination romaine.

La fortune de l'Angleterre changea, suivant les circonstances et les maîtres que lui imposèrent la violence, les discordes civiles et l'invasion étrangère. Toutefois, quoiqu'elle ait été forcée à subir le joug des Anglo-Saxons, et ensuite celui des Danois, elle fut assez heureuse pour compter au nombre de ses bienfaiteurs Constance et Honorius.

Désolée par les Pictes et les Écossais, la Grande-Bretagne implora le secours de l'Empire, et Constance lui envoya une légion qui vainquit et dispersa ses ennemis. Honorius fit également passer dans l'île des troupes qui la délivrèrent des barbares; mais le général romain déclara en même temps aux Bretons que désormais ils n'avaient plus rien à attendre de la protection de Rome.

Quoique d'épaisses ténèbres couvrent cette époque de l'histoire d'Angleterre, et ne commencent guère à se dissiper qu'à la bataille d'Hastings, nous croyons cependant devoir reprendre notre narration de plus haut, et tracer rapidement les principales actions qui précédèrent l'invasion de Guillaume le Conquérant.

Maître absolu de l'empire par la défaite et la mort d'Antoine, Auguste voulut contraindre les Bretons à exécuter le traité qu'ils avaient fait avec Jules César, et deux fois il s'avança dans les Gaules, fermement décidé à passer dans la Grande-Bretagne. Deux causes firent avorter ce projet, la révolte de la Pannonie et la soumission des insulaires.

Tibère négligea l'Angleterre; c'était pour lui une contrée, ou nulle, ou d'un intérêt secondaire, parce qu'il ne la connaissait pas. Aussi,

content des égards respectueux qu'avaient témoignés les Bretons en lui renvoyant des soldats de Germanicus jetés par la tempête sur les côtes de leur île, il les laissa pleinement jouir de leur liberté.

Caligula était trop lâche pour avoir seulement osé penser à porter ses vues sur la Grande-Bretagne, sans Adminius, fils de Cunobelin, qui, tombé dans la disgrâce de son père, et ayant cherché un asile à Rome, sut persuader au successeur de Tibère que rien n'était plus facile que la conquête de l'Angleterre. Caligula, dont le genre de folie a traversé les siècles, crut, sur la parole du jeune prince, qu'il n'avait qu'à se présenter pour soumettre les Bretons.

Déjà les Gaules, devenues province romaine, sont restées derrière lui, et il a rejoint son armée cantonnée près des lieux où se trouve aujourd'hui la tour d'Ordre (*). Tout est prêt pour l'embarquement, les Romains brûlent de combattre;

(*) La construction de la tour d'Ordre, près de Boulogne-sur-mer, remonte au fait suivant. On sait que l'imbécile Caligula vécut dans un délire perpétuel; on sait aussi quelle fut l'extrême folie des projets qu'il forma. L'un des moins déraisonnables, s'il eût osé l'exécuter, fut celui d'aller soumettre et conquérir la Grande-Bretagne. Plein de cette idée, il se met à la tête des légions, et se rend auprès de Calais,

d'immortels lauriers vont ceindre le front de Caligula, lorsqu'il apprend que les Bretons, résolus de se défendre jusqu'à la dernière extrémité, l'attendent en bataille sur la rive opposée.

sur le bord de la mer. Tout étant disposé pour l'embarquement, un prince breton, chassé de son trône, Adminius, passe la mer et implore la protection de l'Empereur. Caligula, changeant aussitôt de dessein, reçoit ce prince non comme un fugitif, mais comme un député que les Bretons lui envoient pour l'assurer de leur soumission et implorer sa clémence..... Il fait ranger son armée sur le rivage, avec la même précaution qu'on l'aurait disposée pour livrer bataille. Ses soldats étaient dans l'attente de ce qui résulterait de ces préparatifs, et ils furent fort étonnés de recevoir l'ordre de ramasser des coquillages dans leurs casques. L'histoire rapporte que, après une manœuvre si faible et si indécente, Caligula dit à ses soldats que c'étaient là les dépouilles de l'Océan dont ils devaient enrichir le Capitole et le mont Palatin. Cependant, afin de transmettre à la postérité le souvenir de cette prétendue victoire, il fit élever sur la côte une grande tour, que de solides conjectures portent à croire être la même dont on voit encore des vestiges près de Boulogne, et qui est si connue sous le nom de la *tour d'Ordre*.

Journal de Bouillon.

Satisfait de l'ardeur que ses troupes avaient montrée dans cette grande occasion, Caligula les en recompensa libéralement, et fit savoir à Rome le succès de cette grande expédition, pour laquelle il souhaita qu'on lui décernât les honneurs du triomphe. Mais, ayant été informé que le sénat faisait

Cet avis modère la belliqueuse ardeur de Caligula, et dès lors il se désiste d'une entreprise dont il commence à sentir le danger. Cependant, comme l'extravagance était le mobile de toutes ses actions, il monte sur une galère, cingle vers la côte de Douvres, fait forcer de rames et de voiles, et, dans son orgueilleuse présomption, prétend avoir seul la gloire de triompher de la Grande-Bretagne; mais quelques heures après, effrayé sans doute de l'appareil militaire qu'il a vu prêt à se déployer contre lui, il regagne le continent avec plus de promptitude encore qu'il n'en a mis à le quitter.

Délivrés de cette prétendue invasion, les Bretons conservèrent leur liberté pendant plus de quatre-vingt-dix ans. Ce ne fut que sous le règne de Claude que commença leur servitude. Le tribut imposé par César en fut le prétexte.

Cunobelin avait laissé deux fils, investis de la puissance royale. Pendant que ces princes étaient sur le trône, Béricus, qui avait voulu exciter une

quelque difficulté de se résoudre à cette bassesse, il conçut le dessein de faire mourir tous les sénateurs, et il aurait sans doute exécuté cette barbare résolution, si, par une conspiration qui se forma peu de temps après contre lui, on ne lui en eût ôté le pouvoir avec la vie.

RAPIN THOYRAS.

sédition dans le pays, s'enfuit de l'île, et alla se réfugier à Rome auprès de l'empereur Claude. L'extrême désir qu'il avait de se venger des deux rois ses souverains lui ayant fait concevoir le dessein de livrer sa patrie aux Romains, il parla souvent à Claude de la conquête de la Grande-Bretagne comme d'une entreprise facile à exécuter.

L'Empereur, étant entré dans ses vues, résolut de s'acquérir de la réputation par une entreprise qui paraissait difficile, mais qui, d'après le rapport de Béricus, n'entraînait avec elle, ni peines, ni frais, ni dangers. Cette résolution une fois prise, Claude reçut fort mal les ambassadeurs de Cogodumus et Caractacus, envoyés auprès de lui pour réclamer le transfuge, et il refusa de livrer cet homme, dont il voulait principalement se servir pour l'exécution de son projet. A quelque temps de là il fit lui-même demander aux rois bretons le tribut qu'ils devaient à l'Empire; mais il les trouva peu disposés à lui donner satisfaction. Outre que cet impôt n'avait jamais été régulièrement payé, la manière hautaine dont ils venaient d'être traités ne les engageait pas à lui témoigner beaucoup de déférence. Ils se crurent donc en droit de résister aux prétentions de Claude, et de plus ils défendirent à leurs sujets d'avoir aucun commerce avec les Romains.

Charmé de trouver un prétexte plausible de faire la guerre, l'Empereur donne à Plautius l'ordre de commencer l'expédition d'Angleterre pendant qu'il se tiendra lui-même prêt à le suivre, si les circonstances, devenues graves, exigent sa présence au-delà du détroit.

Rassemblée dans les Gaules, qu'elle occupe depuis long-temps, l'armée romaine, que commande Plautius, s'avance jusqu'au rivage de la mer; mais, quand il fut question de monter à bord, les légions se mutinèrent, ne voulant pas, disaient-elles, s'engager dans un pays qu'elles regardaient comme un autre monde, et que le premier des Césars lui-même n'avait pu entièrement soumettre (*).

Instruit de cette rebellion, Claude fait à l'instant partir Narcisse, son affranchi, pour rappeler les troupes à l'obéissance. Arrivé au camp, l'envoyé de l'Empereur veut haranguer les soldats, qui refusent de l'entendre. Toutefois la sédition s'apaise, et l'armée, changeant tout-à-coup de ré-

(*) Territa quæsitis ostendit *terga* Britannis.
LUCAN.

Intactus aut Britannus ut descenderet
Sacrâ catenatus viâ.
HORAT.

Te manet *invictus* Romano Marte Britannus.
TIBULL.

solution, se soumet, de son propre mouvement, aux ordres de son général. Plautius profite sur-le-champ de cette bonne disposition, met à la voile, surprend et bat les Bretons, qui, informés du mécontentement des Romains, n'avaient rien préparé pour s'opposer à la descente.

Plusieurs batailles ont été données; toujours les Bretons ont été vaincus; mais ce qui a échappé au carnage, quoique cerné de toutes parts, s'est retranché derrière les marais ou sur les montagnes, espérant qu'à l'exemple de César Plautius voudra aller passer l'hiver dans les Gaules.

Habile courtisan, le général romain crut alors qu'il était temps d'inviter l'Empereur à se rendre en Angleterre, afin de lui laisser l'honneur de terminer cette guerre. Préparé à cet événement, Claude part aussitôt, s'embarque à Ostie, arrive à Marseille, et de là, continuant son voyage par terre, fait voile de Boulogne, pour aller se mettre à la tête de son armée, que ses succès ont conduite au-delà de la Tamise. A peine débarqué, il s'approche des Bretons et les contraint à en venir à une bataille décisive dans laquelle ils sont entièrement défaits. Poussant ensuite ses conquêtes, il s'empare de plusieurs villes qui n'opposent qu'une faible résistance, et soumet à sa domination quelques peuples voisins de *Camelodunum*,

aujourd'hui Malden, dans le comté d'Essex. Plautius est nommé gouverneur de la Grande-Bretagne; Claude reprend le chemin de Rome, et le sénat dégénéré, où la voix des Scipions, des Paul Émile et des Catons ne se fait plus entendre, lui décerne les honneurs du triomphe avec le titre de *Britannicus*, que certes Plautius et ses légions avaient seuls mérité.

Durant environ trois cents ans, sous trente-neuf empereurs, on ne trouve dans l'histoire aucune trace d'irruption en Angleterre. Cependant nous voyons que, pendant le règne de Dioclétien, Maximien Hercule, qu'il avait associé à l'empire, donna le commandement d'une flotte à Carausius pour arrêter les courses des Gaulois et des Saxons.

Maître de Boulogne, Carausius faisait de sa charge un objet de spéculation, et, au lieu de s'attacher à prévenir leurs brigandages, il avait soin de n'attaquer les Barbares qu'au retour de leurs expéditions, et lorsqu'ils avaient fait assez de dégâts pour être chargés d'une riche proie. Alors seulement il essayait de les surprendre. Jamais d'ailleurs le trésor public ne s'était enrichi ni du butin qu'il faisait ni des prisonniers qu'il devait faire. Maximien se proposait de mettre un terme à ce coupable manége; mais Carausius, averti à

temps, s'empara de la flotte, du port de Boulogne, et même de la Grande-Bretagne, où il passa après s'être fait proclamer empereur, et s'être fortifié d'une diversion des Francs, auxquels il abandonna les îles Bataviques (1).

Dans la distribution qui fut faite entre Dioclétien, Maximien et les Césars Galère et Constance-Chlore, des diverses provinces de l'Empire, les Gaules, l'Espagne et l'Angleterre échurent à Constance (2), qui, à peine revêtu de sa nouvelle dignité, se rendit à Boulogne : manquant de vaisseaux, Maximien n'avait pas cru pouvoir réduire cette ville; et Constance, dans la même impossibilité d'en bloquer le port, le ferma par une digue qui enleva à la place le secours de la mer.

Cet ouvrage terminé, les attaques, les menaces et l'offre du pardon surtout, achevèrent la conquête, que consolida la clémence. Constance chassa ensuite les Francs des îles de l'Escaut et du Rhin, et dans cette expédition il en périt un grand nombre.

Maximien était revenu dans la Gaule, pour observer les bords du Rhin, pendant qu'une flotte, équipée par les soins de Constance, pas-

(1) Anquetil. — (2) Eutrop.

sait en Angleterre, à l'effet d'y attaquer Alectus, qui, après avoir assassiné Carausius, dont il était le lieutenant, lui avait succédé. Un grand nombre de Francs, qu'avait attirés le nouveau tyran dans son île, y faisaient la principale force de son armée ; mais, mal secondés par les autres troupes, ils ne purent résister aux Romains, et leur bravoure ne fit qu'accroître leur désastre (1). Alectus lui-même, blessé à mort, resta sur le champ de bataille. Constance, après cette victoire, reconquit l'Angleterre, la réunit à l'Empire, et mérita par ses hautes vertus, sa sagesse et son courage, l'estime et l'amour des peuples.

Enfin nous perçons la nuit des temps : quoique douteuse encore, la lumière paraît, et bientôt, libres de toute entrave, nous pourrons, à l'aide de documens authentiques, marcher d'un pas aussi ferme que sûr, dans la carrière que nous nous sommes ouverte.

Forcé de déposer la pourpre impériale, Augustulus a cessé de régner (*). Avec lui périt

(*) On a remarqué comme une singularité, que le dernier empereur romain ait été appelé Auguste, comme le premier, et que son prédécesseur ait porté le nom de Jules.

Dict. Hist.

(1) Anquetil.

l'empire d'Occident, et Rome, l'altière Rome, reconnaît pour maître un roi barbare dont le titre avait été si odieux durant tant de siècles. Odoacre donne des lois dans l'antique capitale du monde; la terre change de face; les Goths habitent l'Espagne; les Anglo-Saxons passent dans la Grande-Bretagne; les Français s'établissent dans les Gaules; les Allemands s'emparent de la Germanie; les Hérules et les Lombards occupent l'Italie: la barbarie les accompagne partout. Les monumens de sculpture et d'architecture sont détruits; les chefs-d'œuvre de poésie et d'éloquence d'Athènes et de Rome sont négligés; les beaux-arts se perdent; les hommes, plongés dans une grossière férocité, ne savent plus ni penser ni sentir; et c'est ainsi que croule le grand et vaste édifice de la puissance romaine, que l'on a comparée au Rhin, qui n'est plus qu'un ruisseau lorsqu'il se jette dans l'Océan (1).

Tout ce qui va suivre, jusqu'au règne d'Alfred le Grand, méritant moins le nom de conquêtes que celui d'invasions, ce sera sommairement que nous en tracerons les détails, et seulement encore parce qu'ils appartiennent à l'histoire générale de la marine.

(1) Montesquieu.

INVASIONS DANS LA GRANDE-BRETAGNE.—HARALD, ROI DE DANEMARCK.

Heureux dans toutes ses guerres, Harald voulant, à l'exemple de ses prédécesseurs, essayer si de plus grandes entreprises dans des contrées lointaines lui réussiraient, mit à la tête de ses troupes deux capitaines que lui procura la soumission de la Vandalie, et prépara en même temps deux expéditions. Ce fut sous leur conduite que les Danois firent deux descentes, l'une dans la Grande-Bretagne, l'autre dans l'Aquitaine. On ne s'occupait point alors à s'emparer d'un territoire pour le conserver et s'y établir, à moins qu'il ne fût à la bienséance du vainqueur, ou que la nécessité n'obligeât à le conserver. C'étaient plutôt des irruptions, dont ordinairement l'espérance du butin ou le désir de la gloire étaient le but unique. C'étaient des armées de terre ou de mer qui, comme des torrens, inondaient des royaumes entiers, et se dissipaient ensuite d'elles-mêmes, ne laissant après elles que des traces funestes de leurs ravages et de leurs cruautés. Telles furent les deux expéditions des Danois en Angleterre et en France. Le pillage, l'incendie signalèrent leur présence, et ils se rembarquè-

rent, en emportant un butin immense des pays qu'ils avaient désolés.

IDA, ANGLAIS D'ORIGINE.

Le bruit de la mort d'Arthur, roi d'Angleterre, s'étant répandu en Allemagne, plusieurs peuples, instruits que les Bretons, consternés de cet événement, manquaient de force et de courage pour se défendre, résolurent de passer la mer et de s'établir par la force des armes dans cette île voisine du continent. Ida, Anglais d'origine, embarqua sur quarante vaisseaux un grand nombre de familles anglaises, et les débarqua à Flambourg, dans la province d'Yorck, où il trouva les Saxons-Northumbles disposés à les recevoir, parce qu'ils étaient fatigués de la domination du roi de Kent. Les uns et les autres reconnurent Ida pour leur roi, sous le titre de Northumberland, c'est-à-dire sous celui du pays situé au nord de Thumbert; ce qui forma le cinquième royaume fondé dans la Grande-Bretagne par les Anglo-Saxons, que Wortigern avait appelés dans cette île comme troupes auxiliaires.

CRIDA, ANGLAIS D'ORIGINE.

Une flotte considérable, la plus nombreuse qui fût encore venue d'Allemagne, opéra une

descente sur les côtes de la Grande-Bretagne. Elle portait des Anglais aguerris, que commandait un chef de la même nation, nommé Crida, qui, ayant débarqué, traversa comme un torrent le royaume d'Estanglie, et s'avança vers le milieu de l'île sur les terres des Bretons, qui n'opposèrent aucune résistance. Profitant de la terreur qu'il avait inspirée, Crida s'étendit dans toutes les directions, se rendit maître de la campagne, et chassa devant lui ces timides ennemis, qui cherchèrent vainement des asiles dans les villes murées, et finirent par se rendre à discrétion. Crida s'empara de tout le pays compris entre Thumbert, la Saverne et la Tamise, qui le bornaient au nord, à l'ouest et au sud. Du côté de l'est, il avait pour limites les royaumes d'Essex et d'Estanglie. De toutes ces conquêtes, Crida forma un royaume plus grand et plus considérable qu'aucun de ceux fondés précédemment par ses devanciers conquérans, sous le nom de royaume des Middel-Anglès, c'est à dire Anglais du milieu.

EGBERT, ROI D'ANGLETERRE.

Devenu roi de toute l'Angleterre par l'extinction de l'heptarchie des Anglo-Saxons (l'anéantissement des sept royaumes, considérés comme

ne faisant qu'un seul corps et un seul État), Egbert (*) jouissait paisiblement du fruit de ses victoires, lorsque les Danois, qui déjà, à deux différentes fois, avaient tenté de descendre en Angleterre, abordèrent à Charmouth avec trente-cinq vaisseaux. Nullement préparés à les recevoir, les Anglais ne purent s'opposer à leur entrée dans le pays, qu'ils ravagèrent. A la première nouvelle de l'invasion, Egbert marche contre eux avec les troupes qu'il put rassembler, croyant n'avoir qu'à paraître pour les forcer à se rembarquer. La fermeté des Danois, qui l'attendaient de pied ferme, n'ayant pas été capable de lui faire perdre cette confiance, il voulut les attaquer, mais il éprouva bientôt qu'il avait en tête des ennemis plus redoutables qu'il ne se l'était imaginé. Après un long et sanglant combat, il eut le chagrin de voir la victoire se déclarer pour eux, et son armée

(*) Egbert, premier roi d'Angleterre, se distingua par ses vertus et son courage. Il était à Rome, à la cour de Charlemagne, quand les députés anglais vinrent lui apporter la couronne. Charlemagne, le voyant prêt à partir, tira son épée, et, la lui présentant : « Prince, dit-il, après que votre épée m'a si utilement servi, il est juste que je vous prête la mienne. » Ce fut Egbert qui ordonna qu'on donnerait à l'avenir le nom d'Angleterre à cette partie de la Grande-Bretagne qu'avaient occupée les Saxons.

Dict. Hist.

dans une déroute complète. Il se trouva même tellement pressé, qu'il fut obligé de suivre ses troupes dans leur fuite, et qu'il ne dut son salut qu'à la connaissance des lieux et aux ténèbres de la nuit.

Cette mortification, très-grande pour un prince toujours victorieux dans les divers combats où il s'était trouvé, lui fit prendre d'autres mesures pour se défendre contre ces nouveaux ennemis; mais les Danois, qui n'avaient pas le dessein de faire des conquêtes en Angleterre, et encore moins celui de les garder, se contentèrent de piller la campagne, et remontèrent sur leurs bords après avoir ravagé et brûlé le pays, emportant un butin immense, objet unique de leur armement contre la Grande-Bretagne.

Des pirates danois, informés par leurs espions que les Bretons de Cornouailles, tributaires d'Egbert, brûlaient d'envie de secouer le joug des Anglais, allèrent débarquer dans cette partie de l'île, et y furent reçus avec joie. Après s'être fortifiés de quelques troupes bretonnes qui vinrent se joindre à eux, ils se mirent en marche pour aller combattre le monarque anglais. Ils avaient espéré de le surprendre; mais ils furent eux-mêmes étonnés d'apprendre qu'il venait droit à eux, décidé à leur livrer bataille. L'expérience du

passé l'avait rendu plus prudent qu'il ne l'avait été deux ans auparavant, et il avait tenu son armée prête à marcher à la première nouvelle qu'il recevrait de leur arrivée.

Apprenant que les Danois sont descendus du côté du couchant, Egbert y accourt avec toutes ses forces. Les ayant rencontrés proche d'Hengis-Dun, au pays de Cornouailles, il les attaque aussitôt, remporte sur eux une victoire complète, et les force à regagner au plus vite leurs vaisseaux.

Quoique souvent battus depuis, les Danois ne s'en acharnèrent pas moins contre la Grande-Bretagne, qu'ils continuèrent à désoler par le pillage, le meurtre et l'incendie. Entrés dans la Tamise avec une flotte de trois cents voiles, ils remontèrent le fleuve jusque aux portes de Londres, où ils descendirent, sans que personne osât leur résister. Non contens de ravager la campagne, ils attaquèrent les villes, dont la plupart, sans défense, et hors d'état de soutenir un siége, se virent obligées d'ouvrir leurs portes. Londres et Cantorbéry furent de ce nombre, et souffrirent beaucoup.

Après avoir pillé ces deux villes, les Danois se jetèrent dans la Mercie, et détruisirent une armée que Berthulphe voulut leur opposer. Ainsi donc, ne se trouvant arrêtés par aucun obstacle, ils au-

raient, en toute sécurité, parcouru l'Angleterre, sans l'avis qu'ils reçurent qu'Éthelwolph et Aldestan, à la tête de forces considérables, se préparaient à leur couper la retraite.

Revenant aussitôt sur leurs pas, les Danois repassent la Tamise, avec l'intention de combattre les deux rois, qui étaient campés à Ockley, dans la province de Surrey. Nulle expression ne saurait rendre les atrocités commises dans leur marche par ces cruels ennemis des Anglais. Enfin on se rencontre, on en vient aux mains; de part et d'autre on combat corps à corps; la mêlée est épouvantable, et la victoire se déclarant contre les Danois, dont un très-petit nombre seulement parvient à s'échapper, ils couvrent le champ de bataille de mourans et de morts.

Ce désastre toutefois ne rebute point les Danois; il semble qu'ils avaient juré de ne pas laisser un seul instant de repos aux Anglais. Leur première attaque contre la Grande-Bretagne commence par le Northumberland, qu'ils subjuguent; l'Estanglie éprouve le même sort, et, après avoir rançonné la Mercie, ils entrent dans le Wessex.

IVAR, ROI DE DANEMARCK.

Les Northumbres, pendant les orages politiques, avaient secoué le joug des rois d'Angleterre; mais, à cette époque, les différentes factions s'étant réunies, elles oublièrent ou feignirent d'oublier tout ressentiment, pour se donner un roi. Osbert fut élu d'un oonsentement unanime, et ce choix heureux, qui avait obtenu tous les suffrages, aurait suffi seul pour rétablir les affaires, si un incident imprévu n'avait fait revivre les dissensions, et plongé le pays dans un gouffre de malheurs. Voici le fait, tel qu'on le trouve, au langage près, dans les mémoires du temps.

Osbert, qui tenait sa cour à Yorck, revenant un jour de la chasse, entra, pour se rafraîchir, chez le comte Bruen-Bocard : ce comte était absent, et sa femme charmante; Osbert la viola. Indigné, Bruen-Bocard jure de se venger. Il part à l'instant pour le Danemarck, se rend auprès du roi Ivar, l'instruit des troubles qui agitent le Northumberland, et lui persuade que, s'il veut profiter de l'occasion, il lui sera facile de s'en rendre maître, ainsi que de toute l'Angleterre. Ce projet sourit à Ivar, et il est d'autant plus porté à entreprendre cette conquête, qu'il a

conservé au fond de son cœur le souvenir d'une injure personnelle.

Regner, son père, fait prisonnier en Angleterre, avait été jeté dans une fosse remplie de serpens, où il était mort au milieu des plus cruelles angoisses, et ce barbare traitement avait inspiré à Ivar une haine implacable contre la Grande-Bretagne. Il embrassa donc, sans balancer, l'occasion qui se présentait de tirer des Anglais une vengeance éclatante; et, d'après cette résolution, il prit avec Bruen-Bocard les mesures nécessaires pour l'exécution de leurs communs projets.

La flotte danoise, que montait un nombre considérable de troupes, mouille aux côtes du Northumberland, et la présence de l'étranger dans l'île frappe de terreur l'Angleterre tout entière. Bruen-Bocard sert de guide à Ivar, qu'accompagne Ubba, son frère, le plus vaillant homme de son temps. Les Northumbres, n'ayant pas été prévenus de cette descente, et n'étant pas sur leurs gardes, le bord septentrional de Thumbert fut facilement envahi, et les Danois marchèrent droit à Yorck, où Osbert préparait une armée pour s'opposer à cette invasion.

La circonstance était grave pour Osbert, et ce prince, qui ne se dissimulait pas le danger de sa

position, demanda, quoiqu'il fût son ennemi capital, du secours à Ella, roi d'une partie du Northumberland, coupable de la barbarie exercée contre le père d'Ivar. Ella promit volontiers de suspendre leur querelle particulière, pour agir contre l'ennemi commun, et de joindre ses forces à celles d'Osbert.

Si ce dernier se fût tenu renfermé dans Yorck, et eût attendu l'arrivée des troupes de son allié, le monarque danois se serait trouvé dans le plus grand embarras; mais, ayant voulu faire une sortie, il fut repoussé avec perte, et obligé de rentrer en ville. Désespéré de se voir arracher une victoire sur laquelle il comptait, Osbert tenta l'impossible pour rallier ses milices. Blessé mortellement dans sa retraite, il périt avec un grand nombre des siens.

Yorck ouvrit ses portes aux Danois, qui s'y rafraîchirent, pendant que Ella s'avançait, dans l'espérance de remédier au mal que la précipitation d'Osbert avait causé. Vainqueur d'un des rois coalisés, Ivar, ne croyant pas l'autre plus redoutable, voulut lui épargner une partie du chemin, et marcha droit à lui. La bataille qui s'ensuivit ne fut ni moins sanglante ni moins funeste aux Anglais que la précédente. Ella fut fait prisonnier, et son armée, offrant le

spectacle d'une déroute complète, chercha son salut dans la fuite. Ivar le fit écorcher vif, pour venger la mort de Regner, son père : hideuses, mais justes représailles, qui n'en attestent pas moins combien il est non-seulement atroce, mais encore absurde et ridicule de prétendre faire expier un crime par un autre crime de lèse-humanité! Le lieu où se donna cette bataille fut depuis surnommé *Elle-Crost*, la déroute d'Ella.

Après ces deux importantes victoires, Ivar s'empara sans peine du Northumberland, et de là s'avançant vers la Mercie, il pilla et ravagea impitoyablement tout ce qui se trouva sur son passage. Brethred, roi de Mercie, avait appelé à son secours Éthelred, son beau-frère, qui était venu le joindre avec toutes les forces du Wessex. Dès que Ivar eut appris cette jonction, il s'arrêta : les deux armées se tinrent en présence, mais, craignant mutuellement l'issue d'une bataille générale, les deux partis se séparèrent sans combattre.

Chargé de butin et de tout ce que lui avait rapporté le pillage des monastères et des églises, Ivar laissa Ubba dans le Northumberland, et alla descendre, avec ses meilleures troupes, dans le royaume d'Estanglie, où régnait Edmond. Plus

accoutumé aux exercices de piété qu'au métier des armes, ce jeune prince, ayant voulu livrer bataille aux Danois, fut aisément vaincu et contraint de prendre la fuite. Il crut pouvoir se cacher dans une église; mais ayant été découvert, il fut conduit à Ivar, qui était pour lors à Hégilsdon. Le vainqueur lui offrit de lui laisser son royaume, s'il consentait à le reconnaître pour son souverain, et lui payer un tribut annuel. Ces conditions rejetées par Edmond, Ivar le fit attacher à un arbre et cribler de flèches : sa tête ensuite tomba sous la hache d'un bourreau. L'évêque Humbert fut également massacré par ordre du roi de Danemarck.

BIORNON, GÉNÉRAL DANOIS.

Les Danois, sous la conduite de Biornon, ayant fait une descente en Écosse, province de Frise, ce général partagea ses troupes en deux corps d'armée, porta dans ce pays le ravage et la dévastation. Constantin, roi d'Écosse, accourut en armes, et se présenta devant les Danois que commandait Ubba. Surpris, et ne pouvant passer le Lewin pour se joindre à leurs camarades, parce que les eaux, par suite de pluies extraordinaires, étaient considérablement augmentées, les Danois

furent taillés en pièces. Un petit nombre d'entre eux seulement se sauva à la nage, et fut rejoindre Humbrus; chef de l'autre corps d'armée.

Fier de cette victoire, Constantin, ayant trouvé un gué, traversa les bas-fonds, et vint camper en vue des Danois, qu'il se flattait de vaincre sans difficulté; mais ceux-ci, que la défaite de leurs compatriotes engageait à se tenir sur leurs gardes, s'étaient retranchés sur le bord du fleuve avec de grosses pierres qu'ils avaient entassées les unes sur les autres. Inutilement Constantin entreprit de les y forcer; son armée périt dans les attaques successives qui eurent lieu, et lui-même, étant tombé vivant au pouvoir de l'ennemi, fut conduit dans une caverne voisine, où il mourut assassiné.

ALFRED LE GRAND, ROI D'ANGLETERRE.

Alfred (*) succéda à son frère Éthelred au trône de la Grande-Bretagne, n'étant encore âgé

(*) Alfred ou Elfrède, appelé le Grand avec plus de justice que tant d'autres monarques, succéda à son frère Éthelred. Après avoir conquis son royaume, et fait construire des vaisseaux de guerre, plus propres à la manœuvre que ceux des Danois, il le poliça, fit des lois, établit des jurés, et divisa l'Angleterre en comtés, dont chacun contenait plusieurs cen-

que de vingt-deux ans. Il fut le premier souverain de cette île qui eût opposé une vigoureuse résistance aux invasions des Danois. Il y avait fort peu de temps qu'il régnait, lorsque ces hommes du Nord firent une descente en Angleterre. Alfred mit sur pied une puissante armée, marcha à leur rencontre, et les força à se rembarquer. A quelque temps de là, malgré la valeur,

taines de familles. Il maintint ou plutôt il créa la discipline militaire. Il encouragea le commerce, protégea les négocians, leur fournit des vaisseaux, et fit succéder la politesse et les arts à la barbarie qui avait désolé son royaume. L'Angleterre lui doit l'université d'Oxford. Il fit venir des livres de Rome pour former sa bibliothèque, et ressuscita les sciences, les arts, les belles-lettres. Aucun prêtre anglais de son temps ne savait le latin; il l'apprit le premier, et le fit apprendre. Il s'adonna en même temps à la géométrie, à l'histoire, à la poésie même. On peut le compter au nombre des rois auteurs : de nombreux ouvrages le prouvent.

Ce grand roi mourut l'an 900, regretté comme un père et comme un héros par son peuple, dont il avait été le législateur et le défenseur. Jamais prince n'eut plus d'affabilité pour ses sujets, et plus de valeur contre leurs ennemis. L'Angleterre, avant lui, sauvage et agitée de troubles continuels, devint un séjour de paix et de justice. On dit même que la sûreté publique y était si grande, qu'ayant suspendu des bracelets d'or sur un chemin public pour éprouver les passans, personne n'y toucha.

Dict. hist.

le nombre et l'intrépidité de ses troupes, il perdit la bataille de Wilton, si célèbre dans les fastes britanniques, après laquelle, obligé de fuir, pour ne pas tomber au pouvoir du vainqueur, qu'il combattit encore six fois, tout aussi malheureusement, il se réfugia et se tint caché dans la cabane d'un berger, où il demeura quelque temps ignoré de ses amis et de ses ennemis, et inconnu même à la femme du pâtre, qui l'employait aux ouvrages les plus grossiers.

Cependant Alfred, instruit que les Danois ont été battus devant le château de Kinwith, sort de sa cabane, va lui-même reconnaître le camp ennemi, où il pénètre, déguisé en joueur de harpe, examine tout et se retire. Quelques jours lui suffisent pour lever une armée, pour attaquer et vaincre les Danois, et les obliger à demander la paix. Ainsi, par une seule bataille, Alfred recouvra son royaume.

Voulant mettre fin à cette guerre, Alfred fit un traité avec Gunthoron, capitaine danois, et lui donna le royaume d'Estanglie, dont il se réserva la souveraineté. Les Danois ensuite évacuèrent l'Angleterre, partie de l'île sur laquelle Alfred régnait.

Ubba, ne pouvant plus attaquer le Wessex, résolut de porter la guerre dans le royaume de

Mercie. Le souverain de cet État, Brethred, sentant qu'il ne pouvait pas résister aux Danois, et voulant arracher son pays à la rapacité de ces barbares, leur offrit une somme considérable, qu'ils reçurent. Ils rejoignirent ensuite leurs compatriotes dans le Northumberland; mais, n'ayant pu y trouver des vivres, à cause des ravages qu'ils y avaient faits eux-mêmes auparavant, ils rentrèrent dans la Mercie. C'est en vain que Brethred se plaignit de leur mauvaise foi; ses plaintes furent inutiles; et, sans l'écouter, ils le forcèrent à se racheter du pillage par une somme plus considérable encore que la première: l'ayant reçue, ils continuèrent leurs brigandages, et de telle sorte, que Brethred, ne se trouvant plus en sûreté avec de pareils hôtes, leur abandonna son royaume, et se retira à Rome, dans le collége des Anglais.

Ne voulant pas trop effaroucher les Merciens, les Danois leur donnèrent pour roi Céolulphe, ancien domestique de Brethred. Par là, ils se virent possesseurs de la moitié de l'Angleterre, et Alfred de l'autre. Ce dernier, toutefois, ne jouit pas long-temps de la tranquillité qu'il croyait s'être procurée, car les Danois, par des descentes réitérées, le tinrent dans des alarmes continuelles.

ÉDOUARD, ROI D'ANGLETERRE.

Édouard, surnommé l'Ancien, succéda à Alfred. Il trouva dans Éthelward, fils d'Éthelbert, un cruel compétiteur. Ce prince, qui avait formé le projet d'arracher la couronne à Édouard, commença par s'emparer de Winburne, place forte de la province de Dorset. Edouard l'en ayant chassé, il se jeta dans les bras des Danois, qui le soutinrent d'abord avec vigueur; mais l'ayant ensuite abandonné, il fut réduit à se retirer en France, auprès des Normands. Arrivé chez une nation qu'il regardait comme sa protectrice, il en obtint un puissant secours, et, avec les forces qu'il reçut, il fit une descente dans la Grande-Bretagne, et débarqua au pays d'Essex, dont il s'empara sans rencontrer d'obstacles.

Édouard ne s'était pas attendu que son ennemi pût être sitôt en état de faire de nouvelles entreprises, et, plein de cette idée, il s'était borné à garantir la Mercie de l'invasion des Danois-Normands, et avait négligé le pays d'Essex, qu'il croyait à l'abri de toute invasion. L'arrivée des Normands réveilla les Danois du Northumberland et de l'Estanglie, et leur fit prendre la résolution de faire une diversion en faveur

d'Éthelward. Ils reprirent donc les armes et se jetèrent dans la Mercie, où ils ravagèrent impitoyablement le pays habité par les Anglais.

Ce fut avec un extrême chagrin qu'Édouard se vit contraint de souffrir ces insultes jusque à ce qu'il eût rassemblé ses troupes, et, dès qu'il se fut remis à la tête de son armée, il vengea sévèrement sur les Danois les maux qu'ils avaient faits aux Anglais pendant la durée de cette guerre. Il remporta sur ceux d'Angleterre et de France plusieurs victoires qui firent perdre aux premiers l'espoir de secouer le joug des Anglais, et à son cousin celui de monter sur le trône : enfin Éthelward ayant été tué dans un combat opiniâtre et sanglant des deux côtés, où Édouard perdit ses principaux officiers, et les Danois, Colric leur roi, cette affaire fut terminée, et la guerre suspendue.

Quelque temps après, les Danois d'Angleterre recommencèrent leurs incursions; Édouard les battit dans toutes les rencontres, et les contraignit à lui demander la paix, à condition qu'ils le reconnaîtraient pour leur souverain, comme ils avaient reconnu le roi son père, et que les Normands-Français repasseraient la mer.

ÉTHELRED, ROI D'ANGLETERRE.

Une année était à peine écoulée depuis le départ des Danois, lorsque tout-à-coup, traversant la mer, ils descendirent en Angleterre, et recommencèrent leurs brigandages accoutumés. Éthelred, qui était loin de s'attendre à cette invasion, et qui se reposait sur la foi du traité qu'il avait fait avec Suénon, leur roi, ne savait à quoi attribuer une rupture si prompte. Cependant, convaincu de l'arrivée des Barbares par l'alarme que leur présence répand dans ses États, il rassemble des troupes à la hâte, et équipe une flotte qu'il confie à deux évêques nommés Alstan et Æschewin, sous le commandement général du duc Alfric, homme d'une force extraordinaire et d'un courage éprouvé, mais dont la fidélité aurait dû lui être suspecte. Lorsque Alfric, en effet, fut à portée de la flotte danoise, et qu'il eut lui-même rangé la sienne en bataille, il marcha à l'ennemi, non pour le combattre, mais pour joindre ses forces aux siennes, et s'offrir comme auxiliaire dans la conquête du pays.

Cette perfidie découragea si fort les Anglais restés fidèles à leur roi, qu'ils prirent aussitôt la fuite, tandis que les Danois, au contraire, encouragés par ce renfort inattendu, fondirent sur l'Angleterre, qu'ils livrèrent au pillage. Partagés

en plusieurs bandes, les uns se jetèrent sur le Northumberland, où, plus occupés de vols et de dévastations qu'à se tenir sur leurs gardes contre un ennemi qu'ils regardaient comme vaincu par la seule crainte que lui inspirait leur audace, ils furent presque tous taillés en pièces par les paysans, qui s'attroupèrent simultanément et les surprirent dans le temps qu'ils y pensaient le moins; d'autres marchèrent contre Londres, et en firent le siége; mais la résistance des habitans les obligea bientôt de renoncer à leur entreprise: le plus grand nombre enfin, se dispersant de tous côtés, ravageait les campagnes, saccageait ce qu'il rencontrait, et portait le meurtre et l'incendie dans toutes les directions.

Consterné de tant de malheurs dont il ne pouvait arrêter le torrent, Éthelred songea à conjurer l'orage, à quelque prix que ce fût. Il envoya des ambassadeurs à l'armée danoise, et lui offrit un tribut annuel, si elle voulait cesser ses hostilités et repasser en Danemarck. Ces propositions furent acceptées, et, le traité signé, les Danois mirent à la voile; mais les rigueurs que Éthelred exerça envers ses sujets, lui aliénèrent tous les cœurs, et Suénon, connaissant les dispositions du peuple par les Anglais mécontens, crut l'occasion favorable pour s'emparer de l'Angleterre.

SUÉNON, ROI DE DANEMARCK.

Ce prince équipe une flotte nombreuse qu'il remplit de troupes de débarquement, et vient jeter l'ancre sur la côte orientale de la Grande-Bretagne. Instruit par ses espions que les Anglais ne font aucuns préparatifs de défense, il débarque, force quelques châteaux, brûle quelques villages, et passe au fil de l'épée tout ce qui ose lui résister. Pénétrant ensuite dans le Northumberland, il en soumet la population, et ces succès, il les obtient avec d'autant plus de facilité, que les habitans commençaient déjà à regarder les Danois, moins comme des ennemis que comme des compatriotes.

La Mercie tarda peu à éprouver le sort du Northumberland, et Suénon, poussant ses conquêtes, mit le siége devant Londres. Sachant que Éthelred, qui n'osait tenir la campagne, s'y était enfermé avec toutes ses troupes, il résolut d'emporter cette capitale; mais il trouva dans les assiégés une vigueur et une résistance à laquelle il ne s'était pas attendu. Combattant en désespérés, les Anglais firent de si vigoureuses sorties, que Suénon, plus d'une fois sur le point de tomber entre leurs mains, fit sonner la retraite, et se retira à Barthe.

L'occupation des pays d'Essex, de Sussex et de Kent dédommagea les Danois de l'échec qu'ils avaient reçu devant Londres, et Éthelred, pour assurer le salut du reste de l'Angleterre, leur fit offrir une nouvelle somme d'argent. Suénon l'accepta et ne fut pas long-temps à sortir de la Grande-Bretagne; mais il y laissa un grand nombre de troupes, de qui Éthelred fut encore obligé d'acheter la paix.

La tranquillité paraissait rétablie en Angleterre, et Éthelred avait pris ce temps pour épouser la princesse Emme, fille de Richard 1er, duc de Normandie; néanmoins le chagrin qu'il ressentait de voir la plus grande partie de ses États au pouvoir des Danois, l'ayant porté à une action aussi barbare que celle que nous allons raconter, la guerre recommença avec plus de fureur que jamais.

Éthelred avait secrètement ordonné d'égorger, la même nuit, sans distinction d'âge ni de sexe, les Danois qui se trouveraient dans les villes, bourgs et villages du royaume. On dit même qu'il ne s'en tint pas à ces ordres, mais qu'il convoqua à Oxford les chefs de la nation danoise, sous prétexte de traiter avec eux, et qu'il les fit tous assassiner. Un auteur ajoute que ce roi cruel, ayant commandé qu'on enterrât jusqu'à la ceinture les

femmes des anois qu'il avait fait massacrer, fit lâcher sur elles des dogues affamés, qui les dévorèrent, et que même les enfans à la mamelle furent brisés contre les murailles ou contre les portes des maisons.

Effrayé de l'horreur que lui inspirait sa propre conduite, et pour empêcher que ce massacre ne le rendît odieux à ses sujets, Éthelred publia un manifeste dans lequel il déclarait que la sévérité dont il avait usé envers les Danois était pour les punir d'une conspiration qu'ils tramaient de complicité avec leurs compatriotes, dans l'intention de se rendre maîtres absolus de l'île et d'en faire périr tous les habitans.

La sœur de Suénon avait d'abord été épargnée dans ce massacre universel, que rien ne saurait excuser, mais bientôt après Éthelred, ayant fait égorger les enfans de la princesse en sa présence, lui fit trancher la tête. Le monstre! il croyait par cette atroce exécution se procurer du repos et effrayer les Danois d'outre-mer; mais une politique aussi détestable produit rarement les effets que leurs auteurs s'en promettent, ou plutôt il arrive rarement qu'elle ne précipite leur ruine.

Richard, duc de Normandie, qu'avaient secouru les Danois, régnait paisiblement sur la France, lorsque ces derniers opérèrent une des-

cente en Angleterre. Le pays de Cornouailles fut le premier exposé à leur fureur. Toute la contrée fut ravagée, le Vessex envahi, Xester pris. Consternés et abattus par tant de revers, les Anglais offraient à peine l'ombre de la résistance, et les Danois, toujours vainqueurs, s'emparèrent de l'île de Wight, ainsi que des provinces de Kent et de Dorset, où ils établirent leurs magasins. La Grande-Bretagne se trouvait alors dans l'état le plus déplorable; les Danois étrangers ravageaient incessamment sa partie méridionale, tandis que celle du nord était habitée par des gens de la même nation. Réduit à la dernière extrémité, le faible Éthelred ne vit d'autre moyen de parer à de plus grands malheurs, que de payer aux Danois trente mille livres anglaises; et ces derniers, contens de cet accord, cessèrent de piller et se rembarquèrent.

Cependant la nouvelle du massacre des Danois ordonné par Éthelred était parvenue à Suénon. Le récit que lui firent quelques-uns de ses sujets échappés à la catastrophe, des cruautés exercées contre ceux de sa nation par les Anglais, aurait suffi pour lui faire prendre des résolutions funestes à l'Angleterre; mais quand il apprit la mort de sa sœur, et la manière indigne dont on l'avait traitée, il entra dans une espèce de fureur, et,

tout contribuant alors à l'exciter à la vengeance, il jura de ne prendre aucun repos jusqu'à ce qu'il eût eu raison d'un si sanglant outrage.

Ce ne fut donc plus seulement pour piller la Grande-Bretagne qu'il voulut y descendre, mais bien pour y porter l'incendie, la destruction et la mort. Prévoyant toutefois que Éthelred aurait pris toutes les précautions nécessaires pour lui en disputer l'entrée, il ne mit à la voile que quand il se fut assuré, par avance, du lieu où il pourrait faire débarquer ses troupes en sûreté.

Le pays de Cornouailles était alors gouverné par un comte normand, nommé Hugon, que la Reine avait fait placer dans ce poste, comme un homme en qui le Roi pouvait avoir la plus entière confiance. Ce fut à ce gouverneur que Suénon dépêcha un émissaire chargé de le mettre dans ses intérêts, et de lui offrir une récompense proportionnée au service qu'il en attendait. Hugon se laissa corrompre, promit de recevoir la flotte danoise dans les ports de son gouvernement, et de n'opposer aucune résistance au débarquement des troupes. Félonie infâme! si les chefs des états souffraient seuls des suites d'une pareille turpitude, ces actes passeraient inaperçus dans la société; mais les peuples! les peuples!

sont-ils donc sur la terre pour payer de leur sang les folies des rois (*)?

Sûr de n'être point contrarié dans son entreprise, Suénon rassemble trois cents vaisseaux, pénètre, à la tête d'une nombreuse armée, dans le pays de Cornouailles, et marche vers Excéter, qui, pris au dépourvu, ne se défend pas. La population de cette ville, que les flammes dévorent, est massacrée, et partout où Suénon porte et ses armes et la terreur de son nom, il songe moins à faire des conquêtes qu'à se venger du meurtre de sa sœur.

Ayant appris qu'Alfric, duc de Mercie, marchait contre lui avec une puissante armée, et dans l'intention de lui livrer bataille, Suénon résolut de lui épargner la moitié du chemin. Éthelred avait été assez imprudent pour confier le commandement de ses troupes à un seigneur que, par pur effet de ses caprices habituels, il avait autrefois banni du royaume, et au fils duquel il avait fait crever les yeux.

Cet attentat contre son propre sang vit encore dans le cœur du duc de Mercie, et ce n'est pas sans éprouver un vif sentiment de joie, qu'il voit se présenter une occasion favorable à la vengeance qu'il médite depuis long-temps. Aussi, à

(*) Quidquid delirant reges, plectuntur Achivi.
HORAT.

peine arrivé devant l'ennemi, et presque à la portée du trait, il feint tout-à-coup une violente maladie, qui lui fournit un prétexte pour se retirer, et il opère sa retraite avec tant de confusion, et une telle absence d'ordre aux ailes et au centre, qu'il est facile aux Danois de mettre son armée dans une déroute complète (*). Suénon, après cette victoire, qui ne fut pas même un combat (**), s'empara encore de diverses places où il fit un butin considérable; mais n'ayant pas l'intention de les garder, il y mit le feu, et retourna passer l'hiver en Danemarck.

De retour en Angleterre au printemps suivant, ce même prince descendit dans l'Estanglie, et, s'étant rendu maître de Norwich, il n'y laissa pas une maison qui ne fût réduite en cendres.

Hors d'état de pouvoir résister au monarque danois, Ulfikelet, gouverneur d'Estanglie, voulant sauver le reste de son gouvernement, lui donna une forte somme d'argent; Suénon la re-

(*) Voilà un trait de vengeance personnelle, aux dépens des peuples, qui fait honte à l'espèce humaine. C'était, dira-t-on, dans des temps de barbarie : soit; mais au dix-neuvième siècle, qui a pu porter à imiter une pareille conduite un général qui, entre mille, était un de ceux qui avaient le mieux mérité de la patrie?

(**) Nec illud prælium fuit. Tit. Liv.

çut, rompit le traité, et alla surprendre Thelford, ville alors considérable, et lui fit éprouver le désastre dont naguère il avait frappé Norwich. Justement indigné de cette insigne mauvaise foi, Ulfikelet leva des troupes, et fut se placer entre l'armée et les vaisseaux danois; mais Suénon, voyant que l'intention du gouverneur était de couper sa retraite, revint sur ses pas, lui livra bataille, et remporta sur lui une victoire signalée.

La famine qui suivit cette sanglante affaire, dans laquelle, de part et d'autre, la perte fut très-grande, aurait achevé de mettre le comble à tous les malheurs de l'Angleterre si elle n'eût pas forcé Suénon, qui manquait de vivres, à quitter l'île pour retourner dans son royaume, chargé d'un butin immense et de sommes considérables.

Suénon avait quitté la Grande-Bretagne, la famine ne se faisait plus sentir, et les Anglais avaient l'espoir de jouir enfin de quelque tranquillité, lorsqu'ils virent arriver une autre flotte danoise à Sandwich, dans la province de Kent. Éthelred leva d'abord une armée pour s'opposer aux progrès de ces nouveaux ennemis, mais, après quelques excursions dans le pays, ils s'étaient retirés dans la petite île de Thanet, position qui les rendait inexpugnables; ils savaient aussi que l'armée anglaise, toute composée de volontaires qui ser-

vaient à leurs frais, tarderait peu à se séparer: c'est ce qui arriva. Aux approches de l'hiver, les milices se dispersèrent, et il fut impossible au Roi de les retenir plus long-temps sous les armes. Les Danois alors, sortant de l'île qu'ils occupaient, recommencèrent leurs courses dans le pays de Kent et dans les provinces limitrophes, assurés qu'ils étaient que Éthelred n'avait pas de troupes à leur opposer. Ce prince, en effet, pour prévenir de plus grands malheurs, eut recours au moyen ordinaire, l'argent, et, une somme de trente mille livres reçue, l'ennemi mit à la voile et regagna ses ports.

Profitant des troubles qui régnaient en Angleterre, les Danois revinrent avec deux flottes et deux armées, l'une dans un port d'Estanglie, conduite par Turkil, l'autre à l'île de Tanet, commandée par Heming et d'Anlaff. Les troupes que ces chefs avaient amenées opérèrent leur jonction dans le pays de Kent, et, après avoir pillé la campagne, elles mirent le siége devant Cantorbéry. Cette ville serait infailliblement tombée en leur pouvoir, si les habitans n'avaient pas prévenu sa ruine en leur donnant trois mille livres sterling. Les Danois se rendirent ensuite dans l'île de Wigth, où Suénon était arrivé avec une flotte et une autre armée qui avait déjà dé-

solé les côtes de Sussex et les environs de Southampton.

Voyant que ses sujets, épuisés par la rapacité des Danois, étaient réduits à la plus affreuse misère; qu'il n'y avait aucun moyen d'apaiser cette nation animée de la fureur qu'inspire une injure reçue, et qu'on ne pouvait plus compter sur la foi d'aucun traité, Éthelred prit enfin une résolution vigoureuse, et finit comme il aurait dû commencer, ce qui arrive toujours, par crainte, aux princes qui ont négligé l'art si facile pour eux de se faire aimer de leurs peuples.

L'ordre est donné dans toutes les provinces du royaume d'appeler à l'instant, et en masse, les citoyens aux armes, pour chasser, jusqu'au dernier, les Danois de l'Angleterre. Tous se lèvent, s'arment, marchent au rendez-vous, et les Écossais eux-mêmes, indignés des cruautés de Suénon, viennent, sans en être requis, se joindre à cette levée extraordinaire de boucliers, et bravent les menaces du roi de Danemarck.

Lorsque ces troupes se furent réunies en un seul corps d'armée, Éthelred mit des garnisons dans toutes les places voisines des côtes, et s'avança contre les Danois, décidé à leur livrer bataille; mais ces derniers, dans l'espoir que cette multitude se dissiperait d'elle-même si ses forces

restaient inertes et inoccupées, s'étudièrent à éviter sa rencontre, et continuèrent néanmoins leurs ravages, tantôt dans un lieu, tantot dans un autre, suivant que l'occasion s'en présentait.

Les ayant vus s'engager assez avant dans le pays, Éthelred trouva cependant un jour le moyen de les couper, et se posta de manière à ce que les Danois, chargés de butin, ne pouvaient regagner leurs bords sans en venir à un engagement sérieux, qui devait leur être funeste; enfin c'en était fait de ces pirates, et les Anglais pouvaient concevoir les plus hautes espérances de succès, si Éthelred n'avait pas eu pour les conseils de son gendre Stréon une aveuglè condescendance.

Ce Stréon était un ambitieux qui avait épousé Adjithide, fille d'Éthelred, et qui sut le mieux pratiquer cette lâche maxime, « qu'il importe peu que ce soit par la valeur ou par le crime qu'on vienne à bout de ses desseins (*). » Nous le verrons en effet dans la suite, tantôt traître à sa patrie, tantôt aux Danois, suivant ses divers intérêts. Gagné sans doute par les étrangers, Stréon conseilla à son beau-père de les laisser passer librement, et de ne pas s'exposer à les

(*) . . . . . Dolus, an virtus, quis in hoste requirat?

VIRG.

combattre, parce qu'il y avait tout à craindre de troupes réduites au désespoir. Ainsi, par suite de ce perfide avis, les Danois, sans être inquiétés, regagnèrent leurs vaisseaux, avec l'argent qu'on leur avait donné et le butin qu'ils avaient fait, et ils s'embarquèrent, non pour s'éloigner de la Grande-Bretagne, mais pour mettre leurs trésors en sûreté, et recommencer leurs brigandages. En effet, ils remontèrent la Tamise, descendant alternativement sur l'une et l'autre rive, pillant et saccageant les habitations, et poussant même l'audace jusqu'à essayer, à plusieurs reprises, de se rendre maîtres de Londres.

Sur ces entrefaites, Ulfkatel, duc d'Estanglie, ayant voulu, pour sauver son pays, tenter la fortune d'un combat, eut le malheur d'être vaincu, et sa défaite laissa l'ennemi maître de son gouvernement, qu'il avait voulu défendre. Les Danois jusque alors avaient manqué de cavalerie, mais dès qu'ils occupèrent le duché d'Estanglie, pays abondant en chevaux, ils montèrent une partie de leurs troupes, et s'en servirent pour pousser leurs conquêtes.

Pendant que Éthelred, qui n'osait et ne pouvait plus paraître en rase campagne, se tenait enfermé dans Londres, les Danois subjuguaient les provinces d'Essex, de Herreford, de Buckingham,

d'Oxford, de Bethford, de Midlessex, de Cambridge, de Huntington, de Northampton, de Kent, de Surrey, de Sussex, de Wilt et de Dewon. Les deux seules villes de Londres et de Cantorbéry reconnaissaient encore l'autorité royale; mais les Danois ayant attaqué la dernière de ces places, la prirent, la pillèrent et la réduisirent en cendres. L'archevêque Elphégus, ayant été fait prisonnier, fut assommé par ces barbares, qui traitèrent avec la même cruauté les moines de Saint-Augustin, dont ils mirent à mort neuf sur dix.

L'Angleterre était réduite à l'état le plus déplorable; c'en était fait du royaume, lorsque les grands de l'État s'assemblèrent à Londres, auprès d'Éthelred, pour aviser aux moyens d'arrêter le fléau. Le remède le plus prompt, comme le plus efficace, fut de donner de l'argent aux étrangers pour les engager à remonter sur leur flotte. Quarante-huit mille livres sterling leur furent comptées, et, les ayant reçues, ils partirent avec le butin qu'ils avaient fait.

Quoique la retraite des Danois eût coûté cher à la Grande-Bretagne, le peuple se trouvait encore trop heureux de se voir délivré de ces barbares; toutefois c'était bien en vain qu'il espérait pouvoir réparer par la paix les maux que la guerre avait causés, et il commençait à peine à

jouir de quelque repos, lorsqu'il apprit que Suénon, à la tête d'une puissante armée, venait de faire une nouvelle descente dans l'Humber, et menaçait le royaume d'une entière destruction.

Trouvant la contrée dégarnie de troupes et hors d'état de se défendre, le monarque danois s'empara sans peine du Northumberland, de l'Estanglie et de toutes les provinces situées au nord de Watling-strect; mais ces conquêtes étaient loin de suffire à son ambition. Sa sœur tombée sous la hache des bourreaux fatiguait incessamment sa mémoire, et son cœur ulcéré ne respirait que la vengeance et l'anéantissement du royaume d'Éthelred.

Après avoir reçu des ôtages des principales villes dont il s'était rendu maître, Suénon laissa à Canut le commandement des provinces nouvellement soumises, et, de là, s'avançant dans la Mercie méridionale, il se présenta devant Londres, où le roi d'Angleterre s'était renfermé. Quoiqu'il n'eût pas fait les préparatifs nécessaires pour un siége de cette importance, il espérait que les habitans, intimidés par ses menaces, lui ouvriraient leurs portes; mais les trouvant inaccessibles à la crainte, il se désista de son entreprise, et, en se retirant, il ravagea les provinces occidentales du Wessex, où il ne trouva rien qui s'opposât à ses armes.

Cependant, décidé à s'emparer de Londres à quelque prix que ce fût, Suénon prit la résolution de l'assiéger de nouveau, et il allait mettre son projet à exécution, lorsqu'il apprit qu'Éthelred avait fui de sa capitale. Ce prince, en effet, redoutant par-dessus tout de tomber au pouvoir d'un ennemi qu'il avait si cruellement outragé par le lâche et inutile assassinat dè sa sœur et de ses enfans, s'était retiré en Normandie avec toute sa famille. Libres désormais, et dégagés de la nécessité de soutenir un prince qui les avait abandonnés, les Anglais se soumirent au monarque danois, qui, d'un consentement unanime, fut reconnu roi de la Grande-Bretagne.

CANUT, ROI D'ANGLETERRE.

Le règne de Suénon fut de courte durée : solennellement proclamé par les Danois, son fils, Canut, lui succède au trône d'Angleterre, et tandis que, rappelé par ses anciens sujets, Éthelred ressaisit d'une main débile son sceptre délaissé, écrase le peuple d'impôts, et fait mourir un grand nombre de nobles, dont il confisque les biens à son profit, Canut confie le commandement de son armée à d'habiles généraux, passe en Danemarck, équipe une flotte considérable,

lève de nouvelles milices, débarque à Sandwich, et opère sa jonction avec les troupes qui l'attendent dans la Grande-Bretagne.

EDMOND, ROI D'ANGLETERRE.

Tout-à-coup la mort d'Éthelred vint changer la face des affaires, et Edmond, son fils, surnommé *Côte de fer*, saisit les rênes du gouvernement. L'Angleterre était alors en proie aux incursions de Cánut, souverain du Danemarck. Le nouveau roi prit les armes, se rendit maître d'abord de Glocester et de Bristol, et battit l'ennemi. Il chassa ensuite Canut de devant Londres, qu'il assiégeait, et gagna deux sanglantes batailles; mais, ayant laissé aux Danois le temps de se remettre, il perdit sa capitale, et fut défait en plusieurs rencontres. Touché des malheurs de son peuple, il voulut l'épargner, et ne plus l'exposer à verser son sang au milieu des hasards de la guerre. Un héraut porta un cartel à Canut, qui accepta le défi. Tous deux dignes du trône, puisque tous deux exposèrent leur vie pour le salut de leurs sujets, ces princes se battirent vaillamment, et à armes égales. Le partage du royaume termina ce différend, mais Edmond ne jouit pas long-temps de la paix que son courage venait de

conquérir, car son indigne beau-frère, ce Stréon, dont nous avons déjà parlé, le fit assassiner par ses propres domestiques, et ce fut alors que Canut fut reconnu pour seul roi d'Angleterre, au préjudice des enfans du dernier monarque.

CANUT (HARDI), ROI D'ANGLETERRE.

Harald, roi d'Angleterre, avait cessé de vivre lorsque Canut se présenta devant cette île et y fit une descente. Les Danois et les Anglais le reçurent avec des transports de joie difficiles à décrire; mais bientôt sa conduite démentit les espérances que l'on avait conçues, et une taxe exorbitante qu'il imposa aux peuples pour payer sa flotte de quarante vaisseaux qu'il voulait renvoyer, indisposa ses sujets contre lui. Le mécontentement devint général, et il mourut de la mort des rois qui meurent subitement.

A quelque temps de là, des pirates danois mirent pied à terre dans la Grande-Bretagne. Ils avaient à leurs ordres vingt-cinq vaisseaux et une armée. Débarqués inopinément au port de Sandwick, ils y firent un butin considérable, et allèrent ensuite piller les côtes d'Essex, d'où ils enlevèrent un grand nombre d'habitans de tout sexe et de toute condition. Mais les généraux

d'Édouard, Quodwin, Siward et Leoffrick, prirent des mesures si justes, que les Danois épouvantés se retirèrent avec précipitation, et furent exercer ailleurs leurs pirateries et leurs brigandages.

Harold, roi d'Angleterre.

Édouard avait à peine rendu le dernier soupir, que Harold fut proclamé roi d'Angleterre, au préjudice de Guillaume, duc de Normandie, à qui la couronne appartenait, en vertu d'un testament annulé par les États du royaume; instruit de cette décision, le duc de Normandie se proposa aussitôt de détrôner son compétiteur, qui lui avait juré, sous la foi du serment, de ne jamais prétendre à la couronne de la Grande-Bretagne.

Cependant Harold, ayant appris qu'une tempête avait anéanti la flotte de Guillaume, crut inutile de conserver des bâtimens à la mer et une armée sur pied. Il venait même de la licencier, lorsqu'il reçut la nouvelle que le roi de Norwége, accompagné du comte Toston, était entré dans la Thine avec une flotte de cinq cents voiles.

Surpris de cette invasion qu'il n'avait pas prévue, Harold rassembla promptement son armée,

qui commençait déjà à se disperser; mais avant qu'elle fût en état de marcher à l'ennemi, les Norwégiens avaient déjà fait de grands progrès dans les terres. D'abord ils saccagèrent plusieurs provinces; remontant ensuite sur leurs bords, ils débarquèrent du côté du Northumberland, ravagèrent le pays, et y exercèrent toutes sortes de cruautés. C'est en vain que Morkard et Edwin, qui se trouvaient sur les lieux, voulurent opposer de la résistance, aidés qu'ils étaient de quelques troupes levées à la hâte; ils furent si maltraités, que leur armée, à quelques hommes près échappés par hasard, fut entièrement détruite.

Ivres de ce succès, les Norwégiens s'avancèrent ensuite vers Yorck, en firent le siége, et s'en emparèrent facilement. Dépourvue de tout ce qui était nécessaire à sa défense, cette ville préféra une capitulation au malheur d'être totalement ruinée par ces étrangers.

Les choses étaient en cet état, lorsque Harold, qui connaît l'imminence du danger dont il peut devenir la victime, rassemble toutes ses forces, et fond sur les Norwégiens avec tant d'impétuosité, qu'il remporte sur eux une victoire complète.

Jamais la Grande-Bretagne n'avait vu sur son territoire deux armées si considérables en venir aux mains: elles étaient de soixante mille hommes

chacune. Le combat fut sanglant et la mêlée affreuse; de part et d'autre furent déployées toutes les ressources de la tactique militaire. Le bonheur d'Harold égala sa bravoure; toutefois, ce même bonheur tardera peu à l'abandonner dans sa lutte contre le duc de Normandie, car, encore quelques heures, et il aura perdu dans une seule journée une bataille, un royaume et la vie.

GUILLAUME, DUC DE NORMANDIE.

Pendant que Harold s'occupait, dans le nord de ses états, à réparer le désordre causé par l'invasion du roi de Norwége, Guillaume disposait tout pour conquérir (*) sa couronne, celle d'An-

(*) Les contemporains ne donnent à Guillaume que le surnom de *Bâtard*, et il le prend lui-même dans quelques actes. On ne lui donna point de son temps le nom de *conquérant*. Il est prouvé que dans le latin du temps *conquestor* ou *conquisitor* signifiaient l'homme qui *acquiert*, par opposition à l'homme qui *hérite*. Cette distinction avait été conservée dans la coutume de Normandie. Les biens dont on héritait s'appelaient *propres;* ceux qu'on achetait s'appelaient *conquêts*. Le mot *conquestus*, dans la langue diplomatique des actes, ne doit s'entendre que de l'année où la chose possédée a été acquise. Plusieurs rois d'Angleterre ont daté leurs actes de la première, deuxième et troisième année de la conquête, c'est-à-dire de l'année où eux-mêmes étaient montés sur le trône.

Biograp. Univers.

gleterre, et y faire une descente, quoiqu'il n'eût pour lui que le testament vrai ou supposé d'Édouard le Saint, mort sans enfans.

Guillaume manquait d'argent, et, au moment où il allait tenter l'entreprise, le duc de Bretagne lui déclara la guerre, comme ayant sur la Normandie, par sa mère, fille de Robert le Diable, plus de droit que le bâtard de ce dernier duc. Les seigneurs normands ne voyaient pas de bon œil le projet contre l'Angleterre. Guillaume leur demandait de l'argent : s'il échouait, ils craignaient de rester dépouillés et appauvris ; s'il réussissait, leur pays pouvait devenir une province d'Angleterre. Ils le refusèrent donc unanimement dans une assemblée générale qu'il avait convoquée.

L'adroit Guillaume ne se désespère pas. Il prend chacun à part, le flatte, le sollicite. Tel qui n'aurait rien donné, se sentant appuyé des autres, seul vis-à-vis d'un prince qui pouvait un jour se rappeler son refus, ouvrait sa bourse, vendait ses meubles, engageait ses terres, levait pour lui des soldats, et construisait des vaisseaux (*). Il ne s'en tint pas aux Normands ; il

(*) Quoique la différence soit immense entre les barques non pontées du temps de Guillaume et les vaisseaux d'au-

empruntait de tous côtés, et à gros intérêts, qu'il hypothéquait sur les biens qu'il donnerait à ses prêteurs quand il serait maître de l'Angleterre.

Il avait plus d'une manière pour parvenir à son but; s'il marchandait avec quelques-uns, avec d'autres il affectait un procédé noble et désintéressé. Par exemple, à Baudouin, régent de France, comte de Flandre, et un peu son parent, il envoie un blanc-seing, avec prière de le remplir de la somme et de l'intérêt qu'il voudra. On dit que le Flamand s'appliqua trois cents marcs d'argent de rente, dont les fonds furent fournis en bâtimens de transport, en munitions et en soldats, qu'il leva autant et peut-être plus en France qu'en Flandre. On ajoute encore que, pendant ces préparatifs hostiles, le duc de Bretagne, qui inquiétait le Normand, mourut, et si à propos, qu'on l'a cru empoisonné.

L'expédition de Guillaume devient le rendez-vous des braves; tous y accourent : les comtes d'Anjou, de Poitou, de Ponthieu, de Bourgogne, vassaux de la France, y mènent leurs chevaliers et leur milice; les fils même du dernier duc de

jourd'hui, nous nous servirons indifféremment, et comme synonymes, jusqu'à l'invention de la boussole, des mots de *barques, galères, bâtimens, navires, vaisseaux*, etc.

Bretagne en veulent partager l'honneur. Le politique Guillaume gagne le pape, qui excommunie d'avance ceux qui oseraient s'opposer à la justice de ses prétentions (*).

Un vaste camp est tracé auprès de Saint-Valery, à l'embouchure de la Somme. C'est là que le duc de Normandie donne à ses propres soldats l'ordre de se rendre, et qu'il marque les postes destinés aux troupes des différentes puissances qui viennent le rejoindre en qualité d'auxiliaires.

On apportait dans ce camp des vivres en abondance, et Guillaume y avait établi un si bon ordre parmi les gens de guerre, qu'il ressemblait plutôt à une ville policée qu'à un lieu destiné au bruit et au tumulte des armes. Chaque peuple occupa la place qu'on lui avait marquée. Le comte de Ponthieu arriva le premier avec cinq cents hommes d'élite; le comte Hugues, général des Allemands, y mena trois mille hommes choisis; Alains de Bretagne, Bertrand de Dinan, et Amauri, vicomte de Thouars, y conduisirent les

(*) Faut-il qu'à la honte de Rome, cette conduite d'un pape, du chef de l'Église, rappelle ce mot de Jugurtha: *Urbem venalem, et maturè perituram, si emptorem invenerit!* « Cité vénale! tu périrais bientôt, si tu trouvais un acheteur! »

SALLUSTE, traduction de C. L. MOLLEVAUT.

troupes bretonnes et poitevines : sous eux étaient le vicomte de Léon, les seigneurs de Vitré, de Château-Giron, de Goël, de Lohéac; les Angevins, les Flamands, les Manceaux, les Boulonnais, que commandait leur comte; les Tourangeaux et les Nivernais vinrent successivement grossir l'armée du duc, qui comptait dans ses rangs plus de quatre mille gentilshommes dévoués à sa cause, et parmi eux plus de deux cents seigneurs des premières familles du royaume, tels que les comtes de Bayeux, de Mortain, de Beaumont, de Montfort, de Tougues, d'Avranches, d'Estouteville, de Senlis, de Jouy, de Longueville, d'Eu, de Gournay, de Harcourt, d'Évreux, d'Aumale, et le vicomte de Coutance, dont le grand âge était de près de quatre-vingts ans.

Tous les vaisseaux qui doivent composer la flotte ont mouillé près de Saint-Valery; onze cents bâtimens sont à l'ancre, et n'attendent pour mettre à la voile que ceux qui doivent les monter, et un vent favorable. On a chargé sur les trois plus grands les poutres détachées dont se composent trois forts en bois, que Guillaume a fait construire. On règle ce que chaque navire peut porter d'hommes, de chevaux et de munitions : le partage s'en fait avec la plus rigoureuse égalité.

La revue générale que fit le duc de Normandie

de toutes les troupes réunies donna un total de soixante-sept mille combattans, et de près de deux cent mille, tant valets qu'ouvriers et pourvoyeurs; troupe inutile et même embarrassante un jour de bataille, mais dont le nombre pouvait imposer à l'ennemi au moment de la descente.

Le jour de l'embarquement est arrêté. La joie et l'espérance brillent du plus vif éclat sur le visage de Guillaume. Toutefois, il n'est pas sans inquiétude, incertain qu'il est, quoiqu'il se le persuade, que le roi de Norwége, pour opérer une diversion en sa faveur, soit descendu sur les côtes de l'Angleterre. Cependant, vainqueur dans un premier combat livré au nord de la Grande-Bretagne, le roi de Norwége et le comte de Northumbre s'étaient présentés devant Yorck, avaient emporté cette place d'assaut, et s'apprêtaient à poursuivre leurs succès, lorsque la mort les frappa tous deux dans une bataille que leur livra Harold avec des forces supérieures.

Guillaume attendait depuis huit jours au port de Saint-Valery un vent favorable pour le départ de sa flotte. Ce vent si désiré s'élève et enfle toutes les voiles. Spectacle magnifique, que nulle expression ne peut rendre, et qu'il faut avoir vu pour s'en faire une idée! Onze cents embarcations de

tout rang couvrent la mer, et touchent au même instant la côte de Pevensey.

Suivi de vingt chevaliers, le duc de Normandie saute le premier à terre, et tombe sur les mains. « Bon! dit Guillaume, je prends possession de l'Angleterre (*). » Si la chose est vraie, c'est un trait de présence d'esprit comparable à ceux d'Épaminondas, de Scipion, de César, de Caton, et de quelques autres héros dont l'intrépidité savait expliquer ou braver les augures.

L'armée débarqua en bon ordre, d'abord les archers, ensuite les hommes d'armes. Le duc les rangeait en bataille à mesure qu'ils quittaient les vaisseaux, et ses yeux brillaient d'un feu qui animait les plus timides. Il mangea au centre de l'armée, et voulut qu'elle mangeât en même temps

(*) Un chevalier normand, interprétant la pensée de son souverain, courut à la couverture d'une maison voisine, en prit une poignée de chaume, et, la présentant au duc: « Sire, lui dit-il, je vous ensaisine du royaume d'Angleterre. » En pareille occurrence, un gascon, certes, n'eût pas mieux fait.

Qu'on nous permette, à propos de présence d'esprit, de citer le trait suivant: M. de Malesherbes, prêt à monter dans la fatale charrette, à une époque d'exécrable mémoire, heurta son pied contre une pierre: « Ceci est de mauvais augure, dit-il, un Romain rentrerait. »

que lui. Le lendemain, on débarqua les vivres, les munitions de guerre et les trois forts en bois, dont il était temps de se servir. Ce fut alors que Guillaume incendia ses vaisseaux, et mit ainsi les siens dans l'alternative de la mort ou de la victoire (*).

S'étant assuré de Pevensey, où il fit placer un de ses trois forts, Guillaume marcha sur Hastings, dont il s'empara. Le second fort fut élevé dans cet endroit, et l'on monta le troisième entre les deux autres, pour défendre et protéger les communications.

Ne voulant pas s'engager témérairement dans le pays, le duc laisse reposer son armée, afin de pouvoir mieux observer les mouvemens de l'ennemi. Il publie deux manifestes, dans lesquels il proteste de la justice de sa cause, et, suivant l'usage, traite d'usurpateur et de parjure son compétiteur au trône. Il assure les peuples de la Grande-Bretagne qu'il vient les visiter en roi et en ami; que son cœur est rempli pour eux de tendresse et de bonté, et qu'il les prie instamment

(*) Anquetil. Rapin Thoyras dit au contraire qu'on est obligé d'avouer que le plus grand nombre des auteurs, ceux même qui paraissent être de la meilleure foi, ne font point mention de cet événement plus digne d'un furieux et d'un désespéré, que d'un prince sage et expérimenté.

de ne pas le forcer à tourner contre ses sujets, dont il veut faire le bonheur, des armes destinées à punir un traître.

Guillaume joignait les effets à ces magnifiques paroles : l'armée était soumise à la plus sévère discipline ; les soldats ne s'écartaient point pour piller ; et cependant, malgré cette sage et irréprochable conduite, tous fuyaient devant cette même armée, tous restaient attachés aux intérêts d'Harold, ministre tout-puissant sous les derniers rois.

Ce prince ramenait vers Londres les troupes victorieuses du roi de Norwége et du comte de Northumbre, lorsqu'un courrier de la reine, sa femme, lui apprit la descente du duc de Normandie. « J'aurais bien su l'empêcher, si je l'avais prévue, » dit-il aux seigneurs qui l'entouraient. Cachant ensuite sa surprise sous un extérieur tranquille et assuré, il hâta la marche de son armée, et donna des ordres pour en augmenter et en remplir les cadres. Arrivé à Londres, il y trouva un moine de Fécamp, qui venait le sommer, de la part du duc de Normandie, de descendre du trône qu'il occupait, et de le restituer à son légitime maître.

Indigné, Harold traita ce moine outrageusement, et envoya un héraut commander au duc

de sortir de ses États, sinon, qu'il l'attendrait dans la plaine d'Hastings, et qu'il irait l'y combattre le samedi, 14 octobre (1). Transporté de joie à cette nouvelle qui le flattait tant, Guillaume accepta le défi, et renvoya le héraut gratifié d'un cheval, d'une robe et de vingt florins d'or.

Cependant l'armée d'Harold se grossissait incessamment d'un nombre prodigieux de soldats, que l'amour de la gloire et de la patrie, ou l'espoir des récompenses attiraient au camp des Anglais. Harold en fit la revue, et trouva qu'il pouvait disposer de quatre-vingt mille combattans, qu'il dirigea sur Hastings.

De retour à Londres pour prendre congé de sa famille, Harold fut péniblemeut ému en voyant la reine son épouse, sa propre mère, et le dernier de ses frères, qu'il avait créé duc d'Yorck, chercher à le détourner de la résolution qu'il avait prise de combattre. Tous ensemble lui remontraient « que son armée était encore fatiguée de la dernière campagne, et de la longue marche qu'elle avait été obligée de faire depuis cette époque; que les troupes de Guillaume, au contraire, étaient reposées, et désiraient ardemment une bataille qui seule pouvait les tirer du danger

(1) Rapin Thoyras.

auquel elles étaient venues s'exposer; que maître d'un royaume florissant où il était adoré, où ses ennemis n'avaient aucune intelligence, il pouvait les faire périr sans rien hasarder; qu'il n'avait pour cela qu'à leur couper les vivres, élever des retranchemens, creuser des fossés, planter des palissades, et abandonner le reste à la rigueur de la saison; enfin, qu'il n'avait rien à espérer du gain de la bataille, et qu'en la perdant il exposait sa réputation, sa couronne et sa vie.»

Harold, de son côté, ne pouvait souffrir que son royaume demeurât plus long-temps exposé à la cupidité des étrangers; il croyait devoir à l'amour de ses peuples et à sa propre gloire une affaire décisive, qui les délivrerait d'un péril si pressant. Plein encore du souvenir de sa dernière victoire, il pensait que ses soldats avaient la même ardeur; il attendait tout de leur courage et de leur nombre; il savait que l'armée ennemie était pourvue de plus de vivres qu'elle ne pouvait en consommer en six mois; il ne voulait pas lui donner le temps de se fortifier, ou de faire des progrès dans le pays; il avait même à redouter l'inconstance des Anglais, que la plume vénale d'écrivains éhontés et sans pudeur n'avait pas encore dotés d'un esprit national; enfin, il brû-

lait du désir de combattre Guillaume et de le chasser de ses états (*).

Les princesses et le duc d'Yorck n'ayant pu parvenir à le détourner de son dessein, voulurent au moins l'empêcher de se trouver à la bataille, qu'on était sur le point de livrer; ce fut inutilement. Harold demeura inébranlable à tout ce qu'on put lui dire, et persista dans la résolution qu'il avait prise de combattre en personne dans la plaine d'Hastings.

« Je veux partager avec les miens la gloire et le danger, dit-il; mon absence du champ d'honneur serait capable de les intimider : marchant à leur tête, ils suivront mon exemple, et la victoire est à nous. » Ainsi, rien ne put le retenir, ni les prières de la jeune reine, qu'il aimait tendrement, ni les larmes de sa mère, dont même, assure-t-on (1), il se débarrassa avec violence.

Harold monta à cheval au milieu de la nuit, et courut, avec son frère, rejoindre l'armée dans le Nelsa, d'où il la conduisit en bon ordre à la plaine d'Hastings. Étant allé reconnaître le camp

(*) Rapin Thoyras. Le duc de Normandie n'avait donc pas incendié sa flotte, probablement retournée à Saint-Valery, ou restée à l'ancre sur la côte de Pevensey.

(1) Rapin Thoyras.

de Guillaume, il rentra dans le sien, impassible sur le nombre des ennemis, le fit entourer de palissades et de fossés, et attendit impatiemment le lendemain 14 octobre, jour d'autant plus remarquable pour lui, que c'était le jour anniversaire de sa naissance, et qu'il était arrêté dans les décrets éternels que ce serait celui de sa mort.

Cependant le duc de Normandie n'était pas sans inquiétude; il touchait à l'instant désiré qui devait décider de sa fortune et de sa vie; les forces de l'Angleterre réunies contre lui, et commandées par un chef habile, qui naguère les avait fait vaincre et triompher de l'ennemi, tout concourait à lui faire craindre que ses espérances ne fussent trompées. Harold, au contraire, avait pour ressources un royaume entier soumis à ses lois : ainsi pour Guillaume, nul milieu entre la victoire et la mort. Agité de ces diverses pensées, le duc de Normandie eut une seconde fois recours à la négociation; il s'avança presque jusqu'aux portes du camp des Anglais, et demanda à parler à leur roi. Harold refusa l'entrevue, ne voulant point s'aboucher, sans doute, avec un prince dont la présence aurait éveillé le remords dans son âme, et lui aurait peut-être fait quelque reproche secret. Tranchons le mot, tous deux n'avaient aucun droit légitime au trône d'Angle-

terre; tous deux étaient usurpateurs, et c'était pour des intérêts qui n'étaient point ceux du véritable sang royal, que la nation anglaise allait exposer la fortune et la vie de ses enfans.

Le refus d'une conférence n'arrête point Guillaume; il envoie de nouveau à Harold le moine de Fécamp dont nous avons déjà parlé, avec ordre de proposer ou le partage du royaume entre les deux compétiteurs, et l'offre du Northumbre en souveraineté pour Harold, ou le royaume en entier, à condition qu'il en rendra hommage au duc de Normandie, et qu'il épousera la princesse sa fille, après avoir préalablement répudié la reine Edgive. Ces deux propositions furent rejetées avec mépris, et Guillaume, croyant n'avoir plus rien à se reprocher, rentra dans son camp et donna ses derniers ordres pour la bataille.

BATAILLE D'HASTINGS.

Le duc de Normandie partage ses troupes en trois corps. L'aile droite se compose de Bretons, d'Angevins, de Percherons et de Manceaux; Alains, prince de Bretagne, les commande; ses lieutenans généraux sont les comtes de Breteuil et de Mongomery. Les Allemands, les Poitevins et les Gascons forment l'aile gauche, et

ont pour chef le comte Hugues. Guillaume s'est réservé le centre, et c'est de ce poste d'honneur, qu'occupent les Normands, que nous allons le voir, entouré d'une noblesse nombreuse, porter la terreur et la mort dans les rangs anglais. On place les archers en avant des corps; tous connaissent leur poste et l'endroit qu'ils doivent attaquer.

Le roi d'Angleterre ne fait que deux divisions de toute son armée, chacune de quarante mille hommes. Suivi du comte d'Yorck et de toute sa noblesse, il se met à la tête de la première; les comtes Édouin et Morcard conduisent la seconde. Harold parcourt les rangs, et laisse facilement apercevoir la joie dont il est animé.

La nuit qui suivit ces préparatifs offrit un contraste frappant, et peint, dès cette époque, ce que devait être dans la suite le caractère distinctif des deux nations. Les soldats de Guillaume, après avoir reçu l'absolution, se livrèrent au repos ou s'occupèrent à prier, tandis que les Anglais, qui jamais, à moins de force majeure, ne se sont battus à jeun, allumant de grands feux, burent largement et mangèrent jusqu'au lever de l'aurore.

Le jour paraît; l'évêque de Bayeux célèbre la messe, à laquelle assiste tout le camp français;

Guillaume y communie avec une piété édifiante. Il fallait que ce talisman fût alors d'un grand poids dans les occasions solennelles, puisque l'histoire nous apprend que Duguesclin, depuis, avant de combattre son ennemi en champ clos, recevait de la main d'un prêtre le corps et le sang du Sauveur des hommes, qui leur a dit à tous, dans un livre trop négligé et au-dessus de l'intelligence des trois quarts de ceux qui s'en disent les seuls interprètes : « Aimez-vous, chérissez-vous comme des frères. »

De part et d'autre on donne le signal du combat : Harold et Guillaume montent à cheval. Parcourant son armée, le duc exhorte ses troupes à se montrer dignes de la noble patrie qui leur a donné le jour; il leur représente la justice de la cause qu'ils sont appelés à défendre. « N'oubliez pas, s'écrie-t-il, la perfidie d'Harold, parjure à ses sermens; souvenez-vous de la haine inextinguible qui subsiste depuis tant d'années entre les Anglais et les Normands. Qu'ils soient présens à vos esprits, les hauts faits de vos ancêtres, fameux et dans la Sicile conquise, et dans l'Angleterre elle-même, devenue tant de fois le théâtre de leur gloire. »

Harold, de son côté, remontrait aux siens la honte et la misère, compagnes ordinaires de l'es-

clavage. « Ils ne sont point effacés de votre mémoire, dit-il, les maux affreux que vous avez soufferts sous les rois étrangers qui ont envahi l'Angleterre; et puisque vous avez su vous en délivrer et secouer leur joug, la mort, la mort est mille fois préférable au déshonneur qui vous attend si jamais vous consentiez à reprendre des fers. Fils d'une concubine, l'homme que vous allez combattre n'ose avouer sa mère; sa vertu, c'est une ambition démesurée; ses troupes enfin, ramassées aux quatre coins de l'Europe, et parlant des idiomes différens, ne peuvent ni se comprendre ni s'entendre entre elles. Triomphant aujourd'hui, vous ajouterez à la victoire obtenue contre le roi de Norwége une victoire nouvelle, et la patrie reconnaissante vous comptera, avec un noble orgueil, au nombre de ses plus généreux défenseurs. Ne perdez point de vue ce que vous devez à vos familles et à votre roi, ce que vous vous devez à vous-mêmes. Vous m'avez élevé sur le pavoi militaire, soutenez votre choix, je le justifierai, soit en battant l'ennemi, soit en mourant pour le salut de l'Angleterre, de mon peuple et de ma dignité. »

Déjà les premiers escadrons français se sont ébranlés, et les archers normands ont fait de leurs flèches une décharge qui surprend les Anglais, peu

accoutumés à ce genre de combat. Profitant aussitôt de la terreur que cette manœuvre insolite a répandue dans les rangs ennemis, les Français s'approchent des palissades dont le camp est hérissé, et en arrachent une partie. Harold accourt, anime les siens de la voix et du geste, leur donne l'exemple de la plus rare intrépidité, et rétablit le combat. Les Anglais, par son ordre, serrent leurs rangs, restent fixes sur le terrain qu'ils occupent, et présentant le fer de leurs dards aux assaillans, ils ne donnent aucune prise sur eux.

Ce fut alors que Guillaume commanda qu'on fît une seconde décharge de flèches, mais qu'on la fît en l'air. Cette nouveauté ajoutant encore à l'étonnement des Anglais, ils suivirent tous des yeux le mouvement des projectiles. Un trait lancé au hasard retomba au-dessous de l'œil de Harold, et le blessa dangereusement. Toutefois, dissimulant sa douleur, il essuya le sang de sa blessure, et continua de donner ses ordres, qui furent exécutés avec tant de précision, que les Normands furent repoussés : le désordre se mit à leur arrière-garde, quelques-uns même prirent la fuite.

On assure que dans cet instant le comte de Boulogne conseilla à Guillaume de penser à la retraite; mais ce prince, sans l'écouter, ôta son

casque, et, se montrant aux fuyards à visage découvert : « Où courez-vous? leur cria-t-il : me voici; suivez-moi, vous vaincrez. » L'évêque de Bayeux en faisait autant d'un autre côté, et leur présence d'esprit arrêta le désordre.

Des troupes fraîches arrivent au secours des Français, l'attaque recommence, les Anglais cessent de s'applaudir d'un succès éphémère. Reconnaissant néanmoins qu'il est impossible de forcer l'ennemi dans ses retranchemens, le duc de Normandie donne à ses troupes l'ordre de feindre l'hésitation, et de se retirer avec une précipitation étudiée, mais toujours en combattant et sans quitter les rangs. Les Anglais, qui un moment auparavant se sont crus sur le point d'obtenir la victoire, s'imaginent encore qu'elle va se déclarer pour eux, et veulent en profiter. Ils poursuivent vivement des gens qui leur paraissent prêts à se débander : le terrain qu'on leur cède les attire hors du camp; mais, trompés par cette manœuvre, qu'ils prennent pour de la crainte, ils se privent de l'avantage du lieu, et ne se ménagent pas même la ressource des retranchemens qu'ils ont élevés.

Attentif aux moindres mouvemens de l'ennemi, Guillaume prolonge l'artifice autant de temps qu'il le juge nécessaire à la réussite de son pro-

jet; et, quand il croit avoir conduit les Anglais assez loin, il ordonne aux Normands de faire volte-face, et de fondre sur les troupes d'Harold. Lui-même, il se jette au milieu d'elles, l'épée à la main, et tous se font un devoir d'imiter leur intrépide chef.

Surpris d'abord d'un mouvement qu'ils n'ont pas soupçonné, les Anglais, frappés de stupeur, éloignés de leurs enseignes, épars et dans le plus grand désordre, essaient de regagner leur camp: les Normands y entrent avec eux; les palissades sont renversées; l'armée de Guillaume tout entière combat de front, et profite de l'alarme qu'ont répandue ceux qui ont cherché un asile derrière les fortifications.

Cependant Harold, qui connaît, par l'effet qu'a produit la ruse du duc de Normandie, le danger qui menace ses troupes, vole à leur secours, les rallie malgré sa blessure, témoigne une si grande tranquillité, et observe tout avec tant de sang-froid, qu'insensiblement l'armée anglaise reforme ses rangs; mais elle doit elle-même suffire à sa propre défense, et la valeur des deux nations décidera seule de la victoire. « Enfans! criait incessamment Guillaume, les Anglais ne combattent plus derrière des retranchemens; du courage, la victoire est à nous; » et en même temps

il leur donnait l'exemple de la plus rare valeur, et se couvrait de gloire par mille actions d'éclat.

Sur ces entrefaites, la cavalerie française prenait les Anglais en flanc, et s'ouvrait un chemin dans le corps que commandait Harold. Présent partout, ce prince arrêta les fuyards; mais la noblesse normande, que conduisaient Montgomery, Mallet et Toustain, pénétrant par un côté opposé dans la colonne royale, le carnage devint affreux. Ce fut le moment de la bataille le plus meurtrier. Guillaume, qui avait suivi sa noblesse, se distinguait entre tous par des faits d'armes jusques alors inouïs. Là, point d'avantages particuliers, on combat corps à corps; le pied touche le pied, la main heurte la main, les glaives se croisent, et l'on manque même de l'espace nécessaire aux mouvemens des bras. Les Anglais font des efforts incroyables pour repousser l'ennemi, qui, loin de céder le terrain, s'élance au milieu d'eux, et affronte une mort assurée. Plusieurs têtes tombent à la fois, abattues par un seul coup de hache; mais la pesanteur de cette arme rend les coups moins fréquens, tandis que l'épée des Français, plus légère, et maniée avec plus d'adresse, en prévient souvent les terribles résultats.

Ce combat à outrance avait duré trois heures dans la même position, et la présence de Harold

l'avait rendu plus sanglant encore et plus opiniâtre. Ce prince n'oubliait rien de ce qui pouvait assurer le succès de la journée; des deux côtés enfin les soldats, par leur bravoure, se montraient les dignes imitateurs de leurs chefs. Guillaume eut trois chevaux tués sous lui, et combattit à pied pendant une demi-heure, au milieu d'une foule d'insulaires. Plus de huit heures étaient écoulées depuis le commencement de la bataille, lorsque, impatient de vaincre, Guillaume se jeta à corps perdu sur les Anglais. Sa taille, dans cette occasion, paraissant plus que humaine, il répandit l'épouvante parmi les Bretons, et les fit reculer. Tout faible qu'il était, cet avantage doubla la hardiesse des Français, et porta le découragement dans les rangs ennemis.

Les choses étaient en cet état, lorsque Toustain, grand-enseigne de Normandie, pénétra jusques à l'endroit du camp où l'on avait élevé la bannière d'Angleterre, et tenta de s'en emparer. Le comte d'Yorck, qui avait vaillamment combattu durant toute l'affaire, voulut la défendre; mais un chevalier, nommé Robert, lui ayant passé son épée au travers du corps, la mort du comte devint le signal de la défaite de son parti.

Frappés de ce spectacle, les Anglais perdent courage, s'étonnent, se débandent et prennent

la fuite. Vainement Harold parcourt les rangs, et, toujours combattant, cherche à rallier ses troupes. Inaccessible à la crainte, il s'expose témérairement au danger, reçoit plusieurs blessures, tombe, et demeure enseveli sous des monceaux de soldats expirans.

C'en est fait, Guillaume triomphe: privés de la présence de leur roi, les Anglais cessent de se défendre, et déjà leurs escadrons épars couvrent la plaine dans toute son étendue. Un désordre affreux a démoralisé cette armée, naguère si florissante; la déroute est complète; des flots de sang inondent le champ de bataille, et le vainqueur, irrité d'une si longue résistance, ou échauffé par l'ardeur du combat, égorge sans pitié tout ce qu'il peut atteindre, et ne commence à faire des prisonniers qu'aux approches de la nuit, et lorsque la fatigue l'a mis dans l'impossibilité de seulement lever les bras.

Le corps que commandaient les comtes Édouïn et Morcard tint un peu plus long-temps, parce qu'on s'y était moins attaché; mais la mort de Harold une fois connue, et toutes les forces du duc de Normandie s'étant tournées contre eux, ils furent rompus, mis en déroute, et se réservant pour de meilleures occasions, ils se sauvèrent, à la faveur des ténèbres, avec quatre ou

cinq cents hommes qui conservaient encore une espèce de discipline. Guillaume ne pensa point à les poursuivre, coucha sur le champ de bataille, et, le lendemain, à la pointe du jour, fit célébrer une messe solennelle par l'évêque de Bayeux, pour le repos de l'âme des Anglais et des Français tués en combattant le 14 octobre.

Le duc de Normandie fit ensuite chercher le corps d'Harold, qu'on reconnut seulement à la magnificence de ses vêtemens; car son visage, tout couvert de sang et criblé de blessures, l'avait rendu méconnaissable. Ce cadavre resta quelque temps étendu par terre, et l'on dit qu'un soldat, tirant son épée, l'en frappa à plusieurs reprises. Témoin de cette action atroce, Guillaume indigné, cassa sur-le-champ ce lâche militaire, et le nota d'infamie, pour avoir frappé, après sa mort, un prince que, vivant, il n'aurait peut-être pas osé regarder en face (*). Il fit aussi laver le corps de son compétiteur, qu'on plaça dans une tente à côté de la sienne; enfin, il rendit à sa mémoire tous les honneurs qu'il crut devoir à son mérite et à sa dignité, lui décernant publiquement les titres de roi et de grand capitaine,

(*) Cette réflexion de Rapin Thoyras est de la plus grande justesse, et mérite d'être sérieusement méditée.

comme s'il eût voulu, par cet éloge, ajouter à l'éclat de sa victoire, et augmenter le nombre des lauriers qu'il venait de cueillir. Des hérauts, en même temps, publièrent aux environs du camp que tous pouvaient en sûreté se présenter pour enterrer les morts et retirer les prisonniers. Ces derniers furent traités avec humanité; Guillaume voulut qu'on prît d'eux, surtout des blessés, un soin particulier : conduite honorable et vraiment digne d'un prince, qu'elle ait été ou non l'effet d'un premier mouvement, ou simplement produite par un calcul réfléchi qui le portait à ne rien négliger de ce qui pouvait lui gagner les cœurs et lui concilier l'estime et l'amitié d'un peuple sur lequel il était appelé à régner. Trente mille hommes, dont environ six mille Français, périrent dans cette journée (1). Un mois suffit au duc de Normandie pour se placer sur le trône, et l'Angleterre, conquise par les Français, devint leur ennemie la plus acharnée (2). On peut même dire que c'est de cette époque que date la haine que se sont portée depuis, et que se portent encore les deux nations rivales.

Confians dans la parole de Guillaume, des Anglais, en grand nombre, vinrent rendre les

(1) Rapin Thoyras. — (2) Anquetil.

derniers devoirs à leurs parens ou à leurs amis, tués dans le combat. Thire, mère de Harold, envoya aussi des députés demander au duc les corps de ses deux fils, qui lui furent accordés sans rançon, quoiqu'elle en eût offert une. Elle les fit inhumer à six lieues de Londres, dans le monastère de Sainte-Croix, que Harold avait fondé le cinquième mois de son règne. Princesse infortunée, qui s'était vue fille, sœur et mère de quatre rois : fille de Canut Ier, sœur de Harold Ier et de Canut II, mère de Harold II; et qui venait de perdre des fils d'une si grande espérance (1)!

SUITE DE LA BATAILLE D'HASTINGS.

Cependant le désastre d'Hastings était connu de toute l'Angleterrre ; mais, lorsqu'on eut acquis la certitude que cette armée de quatre-vingt mille hommes, qui en était l'élite et en faisait la force, avait été taillée en pièces, et qu'un seul jour avait dévoré et la noblesse, et les officiers, et leur roi, qui les commandait en personne, la confusion, le trouble et la consternation s'emparèrent de tous les esprits. Londres fut frappée de stupeur; la honte d'avoir été vaincu par l'étran-

(1) *Hist. d'Anglet.*

ger humiliant l'orgueil britannique, la douleur et la crainte se succédèrent rapidement, et remplirent cette grande ville d'effroi et de gémissemens. Les comtes Édouïn et Morcard, qui s'y réfugièrent avec les débris de troupes, achevèrent d'y porter l'épouvante, en ne ramenant avec eux que quatre mille hommes, tristes restes de milices auparavant si nombreuses, si redoutables et si bien exercées.

Voulant, à quelque prix que ce fût, rassurer les Anglais sur leur position présente, Édouïn et Morcard se rendent à la Tour, accompagnés des prélats et de tous les nobles qui se trouvent à Londres. On délibère sur la gravité des circonstances; tous conviennent qu'il est urgent de prendre un parti décisif. L'archevêque de Cantorbéry, Stigand, homme plein de cœur et de fermeté, remontre qu'il ne faut pas se laisser abattre par un seul revers; qu'un royaume naguère si florissant ne manquera pas de ressources; qu'on doit tout tenter pour éviter une domination étrangère, et qu'il faut commencer par donner un chef à la nation. « Edgard, ajouta-t-il, petit-fils d'Edmond, est le reste du sang de nos souverains; il est digne de leur succéder; qu'on l'oigne de l'huile sainte, pour la défense de l'État, et la Grande-Bretagne aura un roi légitime. »

Cette proposition réunit tous les suffrages, et Edgard, qui était présent, fut salué roi par les grands d'Angleterre. Plein de feu et d'ambition, ce jeune homme reçut avec joie une dignité qui le flattait si agréablement; il fit travailler aux préparatifs de son sacre, et cependant il n'oublia pas de donner des ordres pour lever des troupes et se procurer de l'argent. Londres même se prépara à soutenir un siége; on en fit sortir la reine Edgive, veuve de Harold, et l'on songea à faire entrer dans la capitale du royaume les vivres et les munitions nécessaires à une longue défense.

Toutefois, la bonne volonté des Anglais pour leur nouveau souverain ne tarda guère à se démentir, et la royauté d'Edgard expira au moment même de sa naissance. Guillaume avait quitté le territoire d'Hastings, et s'avançait sur Londres enseignes déployées. Partout, sur son passage, les villes lui ouvraient leurs portes, et cinq cents cavaliers escarmouchaient déjà non loin de la Tamise.

On écarte Edgard; cet éloignement est l'ouvrage des grands et de la nation. On se rappelle le fameux testament; on redoute l'excommunication du pape; on compare la clémence du duc de Normandie envers ceux qui se soumettaient, avec

sa rigueur contre les personnes qui avaient résisté; on se rassemble à la Tour, et Guillaume est reconnu roi de la Grande-Bretagne. Quatorze jours sont à peine écoulés, et il a fait son entrée dans Londres. Ce fut un spectacle aussi magnifique qu'extraordinaire, de voir ce prince environné de toute la noblesse de Normandie, de celle de ses alliés, et suivi d'environ cent mille hommes, monter au palais des rois d'Angleterre, suivi des acclamations et des applaudissemens des deux peuples.

COUP D'OEIL GÉNÉRAL SUR LA MARINE, JUSQU'A L'INVENTION DE LA BOUSSOLE.

ANGLAIS.

Nous avons conduit Guillaume en Angleterre, et Londres, cédant à la force ou entraînée par l'espoir d'un avenir plus heureux, s'est soumise à ses armes. Vainqueur d'Harold, solennellement couronné et sacré à l'âge de trente-trois ans, par Aldred, archevêque d'Yorck, du consentement des Anglais et des Normands que deux prélats (*) ont eu la pudeur de consulter, le duc de Nor-

(*) L'archevêque d'Yorck et l'évêque de Coutance.
RAPIN THOYRAS.

mandie s'est assis sur le trône d'Edgard, où il sera loin de jouir d'une tranquillité durable. Toutefois, il gouvernera comme il a combattu; des révoltes étouffées dans son propre pays et dans ses nouveaux états, des irruptions des Danois rendues inutiles, des lois rigoureuses signaleront son règne.

Pensant que dans l'administration du royaume l'épée était préférable au sceptre, il confondit dans le même esclavage les anciens Bretons, les Danois et les Anglo-Saxons; il anéantit leurs priviléges, il s'appropria leurs biens pour lui ou pour ceux qui avaient vaincu sous ses ordres, et il leur donna d'autres institutions et une autre langue. Il voulut qu'on plaidât en normand, et, depuis son usurpation jusqu'à Édouard III, tous les actes publics furent écrits et expédiés dans cet idiome. C'était un jargon barbare, mêlé de français et de danois, qui n'avait aucun avantage sur celui qu'on parlait dans la Grande-Bretagne.

Quoiqu'on prétende que Guillaume traita non-seulement ses sujets avec dureté, mais qu'il affecta encore des caprices tyranniques (*), il est

(*) On en donne pour exemple la loi du *couvre-feu*, par laquelle il fallait, au son de la cloche, éteindre le feu dans chaque maison à huit heures du soir. Mais cette loi, bien

constant qu'il fit la gloire et la sûreté de l'Angleterre. Des citadelles furent bâties dans différens endroits, et les Anglais, auparavant inconnus ou méprisés en Europe, y jouèrent un rôle par leurs lumières, leur puissance, leur commerce et leurs conquêtes.

Devenu valétudinaire, Guillaume quitta ses états pour aller respirer l'air natal. Il était à Rouen, et tâchait de se débarrasser par les remèdes et l'exercice, du trop d'embonpoint qui l'incommodait, lorsqu'il apprit que Philippe Ier, roi de France, avait demandé quand il relèverait de ses couches. Guillaume lui fit répondre « que cela ne tarderait pas, et qu'au jour de sa sortie il irait lui rendre visite avec dix mille lances en forme de chandelles. » En effet, dès qu'il put se tenir à cheval, il désola le Vexin français et brûla Mantes, vengeant ainsi par des actions barbares une mauvaise plaisanterie. Il vint jusqu'à Paris, ravageant tout sur son passage; mais étant tombé de cheval en voulant franchir un fossé, il mou-

loin d'être tyrannique, n'est qu'un ancien réglement de police, établi dans toutes les villes du Nord; il a été long-temps en usage dans les cloîtres. Les habitations étaient bâties en bois et couvertes de chaume, et la crainte du feu était un objet des plus importans de la police générale.

Dict. Hist.

rut (*) de cette chute, après avoir possédé la Normandie près de cinquante-deux ans, et l'Angleterre vingt-un, justement regardé comme un grand capitaine, un bon politique, un roi vigilant, mais trop sévère.

Les premiers successeurs de Guillaume le Conquérant ne firent rien en faveur de la marine; ils ne s'en servirent que pour passer et repasser la mer. Henri II toutefois la mit sur un pied respectable, et équipa une flotte nombreuse destinée à conquérir l'Irlande.

(*) Une aventure extraordinaire rendit les funérailles de ce monarque très-remarquables. Comme on était prêt à le mettre dans le tombeau, un gentilhomme normand, nommé Asselin, cria *haro* sur son corps, disant que ce terrain lui appartenait, et que le défunt y avait fait bâtir l'abbaye de Saint-Étienne, sans le lui payer. « Je déclare devant Dieu que cette terre m'appartient légitimement; c'était un champ que le prince usurpa sur mon père, lorsqu'il fit construire cette église, sans lui en vouloir faire satisfaction : c'est pourquoi je réclame ce fonds, et je vous défends d'enterrer ce corps dans mon héritage. » Tous les assistans restèrent dans le silence et l'étonnement; mais Henri, le plus jeune des fils de Guillaume, qui se trouvait à ses obsèques, instruit des droits du requérant, lui fit donner sur-le-champ cent livres d'argent, qui étaient la valeur du terrain qu'il réclamait.

Rapin Thoyras et *Dict. Hist.*

A Henri succéda Richard (*), son fils, surnommé *Cœur-de-Lion*, dont les armemens maritimes ne furent relatifs qu'aux croisades dans l'inutile expédition contre la Palestine.

Monté sur le trône, Jean-sans-Terre rencontra d'abord de grands obstacles, dont cinq cents

(*) Orgueilleux au-delà de toute expression, Richard regardait les rois ses égaux comme ses sujets, et ses sujets comme des esclaves. Son avarice ne respectait ni la religion ni la pauvreté; sa lubricité ne connaissait ni bornes ni bienséances. Un ecclésiastique lui représentant qu'il devait se défaire au plus tôt de trois méchantes filles qu'il entretenait, « l'ambition, l'avarice et la luxure, » Richard tourna ses remontrances en ridicule : « Vous avez entendu, dit-il à ses courtisans, ce que m'a dit cet hypocrite; eh bien! je veux suivre ses avis : je donne mon ambition aux *Templiers* *, mon avarice aux *moines*, et ma luxure aux *prélats*. » Qu'il les connaissait bien! *Dict. Hist.*

* Ce fut quelques siècles plus tard que Loyola fonda l'ordre des Jésuites : l'Université, ses recteurs, ses grands-maitres, la Sorbonne, le Collége Royal, étaient alors inconnus, et le monde civilisé ignorait ce qu'il apprit depuis, « que les Bénédictins, qui, toutefois, dans les fureurs de la Ligue, ne portèrent point les armes contre leur souverain, à l'instar des autres religieux, eussent donné à la chrétienté *quarante* papes, *deux cents* cardinaux, *cinquante* patriarches, *seize cents* archevêques, *quatre mille six cents* évêques, *quatre* empereurs, *douze* impératrices, *quarante et une* reines, et *trois mille six cents* saints canonisés.

Chronique de l'Ordre de Saint-Benoît.

vaisseaux le firent triompher. L'Angleterre se soumit; mais le règne de ce prince fut loin d'être tranquille. Toujours en guerre, il eut beaucoup d'ennemis à combattre. Le plus redoutable fut Philippe-Auguste, roi de France, qui lui enleva la Normandie.

Bâti sur un coteau, près du Petit-Andely qu'il domine, le Château-Gaillard est assiégé. Richard, qui avait regardé cette position presque imprenable comme le meilleur rempart de la Normandie, n'avait rien négligé pour en faire la plus forte place de la contrée.

La voyant attaquée, le roi Jean, qui sait combien il lui importe de la conserver, vole aussitôt à son secours. Il arme soixante-dix vaisseaux assez forts pour tenir la mer, et assez légers pour manœuvrer en eau douce. Plusieurs bâtimens les suivent; ils sont chargés de vivres destinés au ravitaillement de la place. Cette flotte met à la voile et remonte la Seine, dont les deux rives communiquent entre elles, au moyen d'un pont qu'y ont jeté les assiégeans. Arrivés au pont, les premiers vaisseaux s'y accrochent à une longue poutre d'une grosseur prodigieuse. Un combat sanglant se livre; la poutre arrachée à ses mortaises brisées, et entraînée par le courant, heurte violemment deux des plus gros navires, qu'elle

fracasse et qui sombrent. Désespérant alors de réussir dans leur entreprise, les généraux de Jean se retirent et se laissent aller à la dérive; mais Philippe-Auguste détache à leur poursuite quatre bâtimens légers et bien armés, qui prennent deux transports chargés de vivres. Cette déroute de la flotte entraîne pour les Anglais la perte du Château-Gaillard, qui tombe au pouvoir des Français.

Cependant Jean-sans-Terre ne tardera pas à reprendre sa revanche sur mer, et voici quelle en sera l'occasion. Le pape avait excommunié ce prince comme persécuteur de l'Église, et l'avait déclaré indigne du trône. La sentence fulminée, l'évêque de Rome, pour lui donner de la force, avait jugé à propos d'intriguer auprès de Philippe-Auguste, pour l'engager à s'emparer à main armée de la Grande-Bretagne.

Flatté d'une proposition qui lui offre le moyen, ou du moins le prétexte de chasser les Anglais de la France, et même d'ajouter un royaume à ses propres domaines, Philippe emploie une année tout entière à des préparatifs de guerre, et rassemble à Boulogne une flotte de mille sept cents navires de toute grandeur.

La nouvelle d'un armement aussi formidable porte l'effroi dans l'âme de Jean-sans-Terre; il

appelle la politique à son secours; il feint de se repentir de ses désordres passés, et, pour donner ou du poids ou de l'éclat à sa pénitence et à sa modestie simulées, il fait hommage de son royaume au serviteur des serviteurs de Dieu, et prend l'engagement formel, pour lui et pour ses successeurs, d'ajouter tous les ans une somme considérable aux revenus du saint Siége.

Désarmé par cette soumission (*) du monarque anglais, Innocent III lui rendit sa couronne et

(*) Un légat reçut l'hommage de la couronne d'Angleterre au saint Siége. Il fut fait à genoux et en ces termes : « Moi, Jean, par la grâce de Dieu, roi d'Angleterre et seigneur d'Hibernie, pour l'expiation de mes péchés, de ma pure volonté, et de l'avis de mes barons, je donne à l'Église de Rome, au pape Innocent et à ses successeurs, les royaumes d'Angleterre et d'Irlande, avec tous leurs droits; je les tiendrai comme vassal du pape; je serai fidèle à Dieu, à l'Église romaine, au pape, mon seigneur, et à ses successeurs légitimement élus. Je m'oblige de lui payer une redevance de mille marcs d'argent par an, savoir, sept cents pour le royaume d'Angleterre et trois cents pour l'Hibernie. » On mit alors de l'argent dans les mains du légat, comme premier paiement de la redevance, et on lui donna le sceptre et la couronne. Le ministre italien foula l'argent aux pieds, et garda, pendant cinq jours, la couronne et le sceptre, qu'il rendit ensuite au roi, comme un bienfait du pape, leur commun maître.

Dict. Hist.

son amitié; mais Philippe, contrarié par cette paix conclue sans sa participation, et qui rendait nuls ses préparatifs de guerre, n'en persista pas moins dans la résolution de poursuivre son entreprise; seulement elle fut suspendue, parce que le comte de Flandre, infidèle à sa promesse, au lieu de se joindre à lui pour l'expédition convenue, s'était, par un traité particulier, entendu avec Jean-sans-Terre, aussitôt qu'il avait été informé de sa réconciliation avec le souverain pontife.

Irrité de cette perfidie, Philippe jure que « la Flandre deviendra France, ou que la France deviendra Flandre, » et entre sur les terres du comte. Longeant la côte, sa flotte a toujours été en vue de son armée; quelques places se sont rendues; il a mis le siége devant Gand, et ses vaisseaux ont mouillé dans le canal, dans la rade et dans le port de Damme.

Craignant pour ses propres états, et voyant son nouvel allié attaqué, Jean envoie contre Philippe cinq cents bâtimens armés, dont le nombre est encore augmenté par l'arrivée de ceux du comte de Flandre. Commandant de la flotte anglaise, Salisbury fait déguiser des soldats en pêcheurs, les envoie reconnaître celle de France, et apprend, à leur retour, que les trois

quarts des équipages ont quitté leurs bords, soit pour chercher des vivres, soit pour se livrer au pillage. Fort des renseignemens qu'il vient d'obtenir, il fond à l'improviste sur ces navires hors d'état de se défendre, coupe les cables des ancres, et en amarine trois cents chargés de blé, de vin, de farines, de viandes et d'armes, qu'il envoie en Angleterre.

Instruit de ce désastre, Philippe-Auguste, qui n'était pas éloigné, lève aussitôt le siége de Gand, tombe sur les Anglais, les force à se rembarquer précipitamment, et leur tue deux mille hommes; mais perdant tout espoir de sauver ses vaisseaux renfermés dans le port et dans le canal, il y fait mettre le feu, après en avoir retiré les agrès et les munitions.

En faisant la paix avec Innocent III, Jean-sans-Terre, méprisé et haï de ses sujets, s'était aliéné la noblesse de la Grande-Bretagne, qui envoya en France une députation pour offrir la couronne d'Angleterre à Louis, fils de Philippe-Auguste.

Connu par des preuves non équivoques d'un véritable courage, le jeune prince accepte, et se prépare à franchir les degrés du trône qui lui est présenté. Six cents navires, de toute grandeur, ont porté les Français au milieu du détroit, et

bientôt ils espèrent débarquer sur la côte de Douvres, lorsqu'une tempête, s'élevant tout-à-coup, oblige une partie de la flotte à rentrer à Calais. Louis, toutefois, suivi du reste de ses vaisseaux, aborde en Angleterre, et y fait de rapides progrès. Le peuple s'était déclaré pour lui, les grands le protégeaient, enfin il marchait de succès en succès, et tout semblait annoncer la réussite de l'entreprise, si la mort de Jean-sans-Terre n'était venue changer la face des affaires.

Par une de ces révolutions dont on trouve tant d'exemples dans l'histoire de la Grande-Bretagne, le fils du feu roi fut couronné, et les Anglais, qui l'avaient appelé, tinrent Louis bloqué dans Londres. Une flotte mit à la voile pour aller à son secours, mais elle fut battue, et, plus resserré que jamais dans la capitale, Louis n'en put sortir qu'à la faveur d'un traité.

Henri III donnait des lois à l'Angleterre, et Louis VIII, qui lui avait disputé la couronne, venait de succéder à son père sur le trône de France. Indigné que les Anglais osent demander ce qu'ils appellent la restitution des fiefs conquis sur eux par Philippe-Auguste, Louis répond à leurs prétentions par de nouvelles victoires. Niort, Saint-Jean-d'Angely et La Rochelle se sont rendus, et Henri, pour conserver le peu

qui lui reste de possessions au-delà de la mer, équipe une flotte de trois cents voiles, dont il confie le commandement à Salisbury, sous les ordres de son frère Richard, jeune prince âgé seulement de quinze ans. Quoique partie au milieu de l'hiver, et à chaque instant exposée à la fureur des vents et des tempêtes, si fréquens dans cette saison à l'embouchure de la Gironde, cette flotte entra heureusement en rivière, et remonta jusqu'à Bordeaux sans avoir éprouvé d'avaries. Là échouèrent les projets des Anglais; leurs exploits se bornèrent à quelques expéditions; une trève de trois ans suspendit les hostilités, et Salisbury regagna les ports de la Grande-Bretagne, sans avoir rien entrepris qui fût digne de répondre aux espérances qu'avait fait concevoir un armement si considérable.

A quelque temps de là, Henri, contre l'avis de son parlement, résolut de faire la guerre à la France, et pour cet effet il mit en mer une flotte nombreuse. Sorti de Portsmouth, mais contrarié par le vent qui cessa de fraîchir, il fut forcé de relâcher, et ce ne fut que le lendemain qu'il put appareiller de nouveau. Mouillé sur les côtes de Bretagne, il y resta deux jours; profitant ensuite d'une brise favorable, il leva l'ancre et fit voile pour Royan, où il arriva sans avoir été attaqué par

quatre-vingts vaisseaux complètement armés que Louis IX (*) tenait constamment en croisière aux environs de La Rochelle.

Henri s'occupait en Aquitaine des moyens de réparer ses défaites, et d'arrêter les progrès du roi de France, qui, dans toutes les rencontres, avait remporté sur lui des avantages signalés, lorsque des seigneurs anglais et irlandais, honteux de leur inaction, pendant que leur souverain supportait les fatigues de la guerre, s'entendirent pour armer, de concert, une flotte

(*) Louis IX fut, sans contredit, de tous nos rois, le meilleur, le plus habile politique, le plus juste et le plus intrépide défenseur des libertés de l'Église gallicane. Rome l'a inscrit au catalogue de ses saints, ce qui n'empêche pas d'assigner à ce prince une des premières places parmi les grands hommes de l'antiquité et des temps modernes. Heureux si, résistant à la folie des croisades, il se fût contenté de ses propres états, et n'eût point exposé un roi de France et l'élite de sa noblesse à tomber au pouvoir des Musulmans! Les journées de Taillebourg et de Saintes sont honorablement inscrites dans nos annales, et les archives de la patrie ont consacré le souvenir des *cinq mille livres sterling* qu'il exigea des Anglais, pour s'indemniser des frais de la campagne. Le plus beau titre de gloire de Louis IX est la *Pragmatique Sanction*, contre les entreprises des papes, comme celui de Louis XVIII est la CHARTE CONSTITUTIONNELLE que ce Roi généreux, dans son inépuisable bonté, a donnée à ses peuples reconnaissans.

formidable. Les Français allèrent à sa rencontre; de part et d'autre on était près d'en venir aux mains; mais un vent furieux venant à s'élever tout-à-coup, les deux armées furent dispersées : peu éloignées de leurs côtes, les troupes de Louis gagnèrent le rivage, tandis que celles de Henri, que l'approche de l'ennemi et le gros temps avaient effrayées, relâchèrent où elles purent, et dans des lieux encore d'un difficile accès, témoins de la perte de leurs vaisseaux et de leurs équipages.

Ce fut aussi à la même époque que le roi d'Angleterre éprouva des malheurs qu'il ne put imputer qu'à sa propre imprudence, qui lui fit commettre des actes de cruauté que devaient suivre de justes représailles.

Outré de dépit de se voir toujours battu par Louis IX du côté de Bordeaux, il commanda aux chefs de ses escadres de faire main-basse sur les Français, et de n'en épargner aucun; Louis IX, de son côté, donna de semblables ordres aux gouverneurs de la Bretagne, de La Rochelle et de la Normandie; et bientôt, lésés dans leurs intérêts et privés de leurs ressources commerciales, les Anglais n'osèrent ni sortir de leurs ports, ni même aller à la pêche, et encore moins envoyer par mer des secours à leur roi, qui se

trouvait en quelque sorte prisonnier (*) dans la capitale de la Guyenne.

DANOIS.

Le Danemarck est un des plus anciens royaumes de l'Europe; il serait difficile de fixer l'époque de ses premières navigations. La marine était en si grande vénération chez les Danois, que celui qui était tué sur mer les armes à la main, ou mourait de ses blessures, était honorablement placé sur un bûcher. C'était un vaisseau qu'on tirait à terre, et auquel on mettait le feu, après avoir déposé sur la poupe le corps du défunt. Le métier de pirate même n'avait rien de flétrissant pour ces peuples du Nord, parce qu'il appartenait à la marine, la plus noble, selon eux, de toutes les professions.

Trois fois les flottes danoises ont soumis l'Irlande; dix fois l'Angleterre a reçu la loi du Danemarck, et quatre princes danois ont régné sur la Grande-Bretagne. Les Esclavons domptés quatre fois, la Norwége soumise et dépendante, et

(*) C'est à propos de cette triste position de Henri III, réduit à la seule partie de la Guienne qui est au-delà de la Garonne, qu'un plaisant a composé ces vers:

In terris galeas, in aquis formido galeïas;
Inter eas et eas, consulo, cautus eas.

la Suède tributaire, attestent la puissance maritime des Danois, qui portèrent la terreur de leur nom dans toutes les contrées. La Batavie, l'Espagne, l'Italie, le Bosphore de Thrace, Constantinople, ont appris à les connaître, et la France elle-même n'est parvenue à se racheter de leurs fréquentes invasions qu'en leur cédant une de ses plus belles provinces (*), dans laquelle ils eurent le bon esprit de s'établir.

Que Frothon ait ou n'ait pas régné sur le Danemarck, cette particularité, assez indifférente en soi, importe peu à l'histoire de la marine; mais ce qu'il est bon de mettre sous les yeux du lecteur, c'est que quand ce prince, qui ne craignait pas d'attaquer des flottes entières, ne pouvait vaincre par la force des armes, il avait recours à la ruse. D'habiles plongeurs perçaient sous l'eau les navires ennemis et les faisaient couler bas.

Roé associe son frère Helgon à la royauté, et garde pour lui l'administration des affaires de terre; maître de la marine, Helgon enlève plusieurs vaisseaux aux nations voisines, les joint aux siens, et s'empare de presque toutes les îles de la mer Baltique, qu'il réunit au domaine de la couronne.

(*) La Neustrie, aujourd'hui la Normandie.

Petit-fils d'une sœur de Frothon, et seul rejeton de la famille royale, Hotter équippe une flotte, mouille au port de Roschild, et y est proclamé roi, au nom de la nation. Paisible possesseur du Danemarck, il veut épouser la fille du souverain de la Norwége, et se met en mer pour l'aller chercher. Deux rivaux se trouvent sur sa route, Gelder, prince saxon, et Balder, prince danois; il livre deux combats au premier et le tue; il défait et chasse le second dans le détroit qui porte son nom, *Balder-Sund.* Revenu à la charge avec de nouvelles forces, Balder perd la bataille et la vie.

Les Vandales ayant refusé à Roderic le tribut qu'ils payaient à son père, ce prince, récemment monté sur le trône, arme aussitôt et va à la recherche de leur flotte. En ayant trouvé une partie sur les côtes de Suède, il l'attaque, et sort vainqueur du combat; le reste, qui était à l'ancre dans les ports, apprenant cette déroute, n'ose se mettre en mer.

Appelé à tenir les rênes du gouvernement, Huglet trouve le royaume ruiné, les finances dispersées, le trésor épuisé; le commerce et la navigation rendent bientôt à ses états leur première splendeur. Ses sujets apprennent par là combien sont immenses les ressources que peut procurer

la marine. Jaloux de la prospérité dont jouit Huglet, ses voisins tardent peu à devenir ses ennemis. Le plus formidable est le roi de Suède; Huglet le bat sur mer, se met à la tête de son armée de terre, pénètre dans son royaume et l'en chasse.

Fridlef arme une flotte considérable, descend en Irlande et soumet cette île. Espérant un succès pareil dans la Grande-Bretagne, il y pénètre; mais la fortune l'abandonne, et ce n'est qu'à la faveur d'un stratagème, dont nous sommes loin de garantir l'authenticité, que, vaincu, il regagne ses vaisseaux. Ayant fait mettre debout et ranger en bataille tous les soldats tombés dans le combat, cette armée de cadavres trompe l'ennemi, qui se dispose à soutenir l'attaque, tandis que Fridlef, mettant à profit l'erreur des Anglais, remonte sur son bord.

Au temps de la naissance de Jésus-Christ, et l'an 1er de l'ère chrétienne, la marine danoise jouissait de la plus grande réputation. On rapporte d'Oddo, pirate fameux, qu'il était si habile marin, que ses contemporains le regardaient comme un magicien qui avait à ses ordres les vents et les flots. Nommé par le roi de Suède amiral d'une flotte destinée à combattre Oddo, Éric, naturellement brave, mais qui n'ignorait

pas combien il était difficile et dangereux d'attaquer un homme que l'on croyait avoir enrôlé (*) les démons dans sa milice, opposa la ruse aux maléfices, et fit pendant la nuit percer sous l'eau, à l'aide de plongeurs hardis, tous les vaisseaux de son adversaire. Le matin, comme ils commençaient à s'enfoncer, Éric les attaqua; mais les Danois, uniquement occupés à se garantir du naufrage, ne purent repousser l'ennemi, et périrent tous avec leur flotte.

Strunic, roi des Vandales, ayant fait une irruption dans la partie méridionale de la Cimbrie, Frothon fit équiper huit vaisseaux qui le mirent en fuite. Il s'empara même de la Vandalie, et fut le premier prince danois qui prit le titre de roi des Vandales. Les auteurs varient à ce sujet; mais un point sur lequel ils sont tous d'accord, c'est que Frothon répudia la fille du roi des Huns, et que ce dernier, pour venger cet affront, arma contre le Danemarck, et engagea dans sa querelle presque tout l'Orient. Les troupes que lui fournirent ses alliés formaient un effectif de neuf cent mille combattans, commandés par soixante-dix-

(*) On croyait alors à la magie; ainsi pensaient le peuple et les grands. Laissez faire les moines; quelques lustres plus tard, on croira de bonne foi, ou on affectera, par intérêt, de croire aux miracles.

neuf rois; d'autres ajoutent à ce nombre, et par-
les uns de cent soixante-dix rois, les autres
nt soixante-six. Auteur rempli de fables (*),
le Danois ne cite que six rois, qui avaient
n une flotte de cinq mille vaisseaux. Fro-
de son côté arma puissamment, et mit en
les forces nombreuses qu'il voulut comman-
i-même. Ayant offert le combat aux ennemis,
acceptèrent, il prit le vaisseau amiral et celui
e montait. Cette capture décida de la vic-
; Frothon s'empara de plusieurs vaisseaux,
te chercha son salut dans la fuite.

guerre avec le roi de Norwége, Frothon
sur terre et sur mer. La flotte, dont il s'est
vé le commandement, se compose de trois
vaisseaux. Le combat qu'il livre est terrible
nglant, et la victoire ne se déclare pour lui
rès avoir été long-temps disputée. Frothon
mena dans ses ports que deux cents bâti-
. Son armée de terre vainquit également
emi, et la Norvége, dans ces deux échecs,
it la cinquième partie de sa population. Le
arque danois entreprit encore d'autres ex-
ions qui furent couronnées du succès; il
a la chasse à des pirates bretons, en purgea

les mers, descendit en Angleterre, battit son roi, et fit dans l'île un riche butin.

Olaüs, à l'article de la mort, fait entre ses deux fils le partage de son royaume; l'un commande sur mer, la terre obéit à l'autre.

Tranquille et heureux, Haldan régnait depuis trois ans sur le Danemarck, lorsqu'il céda la couronne à son frère, pour embrasser la profession de pirate, honorable, comme nous l'avons déjà dit, dans ces temps reculés. Il employa trois autres années à courir les mers, portant le ravage et la désolation dans les îles de la Baltique.

Désirant épouser la fille de Ringon, roi de Norwége, Omund lui déclara la guerre, afin que, témoin de sa valeur, ce prince pût le croire digne de devenir son gendre. Il équipe une flotte nombreuse, entre en Norwége et ravage le pays. A la première nouvelle des hostilités, Ringon, qui était en Irlande, vole au secours de ses États; mais Omund, pour l'empêcher d'y rentrer, marche à sa rencontre, le joint, et lui livre bataille. De part et d'autre on fait des prodiges de valeur; la nuit met fin à cette lutte sanglante; les Danois et les Norwégiens se retirent avec une perte égale. Cependant Omund, qui a reçu des renforts en hommes et en vaisseaux, recommence le combat; la victoire même est près de couronner ses efforts,

lorsque, mortellement blessé, Ringon le fait appeler, loue sa valeur et son intrépidité, le déclare digne de sa fille, la lui donne en mariage, et meurt.

Les Vandales perdent une bataille navale contre Jarmeric. Parcourant l'Océan avec une flotte considérable, ce prince se signale par de glorieux exploits, et enlève le fruit de leurs brigandages à quatre frères qui depuis long-temps exerçaient la piraterie avec un grand nombre de vaisseaux.

Gotilac paraît à la tête de forces considérables sur l'Océan germanique, et fait une descente sur les terres du roi d'Austrasie. Entré par l'embouchure de la Meuse, il ravage le pays situé entre cette rivière et le Rhin, et remplit ses vaisseaux de prisonniers et de butin. Thierry, roi de France, ordonne à son fils Théodebert de mettre à la voile, et d'aller le combattre. L'ordre est exécuté; les Danois sont vaincus, leur flotte tombe au pouvoir des Français, et Gotilac, percé de coups, expire au milieu de la mêlée.

C'est sous le règne d'Hemming que Charlemagne, dînant dans une ville maritime du Languedoc, aperçut et reconnut, à leur structure, des vaisseaux danois qui se disposaient à faire une descente. Des larmes alors coulèrent de ses yeux. Surpris de cette nouveauté, aucun des courtisans

n'osait lui en demander la cause; mais il la leur découvrit lui-même. « Si ces gens-là, dit-il en soupirant, osent, de mon vivant, menacer les côtes de France, que feront-ils après ma mort? »

Ce qui suit dans l'ordre chronologique des rois de Danemarck qui se sont livrés à la navigation, ayant été rapporté à l'article des invasions dans la Grande-Bretagne, nous passerons sans nous arrêter aux incursions des Danois sur les côtes et dans l'intérieur de l'empire français, que Lothaire, prince inquiet et ambitieux, eût le dessein de s'approprier en entier, au préjudice de ses frères, en invitant les Danois et les Saxons à ravager leurs états, avec promesse de leur laisser suivre telle religion qu'ils voudraient, et la liberté de dépouiller impunément de leurs biens les Chrétiens qui s'obstineraient à suivre le parti de Louis et de Charles.

Des offres si conformes aux intérêts et aux inclinations naturelles à ces peuples barbares sont acceptées avec joie. Jusque là leurs exploits se sont bornés à de simples courses; mais une fois descendus sur les côtes de France, leurs chefs ordonnent l'incendie, le pillage, et un massacre général. De nouvelles forces maritimes sont ajoutées aux premières; le nombre des troupes de terre est doublé, et Ogier, qui les commande,

franchissant l'embouchure de la Seine, la remonte jusqu'à Rouen, s'empare de cette ville, égorge la plupart de ses habitans, brûle les abbayes de Saint-Ouen et de Jumières, et force celle de Fontenelle à se racheter pour le prix de six livres d'argent (*).

Avides de butin, et cédant à l'espoir d'augmenter celui qu'ils ont déjà fait, les barbares entrent dans la Gironde, et remontent la Garonne jusqu'à Toulouse, dont ils désolent les environs; mais, vivement repoussés par les Français, ils cherchent leur salut dans la fuite, et une tempête qui survient submergeant leurs vaisseaux, ils périssent corps et biens.

Ces revers toutefois n'ont point abattu l'audace des Danois; ils arment de nouveau, et déjà, sous la conduite de Regner, ils ont ravagé plusieurs provinces françaises. Cent vingt navires mouillent sous les murs de Rouen, qui ne tente pas même de se défendre, et ouvre ses portes pour éviter une nouvelle effusion de sang. Paris

(*) Cette somme plus tard aurait à peine suffi au déjeuner d'un couvent comme il en a tant existé; mais alors on était chrétien en conscience et sans bénéfice d'inventaire. Il faut dire aussi que les fabricateurs de fausses chartres et de donations simulées n'avaient point encore mérité de brevet d'invention.

est pris et pillé, ainsi que ses alentours, et le Roi, retranché à Saint-Denis avec quelques troupes, ne voyant d'autre ressource pour l'État que dans une bataille, allait marcher à l'ennemi et le combattre, quand de pusillanimes représentations de son conseil, qui aurait dû être dans sa tête et dans sa volonté, font avorter sa généreuse résolution. Toutefois, le remède à tant de maux était bien simple; une levée en masse, et tout était fini.

Cependant les Danois se trouvaient dans une position critique. Craignant d'être coupés, ils n'étaient rien moins que rassurés sur la possibilité d'opérer leur retraite. C'est ce qui parut clairement, lorsque leur chef fit proposer un traité de paix par lequel il demandait la liberté de se retirer avec sa flotte, ses troupes et son butin, et qu'on lui donnât en outre une somme d'argent. « Nous partirons à l'instant, dit-il, et nous jurons par nos dieux et sur nos armes de ne plus reparaître en France, à moins qu'on ne nous y appelle comme auxiliaires. »

La clause relative à l'argent renfermait en soi quelque chose de trop humiliant pour qu'un roi de France pût y consentir; mais le conseil employa tant d'adresse et d'habileté dans la peinture qu'il fit de la misère et de la consternation

du peuple, qu'il triompha des répugnances du monarque. On compta donc à Regner sept mille livres pesant d'argent, ce qui n'empêcha pas que l'année suivante les Danois ne reparussent, et n'exerçassent leurs brigandages dans les villes de Nantes, de Saintes, de Bordeaux et de Poitiers, où cette fois les Aquitains les taillèrent en pièces. Les débris de leur armée, après avoir pillé Orléans, entrèrent à Paris, brûlèrent l'église de Sainte-Geneviève, et emmenèrent prisonnier Louis, abbé de Saint-Denis.

Nous pourrions citer plusieurs autres exploits maritimes des peuples du Nord, mais nous préférons clore la liste des princes danois par l'heureuse expédition de Rollon, qui valut à ce duc intrépide, aussi capable de concevoir que d'exécuter les plus hauts projets, la souveraineté de la Neustrie.

Maître de Rouen, qui s'était rendu sans coup férir, et qui même avait envoyé des députés au devant de lui, Rollon, connaissant toute l'importance de cette place, en fit réparer les fortifications, et y mit une forte garnison. Bayeux et Évreux assiégées, refusant de se rendre, furent prises d'assaut; quelques villes eurent le même sort, et partout où l'on rencontra des Français, ces derniers furent obligés de céder le terrain, et de battre en retraite devant l'étranger.

De retour de la Grande-Bretagne, où il était allé au secours d'Alfred, son allié, qu'il avait rétabli sur le trône, Rollon, décidé à pousser vivement le siége de Paris, qu'une division de ses troupes tenait étroitement bloqué, était rentré en France à la tête d'une puissante armée qu'il avait séparée en trois corps, et avait choisi pour points de débarquement les embouchures de la Seine, de la Loire et de la Gironde.

Ces trois corps parcourent aussitôt la France dans presque toutes les directions, et laissent dans les provinces qu'ils ravagent, dans les villes qu'ils livrent aux flammes, de tristes et déplorables marques de leur funeste passage. Le but du général danois, en ordonnant de semblables excès, était de forcer Charles le Simple à lui accorder des conditions avantageuses; il voulait surtout porter la terreur dans l'âme des Parisiens. Aussi, le mécontentement devint bientôt général, et le roi de France, fatigué de voir ses États épuisés et ses peuples désolés, fit proposer à Rollon, qui l'accepta, une trève de trois mois. Ce terme expiré, sans que de part et d'autre on eût pu s'entendre, les hostilités recommencèrent, et le siége de Paris fut continué.

Cependant Rollon, pour faire diversion, laisse autour de la capitale une armée assez nombreuse pour la tenir en échec, et va mettre le siége de-

vant la ville de Chartres. Un stratagème qu'il emploie le tire d'un mauvais pas où l'ont engagé les troupes du duc de Bourgogne et du comte de Poitiers, réunies à celles de Charles; les Français et leurs alliés sont battus; de nouvelles expéditions ont lieu, et le pays, ravagé avec plus de fureur que jamais, atteste la supériorité des Danois, excite les plaintes de la nation, et provoque un prompt accommodement. La paix se fait; le roi de France cède en toute propriété la Neustrie à Rollon (*), qui embrasse la religion chré-

(*) Les exemples de princes et même de simples particuliers que l'intérêt et la politique ont fait changer de religion, ne sont pas rares dans l'histoire. Est-il vrai que Henri IV a dit : « Paris vaut bien une messe? » Toutefois, ce qu'on ne peut contester, c'est que celui qu'assassinèrent les Jésuites,

Qui fut de ses sujets le vainqueur et le père,

paya son royaume à beaux deniers comptans. C'étaient des favoris de Henri III, réclamant douze millions, prix de leur infamie; c'étaient des ministres, des conseillers d'état, porteurs de créances achetées à vil prix; c'étaient d'anciens chefs de la ligue, dont il avait fallu acheter la soumission; des gouverneurs qui avaient vendu leurs villes et leur foi; des Villars, des Biron, des La Châtre, des Elbœuf, des Brissac, des Villeroi, des Canillac, des Montespan, dont le serment à Henri IV coûtait plus de trente-deux millions. C'étaient les plus grands seigneurs du royaume, MM. de Bouillon, de Joyeuse, de Villequier, de Schomberg, Duplessis, d'O, le

tienne, reçoit le baptême, et conduit à l'autel, en qualité de femme et légitime épouse, la princesse Giselle, fille de Charles le Simple.

SUÉDOIS.

Ce que nous avons dit de la marine des Danois suffit pour faire voir combien la navigation était en honneur chez les peuples du Nord. Leurs ports offraient des abris sûrs contre la tempête; ceux de la Baltique surtout se faisaient remarquer par l'excellence du mouillage. Lubeck, Copenhague, Elseneur, Stockholm, Rostock, Stralsund, Stettin, Colberg, Dantzick, Elbing, Konigsberg, Riga, Revel, Narva, Pernau, etc., etc., ont long-temps joui d'une réputation mé-

chancelier, le connétable, et jusqu'à Madame, sœur du Roi, qui ne dédaignaient pas le métier de traitans. C'étaient le roi d'Angleterre, le comte Palatin, le duc de Florence, les Vénitiens, les Suisses, qui exploitaient à leur profit les revenus de l'État *.

* Voir, pour la répartition de cette somme entre plusieurs personnes, notamment à M. de Brissac, etc., pour la ville de Paris, 1,695,400 liv., et à M. de La Châtre, pour Orléans, Bourges, etc., 898,900 liv., une note insérée dans l'éloge de Sully, par Daru, tome VI des Mémoires de Sully, page 19, après la table générale des matières, édition in-8°, de Ledoux, imprimerie de Rignoux.

ritée. L'auteur des Nuits Attiques (1), que le premier des écrivains français (2) pour la beauté du style et la profondeur des pensées, traite quelque part « d'insipide recueil, » est entré dans les plus grands détails au sujet de la forme, du nombre des navires de ces peuples, de leur lois nautiques et de leurs évolutions navales. Les colonies qu'ils ont fondées, les provinces qu'ils ont conquises, les mettaient dans l'indispensable nécessité d'entretenir des flottes nombreuses; aussi ils avaient sans cesse à la mer des vaisseaux de guerre, des bâtimens marchands, des brigantins et des barques, construits sur des modèles alors en usage dans le Nord. On s'y servait autrefois d'embarcations longues et larges, qui ne tiraient que quatre pieds d'eau, quoiqu'elles fussent pesamment chargées. Excellens voiliers, les transports même étaient propres à l'attaque et à la défense. Épais, solides et liés entre eux avec des clous de fer, les bordages de ces bâtimens bravaient impunément et les vagues et le choc de l'ennemi. Dans un combat, rien n'était plus redoutable que leur présence, car ils semaient partout le désordre, la terreur et la mort: c'étaient ordinairement eux qui décidaient de la victoire.

(1) Aulu-Gelle. — (2) Jean-Jacques Rousseau.

Les peuplades répandues au loin sur les côtes de la Baltique possédaient encore des bâtimens, dont les uns, armés, sous la quille, de scies tranchantes, coupaient les chaînes (*) placées à l'entrée des ports, tandis que les autres lançaient un feu plus terrible que le feu grégeois (**). Les marins de ces parages s'en servaient impitoyablement contre leurs adversaires. Voulaient-ils, pour les faire couler, percer sous l'eau les vaisseaux ennemis, ils s'en approchaient à l'aide de canots de cuir, et ces frêles esquifs, qui semblaient voler sur la mer, étaient très-commodes ou pour surprendre l'ennemi ou pour se dérober à sa poursuite. Souvent chez eux l'adresse et la ruse se joignaient à la force. On les a vus transporter

(*) On entend ordinairement par chaîne, une suite d'anneaux entrelacés, sans solution de continuité; mais les chaînes dont il est ici question se composent de blocs de bois flottant à fleur d'eau, ou de tronçons d'arbres, et liés les uns aux autres par des cables, des grelins, ou des barres de fer. Telle est au moins l'idée que nous nous en sommes formée à Brest, en assistant à la fermeture du port, entre le Château et Recouvrance.

(**) Composé de matières combustibles, ce feu brûlait dans l'eau; rien ne pouvait l'éteindre. Callinique, d'Héliopolis en Syrie, en est l'inventeur.

Dict. des Notions primit.

des vaisseaux par terre, les mettre à flot, et attaquer des flottes à l'ancre, soit dans des ports, soit dans des rades, au moment où elles s'y attendaient le moins. C'est ainsi que Eric, dont nous avons déjà parlé, à propos d'Oddo, de magie, de démons, de moines et de miracles, voulant enlever sept corsaires, s'avança pour les reconnaître avec le navire qu'il montait. Il avait laissé sur la côte sept bâtimens remplis de rameaux et d'arbres coupés. Il espérait qu'on les prendrait pour un terrain couvert de bois. Cet expédient lui réussit : les pirates le croient seul, comptent sur une capture facile, le poursuivent, et donnent tête baissée dans l'embuscade. Les arbres, à l'instant, les branches et leurs feuilles tombent à la mer, et les corsaires, enveloppés et pris, sont chargés de fers. Les histoires du Nord sont remplies de traits semblables.

Cependant ces peuples, que nous traitons de barbares, étaient policés; ils avaient des lois et des réglemens maritimes qu'ils n'osaient enfreindre et qu'ils observaient avec la plus scrupuleuse exactitude. Si quelqu'un de l'équipage portait ou feignait de porter une main armée sur le patron d'un vaisseau, on clouait au mât cette main téméraire. Des peines étaient aussi infligées à celui qui méchamment avait brisé des instru-

mens nautiques. On plongeait dans l'onde, comme des victimes dévouées à la sûreté publique, les séditieux et les querelleurs. Mais il est temps, après l'exposé que nous venons de faire de la marine des peuples du Nord, d'entrer dans quelques détails sur la navigation des Suédois.

Le port de Stockolm est un des meilleurs de l'Europe. La mer y pénètre par deux ouvertures aussi larges que profondes. L'entrée en est facile, même pour les bâtimens sous voiles et chargés, et ils y sont tellement à l'abri, qu'on n'a besoin, pour les retenir, ni d'ancres ni de câbles. On a vu dans ce port jusqu'à trois cents vaisseaux.

Aucun auteur n'est d'accord sur l'origine de la marine suédoise; mais ce qu'on ne peut contester, c'est qu'elle date de la plus haute antiquité.

Avare par caractère, Attiley Ier avait amassé de grands trésors. Sa femme, dont le goût pour la dépense était loin d'être en rapport et de sympathiser avec les inclinations sordides de son royal époux, appela en Suède Rolvo, roi de Danemarck, et tous deux de concert enlevèrent les richesses d'Attiley, et se sauvèrent sur des vaisseaux qu'ils avaient équipés.

Fils et successeur d'Attiley, Hoter se rendit fameux par son adresse et sa dextérité. Aimé de

Nanna, fille du roi de Norwége, il en avait obtenu une promesse de mariage. Haco, roi de Danemarck, devenu son rival, mit tout en usage, pour obtenir le cœur de cette princesse; voyant son amour rebuté, il déclara la guerre à Hoter. Ce moyen ne lui réussit pas mieux; vaincu même, il perdit ses états. Honteux de sa défaite, il arma de nouveau et reconquit son royaume, que le roi de Suède tenta de lui enlever une seconde fois. Hoter avait équipé une flotte considérable, et était passé en Danemarck; mais battu par Haco, il avait été forcé à se retirer dans le Jutland.

Hoter eut pour successeur son fils Attilus II, qui, possédé du démon des conquêtes, mit en mer une flotte formidable pour faire la guerre à ses voisins. Repoussé sur tous les points qu'il avait attaqués, il mourut, et on lui donna pour successeurs deux princes qui périrent dans un combat naval.

Éric IV s'étant emparé du trône de Suède, n'en fut pas tranquille possesseur. Haldan, son cousin, attenta à ses jours pour se rendre maître par sa mort de la Suède et du Danemarck. Il se saisit d'abord de ce dernier royaume, et porta les armes contre Éric, qui le battit et le força à prendre la fuite; toutefois, Haldan ne

sortit point de la Suède, et Éric, pour le rappeler en Danemarck, y porta le théâtre de la guerre.

Obligé de voler au secours de ses états, Haldan venait de perdre la couronne et la vie, lorsque son frère, qui portait le même nom, plein du désir de venger sa mort, assembla une puissante armée, embarqua ses troupes, et cingla vers la Suède. Ayant rencontré Éric dans la traversée, il chercha à le surprendre en lui tendant un piége. D'abord il ne fit paraître que deux vaisseaux, et cacha le reste derrière un promontoire. Éric ne se doutait point du stratagème, et poursuivait sa route, lorsque les bâtimens qui se tenaient en embuscade, paraissant tout-à-coup, fondirent sur la flotte, qui tenta vainement de se défendre. La victoire se déclara en faveur des Danois; Éric vaincu ne voulut point se rendre, et préféra une mort glorieuse les armes à la main, à la honte de survivre à sa défaite. Le trône de Suède fut, pour le nouvel Haldan, le prix des succès qu'il venait d'obtenir, et ce prince, protecteur de la marine, fit continuellement donner la chasse aux corsaires qui troublaient la navigation.

Monté sur le trône de Suède, et s'y voyant affermi, Jorundar fait la guerre à Harald, roi de

Danemarck, qui avait envahi quelques-unes de ses provinces. Harald se fortifie des secours que lui envoie le roi de Norwége; mais le roi de Suède taille ses troupes en pièces, et reconquiert les pays usurpés. Harald recommence la guerre; Jorundar attaque le Danemarck par terre et par mer, et bat les flottes combinées des Danois et des Norwégiens.

La colère alors s'empare de Harald, qui, outré de dépit de n'avoir pu vaincre le roi de Suède par la force des armes, a recours à la perfidie, feint de se réconcilier avec lui et le fait assassiner.

Toutefois, la mort de ce prince ne reste pas impunie. Haquin, qui lui succède, a juré de venger son père, et arme puissamment sur terre et sur mer. Deux mille cinq cents vaisseaux opèrent leur jonction avec la flotte des Goths, mouillée sur la côte de Gothland. L'armée de terre de Haquin est si considérable, qu'elle couvre un terrain égal en profondeur à quarante milles (*) d'Italie, ou trois cent cinquante stades (**). Les

(*) Mesure itinéraire dont la longueur varie suivant les pays.

Dict. de l'Académie

(**) Carrière longue de cent vingt-cinq pas géométriques, où les Grecs s'exerçaient à la course. Mesure de chemin de la même étendue.

Ibidem.

forces navales de Harald ne le cèdent point en nombre à celles du roi de Suède. Répandues entre la Scanie et l'île de Zélande, elles forment une espèce de pont au moyen duquel on peut communiquer de l'une à l'autre. Ajoutons encore que le roi de Danemarck, pour plus de sûreté, s'est ménagé un renfort considérable d'Allemands, de Saxons, d'Esclavons, de Livoniens, de Vandales, d'Anglais, d'Écossais, d'Irlandais et de Frisons.

Le Nord n'a jamais vu de préparatifs de guerre aussi formidables. Les armées danoise et suédoise sont en présence; les deux rois stimulent les troupes par d'énergiques allocutions qu'ils croient propres à doubler leur courage; la trompette sonne la charge; le signal du combat est donné, on en vient aux mains; taillée en pièces, l'armée d'Harald se débande et fuit dans le plus grand désordre; lui-même tombe sous les coups du vainqueur, et sa défaite assure à Haquin la possession du Danemarck.

Les Danois perdirent dans cette fatale journée trente mille hommes des plus distingués du royaume, les Suédois douze mille; on préciserait difficilement parmi le peuple combattant (*), le

(*) C'est ici le cas de citer ces vers du grand écrivain que le roi de Prusse gratifia de l'immortalité, et dont les chefs-

nombre de ceux qui de part et d'autre restèrent sur le champ de bataille.

Une cause bien légitime engagea Adel, roi de Suède, à armer contre Jarmeric, roi de Danemarck, qui avait fait mourir son père. Ces deux princes se battirent pendant trois jours consécutifs. La paix mit fin à cette lutte opiniâtre.

d'œuvre, éternel honneur de la littérature française *, sont aujourd'hui entre les mains de tout le monde, grâce à un mandement du haut clergé de Paris, qui, dans sa paternelle sollicitude pour les âmes, voulut bien, pendant la vacance du siége archiépiscopal, autoriser les corps à se nourrir d'œufs aux approches de Pâques :

« Barbares, dont la guerre est l'unique métier,
Qui vendez votre sang à qui veut le payer,
. . . .
Encor, si pour votre patrie
Vous saviez vous sacrifier !
. . . .
Vous mourez pour la cause inique
De quelque tyran politique
Que vos yeux ne connaissent pas,
Et vous n'êtes, dans vos misères,
Que des assassins mercenaires
Armés pour des maîtres ingrats. »

VOLTAIRE.

* Frédéric II fit exécuter en porcelaine la statue de Voltaire, et la lui envoya avec ce mot gravé sur la base : IMMORTALI. C'est à ce trait connu du monarque philosophe, que Beaumarchais a fait allusion, dans le vaudeville de sa spirituelle comédie de *Figaro* :

« Oui, VOLTAIRE est immortel ! »

La marine des Suédois, jusqu'au XVe siècle, n'étant plus qu'une stérile et insignifiante série de guerres entre les puissances du Nord, nous terminerons cet article sans parler d'Olaüs 1er, roi de Suède, ni de ses ennemis Oluf, roi de Norwége, et Suénon, roi de Danemarck, parce que, au milieu de discordes civiles et d'invasions étrangères, l'art nautique fut presque entièrement négligé, qu'on faisait alors peu d'expéditions sur mer, et que les Suédois, justement jaloux de la liberté et des priviléges nationaux qu'on avait l'intention de leur ravir, résistaient ouvertement au souverain qui voulait affecter la dictature et usurper, contre le vœu des lois et des chartes du pays, le pouvoir absolu. Tant il est vrai que l'ombre même de l'arbitraire et du despotisme suffit pour indigner, soulever, révolter et armer les peuples généreux, et faire au cœur de l'État de profondes blessures (*)!

(*) Nous croyons, à l'appui de notre assertion, et pour l'instruction de ceux qui se croient pétris d'un autre limon que le commun des hommes, où qui ont oublié que leur arrêt de mort * a été prononcé le jour même de leur entrée

* Memento, homo, quia pulvis es, et in pulverem reverteris.
(*Cérémonie des Cendres*, institution sage et philosophique.)

Flambeau toujours vacillant, rarement lucide, l'homme en effet naît, végète et s'éteint; mais quand dans sa courte apparition sur ce

FRANÇAIS.

Chaque peuple à son tour a brillé sur la terre,
Par les lois, par les arts, et surtout par la guerre (1).

A ce titre la France, qui tant de fois a su com-

dans le monde, devoir présenter à leurs méditations, le passage suivant:

Un des privilèges que les Aragonais se donnèrent, fut celui de la *manifestation*. Il autorise chaque particulier à se présenter, et à porter sa cause devant le tribunal *de Justicia*, pour obtenir réparation d'un tort ou d'un outrage, de quelque juridiction qu'il ait à se plaindre, sans en excepter l'AUTORITÉ ROYALE.

L'Aragon se donna encore un autre privilége non moins considérable que celui de la *manifestation*. On l'appelle *el Fuero de la Union*. Il renferme deux conditions dignes de remarque : la première autorise les états à élire un autre roi, si celui qui règne actuellement entreprend de violer les priviléges; il est même permis de choisir un PAÏEN, paroles formelles du texte.

Le serment de fidélité, que les Aragonais prêtaient à leurs

globe, il a fait quelque bien, et surtout rendu des services à sa patrie, alors il ne meurt pas tout entier : son nom, honorablement prononcé par la reconnaissance, vole de bouche en bouche, et sa renommée, qui fatiguera le temps, devient pour lui un brevet d'immortalité.

(1) VOLTAIRE.

battre et vaincre, et naguère encore a triomphé seule des forces de l'Europe coalisée, en portant la gloire de ses armes des confins de la Livonie et des bords de la Moskowa jusqu'aux pyramides de Giseh (*), à Saint-Jean-d'Acre, au Mont-Thabor, à Jérusalem, et à Thèbes aux cent portes, la France, même de nos jours, et malgré tant de malignes influences, est la première des nations.

Elle compte avec un juste orgueil, au nombre de ses souverains, Charlemagne, Philippe-Auguste,

rois, se faisait en ces termes : «*Nos que valemos tanto como vos, os hacemos nuestro* rey y segnor *con tal que guardeis nuestros* fueros y libertades; Y SINO, NO.»

ANTONIO PEREZ.

« Nous, qui valons autant que toi, nous te faisons notre roi et seigneur, à condition que tu observeras nos *priviléges* et nos *libertés;* ET AUTREMENT, NON. »

SAINT-PHILIPPE, *Mém. pour servir à l'histoire d'Espagne sous le règne de Philippe* V.

(*) Au soleil levant, l'armée fait une halte spontanée. Elle salue les pyramides qui s'offrent pour la première fois à ses regards étonnés. « Soldats, s'écrie Bonaparte en s'adressant au groupe nombreux qui l'entoure, vous allez combattre aujourd'hui les dominateurs de l'Égypte : songez que, du haut de ces monumens, TRENTE SIÈCLES vous contemplent!

BOUVET DE CRESSÉ, *Précis des Victoires et Conquêtes.*

Louis VIII, Louis IX, Charles V, Louis XII, Henri IV, et Louis XVI, que l'exemple donné par l'Angleterre dans la personne de Charles Ier, a peut-être conduit à l'échafaud.

D'illustres citoyens ont également bien mérité de la patrie : les citer tous, ce serait nous imposer une tâche trop longue; aussi, nous nous bornerons à rappeler seulement les glorieux noms des Suger, des Sully, des Colbert, des d'Aguesseau, des d'Ormesson, des Fénélon, des Rollin et des Massillon. Ce dernier surtout eut assez de grandeur et d'élévation dans l'âme pour s'avouer publiquement coupable d'avoir coopéré au sacre du cardinal Dubois (*). Son *Petit Carême* est à la fois la plus belle comme la plus sublime leçon que, de la chaire de vérité, on puisse donner aux rois (**).

(*) Le prélat qui assista celui qui le consacrait (Dubois), pleurera long-temps un tel acte de condescendance.

MASSILLON, *Hist. de la Minor. de Louis* XV.

(**) On croirait entendre un factieux prédicateur de la Ligue, si le vertueux Massillon, en limitant la puissance des rois et des grands, n'élevait en même temps l'autorité des lois comme le premier principe de la prospérité nationale. « Les princes, dit-il, trois ans après la mort de Louis XIV, les princes et les souverains ne peuvent être grands qu'en se

Noble postérité des Gaulois, les Français se sont toujours montrés dignes de leurs aïeux. La première époque de leur marine, antérieure aux

rendant utiles aux peuples, et en leur portant, comme Jésus-Christ, la liberté, la paix et l'abondance. Je dis la liberté, non celle qui favorise les passions et la licence......., mais la liberté des lois.

» Vous ne connaissez que Dieu seul au-dessus de vous, Sire; * mais les lois doivent avoir plus d'autorité que vous-même; vous ne commandez pas à des esclaves, vous commandez à une nation libre et belliqueuse, aussi jalouse de sa liberté que de sa fidélité **, et dont la soumission est d'autant plus sûre, qu'elle est fondée sur l'amour qu'elle a pour ses maîtres. Ses rois peuvent tout sur elle, parce que sa tendresse et sa fidélité ne mettent point de bornes à son obéissance; mais il faut que des rois en mettent à leur autorité, et que plus son amour ne connaît de lois qu'une soumission aveugle, plus ses rois n'exigent de sa soumission que ce que les lois leur permettent d'en exiger; autrement ils ne sont plus les pères et les protecteurs de leurs peuples, ils en sont les ennemis et les oppresseurs; ils ne règnent pas sur les sujets, ils les subjuguent....... Ce n'est donc pas le souverain, c'est la loi, Sire, qui doit régner sur les peuples; vous n'en êtes que le ministre et le premier dépositaire. » Prédicateurs du XIXe siècle, voilà la saine morale, et la véritable élo-

* Louis XV, âgé de huit ans et demi.

** . . . . Provincia missos
Expellet citiùs fasces, quàm Francia reges.
CLAUDIAN., *Laud.* Stilicon.

Césars, est en quelque sorte une introduction naturelle aux navigations subséquentes; le vide immense qui se trouve depuis Pharamond jusqu'à Charlemagne, permet de fixer la seconde au règne de ce prince; les croisades, expéditions malheureuses, appartiennent à la troisième; et la quatrième, enfin, commence au règne de Louis XIV.

Les Gaulois cultivèrent la marine avec un soin particulier, et leur habilité dans la navigation les servit utilement pour le commerce, pour l'établissement de leurs colonies, pour la défense de leurs côtes, et pour les descentes qu'ils eurent occasion de faire sur celles de leurs voisins. Cependant cette nation toute guerrière n'a laissé aucun monument historique qui soit parvenu jusqu'à nous, et, pour la connaître, on est obligé d'avoir recours aux écrivains grecs et latins, et de se contenter du peu qu'ils nous en ont appris.

Quoique toujours dissidens, et jamais d'accord dans leurs divagations, ces auteurs, en effet, nous disent que, resserrés dans un espace trop étroit, qui ne pouvait plus les contenir, les Gaulois entreprirent des navigations hardies,

quence de la chaire. Prenez Massillon pour modèle; vous serez dignes du Dieu que vous annoncez, et l'on pourra alors vous entendre sans répugnance!

pour aller s'établir au-delà des mers dans des contrées lointaines, dont les noms prouvent au moins qu'ils les ont possédées. Ainsi la Galatie (*), les Galles (**), le pays de Galles en Angle-

(*) Galatès, fils d'Hercule et de Galatée, supérieur à tous ses compatriotes par sa force et par ses vertus, se fit une grande réputation à la guerre, et donna à ses sujets le nom de Galates, et au pays celui de Galatie. NOEL.

(**) Les Galles ou Gallas, *Galli*, sont des peuples d'Afrique, près de l'Abissinie, grands ennemis des Abissins, sur lesquels ils ont conquis plusieurs provinces. Ils ne vivent que de leurs troupeaux et de leurs brigandages. *Dict. Géogr.*

— Les Galles, prêtres de Cybèle, tirent leur nom ou du Gallus, fleuve de Phrygie, dont l'eau les rendait furieux, ou de leur fondateur, qui s'appelait Gallus. Cette institution fanatique, dont la Phrygie était le berceau, se répandit en Grèce, en Syrie, en Afrique et dans tout l'empire romain. Les Galles étaient des coureurs, des charlatans allant de ville en ville, jouant des cymbales et des crotales, et portant des images de leur déesse pour séduire les gens simples et ramasser des aumônes qu'ils tournaient à leur profit; des fanatiques et des misérables qui, en portant la mère des dieux, chantaient des vers par tout pays, et rendirent par là, dit Plutarque, la poésie fort méprisable, c'est-à-dire la poésie des ORACLES. NOEL.

Quoique ce passage soit extrait d'un *Dictionnaire de la Fable*, rien n'empêche de croire à la véracité des faits qu'il contient, puisque dans ces derniers temps nous avons en-

terre (*), la Galice en Espagne (**), etc., etc., attestent d'une manière incontestable, que, sous la conduite d'un Brennus et de quelques autres chefs intrépides, les fils de la Gaule antique ont habité ou parcouru en vainqueurs ces diverses régions.

Rien ne démontre mieux l'état florissant de la marine gauloise que le grand nombre de ports célèbres ouverts à ses vaisseaux sur l'une et l'autre mer, l'Océan et la Méditerranée. C'est à Arles que dans l'espace d'un mois César fit construire douze galères. Narbonne était une espèce d'entrepôt

tendu chanter d'incohérentes rapsodies, et vu, profanation sacrilége! la Divinité elle-même outragée dans son temple par des airs profanes, tels que: *Femme sensible; Ce mouchoir, belle Remonde; J'ai du bon tabac; Entends-tu Brunette!* et cent autres sottises semblables.

(*) Le pays de Galles, *Cambria*, est une province d'Angleterre qui fait environ la cinquième partie de ce royaume, avec titre de principauté, attaché, depuis Édouard II, aux fils aînés du roi de la Grande-Bretagne. *Dict. Hist.*

(**) La Galice, *Galicia* en Espagne, dont Saint-Jacques-de-Compostelle est la capitale, est bornée au nord et à l'ouest par l'Océan, au sud par le Portugal, dont le Mincio la sépare, et à l'est par les Asturies et le royaume de Léon.
Ibidem.

où abordaient les flottes de l'Orient; celles de l'Afrique, de l'Espagne et de la Sicile, le port d'Aigues-Mortes, que les sables amoncelés par le Rhône ont rendu impraticable, et ceux de Montpellier, de Marseille, de Toulon, d'Antibes et de Fréjus, où les vaisseaux d'Auguste se retiraient, étaient tous très-considérables, et joignaient à la bonté du mouillage un abri sûr contre la tempête.

Bordeaux et Vannes se distinguaient entre les villes maritimes semées sur les côtes de l'Océan, et la navigation trouvait d'immenses ressources dans les ports de la Saintonge, de l'Aunis, du Poitou, des haute et basse Bretagnes, de la Neustrie et du Boulonnais.

La marine a été peu cultivée en France sous la première race de nos rois, qui, faibles et divisés, furent *longue saison sans commander en aucune mer* (1), et depuis le commencement de la monarchie jusqu'à Charlemagne, on ne trouve dans l'histoire contemporaine aucun événement maritime, si ce n'est ce qui se passa sous Thierry.

Fils naturel de Clovis, ce prince, en vertu de son droit d'aînesse, avait été appelé à partager le royaume de France avec les enfans légitimes

(1) Du Tillet.

de son père. Il jouissait paisiblement de la portion qui lui était échue, lorsque son repos fut troublé par un essaim de pirates danois qui pénétrèrent dans l'Austrasie et la ravagèrent. Maîtres d'une flotte nombreuse, ces barbares remontèrent la Meuse, et, après avoir livré au pillage les villes et les campagnes, et s'être chargés de butin, ils ne songeaient plus qu'à se rembarquer, lorsque Thierry envoya contre eux son fils Théodebert, qui, suivi de forces imposantes de terre et de mer, tomba brusquement sur la flotte des pirates, mit dans l'attaque de leurs vaisseaux le sang-froid et l'intrépidité, garans ordinaires du succès, les enleva presque tous, avec les prisonniers et les richesses dont ils s'étaient emparés. Théodebert tua leur chef de sa propre main. C'est la première action où les Français paraissent s'être signalés sur mer.

La marine se ranima, et brilla même de quelque éclat sous Charlemagne. Prévoyant que, dès qu'il s'éloignerait de la France, les côtes de l'Océan et de la Méditerranée seraient exposées aux invasions des Barbares, ce monarque, qui avait reculé les bornes de son empire au-delà du Danube et du Rhin, pour prévenir et paralyser, en quelque sorte, l'effet de descentes, toujours fatales pour les peuples, ordonna que

des garde-côtes croiseraient continuellement à l'embouchure des rivières et des fleuves, et en France et en Allemagne, et aux frontières de la Provence et de l'Italie. Ces sages précautions mirent ses états à l'abri des insultes qu'ils avaient si souvent essuyées de la part des Sarrasins et des Normands (*), et ses escadres, plus d'une fois victorieuses des flottes ennemies, prirent ou coulèrent leurs bâtimens de guerre dans les eaux de la Sardaigne, de la Corse, de Majorque et de Minorque.

Sans cesse occupé de vues utiles à la gloire de ses peuples, le fils de Pépin ne négligea rien pour mériter le surnom de Grand qu'a confirmé la postérité; les hostilités, non interrompues sur terre durant quarante-sept ans de règne, ne

(*) On doit entendre ici par Normands, les peuples du Nord qui, sortis du Danemarck, de la Suède et de la Norwége, abordèrent les côtes de la Neustrie *, et que nos anciens auteurs confondent tous dans une seule et unique acception. *Gallorum scriptores, rem perturbantes, omnes ab Aquilone venientes, soliti sunt appellare Normanos, non discernentes* inter Danos, et eos qui veri (lisez *verè*) sunt Normani.

PONCET DE LA GRAVE.

* Quæ priùs antiquum cùm Neustria nomen haberet,
Post à Normanis habuit Normania nomen.

Hist. de Normandie, Rouen, 1631.

l'empêchèrent point de donner la plus sérieuse attention aux affaires de la mer. L'art nautique lui fut connu jusque dans ses moindres détails; lui-même était son commissaire-général; il ne s'en rapportait à personne dans la visite des vaisseaux qu'il avait fait construire; les côtes de son empire, il les parcourut, pourvut à leur défense, et fit rétablir à Boulogne un ancien phare romain que les habitans de cette ville, par une insouciance coupable, puisqu'elle pouvait occasioner des naufrages, avaient laissé tomber en ruines.

Louis le Débonnaire et ses successeurs négligèrent la marine; aussi les Normands et les Sarrasins firent impunément dans leurs provinces, qu'ils ravagèrent, de fréquentes incursions.

Les premiers rois Capétiens n'eurent aucune occasion d'équiper des flottes; le continent seul fut le théâtre des guerres qui agitèrent leurs règnes dans le cours des longs et fameux démêlés survenus entre les comtes de Champagne et les ducs de Normandie, de Bourgogne et de Guienne.

Les expéditions d'outre-mer, dont nous parlerons à la fin de ce livre, en offrant à la pitié du lecteur la malheureuse issue des croisades, commencèrent sous Philippe Ier, et la marine

alors parut se rétablir en France. Toutefois, comme l'a remarqué le savant auteur de la *Chronique latine des rois de France,* (1) depuis Pharamond jusqu'à François 1er, ce furent les Génois, les Espagnols, et quelques autres peuples limitrophes, qui portèrent au-delà de la Méditerranée les ridicules extravagances de pélerins en délire; car Philippe, tout en laissant à ses sujets la liberté de suivre leurs pieux et sots caprices, refusa de faire personnellement partie de la première croisade.

Victime d'une maladie contagieuse, la peste, si fréquente en Afrique, qui frappe indistinctement et les têtes couronnées et ceux que l'adulation a faits leurs sujets (*), Louis IX était mort dans son camp devant Tunis, et Philippe III (le Hardi), son successeur, pensait à quitter ces fu-

(*) La France constitutionnelle a vu Louis XVIII, avec autant d'intérêt que de plaisir, à l'ouverture de la chambre des députés des départemens, en 1818, négliger totalement le mot *sujets,* et lui substituer les expressions plus nobles, plus sonores, plus harmonieuses, plus appropriées enfin à la délicatesse comme à la dignité françaises, de Peuple, d'Enfans, de Patrie, de Nation. — « Le jour où ceux de nos *Enfans,* qui ont supporté avec tant de courage le poids d'une occupation de plus de trois années, en ont été délivrés, sera un

(1). Du Tillet.

nestes parages, quand Charles Ier, roi de Sicile, arrivant avec sa flotte, releva le courage des Français.

Quelques avantages obtenus sur les Maures ayant amené des propositions de paix, Philippe, que la nécessité forçait à regagner au plus vite ses états, consentit un traité, qui fut conclu assez précipitamment. Les deux rois s'embarquèrent avec leurs troupes; mais une tempête violente s'étant élevée, la flotte fut dispersée, et les vaisseaux, venant à se heurter, s'entr'ouvrirent et se brisèrent les uns contre les autres, ou périrent misérablement sur des côtes inhospitalières. Dix-huit bâtimens de haut-bord sombrèrent; plusieurs navires de moindre dimension se perdirent corps et biens, et Philippe eut la douleur de voir quatre mille hommes de son armée, le trésor de sa flotte et l'argent qu'il avait reçu du roi de Tunis, s'ensevelir dans les flots.

Devenu vassal de la France, à cause des terres qu'il y possédait, Édouard, roi de la Grande-Bre-

des plus beaux jours de ma vie; et mon *cœur français* n'a pas moins joui de la fin de leurs maux que de la libération de la Patrie. »

BOUVET DE CRESSÉ, note de l'*Histoire* inédite des *Règnes* de Louis XV et de ses successeurs.*

* Cet ouvrage impartial paraîtra en 1825.

tagne, humilié de cette dépendance, résolut de s'en affranchir, et les débats qui avaient existé au temps de Philippe-Auguste se renouvelèrent sous Philippe le Bel.

Sous prétexte de secourir la ville d'Acre, assiégée par les Sarrasins, le roi d'Angleterre mit en mer des forces nombreuses. Ses véritables intentions parurent bientôt au grand jour : Acre avait ouvert ses portes au vainqueur, et les Anglais ne désarmant point, on connut aisément que leur flotte était destinée à une expédition contre la France.

Deux cents vaisseaux normands faisant voile pour la Guienne, où ils allaient chercher des vivres, s'emparèrent dans la traversée de tous les navires anglais qu'ils rencontrèrent; mais, au retour, ils furent attaqués par une flotte de soixante bâtimens détachés de celle qu'Édouard avait en apparence armée contre la Palestine. Embarrassés par leur charge, les Normands furent battus, pris, ou coulés à fond. Fiers de cet avantage, les Anglais, qui s'étaient renforcés de quelques vaisseaux sortis de Bayonne, insultèrent La Rochelle, pillèrent ses environs, et se retirèrent chargés de butin.

Ce fut alors que les hostilités prirent un caractère sérieux. Les deux rois s'aigrirent au point

qu'ils ne purent s'entendre; toute négociation devint infructueuse, et, de part et d'autre, on se disposa à une guerre ouverte.

Édouard a fait sortir des ports de la Grande-Bretagne trois escadres, aux ordres de généraux habiles, qui, descendus dans l'île de Rhé, la livrent au pillage, et portent sur tous les points de son territoire le ravage, le meurtre et l'incendie. Cinglant ensuite vers l'embouchure de la Gironde (*), les Anglais entrent en rivière, désolent les rives du fleuve, commettent les plus grands excès, et laissent dans la contrée de hideuses traces de leur passage.

Pendant qu'Édouard faisait les plus grands efforts pour reprendre les places qu'il avait perdues en Guienne, Philippe le Bel, usant de représailles, envoyait contre la Grande-Bretagne une flotte considérable, sous la conduite de Matthieu de Montmorency. Descendu sur la côte

(*) Plusieurs auteurs confondent à tort la Garonne avec la Gironde. La Garonne conserve son nom depuis sa source jusqu'au Bec d'Ambez, où elle reçoit les eaux de la Dordogne; alors elle prend celui de Gironde et le garde jusqu'à Royan et la tour de Cordouan *, où elle se jette dans l'Océan.

* Fameux phare de France, à l'embouchure de la Gironde. C'est un fanal d'une architecture admirable, rebâti par Louis XIV en 1665.

Dict. Hist.

de Douvres, cet amiral se rendit maître de la ville et en brûla une partie. Ce fut tout ce qu'il y eut de remarquable dans cette guerre, qui se termina par un accommodement que le roi d'Angleterre fut le premier à proposer.

La Grande-Bretagne et la France étaient trop voisines, et trop jalouses l'une de l'autre, pour vivre long-temps en paix; ces deux puissances se brouillèrent de nouveau sous le règne de Charles IV et d'Édouard II. Le séjour de la reine d'Angleterre, sœur de Charles, à la cour de France, commença la division entre les deux rois, et l'invasion de la Guienne acheva la rupture, que suivit l'enlèvement, par les Anglais, de cent vingt navires chargés de marchandises, appartenant à des négocians de la Normandie.

La marine française reprit de nouvelles forces sous Philippe de Valois. Elles les dut au projet d'une croisade dans laquelle Philippe entra, à la sollicitation du pape Jean XXII. Quoique à cette époque le zèle pour les voyages d'outre-mer se fût extrêmement refroidi, le roi de France s'était ligué, pour cette entreprise, avec les rois de Bohème et de Navarre, les Génois et les Vénitiens. Ces derniers devaient fournir des galères capables de contenir quatre mille hommes de troupes, et cent autres bâtimens pour transpor-

ter les munitions de bouche et les machines de guerre.

Nommé généralissime de l'expédition, Philippe équipa à Marseille une des plus puissantes flottes qu'on ait vues jusqu'alors dans les ports de France. Aucun auteur ne parle du nombre des vaisseaux qui la composaient, mais il devait être prodigieux, puisqu'il s'agissait de conduire en Palestine cinquante mille fantassins et mille hommes de cavalerie. Ces préparatifs immenses n'empêchèrent pas le projet d'avorter; des guerres domestiques retinrent Philippe dans ses états, et la mort du Pape, l'âme de la croisade, étant heureusement survenue pour empêcher l'effusion du sang, cet incident, joint aux démêlés qui s'élevèrent entre la France et l'Angleterre, acheva de rompre la partie. Toutefois l'armement de Philippe ne fut pas inutile; on l'employa contre les Anglais.

La guerre, qui dura continuellement entre la France et la Grande-Bretagne, força Charles v à entretenir des armées navales; mais comme il n'était pas en état de soutenir la marine, à cause de l'épuisement où se trouvait le royaume, il fit alliance avec Henri, roi de Castille, qui lui prêta des vaisseaux. La flotte castillane, composée de quarante gros navires et de treize autres

de moindre grandeur, était mouillée dans la rade de La Rochelle, où elle attendait au passage celle d'Angleterre, qu'elle savait devoir faire route de ce côté, sous les ordres du comte de Pembrock.

Ignorant les desseins de l'ennemi, les Anglais avaient négligé de se mettre sur leurs gardes; aussi, dès qu'ils furent en vue, le commandant espagnol leva l'ancre, gagna le vent, et vint, à pleines voiles, fondre sur les insulaires, qui se défendirent vaillamment et engagèrent un combat très-vif. Les Castillans, à l'aide de machines de guerre, lançaient des blocs de pierre d'une grosseur énorme, qui, tombant sur les bâtimens opposés, les fracassaient et brisaient leurs manœuvres, tandis que les Anglais, qui n'avaient que des vaisseaux légers, et redoutant par-dessus tout l'abordage, dont le nom seul les fait trembler, n'osaient approcher des navires espagnols. La nuit mit fin au combat, qui le lendemain recommença avec le jour, et dans lequel le comte de Pembrock, renforcé de quatre vaisseaux que lui menèrent le sénéchal de La Rochelle et trois autres notables personnages de la cité, suivit plutôt les mouvemens impétueux de sa valeur naturelle, que les sages conseils de la prudence.

Quoique le plus faible, l'amiral anglais avait négligé de profiter des ténèbres pour opérer sa retraite, ainsi que l'ont souvent fait dans de semblables occasions les plus grands capitaines, convaincus qu'ils étaient, qu'il n'y a aucune gloire à acquérir en risquant une affaire douteuse. Pembrock, au contraire, tout entier à cette fausse maxime, qu'il est toujours honteux d'éviter d'en venir aux mains, accepta la bataille qu'on lui offrait une seconde fois; tous ses vaisseaux furent pris ou coulés à fond, et lui-même tomba au pouvoir des troupes de Castille. La flotte victorieuse retourna en Espagne, et, triomphante, emmena avec elle les vaisseaux dont elle s'était emparée, et huit mille prisonniers de guerre (*).

Composée de huit galères et de quatorze vaisseaux de haut-bord, la flotte de Castille, aux ordres de Rodrigue le Roux, s'était remise en

(*) Ce fut en 1372 qu'eurent lieu ces engagemens successifs entre les Anglais et les Espagnols, et l'année suivante, au rapport d'un historien français *, on frappa, à l'occasion de cette double victoire, une médaille sur le revers de laquelle se lisaient ces mots : ANGLIS PRÆLIO NAVALI SUPERATIS ET FUGATIS, et dans l'exergue : M. CCCLXXIII.

* MÉZERAI.

mer, et avait recueilli les fruits de la campagne précédente, en forçant La Rochelle et la plupart des villes de la Guienne et du Poitou à ne plus reconnaître pour maîtres les cauteleux enfans de la Grande-Bretagne, dont la politique plus que adroite et le froid égoïsme, résultat d'un calcul intéressé, ont toujours eu pour but la ruine de leurs voisins.

Cependant Édouard, sensible à la perte de ses vaisseaux et de ses places, veut tenter un dernier effort, et reconquérir ce qu'on lui a enlevé ou perdre ce qui lui reste sur le continent. Il arme donc de nouveau, et sa flotte, que monte une armée nombreuse, qu'il commande en personne, contrariée par des vents debout, erre pendant deux mois et demi le long des côtes de la Bretagne et de la Normandie, sans pouvoir jamais débarquer dans des lieux où sa présence aurait peut-être changé la face des affaires.

Charles, de son côté, profite des contre-temps qu'essuie son ennemi, et, jugeant sagement qu'il ne peut prévenir les entreprises de l'Angleterre qu'en mettant sur un pied respectable la marine française, il équipe une flotte considérable, et lui donne l'ordre de se joindre à celle de Castille. Forte de cent vingt bâtimens, que commandent, pour la France Jean de Vienne, et pour la Cas-

tille Ferrand-Sausse, l'armée combinée descend en Angleterre, et bientôt l'île de Wight, Darmouth, Plymouth et d'autres places, pillées et sacoagées, deviennent la proie des flammes.

Édouard était mort sur ces entrefaites, et l'on avait mis un embargo sur tous les vaisseaux anglais pour empêcher que la vacance du trône ne fût connue en France; mais Jean de Vienne, ayant appris cet événement par des prisonniers qu'il avait faits, en instruisit Charles, auquel il dépêcha une barque pour lui en donner avis.

Pendant que les Anglais s'occupaient du soin de mettre la couronne sur la tête de Richard, les Français et les Castillans, poursuivant leurs succès, continuaient de désoler les côtes de la Grande-Bretagne, et le ravage aurait été plus grand encore si les oncles du nouveau roi n'eussent déployé, pour les défendre et repousser l'ennemi, des forces considérables.

Depuis quelque temps la guerre traînait en longueur; elle se faisait même assez faiblement, parce que la France et l'Angleterre étaient toutes deux en proie aux discordes civiles, lorsque tout-à-coup Charles VI, voulant profiter de certaines dispositions favorables à ses desseins, fit creuser un port à L'Écluse, et, par d'immenses préparatifs, jeta l'épouvante dans toute l'Angle-

terre. Une flotte de douze cent quatre-vingt-sept bâtimens armés, tirés de tous les ports du royaume et des côtes de l'Océan, depuis Séville jusqu'aux bords de la Baltique, devait encore recevoir une augmentation de soixante-douze vaisseaux, que le connétable faisait équiper en Bretagne. Ce prodigieux amas de navires couvrait la mer, et, dans une grande étendue, la faisait ressembler à une vaste forêt. C'est avec étonnement qu'on voit dans un auteur contemporain (1) le détail des provisions de toute espèce et des munitions dont on chargeait les vaisseaux, qui, s'il faut en croire d'anciennes chroniques, étaient dorés, peints et décorés de tout ce qui pouvait allier l'air de galanterie à l'idée effrayante de leur destination.

Le connétable avait fait construire une ville de bois, dont toutes les pièces en charpente devaient être assemblées et mises en place au moment même de la descente en Angleterre, et c'est dans cette ville artificielle qu'on se promettait de trouver de quoi se loger et se défendre. Charles VI et les principaux personnages du royaume devaient s'embarquer sur la flotte; les chefs et les soldats brûlaient du désir d'aller

(1) Froissart.

attaquer l'ennemi de la nation, l'Anglais, dans ses propres foyers.

Il est certain que le succès aurait couronné cette hardie expédition, si l'on eût su profiter à temps de la bonne volonté des troupes. L'avantage de la saison, la consternation répandue dans la Grande-Bretagne, tout enfin semblait garantir la réussite de l'entreprise; mais, comme elle avait été formée contre l'avis du duc de Berri, qui s'était arrogé sur l'esprit du roi, qu'il menait, une autorité marquée, et qui jouissait d'un pouvoir presque absolu dans son conseil, il la fit avorter par des retardemens affectés et des délais sans cesse renaissans, que récompensa bien, assure-t-on, la cour d'Angleterre (*). Ces lenteurs, dont tout le monde soupçonnait les vrais motifs, firent perdre le temps favorable à la navigation, et périr une grande partie des provisions, qui se gâtèrent : presque toutes avariées, elles furent hors d'état de servir; l'ardeur du soldat se ralentit, et le connétable lui-même ressentit le premier les funestes effets de la politique du duc de Berri.

Obligé en effet de mettre à la voile dans une saison avancée, il fut accueilli en mer par une

(*) *Hist. gén. de la Marine.*

violente tempête, dans le temps que, monté sur un brigantin qu'il avait fait armer en Bretagne, il conduisait une partie de la flotte au rendez-vous général de L'Écluse. Les vents dispersèrent les vaisseaux sur lesquels on avait chargé cette fameuse ville de bois, objet de tant d'espérances, et l'un de ces bâtimens fut poussé jusque dans la Tamise, comme pour aller porter aux Anglais quelques pièces inutiles de la construction la plus extraordinaire qu'ait inventée le génie de l'homme. Sept navires furent jetés en Zélande; cinq ou six autres furent fracassés, et le connétable arriva, non sans peine, à L'Écluse, avec les tristes restes de la flotte délabrée.

Auteur secret de ce malheur froidement prévu et calculé, le duc de Berri profita du désastre de la flotte pour faire échouer l'entreprise. Ainsi avorta ce projet gigantesque, et, après la dépense prodigieuse qu'il avait occasionée, il fallut passer dans l'inaction le reste de la campagne.

Délivré de toute crainte, Richard, que l'or britannique et, chose à peine croyable si les faits ne parlaient pas, la lâcheté d'un prince français ont arraché aux terribles résultats d'une invasion formidable, confie au comte d'Arundel le commandement en chef des forces navales de l'Angleterre, et lui donne l'ordre d'é-

tablir des croisières permanentes et sans cesse en vue des côtes de Bretagne et de Normandie, pour troubler le commerce de la France.

Ces ordres de Richard, le comte d'Arundel les exécutait ponctuellement; des combats sanglans avaient été livrés; de part et d'autre on avait montré le plus grand acharnement, et les Anglais, s'ils l'avaient tenté, se seraient facilement emparé de L'Écluse, qui se trouvait alors sans garnison. Fiers d'une victoire remportée sur des vaisseaux marchands, ils bornèrent leurs exploits à quelques ravages sur les côtes, et rentrèrent dans leurs ports, précédés et suivis, dans leur prétendu triomphe, de vins de Saintonge chèrement achetés, mais qu'ils préféraient aux plus beaux comme aux plus nobles trophées de la valeur guerrière.

Cependant Charles VI, qui pense que tout est possible aux Français lorsqu'ils le veulent fortement et qu'on ne les trahit pas, n'a point abandonné le projet de porter ses armes dans le pays même de son ennemi; c'est dans Londres qu'il veut vaincre l'Angleterre; cette idée lui sourit, et les circonstances lui paraissent encore favorables au succès de l'entreprise. Les nombreuses provisions de la grande armée navale ne sont pas entièrement épuisées; l'Angleterre est en com-

bustion; les favoris de Richard lui ont aliéné le cœur des peuples; la discorde règne dans l'île, et ces troubles intérieurs, fléau toujours fatal aux États, tiennent les Anglais continuellement armés les uns contre les autres.

Instruit de ce qui se passe chez ses voisins, Charles a résolu de profiter d'une si belle occasion; mais, pour éviter l'embarras et la dépense que nécessitent ordinairement des armemens trop considérables, dont il a reconnu d'ailleurs les abus et les inconvéniens, il fait équiper deux escadres, l'une à Tréguier, l'autre à Harfleur (*), commandées, la première par le connétable Olivier de Clisson, la seconde par l'Amiral. Des vivres pour cinq mois sont embarqués, et les vaisseaux doivent recevoir sur leurs bords l'élite de la noblesse française, et une armée de qua-

(*) Le Havre-de-Grâce, à l'embouchure de la Seine, n'existait point encore; Louis XII n'en avait pas jeté les fondemens, et cette ville commerçante, qui doit à François Ier une partie de ses belles fortifications, n'était alors qu'une plage malsaine, sans cesse exposée aux émanations de miasmes pestilentiels qu'exhalaient des eaux croupies au milieu de marais fangeux. Comblé par les sables que le temps y a amoncelés, le port de Harfleur, sur le Lézarda, qui se jette dans la Seine, est aujourd'hui absolument nul, et forme une prairie.

torze mille hommes, composée d'infanterie et de cavalerie.

Tout était prêt à Tréguier et à Harfleur, et déjà dans ces deux ports on se disposait à mettre à la voile, lorsque la perfidie du duc de Bretagne (*) fit échouer un projet si bien concerté.

La marine française fut languissante sous Charles VII et sous Louis XI. Les guerres de l'un, pour reconquérir son royaume, et les démêlés continuels de l'autre avec les ducs de Bourgogne et de Bretagne, ne les obligèrent point à des armemens maritimes. On voit seulement sous le règne de Charles VII, que ce prince équipa une flotte sur laquelle on embarqua quatre mille hommes, et dont le commandement en chef fut

(*) Le duc de Bretagne s'était persuadé que le connétable avait tout à la fois des vues sur ses états et sur sa femme. Cette double jalousie lui inspira le désir de se venger. Il fit prisonnier le connétable, qui était chargé de la conduite des troupes préparées contre l'Angleterre, et qui, seul, avait le secret de l'entreprise, et fit par là manquer l'affaire que Charles avait le plus à cœur. Ce second armement aurait été aussi inutile que le premier, si une escadre anglaise n'avait pas été battue par la flotte de Harfleur, qui s'empara de cinq ou six vaisseaux, et de leur commandant, Hugues Spencer.

Hist. gén. de la Marine.

donné à Pierre de Brézé, sénéchal de Normandie (*).

Depuis qu'il portait la couronne, et même auparavant, Charles n'avait été avec les Anglais que sur la défensive. Ils étaient pour la France ce que sont pour les paisibles habitans des campagnes ces animaux féroces (**) qui, tapis dans des repaires inaccessibles, y épient l'occasion du carnage, s'élancent, dispersent, déchirent, et chargés de leur proie regagnent leurs forts, où, jouissant en sûreté, ils méditent de nouveaux ravages. Le sire de Brézé fit voir que leur asile n'était pas à l'abri d'une invasion.

Parti de Honfleur (***) par un gros temps, il aborda, après une navigation difficile, la côte de la province de Kent, prit d'assaut la ville de

(*) *Hist. gén. de la Marine.*

(**) Voilà bien ces Anglais, qui, des mêmes couteaux,
Coupent la tête aux rois et la queue aux chevaux!

VOLTAIRE.

(***) Il ne faut pas confondre Honfleur avec Harfleur, dont nous avons parlé plus haut.

Honfleur, dans le Lieuvin, au département du Calvados, est une ville assez considérable de la Haute-Normandie, qui possède un port secondaire sur la rive gauche et à l'embouchure de la Seine.

Dict. Géogr.

Sandwick, s'empara des vaisseaux qui se trouvaient dans le port, mit à contribution le pays des environs, et se retira chargé de butin et emmenant avec lui un grand nombre de prisonniers. Une plus forte armée, soutenue par des renforts successifs, aurait pu obtenir des avantages plus étendus. Ce fut la dernière expédition militaire de Charles VII (1).

ESPAGNOLS.

Ne voulant nous occuper dans ce paragraphe que des premiers temps de la marine espagnole, nous n'examinerons point si Hispanus, roi d'Espagne, a donné son nom à la contrée (2), ou s'il tire son origine d'Hispalis (3), aujourd'hui Séville, et encore moins si les Grecs ont appelé ce pays Hespérie, parce qu'il est à leur occident, comme les Romains Ibérie parce que l'Èbre (*), le traverse de l'ouest à l'est, dans une immense étendue.

Environnée de l'Océan et de la Méditerranée, l'Espagne forme une presqu'île, et est heureu-

(*) En latin, *Iberus*.

(1) ANQUETIL. — (2) JUSTIN. — (3) CLUWER.

sement située pour la navigation. Ses premiers habitans furent les Phéniciens, qui y fondèrent des colonies; vinrent ensuite les Carthaginois et les Romains, également attirés par l'appât de l'or et de l'argent, métaux communs alors, et que fournissaient à la cupidité de l'étranger des mines abondantes.

C'était de l'Espagne, comme on l'a remarqué (1), que les Carthaginois faisaient venir les hommes destinés à compléter leurs armées, et l'argent nécessaire pour solder ces troupes mercenaires (*). Jalouse des ressources que Carthage trouvait dans ce pays, Rome non-seulement s'y établit sur les ruines de sa rivale, mais encore le soumit, et les triomphes de ses généraux étaient ordinairement ornés des richesses, étalées avec soin, qu'ils en avaient enlevées.

Jusqu'au temps de Brutus, les Espagnols ne

(*) Les Espagnols étaient, à cette époque, pour Carthage, avec cette différence qu'ils y étaient contraints par la force, ce que sont aujourd'hui les Suisses, qui, plutôt que de se livrer à des travaux utiles, préfèrent le métier de soldat, et se mettent, à prix d'argent, au service de tous ceux qui peuvent les payer. De là, sans doute, ce proverbe connu : « Point d'argent, point de Suisse. »

(1) Diodore de Sicile.

s'étaient servis que d'embarcations de cuir; mais depuis, ils équipèrent des vaisseaux construits sur les plus forts modèles, et leur marine, sous les règnes d'Auguste et de Tibère, prit un tel degré d'accroissement et fut si bien cultivée, que souvent on vit sortir des côtes méridionales de l'Espagne, destinées pour Rome, des escadres considérables et de gros bâtimens marchands, dont le nombre égalait presque celui des navires expédiés des rivages de l'Afrique.

Victime de révolutions qui, tant de fois, ont bouleversé et bouleverseront encore le monde, l'Espagne, après avoir porté le joug de Carthage et de Rome, fut asservie aux Goths, qui la possédèrent tout entière. Ces peuples barbares, trop resserrés dans le Nord, avaient quitté leur pays natal, et, sous la conduite de leur roi, Suintilla, auquel succéda Vamba, étaient venus s'établir au sud-ouest de l'Europe.

Terreur et fléau de l'Afrique, depuis le Nil jusqu'au détroit de Gibraltar, les Sarrasins portaient partout l'épouvante de leur nom, et menaçaient l'Espagne. Forts d'une armée navale de deux cent soixante-dix vaisseaux, ils envahirent les frontières de la péninsule, mais Vamba les tailla en pièces, prit ou brûla leurs embarcations et sauva son royaume.

Voulant étendre leur empire dans la Mauritanie, ces mêmes Sarrasins, quelques années plus tard, mettent en mer une flotte considérable pour appuyer leurs troupes de terre. Cet armement donne de l'ombrage à Égiza, qui, craignant une descente sur ses côtes, ordonne à Théodomir d'observer les mouvemens de l'ennemi, et de le combattre à la première occasion. Rencontrés par les Espagnols qui les attaquent courageusement, les Africains sont défaits en partie, le reste prend la fuite.

Quelque grand toutefois que fût cet échec, il n'étouffa point chez les Sarrasins, connus encore sous le nom de Maures et d'Arabes, le désir de pénétrer en Espagne et de s'en emparer. En proie aux plus honteux déréglemens, Roderic avait, dit-on, déshonoré la fille ou la femme du comte de Ceuta, qui, résolu de tirer vengeance de cet outrage, passa en Afrique, arma les Maures contre l'Espagne, ravagea le Portugal et l'Andalousie, et livra à son ennemi personnel une bataille dans laquelle ce dernier perdit et le trône et la vie.

C'est de cette époque que date la fin du règne des Goths en Espagne, car les Sarrasins, trouvant le pays ouvert et sans défense, l'inondèrent de toutes parts, et, semblables à un torrent dévas-

tateur, ne laissèrent rien d'intact dans cette contrée malheureuse, que déchirèrent ensuite des guerres continuelles.

Hizen, fils d'Abdérame, fut le premier roi maure qui arma sur mer. Il équipa une flotte au port d'Almeria (*), dans le royaume de Grenade, et en confia le commandement à un de ses généraux, dont Majorque, Minorque, Yviça et la Sardaigne essayèrent vainement de repousser les attaques.

De tous les souverains qui partageaient l'Espagne, les princes maures étaient les seuls qui eussent des vaisseaux; ce qui ne les empêcha pas d'être exposés aux invasions des Normands, qu'attirait dans leur pays l'espoir du butin, et qui ravagèrent pendant deux ans le royaume de Galice.

L'Espagne sentit enfin le besoin d'avoir une marine : Raymond, comte de Barcelone, se chargea du soin d'équiper une flotte, qui devait lui servir contre les Maures de l'île Majorque; mais, ne possédant point assez de vaisseaux pour l'expédition qu'il méditait, il se ligua avec les Génois et les Pisans, qui lui en fournirent un grand nombre.

Retraite ordinaire des pirates qui infestaient

(*) Portus Magnus. *Dict. Géog.*

les côtes de la France, de l'Espagne et de l'Italie, Almeria est assiégée par terre et par mer, et tombe au pouvoir du grand-amiral de Catalogne; vingt mille Maures sont faits prisonniers de guerre, et rachètent à prix d'argent leur liberté ravie. Majorque, Minorque, Yviça, et les îles environnantes se soumettent aux Catalans et aux Aragonais; Séville, après un siége de seize mois, cède aux efforts combinés de Raymond Boniface et de Ferdinand, et ouvre ses portes aux vainqueurs. Pierre, roi d'Aragon, met en mer une flotte considérable, destinée en apparence à enlever la Sicile à Charles d'Anjou, et, pour tromper l'Europe sur le but véritable de cet armement, il affecte de répandre le bruit que ses intentions sont d'attaquer les Maures d'Afrique, et fait voile vers l'ancienne Hippone, dont il ravage les environs : virant ensuite de bord, il attend en Corse le dénouement de l'affreuse tragédie (*) qui se termine par le massacre des

(*) C'est cet affreux événement, qui flétrit à jamais la mémoire de Pierre d'Aragon et celle de ses infâmes complices, qui a fourni, dans ces derniers temps, à M. Casimir Delavigne, jeune poëte de la plus haute espérance, le sujet de sa belle tragédie des *Vêpres Siciliennes*, contre laquelle ne prévaudront ni les efforts de l'intolérant fanatisme, ni même les portes de l'Enfer.

Français, et va, après ce honteux succès, recevoir en Sicile, où il est couronné, le détestable prix de sa lâche perfidie et de sa conduite assassine.

Vers le même temps, Sanche le Brave, roi de Castille, armait sur mer pour se défendre contre les Maures, qui menaçaient ses états, et les forçait à abandonner Xerès (*), dont ils avaient formé le siége; Philippe le Hardi faisait sortir des ports de France, pour attaquer l'Aragon, cent vingt bâtimens armés, sous la conduite d'Enguerrand de Bailleul; les Français s'emparaient du port de Roses, mais, battus, à leur retour avec une partie de la flotte, par Marquet, amiral de Barcelone, ils perdaient trente vaisseaux, pendant que Roger Doria, auquel s'étaient joints les habitans de la ville prise, obligeait Enguerrand de Bailleul lui-même, qu'il avait surpris, à se rendre prisonnier de guerre, et à être témoin de l'entière destruction de son escadre.

Le roi d'Aragon toutefois ne jouit pas longtemps de cet avantage, uniquement dû à l'imprudence qu'avait eue Philippe de séparer ses forces, car, blessé quelque temps après, la plaie, envenimée par son intempérance naturelle et

(*) On compte en Espagne deux villes de ce nom, Xerès-de-los-Caballeros, *Xeres Equitum*, et Xerès-de-la-Frontera, *Asta Regia*. C'est de la dernière qu'il est ici question.

son goût pour les plaisirs, devint incurable et le conduisit au tombeau.

Cependant la Castille était toujours inquiétée par les Maures d'Afrique; le roi de Maroc avait passé la mer, et assiégé Bejar, petite place devant laquelle il avait perdu beaucoup de monde. Voulant donc rétablir son honneur, ce prince équipa une flotte considérable, et se disposait à opérer une descente sur les terres de son ennemi, lorsque, marchant à sa rencontre, l'amiral de Castille, Benoît Zacharie, l'arrêta, le battit et lui prit treize galères.

Nous trouvons bien encore dans l'histoire contemporaine quelques armemens relatifs aux troubles de la Sardaigne (*), mais comme ils nous éloigneraient de notre sujet, quoique appartenant à la marine espagnole, nous laisserons de côté, pour revenir aux affaires de la Castille, les Guelphes et les Gibelins, l'attaque du port et de la forteresse de Cagliari, et Alphonse se repentant des engagemens qu'il avait contractés avec le Pape.

Engagé dans une guerre fâcheuse contre les

(*) Le pape Boniface VIII avait donné à Jacques Ier, roi d'Aragon, la Sardaigne, dans le cas où il pourrait en faire la conquête. Quelle munificence! mais sur quel droit divin ou humain, sont fondées de semblables libéralités?

Maures, Alphonse XI se voyait à la veille d'être attaqué par une armée de quatre cent mille fantassins, et de soixante-dix mille hommes de cavalerie, que soixante-dix galères et cent quatre-vingts autres bâtimens avaient débarqués sur les côtes d'Espagne.

Également intéressés à déconcerter les projets des Africains, les rois d'Aragon et de Portugal envoyèrent des troupes au secours d'Alphonse. De part et d'autre, de nombreuses escadres couvraient l'Océan et la Méditerranée, et chaque jour était témoin d'engagemens plus ou moins sérieux, lorsque l'amiral aragonais, qui croisait dans le détroit pour troubler le passage des Maures, fut défait et tué dans un combat. L'amiral de Castille, de son côté, faisait bien de temps à autre quelques prises, mais Alphonse, impatient de voir ses ennemis détruits, l'ayant accusé de ne pas leur faire autant de mal qu'il pouvait, ce brave militaire, piqué d'un reproche qu'il ne méritait pas, et voulant prouver que c'était la force et non le courage qui lui manquait, alla imprudemment avec sa petite flotte attaquer les Maures, infiniment supérieurs en nombre. Le combat fut opiniâtre, l'amiral fit des prodiges de valeur, mais, mortellement frappé au milieu de l'action, il succomba, et tous ses

vaisseaux furent perdus, à la réserve de cinq galères qui gagnèrent le port de Tariffe (*).

Maîtres de la mer par cette défaite des Castillans, les Maures débarquèrent sans obstacle à Gibraltar et à Algezire; ils mirent le siége devant Tariffe, ville alors considérable de l'Andalousie, et finirent par être taillés en pièces dans une bataille générale qui devait décider du sort de toute l'Espagne. Combattant sous les yeux des rois de Castille et de Portugal, les troupes, animées par la présence de ces princes, qui leur donnaient l'exemple du courage et de l'intrépidité, tombèrent sur les colonnes ennemies avec tant d'impétuosité, qu'elles les enfoncèrent, et que, profitant de leur désordre, elles en firent un horrible carnage. Le nombre des morts, consigné par les écrivains dans les annales du temps, paraît incroyable; tous cependant conviennent que si, fatigués de tuer, les Espagnols ne s'étaient point arrêtés pour piller, aucun Africain n'aurait survécu à cette mémorable journée.

(*) Julia Traducta. *Dict. Géogr.*

PORTUGAIS.

Le Portugal (*), qui comprend l'ancienne Lusitanie, après avoir été soumis aux Carthaginois et aux Romains, fut successivement conquis par les Suèves, les Alains et les Visigoths, vers la fin du ve siècle. Les Maures s'en emparèrent sur ces derniers, et le possédèrent très-long-temps.

Lorsque les Chrétiens s'unirent pour faire la guerre aux Maures d'Espagne, Henri, petit-fils de Robert Ier, duc de Bourgogne, et arrière-petit-fils de Robert, roi de France, passa en Espagne avec des secours pour Alphonse VI, roi de Castille et de Léon, et battit les Maures dans plusieurs rencontres.

Alphonse ayant fait sa paix, donna à son tour des troupes à Henri, qui les joignit aux siennes, défit les Maures, et conquit sur eux le royaume

(*) Les anciens connaissaient ce pays sous le nom de Lusitanie, qui lui vint d'un certain Lusus, ami de Bacchus, qui le suivit en Espagne; on l'appelle aujourd'hui Portugal, de *Portus Cale*, ou *Portus Calensis*, ville maritime de ce royaume, ainsi désignée à cause du grand commerce et des fréquens débarquemens qu'y faisaient les Gaulois. De *Portus Gallorum*, on a fait *Portus Calensis*, d'où dérive le mot Portugal.

Hist. gén. de la Marine.

de Portugal. Ce fut alors qu'Alphonse le gratifia du titre de comte, et lui fit épouser Thérèse, une de ses filles naturelles. Henri en eut un fils, nommé Alphonse, qui lui succéda.

Ce prince, ayant défait cinq rois maures, fut proclamé roi par son armée. C'est lui qui assembla les troupes à Lamégo, et qui fit la loi qui porte le nom de cette ville, par laquelle les étrangers sont exclus de la couronne, excepté les princes naturels. Sanche, troisième souverain, conquit sur les Maures le petit royaume des Algarves, et le joignit au Portugal.

Trois rois d'Espagne ont possédé le Portugal jusques en 1640, que les Portugais, indignés de la fierté despotique des Espagnols, se révoltèrent, et proclamèrent roi Jean, duc de Bragance, fils naturel d'un des rois de Portugal : sa postérité s'est maintenue sur le trône (*).

Avantageusement situé pour la navigation, et presque partout environné des eaux de la mer, le Portugal possède sur l'Océan Atlantique d'excellens ports, entre lesquels celui de Lisbonne, à l'embouchure du Tage, mérite le premier rang. La marée y remonte jusqu'à la hauteur de douze pieds, et les plus gros navires y trouvent assez de

(*) *Dict. Hist.*

profondeur pour ne jamais être gênés dans leur manœuvre, ni avoir rien à craindre de la variabilité des vents, défendus qu'ils sont contre les bourrasques et les gros temps, par une chaîne de montagnes élevées qui règnent au loin sur les rives du fleuve.

Les anciens Portugais ont plus d'une fois, et dans des combats longs et opiniâtres, exercé la valeur des Romains, et rendu leur nom redoutable aux peuples de l'Afrique; mais dans la suite ils éprouvèrent, ainsi que les Espagnols, les plus étranges vicissitudes, et furent même confondus avec eux.

Le Portugal négligea long-temps la marine; ce ne fut guère que pendant le règne d'Alphonse IV, qu'il commença à en reconnaître l'utilité et à en sentir tous les avantages; toutefois, elle se ranima et brilla de quelque éclat sous le roi Ferdinand.

Ce monarque venait d'obtenir en mariage une princesse d'Aragon, et, voulant aller la chercher et la conduire dans ses états, il avait fait équiper six galères, dont cinq étaient chargées des plus riches présens. Celle que montait la princesse était décorée de tout ce que l'art et la galanterie ont de plus recherché; un goût exquis avait présidé à ses moindres ornemens, et, lorsqu'elle franchit, à pleines voiles, l'embouchure du Tage,

on se rappela Cléopatre (*) sillonnant le Cydnus, et faisant son entrée triomphale dans le port de Tarse.

(*) Le vaisseau que montait la reine d'Égypte était brillant d'or et orné des plus belles peintures; les voiles étaient de pourpre, les cordages d'or et de soie. Cléopatre était habillée comme on représentait alors la déesse Vénus; ses femmes imitaient les nymphes et les Grâces; la poupe et la proue du navire étaient remplies des plus beaux enfans déguisés en Amours. Elle avançait, dans cet équipage, sur le fleuve Cydnus, au son de mille instrumens de musique. Tout le peuple de Tarse la prit pour une déesse *.

PLUTARQUE.

* Telle on vit approcher des rives du Cydnus,
Balancé sur les flots qui blanchissaient à peine,
Le vaisseau qui du Nil portait la souveraine.
Les Amours empressés, de momens en momens,
D'une voile de pourpre enflaient les mouvemens,
Ou, sur l'azur des mers courant d'un pied rapide,
Devançaient le navire et lui servaient de guide,
Les autres de la reine embrassaient les genoux.
Un seul, qu'importunaient des ornemens jaloux,
De son aile argentée effleurant Cléopatre,
Osait les soulever, et de son sein d'albâtre
Approchait, en riant, les dards empoisonnés
Qu'au maître des humains il avait destinés.
Le désir caressait ces formes demi-nues;
Brillante des couleurs dont Iris peint les nues,
Sa ceinture légère, entourant mille appas,
Les indiquait aux yeux et ne les montrait pas.
Antoine, à ses côtés, plein d'un double délire,
De l'Orient soumis lui promettait l'empire,

L'année suivante fut marquée par un événement fâcheux pour la marine portugaise. Des vents impétueux se déchaînèrent et firent de grands ravages dans le port de Lisbonne. Plusieurs navires furent entièrement fracassés et mis hors d'état de service, tandis que les autres reçurent des avaries considérables. Les galères que Ferdinand avoit envoyées en croisière, échappèrent seules au désastre.

Toute grande qu'était cette perte, le courage de Ferdinand n'en fut point abattu. Trente vaisseaux armés et autant de galères mirent en mer, et allèrent ravager les côtes de l'Andalousie; ils auraient même porté plus loin les horreurs de la guerre, si l'hiver et les mauvais temps ne les avaient pas obligés à regagner le port d'où ils étaient partis. Suivis dans leur retraite par la flotte de Castille, les Portugais furent attaqués et perdirent un vaisseau chargé de l'argent destiné au paiement des troupes.

Cet échec amena la paix entre Ferdinand et Henri; mais elle fut de courte durée. Le roi de

Dans ses feux satisfaits puisait de nouveaux feux;
Et des bords du Cydnus les peuples amoureux,
A la reine des mers apportant leur hommage,
Désertaient ses autels pour courir au rivage.

ESMÉNARD.

Castille, dont la flotte était entrée dans le Tage, sans que l'amiral Lancerotte s'y opposât, assiégea Lisbonne par terre et par mer, et s'empara de quatre galères portugaises.

Héritier du trône de Castille et de la haine de son père pour Ferdinand, Jean arme contre le Portugal. Une bataille navale se livre, les Castillans sont vainqueurs, et Tellés, qui a commis l'imprudence de trop compter sur la supériorité numérique de ses forces, et de laisser s'écarter de la ligne huit de ses bâtimens, perd dans ce combat non-seulement sa liberté, mais encore toute sa flotte. Une seule galère parvint à s'échapper.

Cette victoire remportée par les Castillans sur les Portugais, augmenta l'animosité réciproque des deux nations. Cette animosité éclatait dans toutes les occasions, et elle eut des suites fâcheuses après la mort de Ferdinand.

Gendre de ce prince, Jean 1.er, roi de Castille, croyant avoir, par son mariage, des droits légitimes au trône de Portugal, met le siége devant Lisbonne, persuadé qu'une fois maître de la capitale du royaume, il le sera bientôt des autres places. Plusieurs engagemens, plus ou moins sérieux, ont lieu sur terre et sur mer, mais enfin la victoire se déclare en faveur des Portugais.

La mort du roi de Castille ne change rien à la

situation des affaires; la guerre continue. Sept galères portugaises, revenant de Gênes, chargées d'agrès et de munitions, sont attaquées et battues par cinq vaisseaux castillans, qui en prennent quatre et en font échouer une. D'atroces cruautés sont exercées envers les vaincus, dont on jette quatre cents à la mer, et les farouches vainqueurs, longeant ensuite les côtes du Portugal, ravagent le pays qu'ils ruinent, et mettent tout à feu et à sang.

Ces différens échecs cependant ne nuisaient que médiocrement aux progrès de la marine portugaise, qui chaque jour acquérait de nouvelles forces.

Quoiqu'il fût en paix avec les princes chrétiens, don Jean Ier équipa une flotte composée de trente bâtimens de transport, de soixante-sept galères et d'un grand nombre de barques. Cet armement excita l'attention de tous les princes voisins, et donna surtout de l'inquiétude au roi d'Aragon.

Maître de son secret, don Jean a levé l'ancre, et sa flotte, qui tient l'Europe entière en suspens sur le véritable but de l'expédition, cingle vers l'Afrique, arrive, et débarque des troupes qui prennent d'emblée Ceuta, ville de Barbarie sur la côte orientale du détroit de Gibraltar.

Les Portugais, dans leurs entreprises nautiques, étaient alternativement heureux ou malheureux. Tantôt ils faisaient la loi, tantôt ils la recevaient; mais, depuis quelque temps, la fortune leur était favorable, et ils avaient enlevé aux Castillans une flotte de trente-cinq vaisseaux qui revenaient de Guinée, chargés d'or et de riches marchandises.

Successeur d'Alphonse, don Jean II, quoiqu'il fût occupé du soin d'apaiser des troubles que des ennemis secrets avaient excités dans l'intérieur de son royaume, n'en forma pas moins le projet de porter ses armes au dehors, soit pour étendre ses conquêtes sur les Maures, soit pour ajouter aux découvertes qu'on avait déjà faites dans la route des Indes. Il envoya une flotte de vingt vaisseaux dans la Nigritie, vers le fleuve Sénégal, sous la conduite de Pierre Vasquez d'Acugna. Rendu inutile par la faute du chef de l'expédition, cet armement fut renouvelé contre les Maures d'Afrique. L'amiral portugais s'empara d'une île voisine de Méquinez, et s'y fortifia. Le roi de Fez mit aussitôt sur pied une armée formidable pour en chasser l'ennemi. Instruit de ces dispositions hostiles contre ses troupes, don Jean leur envoya un renfort de quinze cents hommes, et aurait même commandé en personne

ces forces réunies, si son conseil n'eût arrêté cet élan d'un courage imprudent.

Un traité fut donc conclu avec le roi de Fez, et les Portugais, dans l'impossibilité où ils se trouvaient de conserver leur conquête, sortirent de l'île avec les honneurs de la guerre, et regagnèrent leurs ports.

HOLLANDAIS.

La Hollande (*), dans son état primitif, n'était qu'un simple comté; mais on la regardait, eu égard à son étendue, comme la plus considérable des Provinces-Unies. Ces provinces étaient au nombre de sept : la Hollande proprement dite, ainsi nommée des mots Hol, *creux*, et Land, *pays;* la Zélande, Utrecht, Gueldre, Over-Yssel, Groningue et la Frise.

La Hollande dépendait autrefois de l'Espagne. L'abus que Philippe II y fit de son autorité, la sévérité du duc d'Albe, et la crainte de l'inquisition (**) qu'on voulait y établir, excitèrent les

(*) Batavia, Hollandia. *Dict. Géog.*

(**) Philippe II avait demandé au grand-inquisiteur la sacerdotale faveur d'un auto-da-fé; elle lui fut accordée. Quarante malheureux, presque tous *prêtres* ou religieux, furent

peuples à la révolte. Les États généraux s'étant soustraits à la domination espagnole, ce pays devint le théâtre de la discorde, de la guerre et de la politique. Les princes d'Orange furent l'âme de cette ligue. Animés et conduits par eux, les Hollandais résistèrent à toutes les forces du fils de Charles-Quint, et fondèrent un gouvernement nouveau, qui, unissant l'esprit de liberté à celui du commerce, balança quelquefois le pouvoir des plus puissans princes. On vit même les Espagnols, après avoir vainement employé la voie des armes et des négociations, obligés de reconnaître les Provinces-Unies comme un état libre, souverain et indépendant.

Bornée à l'ouest, à l'est et au nord par l'Océan,

livrés aux flammes. Don Carlos de Seza, une de ces infortunées victimes, s'approcha du Roi, et lui dit : « Comment, seigneur, souffrez-vous qu'on brûle tant de malheureux ? Pouvez-vous être témoin d'une telle barbarie, sans gémir? — Si mon fils, répondit froidement Philippe, était suspect d'hérésie, je l'abandonnerais moi-même à la sévérité de l'inquisition. Mon horreur pour vous et pour vos semblables est telle, que si l'on manquait de bourreau, j'en servirais moi-même. » Le monstre ! et le jongleur osait se dire chrétien !

Exterminez, grand Dieu ! de la terre où nous sommes,
Quiconque avec plaisir répand le sang des hommes !

VOLTAIRE.

la Hollande, au premier coup d'œil, semble assise sur un sol favorable à la navigation ; ce n'est cependant qu'après avoir lutté contre des obstacles de tout genre, dont l'opiniâtreté seule a su triompher, qu'elle est parvenue à se créer une marine, que nous verrons, plus tard, sous son immortel Ruyter (*), battre les Anglais et déjouer les projets hostiles de l'invincible France.

VÉNITIENS.

Quelques familles de Padoue, pour se soustraire aux fureurs des Lombards, qui ravagèrent l'Italie, se réfugièrent dans des endroits maré-

(*) Ruyter tient un des premiers rangs parmi les héros de la marine européenne. « Je voudrais, écrivait d'Estrées à Colbert, avoir payé de ma vie la gloire que Ruyter vient d'acquérir. » — « Vous avez un ennemi dangereux de moins, » disaient les courtisans à Louis XIV affligé de la perte de cet illustre marin. « On ne peut s'empêcher d'être sensible à la mort d'un grand homme, répondit le monarque. » C'est à propos de cette mort, qu'un membre de la Compagnie de Jésus, dont Judas fit aussi partie, imprima cette ridicule plaisanterie, qu'il intitula *Epitaphium joculare :*

Classibus indomitos toties qui terruit Anglos,
Sub Franco malè ter Marte ruit Ruiter.

COMMIRE.

Quand on a le malheur d'appartenir à une société régi-

orageux du golfe Adriatique, où s'élève aujourd'hui Venise. Comme ceux qui s'étaient établis dans ces petites îles sortaient de Padoue, cette ville s'en arrogea le gouvernement, et pour augmenter le nombre des habitans, elle déclara que Rialto serait une place d'asile, indifféremment ouverte à toutes les personnes qui voudraient s'y retirer. Cet appel fait à l'inconstance, naturelle à l'homme, fut entendu des peuples limitrophes et lointains; de nombreuses migrations eurent lieu: mère de l'industrie, des talens, des arts, du grand et du beau, la liberté fit le reste; Venise se peupla, et le commerce la rendit florissante.

Chaque île eut d'abord un tribun particulier: ces tribuns, dans la suite, usurpèrent l'autorité souveraine, et secouèrent le joug que Padoue s'était crue en droit de leur imposer. Favorisés dans leurs prétentions, par l'empereur grec et par le pape, ils s'érigèrent en république, dont le gouvernement fut confié à un chef unique, connu depuis sous le nom de Doge ou Duc. Le premier fut Paul-Luc Anafeste.

cide, on se renferme dans sa cellule, on pense à son salut et à l'éternité, et, religieux par état, on ne fait point de méchans vers. La religion alors est respectable et respectée.

Du fond de ses lagunes (*), Venise (**) sut commercer et combattre. Elle étendit ses domaines en terre ferme jusqu'au midi de la Dalmatie. Elle fit des conquêtes dans la Grèce, où elle possédait l'île de Crète et celle de Chypre, qui lui ont été enlevées par les Turcs. Son commerce, autrefois très-considérable, a été presque anéanti par les Français, les Anglais et les Hollandais; l'or des nations coulait à Venise par tous les canaux de l'industrie; mais, depuis les grandes découvertes du XVIe siècle ce métal a pris une autre direction.

GÉNOIS.

L'histoire des révolutions de Gênes suffirait seule pour former un tableau intéressant. Détruite par Annibal, rétablie par le consul Spurius, elle fut prise par les Goths, à qui les Lom-

(*) Petit lac, ou flaque d'eau dans des lieux marécageux.
Dict. de l'Académ.

(**) Viderat Adriacis Venetam Neptunus in undis
Stare urbem, et toto ponere jura mari.
« Nunc mihi Tarpeïas quantumvis, Jupiter, arces
Objice, et illa tui mœnia Martis, ait:
Si Tiberim pelago præfers, urbem aspice utramque;
Illam homines dicas, hanc posuisse Deos. »
SANNAZAR.

bards l'enlevèrent. Presque entièrement ruinée de nouveau, elle fut relevée par Charlemagne, qui en fit une annexe du premier empire français. Les Sarrasins s'en emparèrent dans le x[e] siècle, passèrent les hommes au fil de l'épée, et emmenèrent en Afrique les femmes et les enfans qu'ils rendirent esclaves. Rétablie pour la troisième fois, Gênes s'enrichit par le commerce, et ses citoyens, devenus fiers et puissans, en raison de leur prospérité, arborèrent l'étendard de la liberté, et la moderne république fut bientôt en état de fournir des secours aux princes chrétiens, à l'époque des Croisades. Ce fut en vain que les Pisans lui déclarèrent la guerre; elle sortit victorieuse de la lutte et conserva tous ses avantages. L'enthousiasme de la liberté, cette passion des grandes âmes et des cœurs généreux, ce sentiment intime qui dit à l'homme que Dieu seul est son maître, et double l'énergie des peuples, rendit les Génois capables des plus grandes choses, et parvint à concilier, pour eux, l'opulence du commerce avec la supériorité des armes. Toutefois la jalousie et l'ambition troublèrent la cité, et occasionèrent des guerres intestines que partagèrent les empereurs, les rois de Naples, les Visconti, les marquis de Montferrat, les Sforces et la France, successivement appelés par

les différens partis qui divisaient la république.

André Doria fut assez heureux et assez habile pour réunir les esprits, et rendre à sa patrie le calme et la tranquillité si nécessaires aux nations. Il aurait pu s'emparer de la souveraineté, mais il se contenta d'avoir affermi la liberté, et cet acte de magnanimité fut pour lui la plus belle des récompenses.

Gênes, dans ces temps florissans, possédait plusieurs îles de l'Archipel, et donnait même des lois à quelques villes situées sur les côtes de la Grèce et de la mer Noire. L'un des faubourgs de Constantinople, Péra, était sous son obéissance, mais l'agrandissement de la puissance ottomane a tellement affaibli son commerce dans le Levant, qu'à peine un de ses navires paraît à présent dans les eaux qui baignent les états du Grand-Seigneur.

Plus fameuse par ce qu'elle fut autrefois que par ce qu'elle est aujourd'hui, Gênes est tombée de son antique grandeur, et la perte de la Corse, réunie à la France, n'a pas peu contribué dans le temps à affaiblir ses forces et à diminuer ses ressources.

CORSES.

Les Toscans furent les premiers qui se rendirent maîtres de la Corse. Les Carthaginois soumirent cette île, et, sous Scipion, les Romains la conquirent tout entière. Les Sarrasins s'en saisirent dans le VIIIe siècle, mais ils en furent chassés quelque temps après.

La Corse, sous l'empire de Charlemagne, fut envahie par des barons romains de la maison Colonne, et, dans la suite, les papes, les rois d'Aragon et ceux de France se la disputèrent tour à tour. Le traité de Cambrai en assura la possession aux Génois, qui en avaient acheté plusieurs parties, et cette île, prétexte de longues guerres entre les gouvernemens de Pise et de Gênes, est enfin restée aux Français, qui s'en sont rendus maîtres en 1769.

La Corse rappelle trois personnages fameux, son roi, l'aventurier Théodore de Neuhoff, gentilhomme allemand; Paoli, et Napoléon Bonaparte, qui, du rang de simple officier d'artillerie, élevé sur le pavois militaire comme un trophée national, s'est élancé sur le premier trône du monde, et, couronné dans le sein du triomphe, a été salué fils aîné de l'Église et restaurateur de

la Foi, et rendu l'oint du Seigneur par le Pontife des pontifes, venu exprès de Rome pour le sacrer empereur des Français dans l'église métropolitaine de Paris (*).

TURCS.

Originaires de la Tartarie, les Turcs ignorèrent long-temps l'usage de la marine. On les vit paraître dans les armées de l'empereur Héraclius, mais ce n'était qu'en qualité de troupes auxiliaires, et ils se retiraient dans leurs déserts dès qu'on cessait d'avoir besoin de leurs services. Eloignés des mers, et habitant un pays inculte, ils ne vivaient que de vols et de brigandages. Enfin, ils formèrent un corps de nation au commencement du xe siècle. Leurs armes eurent du succès dans les âges suivans. Un de leurs satrapes, Osman, fils d'Artogule, se rendit maître de plusieurs provinces de l'Asie mineure, et établit le siége de sa domination à Pruse, ancienne capitale de la Bithynie. Son règne fut glorieux; ses successeurs ajoutèrent à ses conquêtes; mais, jusque-là ils ne durent leurs succès qu'à leurs

(*) Credere, posteritas, si tam ardua facta recuses, *
Aurum, marmor, ebur, spirantia saxa loquuntur. **
* Santeul. — ** Bouvet de Cressé.

forces de terre, et ce ne fut qu'après avoir soumis les côtes de la mer Égée, de l'Hellespont, et quelques îles voisines, qu'ils sentirent la nécessité d'avoir une marine. Nous les retrouverons dans le cours de cet ouvrage.

RUSSES.

L'histoire des Russes n'a point d'époques certaines avant l'année 862 (*). Dans les temps anciens, la Russie, la Pologne, et quelques autres

(*) Aucune famille sur la terre ne connaît son premier auteur, aucune nation ne sait sa première origine. Cependant tous les peuples, jaloux de la reculer, en ont placé l'époque dans la nuit des temps, et rempli les lacunes de leur généalogie par les fables les plus grossières *. Ils ont cru voir dans des langues qui n'avaient point d'analogie entre elles, des rapports de noms pour la démontrer. Ces conjectures, ces étymologies forcées, ont rendu bien suspects les monumens et les actes qu'ils interprètent à leur avantage. Ainsi chaque nation a eu ses historiens; mais la vérité n'a qu'une histoire: si elle fouille dans les archives du monde, c'est pour nous faire remonter aux différens âges du temps, pour déterminer les époques des révolutions humaines et des événemens

* Les Grecs (*Græcia mendax*) étaient si vains d'une antiquité qui leur appartînt en propre, que les Athéniens aimèrent mieux se dire descendans des Cigales de la forêt d'Hégyne, que de se reconnaître pour un peuple étranger dans l'Attique.

LE CLERC.

contrées formaient ensemble la Scythie. La première ne comprenait qu'une partie de la Sarmatie européenne. Ces vastes régions étaient peuplées de Sarmates, de Massagètes, de Goths, de Huns, d'Alains, de Gètes, de Cimbres, de Roxelans, de Varaignes ou Varéges, de Slaves, et de Rouffs proprement dits. Les Slaves étaient particulièrement désignés sous le nom de Slavenski, ou de

moraux, pour fixer quelques points dans l'immensité de l'espace, et placer un certain nombre de pierres numéraires sur la route du temps.

L'amour-propre des nations et des particuliers se garderait bien de chercher une fausse origine dans les ténèbres qui cachent la véritable, s'il se rappelait que presque tous les grands empires doivent leur fondation à des brigands *, à des lâches fugitifs dans un coin du monde inhabité, et quelquefois à des proscrits, qui, pour s'assurer l'impunité, ont établi des colonies sous un ciel rigoureux ou dans des climats éloignés du lieu de leur naissance. La prudence veut

* Toujours l'ambition fut fatale aux provinces;
Sous un sceptre de fer les peuples prosternés,
N'ont vu que trop souvent, au nombre de leurs princes,
Des brigands couronnés.

Bouvet de Cressé,

Ode sur la descente du duc Guillaume en Angleterre, sujet proposé par l'Académie de Caen, en 1804, époque où Bonaparte allait passer du Consulat à l'Empire.

Slaves de Novogorod, et les Russes, sous celui de Rouff de Kiof.

Quoique la marine russe n'ait guère été connue en Europe que sous Pierre le Grand, qu'elle pourrait même, en quelque sorte, regarder comme son fondateur, nous remonterons les siècles, et nous arriverons à la preuve que, bien avant la fondation de Saint-Pétersbourg, les Russes ont armé et combattu sur mer.

Les premiers succès d'Oleg ne sont que les premiers pas d'une ambition trop vaste pour se renfermer dans une enceinte de cabanes rustiques, et trop avide pour se contenter des tributs imposés aux peuples qu'elle a soumis. L'idée et le désir des richesses l'enflamment et lui montrent, en perspective, une meilleure fortune : la prise de Constantinople devient l'objet de ses vœux, et bientôt le Bosphore sera le théâtre sanglant de ses exploits. Mais, comment parviendra-

que l'on soit modeste sur ce point. Combien de maisons illustres seraient peut-être dans le cas de rougir! Tous les peuples aujourd'hui policés ont été sauvages, et les peuples sauvages sont destinés par la nature à devenir policés. Si vous dites aux Russes : « Cachez vos titres, ils sont écrits avec du sang; » ils vous répondront : « Quel est le trône dont la justice pût visiter les fondemens sans l'ébranler ? »

Hist. de Russie.

t-il à ce détroit sur lequel domine la ville des Césars, que les Russes appellent Tzargrad? Comment? L'énergie des pirates est capable de tout entreprendre et de tout exécuter. La cupidité est leur tactique, l'ardeur du butin nourrit leur vigueur; elle leur donne à la fois l'excès de tous les sentimens et le délire de toutes les passions: en faut-il davantage pour exécuter des choses qui, souvent, ne paraissent pas vraisemblables?

A toutes les époques du monde, la fureur des conquêtes a donné lieu à des prodiges. Oleg était varége d'origine, et les Varéges habitaient les côtes de la mer Baltique, antérieurement mer Varégienne. Ce peuple s'étendait depuis la Finlande jusqu'à l'Oder. Les Varéges pirataient continuellement sur des bâtimens légers, ravageaient les lisières des côtes, et dépouillaient tous ceux qui manquaient de force ou de courage pour se défendre. Cette espèce de cabotage hostile leur avait donné quelques connaissances de la navigation, et un goût décidé pour le métier de corsaire, métier aussi noble, aussi héroïque alors, comme nous l'avons fait remarquer en parlant des Danois, que celui des lions de la plaine et des autres bêtes féroces qui ont désolé et désoleront encore la pauvre humanité.

Toutefois, les Russes ne pouvaient parvenir à

Constantinople, que par des travaux plus grands et plus réels que ceux d'Hercule, et qu'à travers une foule d'écueils et de dangers inexprimables : ils ne pouvaient entrer dans le Pont-Euxin que par le Dnieper ou Boristhène.

Ce fleuve prend sa source dans un marais de la forêt Volkonski, à vingt verstes de Smolensk. Après avoir formé un grand nombre de détours, traversé la Lithuanie, la petite Russie, le pays des Kosaks Zaporotsky, et parcouru un espace de deux cent milles, il forme un liman ou lac marécageux, long de soixante verstes (*), et se jette dans la mer Noire, entre Otchakoff et Kinbourn.

Un historien moderne a dit que ce fleuve avait sept écueils dans un espace de quinze lieues. Le Boristhène a treize cataractes (parogui), dans le cours de soixante verstes, qui forment douze lieues de France. Les Kosaks, qui ne sont pas éloignés de ces cataractes, en ont pris le nom : ils ne peuvent les traverser que sur des bateaux vides.

(*) La mesure itinéraire de Russie est la verste, composée de cent cinquante toises ou sagènes. Une sagène a trois archines, ou sept pieds d'Angleterre. Cent quatre verstes, cent trente-une sagènes, une archine et 7/10 verchok, forment un degré de l'équateur. Ainsi, il faut compter cinq verstes par lieue de France.

Le Clerc.

On va voir comment Oleg franchira ces écueils, à la tête de quatre-vingt mille combattans.

Oleg laisse Igor à Kiof. Deux mille barques, plus ou moins grandes, forment tout son armement. Les soldats qui les montent sont exposés nuit et jour à toutes les injures de l'air; à peine ont-ils assez de place pour se coucher. On s'embarque comme les sauvages, sans crainte de manquer, sans soin de se conserver, exposé aux cruelles extrémités de la faim et des maladies, aux attaques renaissantes des Petchénégui et d'autres barbares, sur des chemins aussi scabreux que les parages.

La flotte descend le Boristhène jusqu'aux cataractes. Ici commence la nécessité d'employer des forces inconnues à la nature. On est obligé de décharger les barques, et de les pousser ensuite sur les rochers à force de bras et de leviers.

On hasarde tout, et l'on tire de la détresse un courage incroyable. Après avoir franchi les trois premiers écueils, les Russes portent leurs provisions pendant six mille pas, au risque d'être dépouillés par des ennemis implacables : cette audace extraordinaire leur réussit; ils passent enfin les treize cataractes et descendent le fleuve qui, resserrant son lit, les rapproche du rivage, les

exposé à de nouveaux dangers, et forme des obstacles à leur course.

Échappés de tous ces périls, ils parviennent à l'embouchure du Boristhène. Mais leurs barques ont souffert, elles ont besoin de radoub : la flotte gagne une île située entre la pointe d'Otchakoff et celle de Kinbourn; on y radoube, en attendant un vent favorable. Il arrive; on en profite, et, parvenues à l'embouchure du Danube, les barques exigent encore les mêmes réparations. On ne perd pas de temps, et, dès qu'elles sont en état, on arrive au détroit si désiré.

De fortes chaînes ferment l'entrée de ce détroit (*) sur lequel domine Constantinople. Ces obstacles, insurmontables pour d'autres hommes que des pirates, sont impuissans contre les Russes. Ils débarquent, tirent leurs bâtimens à terre et fabriquent des roues qu'ils y adaptent: tout cela paraît incroyable, et tout cela est vrai. C'était ainsi qu'ils entraient dans le Danube pour attaquer les Bulgares, ou pour commercer avec les Grecs. Mais ce qui répugne à croire, c'est que la chronique ajoute : « On força ces bâtimens, à l'aide de voiles, à arriver sous les murs de Con-

(*) C'est le canal de Constantinople, jadis le Bosphore de Thrace.

Dict. Géog.

stantinople, c'est-à-dire qu'ils cinglèrent sur la terre ferme (*).

Les Russes arrivèrent, n'importe comment; quand des hommes armés, vêtus de haillons, ont résolu de se couvrir d'or et de jouir, ils se plongent dans le sang et dans une volupté qui révolte la nature : les Russes exterminent, enlèvent ou détruisent tout ce qui tombe sous leurs mains avides et féroces, et le pillage s'étend des maisons et des temples jusqu'aux tombeaux. Ils font passer les Grecs par tous les genres de supplices que la barbarie peut rassembler sur des hommes vivans; une fureur plus cruelle encore que celle exercée sur les habitans du Nouveau-Monde, leur fait entasser cadavres sur cadavres, et c'est au milieu des morts et des mourans, qu'ils goûtent une volupté sanguinaire. Hâtons-nous de jeter un voile sur tant d'horreurs, et disons comment les Grecs apaisèrent ces exterminateurs.

Léon, à qui les savans ont donné le nom de Philosophe, en reconnaissance de la protection

(*) Ce qui étonne ici Le Clerc est cependant possible, rigoureusement parlant. Ou l'on a porté à dos d'hommes des embarcations extrêmement légères, ou l'on a aidé leur marche au moyen de rouleaux ou de roues. Si le vent était arrière, il ne pouvait, en enflant les voiles, que favoriser la manœuvre.

qu'il accordait aux lettres, régnait à Constantinople : il n'avait qu'un parti à prendre dans cette extrémité, c'était d'acheter promptement la paix au prix qu'Oleg voudrait y mettre.

Deux écrivains (1) s'accordent à dire que Léon s'obligea de payer douze grivnes d'argent à chaque soldat, et de nourrir pendant six mois les marchands russes qui viendraient commercer dans l'Empire, de n'exiger aucune douane, et même de leur fournir, avec des provisions, les secours nécessaires pour leur retour en Russie.

Après avoir obtenu ces conditions favorables, Oleg exigea encore des contributions particulières en faveur de quelques-unes de ses villes, gouvernées par ses favoris. Léon accorda tout, et jura cette paix honteuse sur la croix. Les Russes la jurèrent sur leurs épées, et au nom du dieu de la foudre et de celui des troupeaux.

Oleg et ses principaux chefs, en partant de Constantinople, suspendirent leurs boucliers aux portes de la ville, sans penser qu'un monument qui insulte aux vaincus est une perpétuelle exhortation à la vengeance, et que le ressentiment long-temps étouffé n'en devient que plus terrible lors de l'explosion.

(1) Nestor et Nikon.

Oleg arrive à Kiof, chargé des dépouilles des Grecs. Les Russes, éblouis de son triomphe, l'attribuèrent à une cause surnaturelle; Oleg fut regardé comme un magicien, et acquit une autorité de plus sur des peuples ignorans et superstitieux.

Tandis que l'empereur Léon et son frère Alexandre descendent au tombeau, Oleg est sur la brèche, sans le savoir. Le vainqueur du Bosphore va se réunir aux vaincus; un faible reptile le pique à la jambe et lui donne la mort. Les Drevliens, les Sévériens, les Radimitches, les Petchénégui, les Russes et les Grecs, observe le savant auteur (1) de l'histoire de Russie, furent vengés par une vipère.

Oleg n'avait travaillé pendant sa vie qu'à préparer des sujets de consolation après sa mort: c'est ainsi que règnent et finissent les tyrans. Les peuples de la Scythie et de la Sarmatie européenne, qu'il avait subjugués, ses propres sujets, dont il avait été la terreur, et les Grecs, qu'il avait soumis à la honte des tributs, tous regardèrent cette mort singulière comme un bienfait du ciel, et se flattèrent, mais à tort, de recouvrer bientôt leur indépendance. Cet espoir commun

(1) Le Clerc.

se fondait sur la nullité apparente d'Igor : « Quel appui, disait-on, pour l'état, qu'un prince en tutelle pendant trente-trois ans sous un administrateur? »

On va savoir si le pupille marchera sur les traces du tuteur; s'il sait choisir, en dépit de l'envie, un général habile, au lieu de se décider sur la cabale, en faveur de quelque opulent bien accrédité, et si Igor enfin est brave lui-même.

Les Drevliens furent les premiers qui donnèrent le signal de la révolte, en refusant à Igor les tributs qu'ils avaient payés à Oleg. Cette imprudence n'aboutit qu'à aggraver leur joug, et à rendre le tribut plus onéreux. D'autres peuples commirent la même faute, et ils furent vaincus avant d'être en état de résister aux armes d'Igor.

Un seul peuple disputa long-temps sa liberté avec le courage et la constance héroïque que ce sentiment inspire. Ce peuple habitait les rives méridionales du Boristhène; on le connaît sous le nom d'Ouglitchi. Sventelde, voievolde, célèbre par son intrépidité, fut le général qu'Igor choisit pour le soumettre.

Les Ouglitchi ne furent pas effrayés du bruit de la renommée de Sventelde : ils se défendirent avec tant de bravoure, que le général russe ne put se rendre maître de leur ville principale

qu'après un siége de trois ans, quoiqu'alors les murs ne fussent formés que de terres soutenues de claies liées ensemble au lieu de pierres; barrière faible, qui ne pouvait résister long-temps à des attaques vigoureuses et renaissantes. Forcés à la fin de capituler avec Sventelde, les Ouglitchi se soumirent à payer à Igor un tribut annuel d'une marte noire, par chaque famille.

Des barbares aussi courageux, et plus redoutables aux Russes que ceux qu'ils avaient soumis à leur domination, vinrent suspendre le triomphe d'Igor. Les Petchénégui arrivent des bords de l'Iaïk et du Volga, et fondent sur la Russie, lorsqu'elle s'y attendait le moins. Igor, pris au dépourvu, les désarma par la modération; il leur proposa la paix à des conditions avantageuses; elle fut acceptée. Ces barbares auraient subjugué la Russie, s'ils avaient eu l'esprit de conquête comme ils avaient celui du brigandage. Cet objet rempli, ils retournèrent dans les contrées d'où ils étaient partis, et y vécurent tranquilles pendant cinq ans, après lesquels leur cupidité se réveilla.

Les conditions avantageuses qu'Igor leur avait accordées dans un moment de détresse redoublèrent leur confiance dans leurs propres forces: la confiance, en ce genre, est d'autant plus té-

méraire qu'elle est plus aveugle, et que la témérité ne doute de rien.

Les Petchénégui sortent de leurs repaires et font de nouvelles incursions sur les terres des Russes. Igor modéré va leur faire connaître un Igor vengeur; il s'arme, marche à leur rencontre, les attaque, les défait, et leur ôte pour longtemps l'envie de lui rendre une troisième visite.

Qui ne se persuaderait ici qu'après avoir remporté des victoires sur ses voisins et sur ses ennemis, Igor, tranquille au dedans, et n'ayant rien à craindre au dehors, jouira paisiblement de ses triomphes, qu'il emploiera vingt-six ans de calme à procurer à ses sujets la connaissance du bonheur, au moins pendant son règne? Nous l'avions pensé, nous étions dans l'illusion.

Igor pouvait demander à la terre, et en recevoir tout ce que la mer semblait lui refuser : il n'avait pas besoin de gloire, les preuves de sa valeur étaient faites; et d'ailleurs, s'il eût connu l'amour de la gloire, cet amour l'aurait préservé des atrocités et des crimes qui souillent l'éclat des grandes actions. Quel motif impérieux le détermine donc à suivre les traces d'Oleg? l'avarice.

Ces mêmes richesses qu'Oleg avait rapportées de l'empire d'Orient sont une amorce à laquelle Igor ne résistera pas. Un noir chagrin, celui de

la cupidité, dévore ce nouveau Tantale; il va s'armer contre les Grecs, tandis qu'une joie féroce s'annonce sur le visage de ses compagnons de fortune, qui ne peuvent se faire à l'habitude de l'abattement et de l'indolence; ils lui rappellent les succès d'Oleg, et l'excitent aux mêmes entreprises. L'encouragement de l'exemple mène promptement Igor à l'imitation; il rassemble ses forces, et dix mille barques vont transporter une armée de brigands.

Cette armée, assure-t-on (1), était composée de quatre cent mille combattans; chaque barque contenait quarante hommes de guerre.

Igor et ses compagnons connaissaient toutes les difficultés d'une tentative aussi téméraire: c'était entreprendre, sans motif, même spécieux, et contre la foi des traités, une guerre injuste à travers des chemins impraticables: bien des besoins, des dégoûts, des calamités, si elle durait; de grands dangers à hasarder le tout pour le tout; des succès atroces en supposant la victoire, et un grand déshonneur en cas d'une défaite.

Le bonheur de la flotte d'Oleg accompagna celle d'Igor. Les Russes arrivent au même détroit et débarquent. Le débarquement se fait

(1) Nestor.

sans résistance, les troupes de l'empire grec sont éloignées. Les Russes ravagent la Paphlagonie, le Pont, la Bithynie, sans trouver nulle part d'obstacles à leur fureur. L'Espagnol qui tremblait à la vue des flibustiers, les appela des démons; quel nom les Grecs donneront-ils aux Russes? Le silence sur l'énormité des excès auxquels ils se portèrent est un hommage rendu à l'humanité. L'honneur, le courage et même la fidélité conservent quelquefois leur ascendant sur ceux même qui semblent violer tous les droits de la société; mais pour cela il faut un Granmont (*) à la tête des flibustiers; et les Russes ne ressemblaient pas aux vainqueurs de Campêche (**).

(*) Un des plus beaux traits de la vie de Granmont, fut la prise de Campêche en 1685. Cette ville appartenait aux Espagnols, Granmont ne leur fit aucun quartier. Deux flibustiers ayant été pris par un détachement que commandait le gouverneur de Mérida, Granmont les envoya redemander au gouverneur, promettant de lui renvoyer tous les prisonniers qu'il avait faits jusque là, sans en excepter le gouverneur de Campêche et les autres prisonniers. Sa demande lui ayant été refusée, il réduisit toute la ville en cendres, fit sauter la forteresse, et brûla, le jour de Saint-Louis, dans un feu de joie, pour deux cent mille écus de bois de Campêche.
Dict. Hist.

(**) Campêche (Saint-Francisco) est une ville de la Nou-

Tandis qu'une férocité de tigres ne s'assouvit point dans les désastres, les Grecs osent croire que leurs malheurs auront un terme. Ils ne respirent que l'ardeur d'expier tant de sang innocent, et croient voir celui des Russes arroser les cendres encore fumantes du Bosphore. Des armées se rassemblent et marchent nuit et jour: elles arrivent, elles entourent l'ennemi de toutes parts; on ne délibère point pour l'attaque : la haine, imprimée dans les âmes, se joint au ressentiment personnel; le courage des Grecs devient fureur, et son impétuosité permet à peine aux Russes de regagner leurs barques. Le patrice Théophane, qui commandaient la flotte grecque, les surprend, à la vue du Phare, et lance sur eux une foudre qu'ils ne connaissaient pas; c'était le feu grégeois (*). Cette arme d'un peuple sans

velle-Espagne, dans la presqu'île d'Yucatan, et renommée pour l'excellente qualité de ses bois de teinture. On y trouve des animaux, des oiseaux et des fruits particuliers au pays.

(*) L'historien de la Russie, Le Clerc, à qui nous empruntons ces détails, fait observer dans une note que, dans une de ces circonstances critiques où la délicatesse des princes passe quelquefois, et toujours à tort, eu égard à la morale et au véritable honneur, sur leur répugnance à se servir de moyens odieux contre leurs ennemis, un particulier se présenta à Louis xv, et proposa à ce monarque d'acheter la com-

vertu n'est pas toujours vaine et précaire. C'est par le feu grégeois que les Grecs se défendirent contre la marine d'Égypte et des Sarrasins, et c'est par lui qu'ils vont détruire la flotte et l'armée russes.

position du feu grégeois. Louis xv l'acheta, et, dès qu'il en fut possesseur, il brûla ce secret, et défendit au particulier, sous peine de mort, d'en donner connaissance à qui que ce fût. « Apprenez, lui dit-il, que ce n'est jamais par le crime, mais toujours avec la justice et les moyens qu'elle permet, qu'un roi de France attaque ses ennemis ou se défend. »

Un Dauphinois, nommé Dupré, qui avait passé sa vie à faire des opérations de chimie, inventa un feu si rapide et si dévorant, qu'on ne pouvait ni l'éviter ni l'éteindre : l'eau lui donnait une nouvelle activité. Sur le canal de Versailles, en présence du Roi, dans les cours de l'arsenal, à Paris, et dans quelques-uns de nos ports, on en fit des expériences qui firent frémir les militaires les plus intrépides, comme les effets de la poudre faisaient trembler les anciens chevaliers : Bayard lui-même avait cette invention en horreur.

Quand on fut bien sûr qu'un seul homme, avec un tel art, pouvait détruire une flotte ou brûler une ville sans qu'aucun pouvoir humain y pût donner le moindre secours, le Roi défendit à Dupré de communiquer son secret à personne. Il le récompensa pour qu'il se tût; et cependant Louis xv était alors dans les embarras d'une guerre funeste. Chaque jour il faisait des pertes nouvelles; les Anglais le bravaient jusque dans ses ports. Il pouvait les détruire, mais, craignant d'augmenter les maux de l'humanité, il aima mieux souffrir.

On n'a peut-être jamais fait une action plus magnanime;

Saisis d'un effroi terrible, les uns se précipitent dans la mer; les plus lâches préfèrent des fers à la mort; d'autres font naufrage avec leurs barques dévorées par les flammes : ceux qui ne purent regagner la flotte, harcelés et poursuivis, laissèrent la vie ou les dépouilles dont ils étaient chargés dans les embuscades qu'on leur dressa.

Les restes de l'armée d'Igor cherchent un asile sur les rivages de la Bithynie; mais il n'est point d'asile pour la barbarie hors de son antre: victorieuse, elle est sans frein; vaincue, elle est sans ressource.

Phocas attaque les fuyards avec un petit corps de braves : ceux qui veulent éviter l'écueil tombent dans un autre. Théophane, qui ne les avait pas perdus de vue, fond sur eux, brûle, coule à fond la plupart de leurs esquifs. A peine Igor put-il échapper à la vengeance; il ne lui resta de cette expédition que la honte du désastre, et la perte des trois quarts de ses meilleures troupes.

Il arriva donc ce qui arrive presque toujours; ceux qui font le mal en jouissent peu. Le sort,

la gloire même n'en pouvait être la récompense. L'Europe l'ignore, et, quand elle en sera instruite, on doutera d'un fait dont il n'y aura plus ni témoins, ni preuves. Dupré est mort, et il est probable qu'il a emporté avec lui son funeste secret.

GUDIN.

dont les vicissitudes laissent rarement les crimes impunis et les malheurs sans dédommagement, expia les excès des Russes, et les Grecs furent pleinement vengés.

Échappés au carnage, les Russes arrivèrent à Kiof comme ils purent. « Les Grecs, dirent-ils à leurs compatriotes, sont des sorciers qui se sont battus contre nous avec la foudre et les éclairs; ils ont dévoré nos barques, et forcé nos camarades à se jeter dans la mer. »

Malgré son accablement Igor les rassure, et leur promet de rendre bientôt la magie des Grecs impuissante. L'espoir du butin l'emporte encore sur la crainte; on se prépare de nouveau à retourner en Grèce. Igor rassemble de nouvelles forces, engage ses plus redoutables ennemis à le suivre, et leur promet le partage commun des biens et des maux.

Ici, on est tenté de croire que l'amour des richesses a plus de puissance sur les hommes, que le ciel, la terre, la mer et la nature. Une nouvelle flotte partit pour la Grèce; mais elle ne passa pas la Chersonèse Taurique.

Constantin Porphyrogenète régnait alors. Ce prince, qui appréciait les hommes, les sciences et les arts, était doué d'un caractère pacifique. Instruit de l'approche dés Russes, il fit offrir à

Igor de payer le même tribut qu'Oleg avait imposé à ses prédécesseurs, et Igor aima mieux accepter la proposition et signer la paix, que d'exposer encore une fois au sort des armes sa fortune et sa gloire.

Nous nous sommes complaisamment et bien volontiers étendus sur cette époque de l'histoire des Russes, parce que l'opinion commune, même de nos jours, est que leur marine a commencé sous Peirre 1er, et qu'on est encore émerveillé des prodiges opérés par Catherine, conquérant la Grèce et forçant le faible empire ottoman à voir un nouveau commerce s'établir sous les murs de Constantinople, dans l'Archipel et sur toute l'étendue de la mer Noire. Quels progrès nautiques cependant a depuis faits cette nation généreuse et brave, qu'on a trop long-temps eu le droit de traiter de barbare? Et quelle sera la stupéfaction universelle, si jamais, par suite d'une de ces révolutions qui changent tout-à-coup la face des empires, la Russie, unie à l'Amérique septentrionale, tout en vengeant le monde indigné des attentats et des prétentions de la Grande-Bretagne, venait à refouler les Anglais dans leur île, ruiner leur commerce extérieur, et prouver au cabinet de Saint-James que la liberté des mers, étant de droit divin, est une propriété commune, et que

les peuples peuvent toujours, et partout, faire tonner le bronze de l'indépendance sur les ondes affranchies enfin d'une ridicule usurpation (*)?

(*) Voir, préface de cette Histoire de la Marine de tous les Peuples, depuis la plus haute antiquité jusqu'à nos jours, SELDEN, *Mare Clausum*, et GROTIUS, *Mare Liberum*.



HISTOIRE

DE LA MARINE

DE TOUS LES PEUPLES.

LIVRE TROISIÈME.

INVENTION DE LA BOUSSOLE.

La navigation et la construction des vaisseaux sont des arts si délicats et si compliqués, qu'on a eu besoin de l'expérience de plusieurs siècles pour leur donner quelques degrés de perfection. Du radeau ou du canot qui, le premier, servit au passage d'une rivière, jusqu'à l'achèvement d'un navire capable de transporter avec sûreté un grand nombre d'hommes ensemble à une côte éloignée, le progrès de l'industrie a dû être prodigieux. Il a fallu faire bien des efforts, tenter

des essais multipliés, employer beaucoup de travail et d'adresse pour venir à bout de cette grande et difficile entreprise. L'état d'imperfection dans lequel se trouve la navigation chez les peuples qui ne sont pas encore civilisés, prouve clairement que, dans les premiers temps, l'art n'était pas assez avancé pour mettre les hommes en état d'entreprendre de longs voyages et de faire au loin des découvertes.

Néanmoins paraît la boussole (*), et, grâce à

(*) La Boussole est une petite boîte dans laquelle est suspendue une calotte de plomb. Du fond de cette calotte s'élève, à angles droits, un pivot d'airain dont la pointe est extrêmement fine, afin que l'aiguille aimantée, qui pose dessus, tourne avec toute la facilité possible. Cette aiguille est une lame d'acier très-mince que l'on a touchée à l'aimant pour lui en communiquer la vertu. Elle est taillée en losange, et vidée de sorte qu'il n'en reste que les bords très-déliés, et un axe qui la traverse dans sa plus grande largeur. On ménage au milieu de cet axe une chape pour emboîter le pivot. La plus grande longueur de l'aiguille est de cinq à six pouces. On la charge d'un cercle ou rose de carton, que l'on assure sur ses branches, avec deux petits clous d'airain; et cette rose, terminée par trente-deux points, pour désigner les trente-deux vents, a le même mouvement que l'aiguille. Sur les bords de la calotte, on place un autre cercle de carton, divisé en trois cent soixante degrés, qui représente l'horizon. Il suit, comme la calotte et la boîte, le mouvement du vaisseau. Ainsi l'aiguille, toujours fidèle au nord, indique

l'aiguille aimantée, toujours par sa nature dirigée vers le nord, des masses flottantes vivifient le commerce et correspondent d'un bout de l'univers à l'autre. Il serait injuste, puisque nous parlons de la boussole, de passer sous silence le nom de son inventeur, Flavio Gioja (*), natif d'Amalfi, au royaume de Naples.

Tel a été trop souvent le sort de ces illustres bien-

par les pointes de la rose de quel côté de l'horizon le vent pousse le navire. La boîte qui contient la calotte et l'aiguille est couverte d'un verre bien mastiqué, afin de la préserver de l'air marin, qui pourrait la gâter, et est aussi suspendue dans une autre boîte, de telle façon que, quelle que soit l'agitation du vaisseau, la boussole se trouve toujours horizontalement placée.

Architecture Navale, ancienne et moderne.

(*) Gioja connut la vertu de la pierre d'aimant, s'en servit, dit-on, dans ses navigations, et peu à peu, à force d'expériences, il inventa la boussole. On ajoute que, pour apprendre à la postérité que cet instrument avait été inventé par un sujet des rois de Naples (alors cadets de la Maison de France), il marqua le nord avec une fleur-de-lis, exemple qui fut suivi par toutes les nations qui firent usage de cette utile découverte. On prétend que les Chinois la connaissaient depuis long-temps. Quoi qu'il en soit, c'est la boussole qui ouvrit, pour ainsi dire, l'univers. Les voyages auparavant étaient longs et pénibles; on n'allait presque que de côte à côte; mais, grâce à cette invention, on trouva une partie de

faiteurs de l'humanité, qui ont enrichi la science et perfectionné les arts par leurs inventions, qu'ils

l'Asie et de l'Afrique, dont on connaissait seulement quelques côtes, et l'Amérique * dont on ne connaissait rien du tout.

Dict. Hist.

* De tous les écrivains de l'antiquité, nul ne s'est expliqué plus clairement que Platon sur l'île Atlantide, que dans ces temps modernes on a voulu retrouver dans une partie de l'Amérique. Voici ce que Critias dit à Socrate, dans le dialogue intitulé *Timée* : « Solon était l'ami intime de Dropidas, notre aïeul. Dropidas regrettait beaucoup que les affaires publiques eussent détourné Solon du penchant qu'il avait pour la poésie, et l'eussent empêché de finir son poëme sur les Atlantides.... C'est dans son voyage en Égypte que Solon avait appris d'un prêtre de Saïs, ville située à la tête du Delta, de quelle manière glorieuse les anciens Athéniens réprimèrent une puissance redoutable qui s'était répandue dans l'Europe et dans l'Asie, par une irruption soudaine de guerriers sortis de la mer Atlantique. Cette mer environnait un grand espace de terre vis-à-vis de l'embouchure du détroit appelé les Colonnes d'Hercule. C'était une contrée plus vaste que l'Asie et la Libye ensemble. De cette contrée au détroit, il y avait nombre d'autres îles plus petites.

» Cette île Atlantide, dont je viens de vous parler, ajouta le prêtre égyptien, était gouvernée par des souverains réunis. Dans une expédition, ils s'emparèrent d'un côté de la Libye jusqu'à l'Égypte, et de l'autre côté, de toutes les contrées jusqu'à la Tyrrhénie. Nous fûmes tous esclaves, et ce furent vos aïeux qui nous remirent en liberté : ils conduisirent leur flotte contre les Atlantides, et les défirent; mais un plus grand malheur les attendait. Peu de temps après, leur île fut submergée; et cette contrée, plus grande que l'Europe et l'Asie ensemble, disparut en un clin d'œil. »

Tel est le récit que Platon met dans la bouche du prêtre de Saïs. Quelques passages de Diodore de Sicile attestent également l'exis-

ont retiré plus de gloire que d'avantage des heureux efforts de leur génie; mais le sort de Gioja a été encore plus cruel, car l'inattention ou l'ignorance des écrivains contemporains l'a privé même de la célébrité à laquelle il avait de si justes droits. Ils ne nous ont laissé aucune lumière sur sa profession, sur son caractère, sur le temps précis où il fit cette importante découverte de la boussole, jusqu'alors inconnue (*), et même non soupçonnée, et sur les hasards ou les observations qui l'y ont conduit.

Les annales de l'esprit humain ne nous offrent aucun événement qui aït produit de plus grands

(*) Quelques auteurs ont attribué à Gioja l'invention de la boussole, mais on croit assez généralement qu'avant lui, des missionnaires revenus de l'Asie septentrionale, à travers la Grande-Tartarie, en avaient apporté la connaissance, au moins imparfaite, dans le nord de l'Europe. Il est certain que des marins des côtes de Normandie et de Bretagne employaient, dès le XIIIe siècle l'aiguille aimantée, à laquelle ils donnaient le nom de *Marinette*. Il est également hors de doute que c'est de cette boussole informe que parle Guyot,

tence de cette Ile Atlantide, et personne, au siècle de Christophe Colomb, n'avait imaginé, comme l'ingénieux Bailly, d'aller la chercher sous les glaces du Nord. Mais, quelque confiance qu'on accordât aux anciennes traditions, le caractère et le génie de Colomb étaient des garans beaucoup plus sûrs du succès de son entreprise.

ESMÉNARD.

effets que cette invention, dont la connaissance nous a été cependant transmise sans aucune des

de Provins *, qui vivait en 1181, dans ces vers rapportés par Fauchet, *Traité de l'Origine de la Langue et de la Poésie françaises*. Après avoir dit de l'étoile polaire :

Icelle étoile ne se meut,

le poëte ajoute tout de suite :

Un art font qui mentir ne peut;
Par vertu de la MARINETTE,
Une pierre laide, noirette,
Où li fer volentiers se joint, etc.

La boussole ou compas de mer est un instrument trop

* Je prie M. Petitot, ex-secrétaire général de l'Université impériale, et secrétaire général actuel de l'Université royale, de vouloir bien rectifier, dans la seconde édition de sa *Collection complète des Mémoires relatifs à l'Histoire de France*, une erreur qui s'est glissée page 343, tome XXXVII. J'ai lu, non sans étonnement : « Il » (J. A. de Thou, 1582) passa à Méry, à Pont, où l'Aube se jette » dans la Seine (l'embouchure de l'Aube est à Marcilly, à une lieue » de Pont), à Nogent; et, laissant la rivière à gauche, il se rendit » à Provins, PETITE VILLE ASSEZ PEUPLÉE, sur le penchant d'un » coteau : on y voit un beau couvent dédié à saint Jacques, mais » souvent inondé par les débordemens d'une *petite* rivière (laquelle? il y en a deux, la Vousie et le Durtain) enflée par les » pluies. »

Et voilà justement comme on écrit l'histoire!

Si les murs d'une ville établissent sa grandeur, Provins, qui dans des temps reculés a compté plus de quatre-vingt mille habitans qu'ont ruinés les guerres de religion, Provins n'est point une *petite* ville *assez peuplée*, puisqu'elle n'a que cinq mille six cents âmes environ. Provins, à coup sûr, est plus grand que Dijon, que M. Petitot, qui y est né, cite dans une note, à propos de son *évêché* érigé

circonstances propres à satisfaire la curiosité qu'elle doit naturellement exciter.

composé pour croire qu'il ait été l'ouvrage d'un seul homme. Les Italiens prétendent que l'honneur en est dû à Flavio Gioja, les Anglais se l'attribuent en vertu des deux noms de cet instrument qu'ils lui ont donnés. *Box*, dont les Italiens ont fait *Bossola*, et les Français *Boussole*, signifie en leur langue une petite boîte, et *mariner's compass*, le compas de mer.

Gioja a pu perfectionner la boussole, mais il n'en est point l'inventeur; et en cela, il ressemble à nos aimables voisins les modestes Anglais, qui, excellens connaisseurs, disent-ils, plus acheteurs toutefois qu'inventeurs, ont souvent essayé, à force de guinées, de persuader à l'Europe qu'ils possédaient seuls le génie des découvertes.

Le trait suivant, qui se rapporte aux bâtimens à vapeur, prouve que cette invention, qu'un Français leur a vendue, ne leur appartient pas plus que celle de l'enseignement mutuel, et que, aux vapeurs près, que nous sommes loin de vouloir leur dénier, le mécanisme des roues et le jeu des ressorts mis en action en dehors des embarcations, soit sur mer, soit sur les fleuves, remonte à une haute antiquité.

« Dionysius tyrannus quùm Siciliam fugeret, navi DC. M.

au commencement du XVIIIe siècle. Quant au couvent de Saint-Jacques, tombé sous le marteau de la *Bande Noire*, le sol sur lequel il était assis, domine de plus de cent cinquante pieds le niveau des deux fleuves, qui, confondant leurs eaux non loin de l'antique capitale de la Basse-Brie, vont paisiblement et sans bruit se jeter dans la Seine.

BOUVET DE CRESSÉ, de Provins.

Quoique l'usage de la boussole mît les Italiens en état d'exécuter avec plus de promptitude et de sécurité les petits voyages qu'ils étaient accoutumés de faire, cependant cette nouveauté n'eut pas une influence assez subite et assez générale pour exciter sur-le-champ l'esprit de découverte et le désir d'entreprendre des navigations hardies.

Plusieurs causes concoururent à empêcher cette invention utile d'avoir tout son effet. Les hommes n'abandonnent que lentement, et avec répugnance, les anciennes habitudes : ils craignent les nouvelles tentatives, et ne s'y livrent qu'avec timidité. Il est probable aussi que la jalousie de commerce engagea les Italiens à cacher aux autres nations l'heureuse découverte de leur compatriote; on n'apprit que par degrés l'art de naviguer avec la boussole, en l'employant avec assez d'habileté pour donner une entière confiance dans sa direction.

hominum capace exceptus est. Genus liburnæ quam sex boves agunt, volubilitate rotarum navis lateribus impactarum, fluctusque, seu remis verberantium, ut miraculosum prorsùs, hic adscripsi oculis curiosorum perlustrandum. Ejus usum in mari fuisse multi negant, nisi circà littora, in lacubus verò et fluviis maximè opportunum. »

Morisot., *Orb. Marit.*, lib. 2, cap. XLIX, p. 711. Divione, M.DC.XLIII.

Habitués à ne jamais perdre de vue la terre et les côtes natales, les marins n'osèrent pas tout d'un coup s'abandonner au milieu de mers inconnues; ainsi, ce ne fut qu'environ cinquante ans après l'heureuse découverte de Gioja, que les navigateurs se hasardèrent à entrer dans des eaux qui, avant eux, n'avaient pas été fréquentées.

ESPAGNOLS. — PORTUGAIS.

Enfin la navigation prend un caractère plus hardi, et ce caractère est dû à l'expérience que produisent de longs mais utiles tâtonnemens.

Les voyages des Espagnols aux îles Fortunées révèlent à quelques hardis aventuriers le secret de leurs forces, et l'on touche à l'époque fixée par la Providence, où les hommes doivent franchir les limites dans lesquelles ils ont été si longtemps renfermés, et s'ouvrir un champ plus vaste pour y déployer leurs talens, leur courage et leur activité.

Cependant les premières tentatives qui se firent pour cet objet, ne furent pas l'ouvrage des états les plus puissans de l'Europe, ni de ceux qui avaient cultivé l'art de la navigation avec le plus de constance et le plus de succès. La gloire de frayer la route dans cette nouvelle carrière

était réservée au Portugal, l'un des royaumes les moins étendus et les moins considérables de l'ancien continent.

CHRISTOPHE COLOMB. — DÉCOUVERTE DE L'AMÉRIQUE.

Quelques voyages sur mer, et le bruit que faisaient alors les entreprises des Portugais, inspirèrent à Christophe Colomb le goût de la navigation. Il conçut qu'on pouvait faire quelque chose de plus grand que ce qu'on avait tenté jusqu'alors, et, par la seule inspection d'une carte de notre hémisphère, il jugea qu'il devait y en avoir un autre.

Gênes, sa patrie, l'ayant traité de visionnaire, et Jean II, roi de Portugal, ayant refusé ses services, Colomb se rendit à la cour d'Espagne, où la reine Isabelle lui confia trois vaisseaux. Des îles Canaries, où il mouilla, il ne mit que trente jours pour découvrir la première île de l'Amérique. Pendant ce court trajet, son équipage ne cessa de murmurer. Il y en eut même qui dirent assez haut « qu'il fallait jeter à la mer cet aventurier qui n'avait rien à perdre, et qu'ils en seraient quittes pour rapporter qu'il était tombé dans l'eau en contemplant les astres. »

Cependant, aussitôt que les compagnons de Christophe Colomb eurent pris terre à l'île de Guanahani, l'une des Lucayes, ils saluèrent en qualité d'amiral et de vice-roi, ce téméraire qu'ils voulaient noyer quelques heures auparavant.

Effrayés à la vue des trois bâtimens espagnols, les insulaires gagnèrent les montagnes. Colomb ne put prendre qu'une femme, à laquelle il fit présenter du pain, du vin, des confitures et quelques bijoux; ce bon traitement fit revenir les sauvages. Les Castillans leur donnaient pour de l'or, ce que, en Europe, on ne daignerait pas même regarder : c'étaient des tessons de vases de terre brisés, des morceaux de verre et de faïence.

Le cacique ou le chef de ces insulaires, permit aux Espagnols de construire un fort en bois dans l'île qu'ils avaient nommée Hispaniola. Colomb y laissa trente-huit des siens, partit pour l'Europe, et, se dirigeant vers le nord-est, il eut bientôt perdu la terre de vue. Il avait sur son bord quelques habitans des différentes îles qu'il avait découvertes, et outre l'or, qui avait été le principal objet de ses recherches, il rapportait une petite quantité de toutes les productions qui pouvaient devenir la matière de quelque commerce, des oiseaux inconnus, et d'autres curiosités naturelles propres à attirer l'attention et à exciter

l'étonnement des Européens. Le voyage fut heureux, et l'on avait déjà fait cinq cents lieues sur la mer Atlantique, lorsque des vents violens commencèrent à s'élever, et, continuant de s'accroître, causèrent un ouragan terrible.

Tout ce que l'expérience et l'habileté de Colomb purent lui fournir de ressources pour sauver ses vaisseaux fut employé; mais il était impossible de résister à la violence de la tempête, et, comme on était encore loin de toute terre, la perte de l'escadre semblait inévitable. Les matelots, suivant l'usage, eurent recours aux prières, à l'invocation des saints, aux vœux, aux charmes même, enfin à tout ce qu'une religion superstitieuse peut dicter ou suggérer dans les dangers extrêmes; mais ces moyens étant sans effet, et les Espagnols se croyant perdus sans ressource, on les vit s'abandonner au désespoir, et s'attendre à chaque moment à être engloutis par les flots.

Outre ces passions naturelles qui agitent le cœur de l'homme dans d'aussi déplorables situations, et lorsque la mort se présente sous les formes les plus effrayantes, Colomb était en proie à des sentimens plus douloureux encore, et qui lui étaient personnels. Il craignait que l'étonnante découverte qu'il venait de faire ne pérît avec lui, et que le genre humain ne fût privé de tous les

avantages qui pouvaient en être les fruits. Son nom allait passer à la postérité, comme celui d'un aventurier imprudent et trompé, au lieu de le consacrer dans la mémoire des hommes comme l'auteur de la plus belle entreprise qui jamais eût été conçue.

Ces désolantes réflexions étouffaient en lui le sentiment même du danger présent. Moins touché de la perte de sa vie qu'occupé à conserver le souvenir des grandes choses qu'il avait tentées et exécutées, il se retira dans sa chambre, et écrivit sur du parchemin un récit abrégé de son voyage, de la route qu'il avait suivie, de la situation et de la richesse des pays qu'il avait découverts, et de l'établissement de la colonie qu'il y avait laissée. Ayant ensuite enveloppé son écrit d'une toile cirée, il l'enferma dans une espèce de gâteau de cire, qu'il mit dans un tonneau bouché avec beaucoup de soin, et qu'il jeta à la mer, espérant que quelque accident heureux sauverait un dépôt si précieux au monde.

Enfin la Providence vint à son secours et sauva une vie réservée à d'autres événemens du plus haut intérêt. Le vent tomba, la mer se calma, et Colomb, qui ne s'arrêta que cinq jours à Lisbonne, entra dans le port de Palos, sept mois et onze jours après son départ de ce même endroit.

Aussitôt qu'on découvrit son vaisseau, tous les habitans coururent au rivage pour embrasser leurs parens et leurs compatriotes, et savoir des nouvelles de leur voyage; mais lorsqu'ils apprirent l'heureuse issue de l'expédition, lorsqu'ils virent des hommes extraordinaires amenés par Colomb, des animaux inconnus et des productions singulières des pays dont jusqu'alors on n'avait pas même soupçonné l'existence, l'effusion de la joie fut générale et ne put se contenir; on sonna toutes les cloches, on tira le canon.

Colomb, en débarquant, fut reçu avec les mêmes honneurs qu'on aurait rendus au Roi. Tout le peuple, en procession solennelle, l'accompagna, lui et sa troupe, à l'église, où l'on remercia Dieu d'avoir couronné d'un plein succès le voyage le plus long et le plus important qui eût jamais été entrepris.

Également étonnés et ravis d'un résultat sur lequel ils ne comptaient presque plus, Ferdinand et Isabelle, qui se trouvaient alors à Barcelone, répondirent à la lettre que leur avait adressée Colomb, de la manière la plus honorable et la plus flatteuse, et lui mandèrent de se rendre sur-le-champ auprès d'eux, voulant apprendre de lui-même le détail de son expédition, et les circonstances du service signalé qu'il venait de rendre.

L'entrée de Colomb dans Barcelone se fit, par ordre du roi et de la reine, avec tout l'appareil convenable à un événement qui allait donner à leur règne un si grand lustre. On contemplait avec admiration cet homme extraordinaire, dont le génie et le courage avaient conduit les Espagnols au travers de mers inconnues, à la découverte d'un monde nouveau.

Ferdinand et Isabelle le reçurent, assis sur leur trône, revêtus de tous les ornemens royaux, et placés sous un dais magnifique. A son approche ils se levèrent, et, ne permettant pas qu'il se mît à genoux pour leur baiser la main, ils lui ordonnèrent de s'asseoir sur un siége préparé pour lui, et de leur exposer les détails de son voyage, ce qu'il fit avec une gravité également convenable au caractère de la nation espagnole, et à la dignité de l'assemblée, et en même temps avec la modeste simplicité d'un esprit supérieur, qui, content d'avoir exécuté de grandes choses, ne cherche pas à les relever par une vaine ostentation.

DE L'AMÉRIQUE (*), AVANT ET APRÈS SA DÉCOUVERTE.

Vingt-six ans s'étaient écoulés depuis que, tout entier à ses projets, et cédant à l'impulsion de son génie, Christophe Colomb avait conduit les Européens dans le Nouveau-Monde, et pendant ce laps de temps les Espagnols avaient été occupés à en parcourir différentes régions. Ils avaient visité toutes les îles dispersées en groupes à travers cette partie de l'Océan qui se trouve entre le continent septentrional (**) et le

(*) Mundi terminum Thulen insulam antiqui cosmographi constituerunt, additæ huic à posterioribus GROENLANDIA et FRISLANDIA, nota nomina Gothicis temporibus: ætas posterior quartam Orbis partem antè istas insulas reperit, Americamque vocavit, ab Americo Vespucio, qui tamen non primus, sed post Columbum eò navigavit, quà Paria, et Brasilia Æoum spectant. Earum terrarum latè surgentium Regna varia, Populi innumeri, portuosi Sinus, ingentia Flumina.

MORISOT., ORB. MARIT.

(**) Ad Arcton salubres insulas esse, sed sinè nomine memorantur. Ab Arcto ad Æquinoctialem Circulum, quà Septentrionalis America Occidenti obtenditur, Insulæ istæ sunt: PASSERUM GERMANÆ duæ, super quas Tropicus Cancri currit, sicut et super BOLCANAS, hoc est, Giruosas sivè Sinuosas.

méridional (*) de l'Amérique. Ils avaient navigué le long de la côte orientale du continent, depuis la rivière de la Plata jusqu'au fond du golfe du Mexique, et avaient reconnu qu'elle s'étendait sans interruption à travers cette vaste portion du globe. Ils avaient découvert la grande mer du Sud, qui ouvrit une nouvelle perspective de ce côté. Ils avaient acquis quelques connaissances des côtes de la Floride; ce qui les conduisit à observer et à suivre le continent dans une direction opposée. Toutefois, quoiqu'ils n'eussent pas poussé leurs découvertes plus loin vers le nord, d'autres nations avaient déjà visité les parties qu'ils avaient négligées.

Medium inter Cancri Tropicum et Æquinoctialem Circulum tenent, FARFANA, TRES MARIÆ, S. THOMAS, REFUGIUM LATRONUM, NUBILOSA, RUPES PARTITA, ZAMAL, HORTORUM, CORALII, et REGUM. Sunt et aliæ circùm circà dispositæ, junctæ, dissitæ, æquales, inæquales, à multitudine, facientes mari nomen, Archipelagi S. Lazari.

MORISOT., ORB. MARIT.

(*) America Meridionalis, quæ et peruana, à nobilissimâ et ditissimâ ejus regione appellata, in trianguli formam figuratur : cujus basis à freto Magellanico ad extremum Brasiliæ promontorium continuata protenditur, undè strictior et castigatior pergens ad Septentrionem, fastigiat se molliter, ultràque Æquatorem caput condit, exiguo Isthmo à gemino mari compressum, coactumque ire in acumen.

Ibidem.

Les Anglais avaient longé la côte d'Amérique, depuis la terre de Labrador jusqu'aux confins de la Floride, et les Portugais, en cherchant un passage plus court aux Indes Orientales, s'étaient jetés dans la mer du nord et avaient reconnu les mêmes régions. Ainsi, à cette époque, on connaissait presque entièrement l'étendue de l'Amérique, depuis son extrémité septentrionale, jusqu'au trente-cinquième degré au sud de l'équateur; mais les pays qui s'étendent de là jusqu'à l'extrémité méridionale de l'Amérique, le grand empire du Pérou et les vastes domaines soumis au souverain du Mexique, n'étaient pas encore découverts.

En fixant nos regards sur le continent d'Amérique, la première circonstance qui nous frappe est son immense étendue. La découverte de Christophe Colomb ne s'est pas bornée à nous faire connaître une portion de terre, qui, par le peu d'espace qu'elle occupe sur le globe, avait pu échapper aux recherches des siècles précédens. On lui doit la connaissance d'un nouvel hémisphère plus vaste que l'Europe, l'Asie et l'Afrique, ces trois divisions connues de l'ancien continent, et dont l'étendue est presque égale au tiers du monde habitable.

La forme du Nouveau-Monde est extrêmement

favorable aux communications du commerce. Lorsqu'un continent comme l'Afrique est composé d'une masse vaste et solide, qui n'est point coupée par des bras de mer pénétrant dans l'intérieur, et qui n'a qu'un petit nombre de grandes rivières placées très-loin l'une de l'autre, la plus grande partie d'un tel continent semble condamnée par la nature à n'être jamais civilisée, et à rester privée de toute communication active avec le reste des hommes. Lorsque, comme l'Europe, un continent est ouvert par de vastes branches de l'Océan, telles que la Méditerranée et la mer Baltique, ou lorsque, comme l'Asie, ses côtes sont ouvertes par des baies profondes, pénétrant fort avant dans les terres, telles que la mer Noire et les golfes d'Arabie, de Perse, de Bengale, de Siam et de Léotang; lorsque les mers environnantes sont remplies d'îles grandes et fertiles, et que le continent même est arrosé d'un grand nombre de rivières navigables, on peut dire que de telles régions possèdent tout ce qui peut favoriser les progrès de leurs habitans dans la civilisation et le commerce.

A tous ces égards l'Amérique peut entrer en comparaison avec les autres parties du globe. Le golfe de Mexique, situé entre la partie méridionale et la septentrionale de l'Amérique, peut être

regardé comme une mer méditerranée propre à ouvrir un commerce maritime avec toutes les contrées dont elle est environnée. Les îles qui y sont répandues ne sont inférieures en nombre, en grandeur et en fertilité qu'à celles de l'Archipel indien. En avançant le long de la partie septentrionale de l'hémisphère américain, la baie de Chésapeak, présente un canal spacieux qui conduit le navigateur fort avant dans les parties intérieures de provinces non moins fertiles qu'étendues; et si jamais les progrès de la culture et de la population parviennent à adoucir l'extrême rigueur du climat dans les districts plus septentrionaux de l'Amérique, la baie de Hudson peut devenir aussi favorable aux entreprises commerciales dans cette partie du globe, que la Baltique l'est en Europe.

L'autre grande portion du Nouveau-Monde est environnée d'eau de tous les côtés, à l'exception d'un isthme étroit qui sépare la mer Atlantique de la mer Pacifique; et quoiqu'elle ne soit ouverte ni par des baies profondes, ni par des bras de mer, les parties intérieures en sont accessibles par plusieurs grandes rivières qui reçoivent un si grand nombre de courans auxiliaires, et coulent dans des directions si variées, que, sans aucun secours de l'art ni de

l'industrie, il est aisé d'établir une navigation intérieure à travers toutes les provinces de ce continent, depuis la rivière de la Plata jusqu'au golfe de Paria.

Cette bienfaisance de la nature n'est pas bornée à la division méridionale de l'Amérique. Le continent septentrional n'est pas moins abondant en rivières qui sont navigables presque jusqu'à leur source; et l'immense chaîne de ses lacs est un moyen de communication intérieure, plus étendue et plus commode qu'il n'y en a dans aucune partie du globe. Les pays qui s'étendent depuis le golfe de Darien d'un côté, jusqu'à celui de Californie d'un autre, et qui forment la chaîne qui unit ensemble les deux parties du continent américain, ont aussi leurs avantages particuliers. Les côtes en sont baignées d'un côté par la mer Atlantique, de l'autre, par la mer Pacifique; les rivières qui y coulent, se jetant, les unes vers la première de ces mers, et les autres vers la seconde, assurent aux différentes provinces toutes les facilités du commerce qui peuvent résulter d'une communication avec les deux mers.

Après avoir observé l'état du Nouveau-Monde à l'époque de sa découverte, et considéré les traits particuliers qui le distinguent et le ca-

ractérisent, l'objet qui mérite le plus particulièrement de fixer l'attention, c'est de rechercher comment l'Amérique a été peuplée, par quelle route les hommes ont passé d'un continent à l'autre, et dans quelle partie du globe il est le plus probable que s'est établie une communication entre les deux hémisphères.

On sait, avec une certitude infaillible, que toute la race humaine est sortie de la même souche, et que les descendans d'un seul homme (*), sous la protection divine, et obéissant aux ordres du ciel, se sont multipliés et ont peuplé la terre. Mais ni les annales, ni les traditions des peuples ne remontent jusqu'à ces temps éloignés où ils ont pris possession des diverses contrées dans lesquelles ils sont à présent établis.

Nous ne pouvons ni suivre les branches de ces premières familles, ni indiquer avec certitude l'époque de leurs séparations, et la manière dont elles se sont répandues sur la surface du globe. Chez les nations même les plus éclairées, le période de l'histoire authentique est extrêmement court, et tout ce qui remonte au-delà est fabuleux ou obscur. Il n'est donc pas étonnant que les naturels ignorans de l'Amérique,

(*) Adam, *Genèse.*

qui n'ont ni inquiétude sur l'avenir, ni curiosité sur le passé, n'aient aucune connaissance de leur propre origine.

Les Californiens et les Eskimaux en particulier, qui occupent les parties de l'Amérique les plus voisines de l'ancien continent, sont si grossiers, qu'il serait absolument inutile de chercher parmi eux quelques moyens de découvrir le lieu d'où ils sont venus, ou les ancêtres dont ils sont descendus. Nous devons le peu de lumières que nous ayons sur cet objet, non aux naturels de l'Amérique, mais à l'esprit de recherche de leurs conquérans.

Lorsque les Européens firent la découverte inattendue d'un monde nouveau, placé à une grande distance de toutes les parties connues alors de l'ancien continent, et rempli d'habitans dont l'extérieur et les mœurs différaient sensiblement du reste de l'espèce humaine, la curiosité et l'attention des hommes instruits dut naturellement les porter à rechercher l'origine de ces peuples.

On remplirait plusieurs volumes, dit le savant auteur de l'Histoire de l'Amérique(1), des théories et des spéculations qu'on a imaginées sur ce sujet;

(1) Robertson.

mais ce sont, pour la plupart, des idées si bizarres et si chimériques, que je croirais faire un affront à l'intelligence de mes lecteurs, si j'entreprenais de les exposer en détail, ou de les réfuter. Quelques-uns ont eu la présomption d'imaginer que les habitans de l'Amérique ne descendaient pas du père commun de tous les hommes, mais qu'ils formaient une race séparée, distinguée par des traits particuliers, et dans la forme extérieure de leur corps, et dans les qualités caractéristiques de leur esprit. D'autres prétendent qu'ils sont descendus de quelques restes des anciens habitans de la terre échappés au déluge qui, du temps de Noé, a détruit la plus grande partie de l'espèce humaine, et ils regardent, contre toute raison, des tribus grossières et sauvages, dispersées sur un continent inculte, comme la race d'hommes la plus ancienne qu'il y ait sur la terre.

Il n'y a guère de nation, depuis le pôle du nord jusqu'à celui du sud, à laquelle quelque antiquaire, livré à la folie des conjectures, n'ait attribué l'honneur d'avoir peuplé l'Amérique. On a supposé tour à tour que les Juifs, les Cananéens, les Phéniciens, les Carthaginois, les Grecs, les Scythes, avaient, dans les temps anciens, formé des établissemens sur cet hémisphère occidental.

On a dit que, dans des temps postérieurs, les Chinois, les Suédois, les Norvégiens, les Gallois, les Espagnols, y avaient envoyé des colonies en différentes circonstances, et à des époques diverses. Les prétentions respectives de ces peuples ont trouvé de zélés partisans, et quoique les raisons les plus plausibles dont ils appuyassent leurs hypothèses ne fussent que des rapports accidentels de quelques coutumes, ou une ressemblance équivoque de quelques mots, on a employé de part et d'autre beaucoup d'érudition et encore plus de chaleur à défendre, sans résultat utile, les hypothèses contraires.

Rien ne peut être plus frivole ou plus incertain que de chercher à découvrir l'origine des Américains, en observant simplement les ressemblances qui peuvent se trouver entre leurs mœurs et celles de quelque nation particulière de l'ancien continent. Si l'on suppose deux peuples placés aux deux extrémités de la terre, mais dans un état de société également avancée pour la civilisation et l'industrie, ils éprouveront les mêmes besoins, et feront les mêmes efforts pour les satisfaire. Attirés par les mêmes objets, animés des mêmes passions, les mêmes idées et les mêmes sentimens s'élèveront dans leur âme. Le caractère et les occupations du chasseur d'Amé-

rique seront peu différens de ceux d'un Asiatique qui tire également sa subsistance de la chasse. Une tribu de sauvages des bords du Danube ressemblera beaucoup à ceux qui vivent dans les plaines qu'arrose le Mississipi. Au lieu donc de présumer, d'après de pareils rapports, qu'il y ait quelque affinité entre ces peuples divers, nous devons seulement en conclure que les dispositions et les mœurs des hommes sont formées par leur situation, et naissent de l'état de sociabilité où ils se trouvent.

Du moment où ces circonstances commencent à s'altérer, le caractère d'un peuple doit changer, et, à proportion qu'il fait des progrès dans la civilisation, ses mœurs se raffinent, ses facultés et ses talens se développent.

Les progrès de l'homme ont été à peu près les mêmes dans toutes les parties du globe, et nous pouvons le suivre dans sa marche, de la simplicité grossière d'une vie sauvage, jusqu'à ce qu'il arrive à l'industrie, aux arts et à l'élégance des sociétés policées. Il n'y a donc rien de merveilleux dans les ressemblances qu'on a observées entre les Américains et les nations barbares de l'ancien continent.

Les hypothèses que l'on a faites sur l'origine des Américains, d'après l'observation de leurs

rites et de leurs pratiques religieuses, ne sont pas moins imaginaires et destituées de fondemens solides; mais, ce qu'on peut établir comme un principe certain, c'est que l'Amérique n'a été peuplée par aucune nation de l'ancien continent, qui eût fait des progrès considérables dans la civilisation. Les habitans du Nouveau-Monde étaient dans un état de société si peu avancé, qu'ils ignoraient les arts qui sont les premiers essais de l'industrie humaine. Les nations même les plus cultivées de l'Amérique, n'avaient aucune connaissance de plusieurs inventions simples, presque aussi anciennes que la société dans les autres parties du monde, et qu'on retrouve dans les premières époques de la vie civile. Il est manifeste par là que les tribus, qui originairement ont passé en Amérique, sortaient des nations qui doivent avoir été aussi barbares que leurs descendans l'étaient quand ils ont été découverts par les Européens; car les arts de goût et de luxe peuvent bien décliner ou périr par les secousses violentes, les révolutions et les désastres auxquels les nations sont exposées; mais les arts nécessaires à la vie ne peuvent plus se perdre chez un peuple qui les a une fois connus; ils ne sont sujets à aucune des vicissitudes humaines, et alors la pratique en subsiste

aussi long-temps que la race même des hommes.

Si l'usage du fer avait jamais été connu aux sauvages de l'Amérique, ou à leurs ancêtres; s'ils avaient jamais employé une charrue, une navette ou une forge, l'utilité de ces inventions les aurait conservées, et il est impossible qu'elles eussent pu être oubliées ou abandonnées. Nous pouvons donc en conclure que les Américains sont descendus de quelque peuple qui se trouvait dans un état de société trop peu avancé pour connaître les arts nécessaires, puisque ces mêmes arts étaient inconnus à leurs descendans.

Il ne paraît pas moins évident que l'Amérique n'a été peuplée par aucune colonie des nations plus méridionales de l'ancien continent. On ne peut pas supposer qu'aucune des tribus sauvages établies dans cette partie de notre hémisphère, ait été chercher un pays si éloigné. Elles n'avaient ni l'audace, ni l'industrie, ni la force qui pouvaient leur inspirer le désir et leur fournir les moyens d'exécuter un si long voyage. Les Américains ne peuvent pas non plus être descendus des nations plus civilisées d'Asie et d'Afrique, et cela est prouvé non-seulement par l'ignorance où ils étaient des arts les plus simples et les plus nécessaires, mais encore par une circonstance qui mérite d'être remarquée.

Lorsqu'un peuple a éprouvé une fois les avantages que procurent aux hommes en société les animaux domestiques, il ne peut plus ni subsister sans la nourriture qu'il en tire, ni continuer ses travaux sans leur secours. Aussi le premier soin des Espagnols, lorsqu'ils s'établirent en Amérique, fut d'y porter tous les animaux domestiques d'Europe; et si avant eux les Tyriens, les Carthaginois, les Chinois, ou quelque autre peuple policé avait pris possession de ce continent, on y aurait trouvé les animaux particuliers aux régions d'où ils auraient été apportés. Mais dans toute l'Amérique il n'y a pas un seul quadrupède, apprivoisé ou sauvage, qui appartienne proprement aux pays chauds, ou même aux climats plus tempérés de l'ancien continent. Le chameau, le dromadaire, le cheval, le bœuf, étaient aussi inconnus en Amérique que le lion et l'éléphant. Il est évident par là que le peuple qui s'établit le premier dans le monde occidental ne venait pas des pays où ces animaux abondent; car des hommes accoutumés à en faire usage, auraient naturellement regardé leur secours et comme utile et comme nécessaire pour l'amélioration et même pour la conservation de la société civile.

En considérant les animaux dont l'Amérique est pourvue, on peut conclure que le point de

contact le plus voisin de l'ancien et du nouveau continent, se trouve vers l'extrémité septentrionale de l'un et de l'autre, et que c'est par là que la communication s'est ouverte, et qu'il s'est établi une correspondance entre ces deux parties du globe. Les vastes contrées d'Amérique, qui sont situées sous les tropiques, ou qui en approchent, sont remplies d'animaux indigènes de diverses espèces, entièrement différentes de celles qui se trouvent dans les parties de l'ancien continent; mais les provinces septentrionales du Nouveau-Monde sont peuplées d'animaux sauvages, communs aux parties de notre hémisphère situées sous les mêmes latitudes. L'ours, le loup, le renard, le lièvre, le daim, le chevreuil, l'élan, et plusieurs autres espèces, abondent dans les forêts de l'Amérique septentrionale, ainsi que dans celles du nord de l'Europe et de l'Asie (1). Il paraît donc évident que les deux continens s'approchent l'un de l'autre par ce côté, et sont unis ou si voisins, que ces animaux ont pu passer de l'un à l'autre.

Le voisinage actuel des deux continens est clairement prouvé par des découvertes modernes qui ont détruit la principale difficulté sur la ma-

(1) Buffon.

nière dont s'est peuplée l'Amérique. Tant que les vastes régions qui s'étendent vers l'est, depuis la rivière d'Oby jusqu'à la mer de Kamchatka, ont été inconnues ou imparfaitement décrites, l'extrémité nord-est de notre hémisphère était supposée à une si grande distance du Nouveau-Monde, qu'il n'était pas aisé de concevoir comment il aurait pu s'établir une communication entre les deux continens. Mais les Russes ayant soumis à leur domination la partie occidentale de la Sibérie, acquirent par degrés la connaissance de cette vaste contrée, en pénétrnt vers l'est, dans des provinces jusqu'alors inconnues. Elles furent découvertes par des chasseurs qui suivaient le gibier, ou par des soldats employés à lever des impôts. Mais la cour de Moscou (*)

(*) Occupé à saisir toutes les occasions qui pouvaient contribuer à l'agrandissement de son empire, ou à l'illustration de son règne, Pierre le Grand aperçut dans ces découvertes des conséquences qui avaient échappé aux regards de ses prédécesseurs. Il sentit que les régions d'Asie, en s'étendant vers l'est, s'approchaient dans la même proportion vers l'Amérique; qu'on trouverait probablement par là cette communication entre les deux continens qu'on cherchait depuis si long-temps en vain, et qu'en ouvrant lui-même cette communication, il pourrait faire couler dans ses domaines, par un nouveau canal, une partie du commerce et des richesses

n'évaluait l'importance de ces nouvelles provinces, que par la petite addition de revenu qui en résultait.

du monde occidental. Un tel projet était digne du génie éclairé de ce prince qui aimait les grandes entreprises. Pierre rédigea de sa propre main des instructions pour suivre ce plan, et donna des ordres pour le faire exécuter.

Ses successeurs ont adopté ses idées et suivi son projet; mais les officiers que la cour de Russie a employés à cette expédition, ont trouvé tant de difficultés à vaincre, que leurs progrès ont été extrêmement lents. Quelques traditions obscures, conservées chez les peuples de Sibérie, sur un voyage qui se fit heureusement en 1648, autour du promontoire nord-est de l'Asie, encouragèrent les Russes à suivre la même route. Dans cette vue, on équipa en différens temps des vaisseaux sur les rivières de Lena et de Kolyma; mais dans un océan glacé, que la nature ne semble pas avoir destiné à la navigation, ces vaisseaux éprouvèrent des désastres multipliés, et ne purent remplir l'objet qu'on s'était proposé. Aucun vaisseau armé par la cour de Russie n'a jamais doublé ce cap formidable *; tout ce qu'on connaît de ces extrémités de l'Asie est dû aux découvertes qui ont été faites dans des

* Il paraît que c'est sans la moindre preuve évidente que Muller a supposé que le Cap avait été doublé. L'académie impériale de Saint-Pétersbourg paraît appuyer ce sentiment sur la manière dont Ischukotsnoi-noss se trouve placé sur les cartes. Mais je suis convaincu, d'après une autorité incontestable, que jamais aucun vaisseau russe n'a fait le tour de ce cap; et l'on n'a que des notions imparfaites du pays des Tschutki, qui ne dépend pas de l'empire de Russie.

ROBERTSON.

La possibilité d'une communication entre les deux continens, n'est plus fondée sur de simples conjectures, mais sur des preuves incontestables (1). Il se peut qu'une tribu ou quelques familles de Tartares errans, guidées par ce besoin d'activité particulier à cette nation, aient passé dans les îles les plus voisines, et, quelque grossière que fût leur manière de naviguer, il est probable qu'il leur a été facile, en allant d'une île à une autre, d'arriver enfin à la côte d'Amérique, et de commencer à peupler ce continent. La distance des îles Mariannes ou des Larrons à la terre d'Asie, la plus voisine, est encore plus

excursions par terre. On trouve dans toutes ces provinces une opinion établie qu'il y a des contrées vastes et fertiles à une distance peu considérable de leurs côtes; les Russes imaginèrent que ces contrées faisaient partie de l'Amérique, et plusieurs circonstances concouraient non-seulement à les confirmer dans cette opinion, mais encore à leur persuader qu'une portion de ce continent ne pouvait pas être très-éloignée. Des arbres de différentes espèces, inconnues dans ces régions stériles de l'Asie, sont chassés sur la côte par un vent d'est; le même vent y amène en peu de jours des glaces flottantes; de grandes troupes d'oiseaux arrivent tous les ans du même côté; enfin il s'est conservé parmi les habitans, la tradition d'un commerce établi anciennement avec des pays situés à l'est.

(1) MULLER.

considérable que celle qui se trouve entre la partie d'Amérique que les Russes ont découverte, et la côte du Kamchatka. Cependant les habitans des îles Mariannes sont évidemment d'origine asiatique. Si, malgré l'éloignement, nous reconnaissons que ces îles ont été peuplées par des émigrations de notre continent, la distance seule n'est pas une raison pour nous empêcher d'attribuer à la même origine la population de l'Amérique. Il est probable que les navigateurs qui visiteront dans la suite ces mers, découvriront, en remontant davantage vers le nord, que le continent de l'Amérique est encore plus près de l'Asie.

Les habitans du pays situé autour du cap nord-ouest de l'Asie, prétendent qu'il y a, à la hauteur de leur côte, une petite île où ils peuvent arriver en moins d'un jour, et que de là on découvre un grand continent qui, selon leur récit, est couvert de forêts et occupé par un peuple dont ils n'entendent pas la langue. Ils reçoivent de ce peuple des peaux de marte, animal inconnu dans les parties septentrionales de la Sibérie, et qui ne se trouve que dans les pays où il y a beaucoup d'arbres. Si l'on pouvait ajouter foi à ce récit, il faudrait en conclure que le continent d'Amérique n'est séparé du nôtre que par un

canal étroit, et alors s'évanouiraient toutes les difficultés sur leur communication.

Quoiqu'il soit possible que l'Amérique ait reçu de notre hémisphère ses premiers habitans, soit par le nord-ouest de l'Europe, soit par le nord-est de l'Asie, il y a de bonnes raisons pour supposer que les ancêtres de toutes les nations américaines, depuis le cap Horn, jusqu'aux extrémités méridionales de Labrador, sont venus d'Asie plutôt que d'Europe. Les Eskimaux sont les seuls peuples d'Amérique qui, par la figure et par le caractère, aient quelque ressemblance avec les Européens. C'est évidemment une espèce d'hommes particulière, distinguée de toutes les nations de ce continent par le langage, les mœurs et les habitudes. On peut donc être autorisé à faire remonter leur origine à la source que nous avons indiquée; mais il y a parmi tous les autres peuples d'Amérique une ressemblance si frappante, et dans leur constitution physique, et dans leurs qualités morales, que malgré les différences produites par l'influence du climat ou par l'inégalité de leurs progrès dans la civilisation, nous devons les regarder comme descendus d'une même souche. Il peut y avoir de la variété dans les teintes, mais on retrouve partout la même couleur primitive. Chaque tribu a quel-

que caractère particulier qui la distingue; cependant on reconnaît dans toutes certains traits communs à la race entière.

La découverte du Nouveau-Monde a agrandi la sphère des spéculations et a offert à notre vue des nations dans un état de société beaucoup moins avancé que celui où l'on a pu observer les différens peuples de notre continent. C'est en Amérique que l'homme se montre sous la forme la plus simple où nous concevons qu'il puisse subsister. Nous y voyons des sociétés qui commencent seulement à se former, et nous pouvons observer les sentimens et les actions des hommes dans l'enfance de la vie sociale, au moment où ils ne sentent encore qu'imparfaitement la force de ses liens, et où ils ont à peine abandonné une partie de leur liberté naturelle.

Cet état de simplicité primitive, qui n'était connu dans l'ancien continent que par les descriptions fantastiques des poëtes, existait réellement sur le sol américain. La plus grande partie de ses habitans, étrangers à l'industrie et au travail, ignoraient les arts, avaient à peine quelque idée de propriété, et jouissaient en commun des biens que produisait la fécondité spontanée de la nature. Deux nations seules étaient sorties de cet état grossier, et avaient acquis d'une ma-

nière sensible les idées et adopté les institutions qui semblent plus particulièrement appartenir aux sociétés policées. Leur gouvernement et leurs mœurs seront l'objet de quelques observations, lorsque nous parlerons de la découverte et de la conquête des empires du Mexique et du Pérou, et cette époque nous offrira l'occasion de considérer les Américains dans le plus haut degré de civilisation où ils soient jamais parvenus.

Second, troisième et quatrième voyages de Christophe Colomb.

Ferdinand et Isabelle avaient donné à Christophe Colomb les marques les plus éclatantes de la reconnaissance et de l'admiration que leur inspiraient son courage et ses travaux; mais ce qui satisfit, plus que toutes ces faveurs, cet esprit actif et entreprenant, toujours occupé de grands objets, ce fut l'ordre d'équiper promptement une flotte, avec laquelle il pût, non-seulement s'assurer la possession des pays qu'il avait déjà découverts, mais aller encore à la recherche de ces contrées plus riches qu'il se flattait toujours de découvrir.

Tandis que ces préparatifs se faisaient, le bruit de l'expédition et des découvertes de Colomb se

répandait et attirait l'attention de toute l'Europe, frappée d'étonnement en entendant dire qu'on avait découvert un nouveau monde : la multitude ne pouvait croire une chose si fort au-delà de la sphère des idées communes. Les hommes instruits, capables de concevoir toute l'importance de ce grand événement et d'en prévoir les suites, l'apprirent avec des transports d'admiration et de joie. Ils en parlaient avec ravissement, ils se félicitaient les uns les autres d'avoir vécu dans un siècle où cette grande découverte reculait les bornes des connaissances, ouvrait au genre humain une moisson nouvelle de recherches et d'observations, et fournissait désormais à l'homme un moyen de connaître parfaitement la structure et les productions du globe qu'il habite.

Toutefois les opinions se partagèrent, et l'on forma différentes conjectures sur les pays nouvellement découverts; on demandait à quelle division de la terre ils appartenaient. Colomb soutenait toujours sa première idée et voulait qu'on les regardât comme une portion de ces vastes régions de l'Asie, comprises alors sous le nom général d'Inde. Ce sentiment d'ailleurs était confirmé par ses observations sur les productions de ces contrées. L'or abondait dans l'Inde, et il avait rapporté des îles qu'il avait visitées

une assez grande quantité de ce métal, pour croire qu'on y en trouverait des mines. Le coton, autre production des Indes orientales, était commun dans ces îles. Le piment lui paraissait être une espèce de poivre d'Inde. Les oiseaux qu'il avait apportés étaient ornés de plumages de couleurs aussi riches que ceux de l'Asie, et il voyait dans l'alligator le même animal que le crocodile.

Ces diverses circonstances déterminèrent non-seulement les Espagnols, mais encore les autres nations de l'Europe à adopter les opinions de Colomb. Les pays qu'il avait découverts furent considérés comme faisant partie de l'Inde; et Ferdinand et Isabelle leur donnèrent le nom d'Indes, dans la ratification du traité de Santa-Fé, accordé à Colomb à son retour: lorsque ensuite l'erreur fut découverte, et la vraie situation du Nouveau-Monde mieux déterminée, il conserva son premier nom; on l'appelle encore Indes occidentales et les habitans Indiens.

Un nom si séduisant, les échantillons apportés par Colomb de la richesse et de la fertilité de ces pays nouveaux, l'exagération que ses compagnons mettent dans leurs récits, font concevoir de si belles espérances, que le goût des découvertes et des entreprises s'anime tout-à-coup parmi les

Espagnols à un point étonnant, et quoique peu accoutumés aux grands voyages de mer, ils montrèrent la plus grande impatience pour une seconde expédition. Ferdinand partage l'enthousiasme de ses sujets; dix-sept vaisseaux sont équipés, quinze cents hommes les montent, et parmi eux se trouvent un grand nombre de gentilshommes déjà connus pour avoir occupé les premières places du royaume.

Un pape (*) confirme les droits de l'Espagne sur le Nouveau-Monde; et Isabelle et Ferdinand, possesseurs d'un titre qui leur paraît incontestable à la souveraineté de tous les pays qu'ils pourront découvrir sur une si grande partie du globe, donnent à la flotte l'ordre du départ. Elle met aussitôt à la voile, et cingle vers l'hémisphère occidental. Chaque bord est chargé de tout ce qui peut être nécessaire pour se défendre et pour former un établissement, et l'on a eu soin d'embarquer toutes les espèces d'animaux domestiques de l'Europe, et toutes les plantes qu'on croyait pouvoir réussir sous le climat des Indes occidentales.

(*) Alexandre VI. Voir, pour ce pape, qu'on a comparé à Néron, Guichardin, Voltaire, Alexandre Gordon et J. Burchard.

Cependant Colomb était trop impatient de revoir la colonie qu'il avait laissée à Hispaniola (*) pour s'arrêter dans aucune des îles qu'il rencontra sur sa route; c'étaient la Désirade, la Dominique, la Guadeloupe, Antigoa et Porto-Rico, dont les habitans se nourrissaient des corps de leurs ennemis pris à la guerre.

Arrivé à la Nativité, où il avait laissé trente-huit hommes, sa surprise fut extrême de ne voir personne se montrer et accourir au-devant de la flotte avec des transports de joie; inquiet du sort de ses compatriotes et soupçonnant ce qui leur était arrivé, il prit terre. Tous les naturels du pays qui eussent pu lui donner quelques nouvelles de sa colonie s'enfuirent à son approche.

(*) On sait peu de choses sur la religion des premiers habitans d'Haïti; ils adoraient une foule de divinités malfaisantes. Plusieurs rendaient un culte au soleil et aux astres. Les Espagnols, qui, peut-être, ont calomnié leurs victimes, ajoutent qu'on offrait à ces dieux des sacrifices humains. Cependant, de leur aveu, ces peuples étaient doux, timides, sans malignité, presque sans passions. On trouva l'île divisée en cinq nations principales, toutes fort nombreuses. Elles avaient des rois, nommés Caciques, d'autant plus absolus qu'ils étaient fort aimés : c'étaient ordinairement des vieillards dont le courage et la sagesse justifiaient le choix de leurs concitoyens.

RAYNAL.

Il trouva le fort entièrement démoli; des lambeaux d'habillemens espagnols, des débris de leurs armes et de leurs ustensiles répandus autour de lui, ne laissèrent aucun doute sur le destin malheureux de la garnison.

Pendant que les Espagnols pleuraient sur ces tristes restes de leurs infortunés concitoyens, on vit arriver un frère du cacique Guacanahari. Colomb apprit de lui ce qui était arrivé après son départ de l'île. Un commerce suivi avec les Espagnols avait diminué peu à peu le respect des insulaires pour eux. Les Européens, par leur mauvaise conduite et leurs violences, avaient bientôt laissé voir qu'ils avaient tous les besoins, toutes les faiblesses et toutes les passions des hommes.

Après le départ de Colomb, qui leur imposait par sa présence et son autorité, la garnison avait secoué toute espèce de subordination; et, oubliant les sages instructions de l'amiral, chaque particulier s'était rendu indépendant, et s'était abandonné, sans aucun frein, à toutes ses fantaisies : l'or, les femmes (*), les provisions des insulaires étaient devenus la proie de ces oppresseurs.

(*) Les femmes du Nouveau-Monde coururent au-devant des Espagnols, et se livrèrent à leurs caresses avec un emportement qui favorisa toutes leurs entreprises. Ceux qui ont

Ils s'étaient portés en petite troupe dans l'île, exerçant partout leur avidité et leur insolence.

Ces violences sans prétextes avaient à la fin lassé la patience et excité le courage de ce peu-

recherché les causes de cette passion, aussi générale que violente, n'en ont trouvé qu'une seule qui prouve que les peuples sauvages se rapprochent souvent, par des goûts monstrueux, des peuples les plus corrompus. Il faut y joindre, sans doute, le dégoût d'une existence condamnée aux travaux les plus pénibles, et dont le malheur n'était adouci ni par la considération, ni par le plaisir. Quoi qu'il en soit, la cruauté des Espagnols ne diminua point l'empressement des femmes américaines. « On les vit se précipiter sans répugnance dans les bras de ces étrangers, qui s'étaient fait des cœurs de tigres, et dont les mains avares dégouttaient de sang.

» Tandis que les restes infortunés de ces nations sauvages cherchaient à mettre, entre eux et le glaive qui les poursuivait, des déserts immenses, les femmes, jusqu'alors trop négligées, allaient chercher leurs exterminateurs jusque dans leur propre camp.

» Parmi les causes qui contribuèrent à la conquête du Nouveau-Monde, on doit compter cette fureur des femmes américaines pour les Espagnols : ce furent elles qui leur servirent communément de guides, qui leur procurèrent des vivres, et qui quelquefois leur découvrirent des conspirations. La plus célèbre de ces femmes fut Marina, maîtresse de Cortès. De l'aveu de tous les historiens, elle eut une influence principale dans tout ce qu'on entreprit contre le Mexique. »

RAYNAL.

ple, malgré sa douceur et sa timidité. Le cacique de Cibao, dont les Espagnols infestaient surtout le territoire, attirés par les mines d'or de ce district, en avait surpris et fait périr plusieurs qui parcouraient l'île avec autant de sécurité que si les habitans n'eussent eu contre eux aucun motif de plainte. Il avait ensuite assemblé ses sujets, et ayant investi le fort, il y avait fait mettre le feu. Quelques Espagnols avaient été tués en s'y défendant; le reste avait péri en traversant un bras de mer pour se dérober à l'ennemi. Guacanahari, que les excès des Espagnols n'avaient pas encore détaché d'eux, avait pris les armes pour les défendre, et avait reçu une blessure qui le retenait chez lui.

Ce récit ne mettait pas le cacique à couvert des soupçons; mais Colomb, voyant que ce n'était pas le moment favorable de rechercher sa conduite avec sévérité, rejeta l'avis de ses officiers qui voulaient se saisir de la personne de Guacanahari, et venger la mort des Espagnols en attaquant les insulaires. Il leur fit sentir la nécessité de se concilier l'amitié de quelque prince du pays pour faciliter l'établissement qu'ils projetaient, et leur exposa le danger de soulever contre eux toute l'île, en exerçant une rigueur inutile et déplacée. Au lieu donc de perdre le

temps à venger les injures passées, il s'occupa des précautions qui pouvaient en prévenir de nouvelles, et dans cette vue, il fit choix d'une situation plus saine et plus commode que celle de la Nativité. Il y traça dans une grande plaine, voisine d'une large baie, le plan d'une ville, qu'il appela Isabelle, du nom et en l'honneur de sa protectrice, la reine de Castille. Les Espagnols avaient poussé l'ouvrage avec tant d'activité, que les maisons et les remparts de cette cité naissante, la première que les Européens eussent fondée dans le Nouveau-Monde, et d'où dépendait le salut commun, furent bientôt en état de les loger et de les mettre à l'abri de toute invasion.

Cependant au milieu de ces travaux si nécessaires, Colomb eut à combattre, non-seulement tous les dégoûts et toutes les difficultés qui pouvaient accompagner l'établissement d'une colonie dans un pays inculte, mais ce qui était plus embarrassant encore, la paresse, l'impatience et l'indocilité de ses gens. Le défaut d'activité naturel aux Espagnols semblait s'augmenter par l'influence d'un climat chaud qui les énervait. Plusieurs d'entre eux étaient des gentilshommes qui, n'ayant jamais soutenu aucun travail de corps, s'étaient engagés dans cette expédition,

sur les descriptions pompeuses et exagérées de quelques-uns des premiers compagnons de Colomb ou sur l'idée fausse adoptée par Colomb lui-même, que Hispaniola était, ou le Cipango de Marc-Paul (*), ou l'Ophir (**) d'où Salomon tirait ces marchandises précieuses qui avaient répandu dans son royaume de si immenses richesses.

Mais, lorsqu'au lieu de la moisson d'or qu'ils avaient compté recueillir, les Espagnols virent que cette brillante perspective s'éloignait, et que s'ils pouvaient jamais y atteindre, ce ne serait que par des efforts très-lents, et par une longue persévérance de travail et d'industrie, la perte de leurs chimériques espérances les jeta dans un abattement voisin du désespoir et les porta ensuite à un mécontentement général.

En vain Colomb s'efforçait de ranimer leur courage, en leur faisant observer la fertilité du sol, et en leur montrant des morceaux d'or qu'on apportait chaque jour des différentes parties de l'île. Ils n'avaient pas assez de patience pour attendre les richesses que la terre ne four-

(*) Marco Paulo, célèbre voyageur vénitien, vers la fin du XIIIe siècle.

(**) Voir tome 1er, livre 1er de cet ouvrage, Marine des Juifs, page 18.

nit qu'avec le temps et à des intervalles réglés, et ils regardaient l'or lui-même avec dédain, comme étant en trop petite quantité pour satisfaire leurs désirs. L'esprit de mutinerie devint général, et il se fit une conspiration qui pouvait être fatale à l'amiral et à sa colonie. Heureusement elle fut découverte.

Cependant Colomb, pour prévenir l'oisiveté qui nourrissait le mécontentement des Espagnols en leur laissant le temps de penser au renversement de leurs espérances, projette différentes expéditions dans l'intérieur du pays, et envoie Alonzo d'Ojeda, officier actif et vigilant, à la tête d'un détachement visiter le district de Cibao, où l'on disait que l'or était en plus grande abondance qu'ailleurs. Lui-même soutient cette expédition avec une grande partie de ses troupes, et pour frapper plus sûrement l'imagination des indigènes, il déploie dans cette occasion tout l'appareil militaire. Les enseignes flottent au gré des vents; une musique guerrière se fait entendre, et des éclaireurs à cheval voltigent en avant et en arrière du corps principal de la petite armée.

C'était la première fois que les habitans du Nouveau-Monde voyaient des chevaux; leur aspect les frappa d'admiration et de terreur,

impressions qu'ils reçurent avec d'autant plus de facilité, qu'ils n'avaient aucune idée du surcroît de force que l'homme s'était donné en se soumettant le cheval (*), ce fier et fougueux animal qui partage avec lui les fatigues de la guerre et la gloire des combats; qui, aussi intrépide que son maître, voit le péril et l'affronte, se fait au bruit des armes, l'aime, le cherche et s'anime de la même ardeur; qui, docile autant que courageux, ne se laisse point emporter à son feu et sait réprimer ses mouvemens; qui, fléchissant sous la main de son guide, semble consulter ses désirs, et obéissant toujours aux impressions qu'il en reçoit, se précipite, se modère ou s'arrête, et n'agit que pour y satisfaire; qui sent autant qu'on le désire, et ne rend qu'autant qu'on veut; qui, se livrant sans réserve, ne se refuse à rien, sert de toutes ses forces, s'excède et même meurt pour mieux obéir (1). Ils imaginèrent donc que le cheval et le cavalier ne formaient

(*) Que du clairon bruyant le son guerrier l'éveille,
Je le vois s'agiter, trembler, dresser l'oreille;
Son épine se double et frémit sur son dos,
D'une épaisse crinière il fait bondir les flots;
De ses naseaux brûlans il respire la guerre,
Ses yeux roulent du feu, son pied creuse la terre.

VIRGILE et DELILLE.

(1) BUFFON.

qu'un seul corps animé et un être doué de raison, dont les mouvemens rapides leur causaient le plus grand étonnement, et dont l'impétuosité et la force leur semblaient irrésistibles.

En employant les ressources d'une tactique habile, et mettant à profit les manœuvres et les évolutions européennes, Colomb s'efforçait d'inspirer aux insulaires une grande crainte des Espagnols, mais il ne négligeait aucun des moyens propres à gagner leur confiance et leur amitié, et, dans toutes les circonstances, il se conduisait avec eux de la manière la plus intègre, la plus juste, la plus humaine et la plus indulgente.

La description que les naturels du pays lui avaient faite de Cibao s'était trouvée vraie. Cette contrée montagneuse et sans culture roulait l'or dans tous les ruisseaux; on y en rencontrait même des grains, dont quelques-uns étaient d'une grosseur considérable. Les Indiens n'avaient jamais ouvert une seule mine pour en tirer ce métal. Pénétrer dans les entrailles de la terre était une opération au-dessus de leur industrie, et ils ne faisaient pas assez de cas de l'or, pour songer seulement à se le procurer en plus grande quantité (1); tout ce qu'ils en possédaient, ils l'a-

(1) Oviedo.

vaient recueilli dans le lit des rivières ou au pied des montagnes, après les pluies abondantes qui tombent entre les tropiques.

A tant de signes certains de la présence du métal, objet unique de leurs cupides désirs, les Espagnols cessèrent de douter que la terre de ce canton renfermait dans son sein des trésors dont ils se flattaient d'être bientôt les maîtres, et Colomb, pour s'assurer la possession de cette riche province, y éleva un petit fort qu'il nomma Saint-Thomas, en mémoire de l'incrédulité de ses troupes qui n'avaient pas voulu croire que le pays produisît de l'or, jusqu'à ce qu'ils l'eussent vu de leurs yeux et touché de leurs mains (1).

L'espérance des richesses que devait procurer le pays de Cibao, vint fort à propos pour relever les esprits abattus des colons, que pressaient des besoins de différens genres. Le fonds de provisions de bouche qu'ils avaient apportées d'Europe était, en grande partie, consommé, et ce qui en restait se trouvait d'ailleurs si corrompu, par la chaleur et l'humidité du climat, qu'il était presque impossible d'en faire aucun usage.

Les gens du pays cultivaient une si petite quantité de terrain, et avec si peu d'industrie, qu'à

(1) Herrera.

peine en pouvaient-ils tirer de quoi fournir à leur propre subsistance, tandis que les Espagnols, qui n'avaient pas encore eu le temps de préparer la terre, pour lui faire produire des alimens, se voyaient en danger de mourir de faim, et étaient déjà réduits à une très-faible ration. Ils commençaient, en effet, à être attaqués des maladies particulières à la zone torride, et dont les ravages sont toujours plus grands dans les pays sans culture, où les travaux de l'homme n'ont point ouvert les bois, séché les marais, et contenu les rivières dans un lit constant. Effrayés de la violence et des symptômes du mal, ils accusaient Colomb et les compagnons de sa première expédition, qui, par leurs descriptions pompeuses d'Hispaniola, les avaient engagés à quitter leur patrie pour un pays barbare et stérile où ils allaient périr de faim ou de maladie. Plusieurs des officiers et des colons les plus distingués adoptaient et répétaient ces plaintes séditieuses, au lieu de les arrêter. Le P. Boyl, vicaire apostolique, était un de ceux qui parlaient contre Colomb avec le plus d'insolence. Il fallut toute l'autorité et toute l'adresse de l'amiral pour rétablir la tranquillité et la subordination : aussi le vit-on employer alternativement les menaces et les promesses; mais, ne craignons pas de le dire à la

honte de l'Espagne, rien ne contribua plus à adoucir les mécontens, que l'espoir de trouver, dans les mines de Cibao, des trésors qui les dédommageraient de leurs souffrances, et qui effaceraient de leur mémoire jusqu'au souvenir de leurs premiers malheurs.

Lorsque, par ses soins et sa prudence, Colomb eut ramené l'ordre et la paix, il crut pouvoir quitter l'île, et poursuivre ses découvertes. Il voulait surtout s'assurer si ces nouvelles contrées tenaient à quelques régions de la terre déjà connues, ou si elles en étaient une portion absolument séparée. Il confia, pour tout le temps de son absence, le gouvernement de la colonie à son frère D. Diego, auquel il adjoignit un conseil composé d'officiers, et donna le commandement d'un corps de troupes à D. Pedro Margarita, qu'il chargea de visiter les différentes parties de l'île, et d'y établir l'autorité des Espagnols; enfin, après leur avoir laissé à tous deux des instructions très-détaillées sur la conduite qu'ils devaient tenir, il leva l'ancre, et mit à la voile, accompagné seulement de deux barques de moyenne grandeur.

Pendant un ennuyeux voyage de cinq mois entiers, Colomb fut éprouvé par toutes les sortes de dangers auxquels un navigateur peut être exposé, sans faire aucune découverte importante

que celle de la Jamaïque. En rangeant la côte sud de Cuba, il se trouva engagé dans un labyrinthe formé par un nombre infini de petites îles qu'il appela le Jardin de la Reine. Dans cette route inconnue, au travers des rochers et des écueils, il fut souvent retardé par des vents contraires, assailli de tempêtes furieuses, et de ces orages accompagnés d'éclairs et de tonnerres, qui ne cessent presque pas entre les tropiques : à la fin ses provisions s'épuisèrent.

Excédée de fatigue et de faim, sa troupe murmurait, menaçait, et était prête à se porter contre lui aux plus violentes extrémités. Environné de dangers de toute espèce, il était obligé de veiller sans cesse, de voir tout par ses yeux, de donner tous les ordres, et de présider à leur exécution. Jamais navigateur n'eut autant d'occasions d'étendre son expérience et ses lumières; elles furent le salut de sa petite escadre; mais une si longue fatigue de corps, et une application d'esprit si soutenue, l'emportant sur la force naturelle de sa constitution, le conduisirent à une fièvre violente, qui se termina par une léthargie qui, après l'avoir privé de la mémoire et du sentiment, fut sur le point de lui faire perdre la vie; il ne dut même le retour à la santé qu'à la joie qu'il éprouva de trouver à Isabelle son frère

Barthélemy, et cette particularité contribua beaucoup à son rétablissement.

Barthélemy ne pouvait arriver dans des circonstances où Colomb eût un plus grand besoin d'un ami qui l'assistât de ses conseils, et qui partageât avec lui les soins du commandement. Les provisions qu'il avait apportées d'Europe étaient un bien faible secours pour les Espagnols, et ne pouvaient les défendre long-temps des horreurs de la famine : l'île ne leur fournissait pas de quoi y suppléer, et ils étaient en même temps menacés d'un danger plus grand et plus prochain.

Après le départ de Colomb, les soldats aux ordres de Margarita avaient secoué toute discipline et toute subordination. Au lieu de suivre les sages instructions de l'amiral, ils se dispersaient dans l'île, vivant à discrétion chez les Indiens, pillant leurs provisions, s'emparant de leurs femmes, et traitant ces hommes doux et paisibles avec toute l'insolence de la tyrannie militaire (1).

Tant que les Indiens avaient pu espérer que leurs souffrances finiraient par le départ volontaire de leurs oppresseurs, ils s'étaient soumis en silence, et avaient dissimulé leur désespoir;

(1) P. Martyr.

mais ils s'étaient enfin aperçus que bientôt ils ne pourraient plus secouer le joug. Les Espagnols avaient bâti une ville, et l'avaient environnée de remparts; ils avaient construit des forts en différens endroits, enclos et semé quelques terrains; ils paraissaient venus, non pas simplement pour visiter l'île, mais pour s'y établir.

Quoique le nombre de ces étrangers ne fût pas considérable, les Indiens avaient une culture si imparfaite, et si strictement mesurée sur leur propre consommation, qu'il ne leur était pas possible de fournir à la subsistance de ces nouveaux hôtes. Indolens et sans activité, d'un tempérament naturellement faible, et énervé encore par la chaleur du climat, ils se contentaient d'une très-petite quantité de nourriture. Une poignée de maïs, un léger morceau d'un pain insipide fait avec la cassave, suffisaient pour nourrir des hommes dont les forces n'étaient épuisées ni par les travaux du corps, ni par ceux de l'esprit; et les Espagnols, quoiqu'un des peuples de l'Europe les plus sobres, leur semblaient voraces à l'excès. Ainsi donc le soin de leur propre conservation, et les injures journalières auxquelles ils étaient en butte, ajoutèrent à leur impatience, et, après avoir vainement attendu le départ des Espagnols, ils conçurent que, pour éloigner la destruction

dont ils étaient menacés, soit par la famine, soit par les exactions de leurs tyrans, il fallait retremper leur courage, attaquer l'ennemi avec toutes leurs forces réunies, et le chasser de l'établissement qu'il avait formé par la violence.

Telles étaient en général les dispositions des Indiens, lorsque Colomb revint à Isabelle. Désespérés des injustices et des outrages qu'ils éprouvaient de la part des Espagnols, et enflammés d'une rage dont leur caractère doux et patient ne paraissait pas susceptible, ils n'attendaient qu'un signal de leur chef, pour tomber tous à la fois sur la colonie.

Les Espagnols qui s'écartaient étaient souvent surpris, et ne reparaissaient plus. La crainte du danger réunit enfin les esprits, et rétablit l'autorité de Colomb. On ne vit de salut que dans une entière confiance en sa sagesse, son courage éprouvé et son expérience. Enfin, il était urgent de recourir aux armes contre les Indiens, ce que Colomb avait jusque là cru prudent d'éviter avec le plus grand soin.

Quelque inégal que pût paraître le combat entre les habitans du Nouveau-Monde, nus, armés seulement de massues, de bâtons durcis au feu, de sabres de bois, de frondes, de flèches dont la pointe était d'os de poisson, et des Européens

accoutumés à la discipline et pourvus de tous les instrumens de destruction connus alors en Europe, la situation des Espagnols n'était pourtant pas sans danger. La prodigieuse supériorité du nombre des Indiens compensait beaucoup d'avantages. Une poignée d'hommes avait à se défendre contre toute une nation. Un événement malheureux, ou un simple délai, si le sort des armes ne décidait pas la guerre sur-le-champ, pouvait devenir également funeste.

Convaincu que tout dépendait de la vigueur et de la rapidité de ses opérations, Colomb rassembla ses forces à l'instant. Elles se composaient d'un très-petit nombre de combattans. Des maladies, causées par la chaleur et l'humidité du pays, avaient fait de grands ravages dans les rangs. L'expérience n'avait pas encore montré aux Européens les remèdes du mal, ni les précautions nécessaires pour s'en garantir. Les deux tiers des premiers aventuriers étaient morts, et plusieurs de ceux qui restaient étaient incapables de rendre le plus léger service (*).

Le corps de troupes qui entra en campagne consistait seulement en deux cents fantassins, vingt cavaliers, et vingt grands chiens. Ces ani-

(*) *Vie de Chr. Colomb.*

maux n'étaient pas les ennemis les moins dangereux qu'eussent à redouter les Indiens naturellement timides, et dans l'état de nudité surtout où ils se trouvaient alors (*).

L'armée réunie des Caciques, si l'on en croit les historiens espagnols, se montait à cent mille hommes; mais, au lieu de chercher à attirer leurs ennemis dans l'épaisseur des bois, et dans les défilés des montagnes, ils commirent la faute impardonnable de prendre poste à Vega-Réal, terrain immense, entièrement plat, et la plus grande plaine de la contrée.

Colomb a vu l'imprudence des Caciques; il ne leur donne ni le temps de reconnaître leur erreur, ni la faculté de changer de position : il les attaque au milieu de la nuit; et, sans qu'il en coûte une goutte de sang espagnol, il remporte

(*) Canum operâ Hispani utuntur in præliis contrà nudas eas gentes, ad quas rabidi insiliunt, haud secùs ac in feros apros, aut fugaces cervos; nec minùs fidos reperiunt in periculis subeundis quàm Colophonii, vel Castabalenses, qui, ad bella gerenda canum cohortes instituebant ità quòd primam aciem in prælio canes servarent, nec unquàm detrectarent pugnam.

P. MARTYR.

Voir, sur l'horrible emploi de ces quadrupèdes, l'*Histoire de la Catastrophe de Saint-Domingue*, publiée en avril 1824, par Bouvet de Cressé.

une victoire complète. Le bruit des armes à feu, joint à la charge impétueuse de la cavalerie, a porté la terreur dans l'âme des Indiens, et les chiens, lâchés à propos, ont tellement ajouté à leur trouble et à leur consternation, qu'ils jettent leurs armes et abandonnent le champ de bataille, sans opposer la moindre résistance. On en tue beaucoup, on en fait prisonniers un plus grand nombre, qu'on réduit à la déplorable condition d'esclaves (*). Le reste perd, dès ce moment, tout espoir et toute pensée de se défendre désormais contre des hommes qu'il regarde comme invincibles.

Un tribut vexatoire (**) comme le sont tous les

(*) Bernaldes, curé de Los Palacios, auteur contemporain, dit que cinq cents de ces captifs furent envoyés en Espagne, et vendus publiquement comme esclaves, à Séville; mais que le changement de climat et l'impuissance où ils étaient de supporter les fatigues du travail, les firent tous mourir en fort peu de temps.

ROBERTSON.

(**) Malgré notre respect pour La Fontaine, nous sommes encore à concevoir comment le poëte qui a écrit :

« Notre ennemi, c'est notre maître;
Je vous le dis en bon français. »

a pu, enchérissant sur Phèdre, que d'ailleurs il a embelli, commencer par ce vers une de ses fables, le *Loup* et l'*Agneau* :

« La raison du plus fort est toujours la meilleure. »

tributs, enfans de la force, de la violence et de l'injustice, imposé sur chaque Indien au-dessus de l'âge de quatorze ans, suivit le désastre de Vega-Réal. Tous ceux qui habitaient dans les parties de l'île où l'on trouvait de l'or, étaient obligés de fournir tous les trois mois, autant de poudre d'or qu'en peut contenir un grelot de faucon (1); la taxe des autres était de vingt-cinq livres de coton : c'est la première contribution régulière à laquelle aient été assujétis les Indiens, et elle a servi de base et de modèle pour des exactions plus onéreuses encore.

Colomb s'écartait en cela des maximes de douceur qu'il avait jusqu'alors suivies et recommandées; mais, à cette époque, on intriguait puissamment contre lui à la cour, pour ruiner son crédit et décrier ses opérations. On rendait des comptes très-désavantageux et de lui-même et des pays qu'il avait découverts. Margarita et le P. Boyl étaient retournés en Espagne, et pour justifier leur conduite et satisfaire leur ressentiment, ils n'épargnaient aucun moyen de lui nuire. Colomb vit alors que le seul moyen de réduire ses adversaires au silence, c'était de fournir une assez grande quantité d'or, non-seule-

(1) Herrera.

ment pour justifier ce qu'il avait annoncé des richesses d'Hispaniola, mais encore pour engager Ferdinand et Isabelle à poursuivre l'exécution de ses plans.

Cependant le travail, l'attention et la prévoyance qu'imposait aux Indiens l'obligation de payer tous les trois mois le fatal tribut, étaient des maux intolérables pour des hommes accoutumés à passer leurs jours dans l'indolence, sans aucun soin de l'avenir; ils étaient incapables d'une industrie si régulière et si continue, et cette servitude leur parut si cruelle, que pour secouer ce joug, ils eurent recours à un expédient qui montre tout l'excès de leur désespoir, ils formèrent le projet d'affamer leurs oppresseurs, qu'ils n'osaient plus combattre, et, d'après l'opinion qu'ils avaient conçue de la gloutonnerie des Espagnols, ils ne doutèrent pas du succès. Ils suspendirent donc toute culture, ne semèrent point de maïs, et arrachèrent même les racines de manioc qui étaient plantées. Se retirant ensuite dans les parties les plus inaccessibles de leurs montagnes, ils abandonnèrent la plaine aux Européens.

Toutefois cette résolution désespérée ne produisit qu'une partie de l'effet qu'ils en attendaient. Les Espagnols furent à la vérité réduits

aux dernières extrémités, mais ils reçurent si à propos des secours de la mère-patrie, et trouvèrent tant de ressources dans leur industrie et leur intelligence, qu'ils perdirent peu de monde, tandis que les insulaires, victimes infortunées de leur politique irréfléchie, confinés dans des montagnes stériles, sans autre nourriture que les productions spontanées de la terre, sentirent bientôt toutes les horreurs de la famine, que suivirent des maladies contagieuses, et périrent misérablement après avoir éprouvé tous les genres de calamités.

Pendant que Colomb jetait ainsi les fondemens de la grandeur espagnole dans le Nouveau-Monde, ses infatigables ennemis travaillaient à le priver de la gloire et des récompenses auxquelles ses services et ses travaux lui donnaient tant de droits. Les difficultés qui accompagnent toujours un nouvel établissement, les maladies causées par un climat malsain, les malheurs attachés à un voyage dans des mers inconnues, tout fut représenté comme les effets immédiats d'une imprudente et inquiète ambition; son attention à conserver la discipline et la subordination fut appelée rigueur excessive, et l'on traita d'actes de cruauté les châtimens dont il avait puni la mutinerie et le désordre; enfin le résultat de ces

diverses accusations auprès d'une cour ombrageuse, fut la nomination d'un commissaire chargé de se transporter à Hispaniola et d'y examiner la conduite de Colomb.

Les ennemis de ce grand homme obtinrent qu'on confierait cet emploi important à Aguado, valet de chambre de Ferdinand, qu'ils proposèrent, bien moins pour sa capacité que pour son dévouement à leurs intérêts. Enflé de son élévation subite, Aguado déploya dans l'exercice de son ministère la sotte importance et l'insolence ridicule, ordinaires aux petits esprits et aux hommes qui n'ont aucune élévation dans l'âme, lorsqu'ils se voient revêtus de dignités qu'ils n'osaient espérer, et chargés d'emplois au-dessus de leurs forces (*). Il écouta avidement et les Espa-

(*) Que d'Aguado ont pesé sur la France depuis quelques années! En attendant que nous burinions leurs hauts faits dans notre Histoire du règne de Louis XVIII et ses Contemporains, nous appelons l'attention du lecteur sur la note suivante :

« Il serait à désirer que ceux qui ont eu part au gouvernement pussent entendre la voix de la postérité, subir la justice historique, recueillir l'éloge ou le blâme qu'ils méritent, apprécier les louanges infectes de leurs adulateurs, connaître les vrais jugemens du public, se voir enfin tels qu'ils sont dans le miroir de l'histoire. »

DUCLOS.

gnols mécontens et les Indiens eux-mêmes. Il encouragea les uns et les autres à produire leurs griefs bien ou mal fondés. Il fomenta l'esprit de dissension dans l'île, et ne fit aucun réglement qui pût remédier à des abus dont il voulait faire des crimes à l'administration de Colomb.

Sentant combien sa situation serait humiliante, s'il demeurait plus long-temps dans le pays où un juge si prévenu observait toutes ses démarches et affaiblissait son autorité, Colomb prit la résolution de retourner en Espagne, dans le dessein de mettre sous les yeux de Ferdinand et d'Isabelle un récit exact de tout ce qui s'était passé, surtout dans les démêlés qu'il avait eus avec ses ennemis, espérant obtenir de leur équité et de leur discernement une décision juste et favorable.

Débarqué après une navigation longue et difficile, dans laquelle l'équipage et lui-même furent réduits à six onces de pain par jour pour chaque personne, il parut à la cour avec la confiance tranquille, mais modeste, d'un homme qui se regarde non-seulement comme irréprochable, mais encore comme ayant rendu d'importans services à l'état.

Honteux d'avoir trop facilement écouté des accusations frivoles ou mensongères, Ferdinand

et Isabelle reçurent Colomb avec des marques de considération si distinguées, que ses ennemis demeurèrent couverts de confusion, et que leurs plaintes et leurs calomnies ne furent plus écoutées. L'or, les perles, le coton et d'autres marchandises précieuses que Colomb produisit, parurent réfuter pleinement les propos que les mécontens avaient tenus sur la pauvreté du pays.

En soumettant les Indiens à la couronne, et en leur imposant une taxe régulière, il avait donné à l'Espagne une multitude de nouveaux sujets, et fondé pour elle un revenu qui paraissait devoir être considérable. Les mines qu'il avait trouvées étaient une autre source de richesses encore plus abondante; et, quelque solides que fussent ces avantages, Colomb les représentait seulement comme des préludes à d'autres acquisitions, et comme un garant de découvertes plus importantes qu'il méditait, et auxquelles les précédentes devaient infailliblement le conduire (*).

Attentivement méditées, ces considérations firent une impression visible, et sur Isabelle, qui se trouvait flattée d'être la protectrice de toutes les entreprises de Colomb, et sur Ferdinand, qui, ayant rejeté d'abord ses projets, était par

(*) *Vie de Chr. Colomb.*

cela même plus disposé à se défier de leur succès. L'un et l'autre se déterminèrent à pourvoir la colonie d'Hispaniola de tout ce qui était nécessaire pour en achever l'établissement, et à donner à Colomb une nouvelle escadre pour aller à la recherche des autres pays dont il regardait l'existence comme incontestable.

Les préparatifs de ce nouvel armement se firent de concert avec l'amiral. Le premier voyage n'avait eu pour objet que la découverte du Nouveau-Monde; dans le second, on s'était proposé de faire un établissement; mais les mesures prises pour le former avaient été insuffisantes ou rendues inutiles par l'esprit de mutinerie des Espagnols et par des accidens imprévus, effets de différentes causes. On voulait dresser et suivre un nouveau plan pour une colonie régulière, qui pût servir de modèle à tous les établissemens semblables qui se feraient dans la suite.

Chaque article fut pesé et réglé avec une attention scrupuleuse. On fixa le nombre des colons qui s'embarqueraient. Il y en avait de tous les ordres et de toutes les professions, et le nombre en était déterminé d'après l'utilité de chaque classe et les besoins de la colonie. On devait aussi emmener des femmes. On s'était convaincu que, dans un pays où la disette de

vivres avait causé tant de désastres, le premier soin devait être d'obtenir des subsistances par la culture, et l'on y faisait passer un grand nombre de cultivateurs. Enfin, comme les Espagnols ne pensaient alors à tirer aucun profit de la multiplication et de la vente de ces productions du Nouveau-Monde, qui ont depuis été pour l'Europe la source de tant de richesses, et comme toutes leurs vues et toutes leurs espérances se portaient sur les métaux précieux que les mines déjà découvertes devaient leur fournir, on envoyait une troupe d'ouvriers habiles dans l'art d'extraire et de laver le minérai. Le trésor royal devait aussi pendant quelques années subvenir à l'entretien et à la subsistance de tous ces émigrans (1).

Jusque là ces dispositions étaient sages, et convenables à l'objet qu'on avait en vue; mais on prévoyait qu'il serait difficile de trouver beaucoup d'Espagnols qui voulussent aller s'établir dans un pays dont le climat avait été funeste à un si grand nombre de leurs compatriotes. Colomb proposa de transporter à Hispaniola, et de faire travailler aux mines les malfaiteurs qu'on condamnait aux galères, ou même à la mort, lorsque

(1) Herrera.

les crimes dont ils étaient convaincus n'étaient pas d'une nature atroce.

Cet avis ouvert sans beaucoup de réflexion, fut adopté de même. On vida les prisons d'Espagne pour peupler la colonie, et les juges, étrange et fatal abus de l'arbitraire, qui depuis n'a que trop souvent été imité, même en France! furent autorisés à condamner, en certains cas, à la déportation.

Il était pourtant aisé de voir que ce n'est pas sur une pareille base qu'on peut élever l'édifice d'une société durable. L'industrie, la sobriété, la patience, la confiance mutuelle entre les colons, sont d'une nécessité indispensable dans un établissement naissant, où la bonté des mœurs doit contribuer au maintien de l'ordre, beaucoup plus que la force et l'autorité des lois. Cette corruption, une fois introduite dans le corps politique, ne pouvait manquer de l'infecter bientôt dans toute sa masse, et de produire les plus grands maux. C'est ce que les Espagnols éprouvèrent, et ce qu'ont éprouvé aussi les autres nations européennes qui, ayant successivement commis la faute d'adopter cette pratique, injuste et coupable sous plus d'un rapport, en ont ressenti de funestes effets, qu'elles ne peuvent attribuer à aucune autre cause.

Quoique Colomb eût obtenu promptement et sans peine de Ferdinand et d'Isabelle leur approbation pour toutes les parties du plan qu'il avait proposé, lorsqu'il fallut le mettre à exécution, il essuya des retardemens qui auraient lassé la patience d'un homme moins accoutumé que lui à rencontrer des difficultés et à les surmonter.

Ces délais furent en partie l'effet de cette lenteur et de ces formes fastidieuses que les Espagnols mettent dans toutes les affaires, et, en partie, de l'épuisement où se trouvaient les finances, par les dépenses excessives qu'avaient occasionées le mariage du fils unique de Ferdinand et d'Isabelle, avec Marguerite d'Autriche, et celui de Jeanne, leur seconde fille, avec l'archiduc Philippe (1); mais ce fut surtout l'ouvrage des artifices et de la méchanceté des ennemis de Colomb.

Étonnés du bienveillant accueil que cet illustre navigateur avait reçu de ses souverains, à son retour, ces mêmes ennemis, contenus par sa présence, avaient laissé passer le flot de la faveur, contre lequel ils sentirent qu'il leur était impossible de lutter; mais leur haine était trop profonde pour demeurer oisive. Ils reprirent

(1) P. Martyr.

bientôt courage, et, aidés du secours de Fonseca, ministre des affaires de l'Inde, qui venait d'être fait évêque de Badajos, ils traversèrent par tant d'obstacles les préparatifs de Colomb, qu'il s'écoula une année entière avant qu'il pût obtenir deux vaisseaux pour porter à sa colonie une partie des secours qu'on lui destinait, et presque deux ans avant que la petite escadre dont il devait prendre le commandement en chef fût en état de mettre à la voile (1).

Quoi qu'il en soit, Colomb a levé l'ancre, et, des Canaries, où il touche, trois des six vaisseaux qui composent sa flotte cinglent vers Hispaniola. Gagnant ensuite les îles du Cap-Vert, il continue sa route au sud. Arrivé à cinq degrés en deçà de la ligne, un calme plat l'arrête; le vent a cessé de fraîchir, et, suspendues aux vergues, les voiles tombées sur les mâts couvrent le pont; la chaleur est telle que les tonneaux éclatent ou laissent fuir le liquide qu'ils contiennent, et que les provisions se gâtent (*).

Jamais les Espagnols ne s'étaient avancés si

(*) Robertson. Ibì malaciis et ardoribus adeò oppressus fuit, ut ferè navigia Columbi incenderentur : cadorum circuli crepabant et rumpebantur; aqua dispergebatur; homines eos æstus sufferre nequibant. P. Martyr.

(1) Herrera.

loin au sud : étonnés d'un état de choses qu'ils n'ont pas soupçonné, ils craignent que les vaisseaux ne prennent feu, et se rappellent avec effroi ce qu'ont dit de la Zone-Torride les anciens, qui la croyaient inhabitable. Heureusement des pluies abondantes tombent à propos pour les rassurer; mais elles diminuent peu la violence de la chaleur, quoiqu'elles soient continuelles, et qu'on puisse difficilement se tenir sur le pont.

L'amiral, qui avait dirigé toutes les manœuvres du voyage avec son sang-froid et sa vigilance ordinaires, se trouva si épuisé par la fatigue et le défaut de sommeil, qu'il fut saisi d'un violent accès de goutte, accompagné de fièvre. Ces circonstances le forcèrent à céder aux instances des équipages, et à changer sa route, pour porter au nord-ouest, et toucher à quelqu'une des îles Caraïbes, où il pourrait se réparer, et prendre quelques provisions.

Tel était l'espoir de Colomb, lorsque tout-à-coup une voix forte et sonore se fait entendre : « Terre! Terre! » s'écrie, du haut des hunes, un des gabiers de quart. On gouverne aussitôt vers le point indiqué, et l'on découvre l'île de la Trinité, nom que lui donne l'amiral, et que depuis elle a toujours conservé.

Près de là se trouve l'embouchure de l'Orénoque, rivière qui, parmi celles du Nouveau-Monde, surpasse de beaucoup en grandeur les fleuves de l'hémisphère oriental. Elle porte à l'Océan une masse d'eau si énorme, et coule avec tant d'impétuosité, que, lorsqu'elle rencontre la marée, qui, sur cette côte, monte à une très-grande hauteur, le choc des flots est tel qu'ils s'élèvent et combattent entre eux d'une manière surprenante et terrible. La rapidité du fleuve le fait triompher dans cette lutte opiniâtre, et on le voit porter ses eaux à plusieurs lieues dans l'Océan, sans les y mêler (1).

Placé entre ce terrible courant et les vagues agitées, Colomb n'échappa qu'avec beaucoup de difficulté par un détroit qui lui parut si dangereux, qu'il l'appela la Bouche-du-Dragon ; mais, lorsque le danger fut passé, il vit, dans l'objet même qui l'avait si fort effrayé, des motifs d'espérance et de consolation. Il conjectura, avec beaucoup de justesse, qu'une rivière si considérable ne pouvait pas être fournie par une île, et qu'elle devait couler au travers d'un très-grand continent, et il ne douta pas que ce ne fût celui qu'il cherchait depuis si long-temps.

(1) Gumilla.

Plein de cette idée, il navigua à l'ouest le long de la côte des provinces qui sont aujourd'hui connues sous les noms de Paria et de Cumana. Il prit terre en différens endroits, et eut quelque commerce avec les naturels du pays, dont les traits et les mœurs lui parurent ressembler à ceux des Indiens d'Hispaniola. Ils portaient des ornemens d'or en petites plaques, et des perles très-belles, qu'ils échangèrent volontiers pour de petites merceries d'Europe. Ils semblaient avoir plus d'intelligence et de courage que les habitans des îles. On voyait dans cette contrée des quadrupèdes de différentes espèces, et une grande variété d'oiseaux et de fruits (*).

L'amiral fut si transporté de la beauté et de la fertilité du pays, que, plein de cet enthousiasme qui accompagne ordinairement la passion des découvertes, il imagina que c'était là le paradis terrestre de l'Écriture, que Dieu avait donné à l'homme pour y habiter tant que son innocence le rendrait digne d'un si beau séjour (**).

(*) *Vie de Chr. Colomb.*

(**) Gomera. Il paraît que Colomb s'était formé des idées singulières sur les pays qu'il venait de découvrir. Les houles violentes, et l'agitation singulière des eaux sur la côte de la Trinité, lui firent croire que c'était là la partie la plus haute

C'est ainsi que Colomb eut la gloire de faire connaître au genre humain l'existence d'un Nouveau-Monde, d'étendre cette découverte, et de conduire, le premier, les Espagnols au vaste continent qui est devenu la plus considérable partie de leur empire et la principale source de toutes leurs richesses. Il eût bien désiré poursuivre son voyage; mais le mauvais état de ses vaisseaux, le manque de vivres, ses propres infirmités, et l'impatience de ses équipages ne lui permettant pas

du globe *, et il pensait que plusieurs circonstances concouraient à prouver que la mer y était visiblement élevée. Après avoir posé ce principe erroné, la beauté du pays lui fit adopter l'idée de Jean Mandeville, que le paradis terrestre était le lieu le plus élevé de la terre; et il s'imagina avoir été assez heureux pour découvrir ce fortuné séjour. Nous ne devons pas être surpris qu'un homme d'une si grande sagacité se soit laissé séduire par les opinions et les récits d'un auteur aussi fabuleux que l'était Mandeville. Colomb et les autres navigateurs devaient nécessairement suivre les seuls guides qu'ils pouvaient consulter; et il paraît, par plusieurs passages du manuscrit de Bernaldes, l'ami de Colomb, que le témoignage de Mandeville n'était pas d'un médiocre poids dans ce siècle. Bernaldes le cite souvent, et toujours avec respect.

ROBERTSON.

* Asseverat Præfectus (Columbus), se à malaciis et ardoribus semper ascendisse per maris dorsum, veluti per altum montem coelum versùs ascenditur.

P. MARTYR.

de pousser plus loin, il ne put se dispenser de regagner Hispaniola, dont il trouva la colonie en pleine révolte.

Pendant son absence, ce pays avait éprouvé beaucoup de révolutions. Son frère l'Adelentade, en conséquence des conseils qu'il avait reçus de Colomb avant son départ, avait transporté la colonie d'Isabelle dans un lieu plus commode, de l'autre côté de l'île. Il avait jeté les fondemens de Saint-Domingue, qui a été long-temps la ville la plus considérable que les Européens eussent dans le Nouveau-Monde, et le siége de tous les tribunaux suprêmes de la cour d'Espagne en Amérique. Dès que les Espagnols y furent établis, l'Adelantade, pour les empêcher de languir dans l'inaction, et leur ôter le loisir de former de nouvelles cabales, parcourut les parties de l'île que son frère n'avait pas encore visitées ou assujetties. Hors d'état de faire aucune résistance, les Indiens se soumirent partout aux tributs qui leur furent imposés; mais ils trouvèrent bientôt le joug si insupportable que, tout redoutables qu'étaient pour eux les Espagnols, ils prirent les armes contre leurs oppresseurs.

Cette révolte n'était pourtant pas fort à craindre de la part de ces pauvres Indiens timides, nus et désarmés. Mais pendant que l'Adelantade était

en campagne, il en éclata une autre plus dangereuse parmi les Espagnols eux-mêmes. Roldan en était le chef (*), Roldan, cet homme que Colomb avait placé dans un poste qui le constituait gardien de l'ordre et de la tranquillité publics !

Un caractère turbulent et une ambition aveugle le portèrent à cette démarche indigne de son rang, et les motifs qu'il en donnait à ses compatriotes étaient frivoles et sans fondement. Il accusait Colomb et ses deux frères d'arrogance et de fierté. « Ils avaient pour but, disait-il, de se faire dans le pays un état indépendant de la cour d'Espagne; ils avaient fait périr une partie des Espagnols de faim et de fatigue, afin de pouvoir plus aisément réduire le reste à la soumission; enfin, il était honteux pour les Castillans de demeurer esclaves soumis et dociles de trois aventuriers génois. »

Les hommes ont tant de penchant à imputer les maux qu'ils souffrent à la mauvaise conduite de ceux qui les gouvernent, et une nation voit toujours avec tant de jalousie et de mécon-

(*) Roldanum quemdam Ximenum facinorosum, quem fossorum et calonum ductorem, ex famulo suo, deindè justitiæ præsidem, Præfectus evexerat, malo vivere in Adelantum animo significatum est. P. Martyr.

tentement l'élévation d'un étranger, que les insinuations de Roldan firent une impression profonde sur ses compatriotes, en même temps que son rang et la considération dont il jouissait y ajoutaient beaucoup de poids. Un grand nombre d'Espagnols le reconnurent pour chef, et, prenant les armes contre l'Adelentade et son frère, ils se saisirent du magasin de vivres appartenant au Roi, et tentèrent de surprendre le fort Saint-Domingue.

La vigilance et le courage de D. Diego Colomb firent échouer leur projet. Les mutins furent obligés de se retirer dans la province de Xaragua, et non-seulement ils continuèrent de méconnaître l'autorité de l'Adelantade, mais ils excitèrent encore les Indiens eux-mêmes à secouer le joug (1).

Tel était le malheureux état de la colonie, lorsque Colomb arriva à Saint-Domingue : il fut bien surpris d'apprendre que les trois vaisseaux qu'il avait envoyés des Canaries n'y avaient pas encore paru, par la maladresse du pilote et la force des courans; ils avaient été emportés à cent soixante milles à l'ouest de Saint-Domingue, et forcés de se jeter dans un havre de la pro-

(1) GOMERA.

vince de Xaragua, où Roldan et les séditieux étaient cantonnés (*).

Roldan cacha soigneusement aux commandans des navires sa séparation d'avec l'Adelantade, et, employant toute son adresse pour gagner leur confiance, il leur persuada de débarquer un nombre considérable des nouveaux colons qu'ils amenaient, et qui se rendraient, disait-il, à Saint-Domingue par terre. Il n'eût pas besoin de beaucoup de raisonnemens pour engager ces gens-là à épouser sa querelle. C'étaient des scélérats échappés des prisons d'Espagne, accoutumés à vivre dans l'oisiveté et la licence, et à qui les actes de violence étaient familiers. Aussi adoptèrent-ils facilement un genre de vie qui ne différait en rien de celui qu'ils venaient de quitter.

Ce fut alors que les commandans des navires s'apercevant, mais trop tard, de la faute qu'ils avaient commise en laissant débarquer tant de monde à la fois, firent voile pour Saint-Domingue, et mouillèrent dans son port, peu de jours

(*) Hæc navigia ad eam insulæ partem occidentalem in quâ Roldanus Ximenus cum consortibus agebat, casu primùm appulsa sunt. Seducit illos Roldanus, pro ligone puellarum papillas tractandas, pro labore voluptatem, pro fame affluentiam, pro lassitudine et vigiliis quietem promittens.
P. Martyr.

après l'arrivée de l'amiral; mais le fonds de provisions qu'ils avaient été chargés de porter était tellement diminué par la longueur du voyage, que ce qui en restait ne pouvait être pour la colonie que d'un bien faible secours (*).

Le renfort d'hommes qui s'étaient associés à la révolte de Roldan, le rendit et plus formidable et plus insolent dans ses prétentions. Toutefois Colomb, quoique pénétré de son ingratitude et indigné de l'audace des mécontens, ne voulut pas se presser d'en venir aux mains; il tremblait à la seule pensée d'allumer une guerre civile dont le succès, quel qu'il fût, en affaiblissant les deux partis encouragerait leurs ennemis communs à s'unir pour achever de les détruire. Il s'apercevait aussi que les préventions et les passions qui avaient fait prendre les armes aux rebelles, avaient tellement infecté les Espagnols qui lui demeuraient fidèles, que plusieurs d'entre eux blâmeraient des mesures violentes, et que tous ne s'y prêteraient qu'avec froideur et une répugnance extrême.

Ces considérations d'intérêt public et le danger de sa situation, le déterminèrent à négocier plutôt que de combattre. Il commença par pro-

(*) *Vie de Chr. Colomb.*

mettre une amnistie à tous ceux qui rentreraient dans le devoir, et ramena en effet par là quelques mécontens. Il offrit de renvoyer en Espagne ceux qui demanderaient à y retourner, ce qui convenait aux individus que la maladie ou d'autres raisons avaient dégoûtés du Nouveau-Monde, et guéris de la manie des aventures. Il adoucit l'orgueil de Roldan, en promettant de lui rendre son emploi, et satisfit l'avidité de tous, en accédant à la plus grande partie de leurs demandes.

Ainsi, par degrés et sans effusion de sang, Colomb parvint à rompre une association dangereuse qui menaçait d'une ruine entière la plus belle des Antilles, et à rétablir au moins les apparences de l'ordre, de la tranquillité et d'un gouvernement régulier, que, plus tard, d'insolens usurpateurs nommeront légitime (1).

En conséquence de cet accord avec les mutins, on donna des terres à chaque colon en différentes parties de l'île, et l'on imposa aux Indiens de chaque district l'obligation de cultiver une certaine quantité de terrain pour leurs nouveaux maîtres. Ce travail fut substitué au tribut qu'on avait d'abord exigé. Mais, quelque nécessaire que

(1) Herrera.

pût être ce réglement dans une colonie encore faible, il fut, pour ce malheureux peuple, la source de calamités sans nombre et des plus cruelles oppressions, en introduisant dans tous les établissemens espagnols les *repartimientos* ou répartitions d'Indiens (1).

Ce ne fut pas même le seul effet funeste de la révolte d'Hispaniola. Elle empêcha encore Colomb de poursuivre ses découvertes sur le continent; car sa propre sûreté l'obligea à garder près de lui son frère l'Adelantade, et les marins qu'il aurait pu employer à cette expédition. Aussitôt que l'état des affaires le lui permit, il envoya quelques-uns de ses vaisseaux en Espagne, avec un journal de son dernier voyage, une description des nouvelles contrées qu'il avait découvertes, une carte de la côte le long de laquelle il avait navigué, et des échantillons de l'or, des perles et des autres productions curieuses ou précieuses qu'il avait eues, par échange, des naturels du pays.

Il fit passer en même temps à la cour de Castille un rapport détaillé de la révolte d'Hispaniola, dans lequel il accusait les mutins non-seulement d'avoir excité dans la colonie des troubles

(1) ROBERTSON.

qui pouvaient entraîner sa ruine, mais d'avoir mis obstacle à toutes les mesures qu'on aurait pu prendre pour pousser les découvertes plus loin. Il proposait en même temps différens réglemens propres à perfectionner le gouvernement de l'île, et à étouffer l'esprit de sédition qui, quoique suspendu dans le moment actuel, pouvait se rallumer avec plus de fureur encore que la première fois.

Roldan et ses partisans ne négligèrent pas, de leur côté, d'envoyer par les mêmes vaisseaux l'apologie de leur conduite, et leurs récriminations contre l'amiral et ses frères, et, malheureusement pour l'Espagne et pour Colomb, ils obtinrent plus de confiance auprès de Ferdinand et d'Isabelle, que l'amiral lui-même(1).

Alonzo Ojeda. — Quoique récente en Espagne, l'ardeur pour les expéditions lointaines commençait à y devenir générale. Toutes les tentatives antérieures, faites par cette nation, avaient été jusqu'alors conduites par Colomb seul, et aux frais du gouvernement. Des armateurs particuliers, séduits par les descriptions magnifiques que l'amiral faisait des pays qu'il venait de visiter, et par les montres de richesses qu'il avait

(1) Benzo (Hieron.), *Novi Orbis Historiæ*.

envoyées, offrirent d'équiper, à leurs frais, des bâtimens pour aller à la découverte de nouvelles contrées.

La cour d'Espagne voyait ses modiques ressources épuisées par ses premières expéditions, qui, en faisant espérer de grands avantages pour l'avenir, n'en avaient apporté jusqu'alors que de très-médiocres. Le souverain n'était pas fâché de rejeter désormais sur ses sujets la dépense de pareilles entreprises. Il saisit avec empressement une occasion de faire servir à l'avantage de la nation l'avidité, l'industrie et les efforts des hommes à projets, qui voudraient prendre sur eux-mêmes tous les risques.

Une des premières offres de cette espèce fut celle d'Alonzo d'Ojeda. C'était un fort bon officier qui avait accompagné Colomb dans son second voyage. Son rang et l'excellente réputation dont il jouissait, lui procurèrent assez de crédit parmi les négocians de Séville pour équiper quatre vaisseaux, dans l'espérance qu'il obtiendrait l'agrément du roi pour le voyage. La protection puissante de l'évêque de Badajos lui garantissait un heureux succès dans une demande d'ailleurs si agréable à la cour.

Sans donc consulter Colomb, et sans avoir aucun égard aux droits et à l'autorité qu'on lui avait

donnés par la capitulation de 1492, on permit à Ojeda de faire voile pour le Nouveau-Monde, et, pour le diriger dans sa course, l'évêque lui communiqua le journal du dernier voyage de l'amiral, et les cartes des pays qu'il avait découverts. Ojeda n'entra dans aucune route nouvelle, et, suivant servilement celle que Colomb avait tenue, il arriva sur la côte de Paria. Il fit quelques échanges avec les Naturels, et, portant ensuite à l'ouest, il alla jusqu'au cap Vela, et reconnut une grande étendue de côtes, au-delà de celles que venait de visiter Colomb. Après avoir ainsi constaté la vérité de l'opinion de l'amiral, qui avait regardé ces pays comme faisant partie d'un continent, il retourna en Espagne par Hispaniola, remportant quelque gloire de sa découverte, mais avec un médiocre bénéfice pour ceux qui avaient placé leurs fonds dans cette expédition (1).

Améric Vespuce. — Améric Vespuce, gentilhomme florentin, accompagnait Ojeda dans ce voyage : on ignore en quelle qualité ; mais, comme il était bon marin, et très-habile dans les sciences relatives à la navigation, il acquit tant d'autorité parmi ses compagnons, qu'ils lui abandon-

(1) Herrera.

nèrent la direction principale de toutes les manœuvres et opérations du voyage (*). Peu de temps après son retour, il communiqua la relation de ses aventures et des découvertes qu'il venait de faire, à un de ses compatriotes, et, pressé par la vanité, commune aux voyageurs et aux missionnaires, de se donner de la célébrité, il eut l'assurance de s'y montrer comme ayant découvert le premier le continent du Nouveau-Monde.

Le voyage d'Améric était écrit avec adresse et une sorte d'élégance recherchée. Au récit amusant des faits, il avait joint des observations judicieuses sur les productions naturelles, les mœurs et les habitans de ces contrées inconnues. Comme c'était la première description du nouvel hémisphère qu'on rendît publique, un ouvrage si propre à satisfaire la passion des hommes pour le nouveau et le merveilleux, dut se répandre avec rapidité, et se faire lire avec admiration. Peu à peu on s'accoutuma à appeler ce pays du nom de celui qu'on supposait l'avoir découvert. Le caprice des hommes, souvent aussi inexplicable qu'injuste, a perpétué cette erreur. Toutes

(*) Americus Vespucius, Florentinus, vir in hâc arte (nauticâ) peritus, qui ad antarcticum et ipse, auspiciis et stipendio Portugallensium, ultrà lineam æquinoctialem plures gradus adnavigavit.

P. Martyr.

les nations sont convenues de donner le nom d'Amérique à cette nouvelle partie du globe. La prétention hardie d'un heureux imposteur a dérobé à l'auteur de cette grande découverte la gloire qui lui appartenait. Le nom d'Améric a supplanté celui de Colomb, et le genre humain doit regretter que cette injustice ait reçu la sanction du temps, et ne puisse plus être réparée (*).

(*) Il est surprenant que ni Gomera, ni Oviédo, les plus anciens historiens espagnols de l'Amérique, ni Herrera même, n'aient regardé Ojeda ou son compagnon Vespuce, comme ayant fait la première découverte du continent de l'Amérique. Tous, unanimement, attribuent cet honneur à Colomb. Quelques auteurs ont supposé qu'un ressentiment national contre Vespuce, qui avait quitté le service d'Espagne pour passer à celui des Portugais, avait engagé ces historiens à ne point parler des découvertes qu'il a faites. Mais Martyr * et Benzoni, tous deux italiens, ne pouvaient être

* Plusieurs Martyr sont connus, dont trois du nom de Pierre : celui dont il est ici question est l'auteur de l'ouvrage intitulé : *De Orbe Novo*, publié à Paris en 1587. La latinité de P. Martyr, que nous avons lu, est pure, et rappelle les beaux jours de Rome antique. Que l'éditeur, en imitant Ovide, dise :

. . . . . . Hesperios quis nosceret Indos,
Martiris æternum si latuisset opus ?

c'est bien ;

. . . . . . Pictoribus atque poetis,

suivant Horace,

Quidlibet audendi semper fuit æqua potestas.

Alonzo Nigna. — Au voyage d'Ojeda et d'Améric Vespuce succéda celui d'Alonzo Nigna, éga-

gouvernés par ce préjugé. Martyr était un auteur contemporain qui résidait à la cour d'Espagne, et qui était à portée d'être exactement informé de ces faits publics; cependant il n'attribue pas à Vespuce la gloire d'avoir le premier découvert l'Amérique, ni dans ses Décades, qui sont la première histoire générale qu'on ait publiée du Nouveau-Monde, ni dans ses lettres, où il parle des principaux événemens qui sont arrivés de son temps.

Benzoni passa comme aventurier en Amérique, en 1541, et y demeura fort long-temps. Il paraît avoir été animé d'un zèle fort ardent pour la gloire de l'Italie, sa patrie. Cependant il ne parle ni des exploits, ni des découvertes de Vespuce. Herrera, qui a compilé son Histoire générale de l'Amérique, d'après les témoignages les plus authentiques, suit non-seulement le sentiment de ces auteurs antérieurs, mais il accuse même de falsification dans Vespuce les dates des deux voyages qu'il a faits au Nouveau-Monde, et d'avoir confondu l'un avec l'autre, afin de pouvoir s'arroger la gloire de la découverte de l'Amérique.

Robertson.

mais ce qui est mal, ce qui est digne de tout blâme, c'est qu'il se soit trouvé un homme assez peu homme, un écrivain assez peu soigneux de sa renommée, un Anglais surtout de cette époque, qui, brisant les convenances, ait osé, dans une dédicace, au mépris de toute pudeur et de toute décence, écrire le passage suivant :

« Non immeritò igitur illius summi viri, Petri Martyris Anglerii, Mediolanensis, memoria bonis omnibus sacra et chara imprimis esse debet. Quicquid enim laude vel vituperio dignum in vastis Novi Orbis regionibus partim detegendis, Castellanæ partim potentiæ

lement entrepris pour tenter des découvertes. Non-seulement Colomb avait introduit parmi les

subigendis, triginta et quatuor annorum spatio, terra marique, Hispani præstiterunt, à primis incunabulis historiam exorsus, particulari locorum descriptione, et temporum serie diligentissimè observatis, universo orbi christiano commentariis suis doctissimis commendavit. Neque verò carptim, ut plerique alii, neque linguâ ut plurimùm doctis ignotâ, neque nudè aut frigidè res narrat gestas, sed immensæ illius Americæ caput, collum, pectus, brachia, totumque adeò corpus suo insigni dextroque penicillo et vivis coloribus ingeniosissimè depingit, ornatu Latio eruditis familiari decentissimè induit, quotiescunque etiam res ipsa postulat, latentes rerum causas scrutatur, arcanos naturæ effectus inquirit, et ex intimis reconditæ philosophiæ penetralibus sententias depromptas, ut splendidissima orationis lumina, gemmasque pulcherrimas creberrimè admiscet. Si ea respiciamus quæ in terrâ procreantur, de viribus herbarum, fruticum fructibus, aromatum vigore, agrorum proventu, præstantiâ metallorum, quadrupedum coïtu, generatione volucrum, naturâ piscium, ortu, incremento, ætate, victu, proprietatibus omnium ferè animantium, nec Aristoteles, nec Theophrastus, nec Columella, nec ipse Plinius, doctius aliquid, aut accuratum magis, quàm noster hic Martyr unquàm concinnàrunt. Si, vegetabilibus et brutis relictis, ad homines et genus nostrum divertamus, gentium mores, urbium situs, fundationes coloniarum, idolorum cultus, sacrificandi ritus, studia belli, armorum genera, vicinorum inimicitias, domesticorum simultates, præliorum eventus, status regnorum et mutationes, quis Cicero, quis Sallustius, quis Cæsar, quis Tacitus, majori ornatu, brevitate, candore, majori gravitate aut fide perpolivit? Ut alia taceam, quæ satis per se manifesta sunt, luculentissimum de fide est hoc argumentum, quòd, longè amotis et posthabitis, amicitiæ, spei, invidiæ passionibus, et particularium minutis affectibus, cuique quod suum est ubique tribuat, nullius vitia vel amicissimi dissimulando, nec debitas cujusqam laudes minuendo. Laudat ille quidem multis in locis constantiam et invictos Hispanorum animos,

Espagnols le goût des expéditions lointaines, mais encore les premiers aventuriers qui se distinguèrent dans cette carrière avaient été tous formés sous lui, et devaient à ses leçons les connaissances et l'habileté qui les mettaient en état de suivre ses traces. Alonzo Nigna, qui avait servi sous l'amiral, dans sa dernière expédition, se joignit à Christophe Guerra, marchand de

eorumque in siti, fame, periculis, laboribus, vigiliis, crebrisque ærumnis tolerantiam summo cum applausu celebrat. Sed idem ille eorundem avaritiam, ambitionem, cædes, rapinas, stupra, crudelitatem in nudas et innocuas gentes, interdùm etiam armatorum clados et exercituum internecionem à Barbaris eisque inermibus perpessas passim commemorat, et sinè omni adulatione perpetrata flagitia acerrimè persequitur. Piget hæc, inquit alicubi, referre, sed oportet esse veridicum. Jàm verò si à terrâ in altum provehamur, de motu Oceani, de ejusdem salsedine, de fluxu et refluxu, de gyris, de vorticibus, de circulari per Occidentem decursu, de cæcis scopulis, de vadis, de syrtibus, ô quanta et qualia apud hunc subindè sese offerunt rationum et observationum pondera! Postremò si rectà in cœlos convolemus, climatum diversitates, ventorum varietates, typhonum insanias, temporum vicissitudines, frigora, calores, siccitates, pluvias, occultos siderum motus et influentias, quis isto diviniùs unquàm descripsit? Quamobrem quod olim Alexander Macedo de invicto Achille dixisse fertur : O fortunatum, qui Homerum tuarum laudum præconem inveneris! idem ego verè de gente Hispanâ effari possum : O beatos et ter fœlices vos Hispanos, qui Martyrem, admirabilis ingenii virum, maximarum usu rerum pollentem, judicio maturum, scientiarum ferè omnium cyclopædiâ exornatum, vestrorum apud Indos Hesperios laborum, rerumque animosè ac fortiter gestarum ebuccinatorem consecuti estis! »

RICHARDUS HAKLUYTUS, Oxoniensis Anglus.

Séville, pour équiper un seul vaisseau avec lequel il alla à la côte de Paria. Ce voyage semble plutôt avoir eu pour but un commerce lucratif qu'un intérêt général et important à la nation. Nigna et Guerra ne firent aucune découverte intéressante; mais ils rapportèrent en Europe une assez grande quantité d'or et de perles, pour exciter chez leurs compatriotes le désir de faire des entreprises semblables.

YANEZ-PINSON. — Peu de temps après, Vincent Yanez-Pinson, un des compagnons de Colomb dans son premier voyage, partit de Palos avec quatre vaisseaux. Il fit voile droit au sud, et fut le premier Epagnol qui se hasarda à passer la ligne. Il ne paraît pas avoir pris terre en aucun endroit de l'Amérique, au-delà de l'embouchure du Maragnon, la rivière des Amazones. Tous ces navigateurs adoptaient la fausse théorie de Colomb, et croyaient que tous les pays découverts étaient une partie du grand continent de l'Inde (1).

Dans le cours de cette première année du XVIe siècle, cette belle partie de l'Amérique, le Brésil, dont Pinson s'était approché de si près, sans y toucher, fut entièrement découverte. Le

(1) P. MARTYR.

succès du voyage de Gama aux Indes orientales, dont nous parlerons bientôt, ayant encouragé le roi de Portugal à armer une flotte assez puissante, et pour ouvrir un commerce avec ces riches contrées, et pour y tenter quelques conquêtes, il en donna le commandement à Pedro Alvarès Cabral. Celui-ci, voulant s'éloigner de la côte d'Afrique pour éviter des vents de terre variables ou des calmes fréquens, porta au large, et s'avança si fort à l'ouest, que, à sa grande surprise, il trouva une terre située sous le dixième degré au-delà de la ligne.

Il imagina d'abord que c'était quelque île de l'océan Atlantique, jusqu'alors inconnue; mais, en suivant les côtes pendant plusieurs jours, il fut conduit à croire qu'un pays si étendu faisait partie de quelque grand continent; et cette conjecture se trouva juste.

Cette terre était la partie de l'Amérique méridionale, connue aujourd'hui sous le nom de Brésil. Il y toucha, et s'étant formé une idée très-avantageuse de la fertilité du sol et de la beauté du climat, il en prit possession, au nom du Portugal, et dépêcha un vaisseau à Lisbonne pour y porter la nouvelle de cet événement aussi intéressant qu'inattendu.

La découverte du Nouveau-Monde par Co-

lomb avait été le fruit d'un génie actif, éclairé par la théorie et guidé par l'expérience, suivant un plan régulier, et l'exécutant avec autant de courage que de persévérance. Toutefois l'aventure des Portugais prouve que le hasard seul aurait pu amener ce grand événement dont l'esprit humain se glorifie comme de son ouvrage. Si la sagacité de Colomb n'avait fait connaître l'Amérique, quelques années plus tard, un heureux hasard y aurait conduit (1).

Pendant que l'Espagne et le Portugal faisaient ainsi des progrès dans la connaissance de cette vaste portion du globe, où Colomb, le premier, avait porté ses pas, lui-même, loin de jouir des honneurs et de la tranquillité que méritaient de si grands services, avait à combattre tous les obstacles et à dévorer tous les dégoûts que pouvaient lui susciter l'envie et la malveillance de ceux qui étaient sous ses ordres, et l'ingratitude de la cour qu'il servait.

L'accommodement fait avec Roldan, avait, à la vérité, désuni et affaibli les mutins, mais sans extirper de l'île les semences de discorde. Plusieurs des mécontens restaient armés, et refusaient de se soumettre à l'amiral. Ses frères

(1) HERRERA.

et lui-même étaient obligés de tenir alternativement la campagne, soit pour arrêter leurs incursions, soit pour punir leurs violences. Une occupation et des inquiétudes si continuelles l'empêchaient de mettre assez d'attention à se défendre des intrigues que ses ennemis tramaient contre lui à la cour.

Un grand nombre de ceux qui étaient mécontens de son administration, avaient profité, pour retourner en Espagne, des vaisseaux qu'il avait expédiés de Saint-Domingue. La ruine de toutes les espérances de ces malheureux aventuriers, avait porté au plus haut degré leur rage contre Colomb. Leur misère et leur infortune, en excitant la compassion, rendaient leurs plaintes intéressantes et leurs accusations croyables. Ils excédaient sans relâche Ferdinand et Isabelle, de mémoires contenant le détail de leurs malheurs et des injustices de Colomb. Toutes les fois que le roi ou la reine paraissaient en public, ils les environnaient en tumulte et renouvelaient leurs importunités pour le paiement des arrérages qui leur étaient dus, et pour la punition de l'auteur de leurs maux. Ils insultaient les fils de Colomb partout où ils les rencontraient, leur reprochant la fatale curiosité d'un père visionaire qui avait conduit la nation dans des régions malheureuses, véri-

table gouffre où allaient s'engloutir les richesses de l'Espagne, et tombeau ouvert pour ses peuples.

Cette guerre contre Christophe Colomb était secondée par les insinuations secrètes et plus dangereuses des courtisans qui avaient déjà formé leurs plans, et qui enviaient ses succès et son crédit (*). Ferdinand recevait volontiers ces accusations, et les écoutait avec une grande prévention contre celui qui en était l'objet. Malgré les peintures flatteuses que l'amiral avait faites des richesses de l'Amérique, les retours avaient été jusqu'alors si modiques, qu'il s'en fallait de beaucoup qu'ils eussent dédommagé des frais des armemens. La gloire de la découverte du Nouveau-Monde et la perspective éloignée des avantages du commerce, étaient tout ce que l'Espagne avait retiré de ses avances; mais le temps avait déjà affaibli les premiers sentimens de satisfaction et de joie que la découverte avait causés, et la gloire toute seule n'était pas un objet qui pût satisfaire l'âme froide et intéressée de Ferdinand. On entendait si mal alors la nature du commerce, que l'espérance d'un bénéfice éloigné, ou même qui ne serait pas sur-le-champ très-considérable, ne paraissait mériter aucune attention.

(*) *Vie de Chr. Colomb.*

Ferdinand regardait l'entreprise de Colomb comme ruineuse pour l'Espagne, et s'en prenait à la mauvaise conduite et à l'incapacité de l'amiral, de ce qu'un pays abondant en or n'avait pas encore enrichi ses conquérans. Isabelle même, qui, d'après la bonne opinion qu'elle avait de Colomb, l'avait constamment protégé, fut à la fin ébranlée par le nombre et la violence de ses accusateurs, et commença à croire qu'une haine si générale devait être l'effet de griefs véritables qui demandaient à être redressés, soupçons, d'ailleurs, que l'évêque de Badajos fortifiait et confirmait avec l'animosité qu'il avait toujours montrée.

La reine n'eut pas plus tôt cédé au torrent de la calomnie, qu'on prit une résolution fatale aux intérêts de Colomb. François de Bovadilla, chevalier de Calatrava, fut nommé pour aller à Saint-Domingue. Muni de pleins pouvoirs pour rechercher la conduite de l'amiral, il était autorisé à le déplacer, et à prendre lui-même le gouvernement de l'île, s'il trouvait les accusations fondées.

Il était impossible à l'accusé d'éviter la condamnation, lorsqu'on donnait au même homme et le droit de le juger et l'intérêt de le trouver coupable. Ainsi, quoique Colomb eût alors apaisé toutes les dissensions de l'île; quoiqu'il eût amené

les Espagnols et les Indiens à se soumettre à l'autorité; quoiqu'il eût pris des mesures sages pour faire exploiter les mines et cultiver les terres, ce qui assurait pour l'avenir un revenu considérable au roi, et de grands avantages aux colons, Bovadilla, sans aucun égard pour le genre et la grandeur de ces services, montra, en mettant le pied à Saint-Domingue, une résolution déterminée de le traiter en criminel (*).

(*) Francisco de Bovadilla fut chargé de remplacer Colomb dans son gouvernement, et d'examiner sa conduite. Dès que cet homme violent se fut emparé de l'autorité, il fit mettre en liberté tous ceux qui avaient été arrêtés pour cause de sédition; ensuite il fit détenir les frères de Colomb. Il le fit conduire lui-même en prison, où on le chargea de fers.

C'est ainsi que fut traité cet homme irréprochable, qui, par des travaux extraordinaires, avait acquis des trésors immenses à l'Espagne. Ceux qui avaient vécu de ses bienfaits furent les premiers à l'abandonner.

Au moment où il entra dans la prison, aucun de ceux qui étaient présens ne voulut lui mettre les fers aux pieds; ce fut un de ses propres serviteurs (domestiques) qui se chargea de lui faire ce dernier outrage.

Lorsque la flotte fut prête à mettre à la voile, Vallejo, capitaine du bâtiment qui devait le ramener en Espagne, vint le prendre dans sa prison pour le conduire à son bord. Colomb crut qu'il allait le conduire à la mort, et parut accablé de ce dernier coup du sort. Il lui demanda avec le sentiment d'une tristesse profonde: « Vallejo, où me mènes-tu? — Votre

Il prit possession de la maison de l'amiral, qui se trouvait alors absent, saisit tous ses effets, comme si Colomb eût été déjà convaincu, se rendit maître, par force, du fort et des magasins du roi, se fit reconnaître en qualité de gouverneur général de l'île, mit en liberté tous les prisonniers détenus par les ordres de l'amiral, et le cita lui-même à son tribunal pour répondre de sa conduite, en lui envoyant en même temps la copie d'un ordre du roi qui enjoignait à Colomb de lui obéir.

Profondément affecté de l'ingratitude et de l'injustice de Ferdinand et d'Isabelle, Colomb n'hésita pas un moment sur le parti qu'il avait à prendre. Il se soumit à la volonté de ses souverains avec un silence respectueux, mais il en

seigneurie va être conduite à bord. » Paraissant en douter, il répliqua : « Vallejo, est-il vrai ? — Votre seigneurie va bientôt s'assurer qu'elle sera conduite à bord de mon vaisseau. » Cette réponse lui rendit son calme ordinaire.

L'escadre mit à la voile au commencement d'octobre 1501. Vallejo, capitaine du vaisseau qui transportait Colomb, eut pour lui les plus grands égards; il voulut même lui ôter ses fers; mais l'amiral persista à les garder, disant « qu'on les lui avait mis au nom du roi, et qu'il ne les quitterait que par ses ordres. » Il les conserva toujours depuis, et ordonna qu'après sa mort ils fussent déposés dans son tombeau.

Biogr. Univ.

appela directement au trône des procédés d'un juge si violent et si évidemment partial.

Bovadilla, sans daigner même voir l'amiral, le fit arrêter sur-le-champ, mettre aux fers, et traîner à bord d'un vaisseau. Jusque dans cet humiliant revers de fortune, la fermeté qui distinguait le caractère de Colomb ne l'abandonna point. Rassuré par le témoignage de sa conscience, et se consolant même par le souvenir des grandes choses qu'il avait exécutées, il souffrit cette horrible insulte, non-seulement avec calme, mais encore avec dignité. Il n'eut pas même la consolation que peut donner dans les souffrances la compassion d'autrui. Bovadilla s'était rendu si populaire, en accordant différens priviléges à la colonie, en donnant des Indiens à tous ceux qui lui en demandaient, et en relâchant les rênes de la police et du gouvernement, que les colons, qui, pour la plupart, étaient des gens sans aveu, forcés par l'indigence ou par le crime à s'expatrier, firent éclater la joie la plus scandaleuse en voyant la disgrâce et l'emprisonnement de leur chef légitime. Ils se flattaient de jouir désormais d'une liberté sans bornes, conforme à leurs goûts et à leurs premières habitudes. Ce fut parmi des hommes si disposés à calomnier la conduite de Colomb, que Bovadilla

recueillit les accusations dont il se proposait de le charger. Toutes furent reçues, jusqu'aux plus invraisemblables et aux plus absurdes faites par les plus infâmes, véritable opprobre de la société.

Le résultat de cette information aussi indécente qu'inique, fut envoyé en Espagne. Bovadilla faisait partir en même temps Colomb (*), et ses deux frères chargés de fers, et, ajoutant la cruauté à l'insulte, il les fit mettre sur des vaisseaux séparés, les privant ainsi de la consolation qu'ils auraient trouvée à leur commun malheur dans les épanchemens de l'amitié.

Toutefois, tandis que les violences et l'insolence de Bovadilla obtenaient des habitans de Saint-Domingue une approbation générale, qui déshonore leur mémoire et leur pays, un homme, digne de ce nom, conservait le souvenir des grandes actions de Colomb, et était touché des sentimens de respect et de compassion dus à son rang, à son âge et à son mérite. Alonzo de Vallejo, capitaine du vaisseau sur lequel on avait embarqué l'amiral, avait à peine perdu de vue

(*) Mais ces fers dont l'outrage étonne encor l'histoire,
De ses maîtres ingrats ont flétri la mémoire ;
Et leurs anneaux, sacrés pour la postérité,
Enchaînent ses tyrans à l'immortalité.

ESMÉNARD.

les côtes de l'île, qu'il s'approcha de son prisonnier avec respect, et offrit de lui faire ôter les fers dont il était si injustement chargé. « Non, s'écrie Colomb, transporté d'une généreuse indignation, je porte ces fers par ordre du roi Ferdinand et de la reine Isabelle; j'obéirai à ce commandement comme à tous ceux que j'ai reçus d'eux. Leur volonté m'a dépouillé de ma liberté, leur volonté seule peut me la rendre. » Quel homme! et quel exemple de fidélité à proposer à tant d'êtres dégradés qui, de nos jours, ont une conscience de commande! les nommer, serait surcharger nos pages d'un fardeau inutile, et exposer au mépris public (*) une stérile nomenclature d'intrigans que la mort frappera bientôt, et qui, depuis le 2 décembre 1804, et surtout en 1814 et 1815, ont paru ignorer que pour eux, depuis long-temps, avait commencé la postérité (**).

(*) Vox Populi, Vox Dei. *Bibl. Sacr.*

(**) Nostra omnis vis in animo et corpore sita: animi imperio, corporis servitio magis utimur. Alterum nobis cum Dîs; alterum cum belluis commune est. Quò mihi rectiùs videtur ingenii quàm virium opibus gloriam quærere, et, quoniàm vita ipsa, quâ fruimur, brevis est, memoriam nostri quàm maxumè longam efficere: nam divitiarum et formæ gloria fluxa atque fragilis, virtus clara æternaque habe-

Heureusement le voyage fut court : quelques jours ont passé, et déjà Colomb touche les côtes d'un royaume qu'il a doté de possessions immenses dans un nouvel hémisphère.

Aussitôt que Ferdinand et Isabelle apprirent que l'amiral était amené prisonnier, ils conçurent quelle impression universelle de surprise cet événement allait produire, et combien leur réputation en souffrirait. L'Europe entière devait être révoltée de voir traiter avec cette indignité un homme qui avait exécuté de si grandes choses ; on se récrierait contre l'injustice d'une nation à qui il avait rendu tant de services, et contre l'ingratitude des souverains dont il avait illustré le règne.

Honteux de leur propre conduite, le roi et

tur. . . . . Eorum ego vitam mortemque juxtà æstumo, quoniàm de utroque siletur.

SALLUSTE.

Toute notre force réside dans l'âme et dans le corps : l'âme commande ; le corps obéit : l'une tient des Dieux ; l'autre de la bête. Aussi vaut-il mieux, selon moi, chercher la gloire par le génie, que par la force, et, puisque la vie est courte, laisser une longue mémoire ; car la gloire des richesses, de la beauté, est fugitive, périssable ; mais la vertu brille d'un éclat immortel. . . . . Moi, j'estime également leur vie et leur mort : toutes deux restent dans l'oubli.

C. L. MOLLEVAUT.

la reine s'empressèrent non-seulement de lui faire quelque réparation d'une si cruelle injure, mais encore d'effacer la tache que cette injustice imprimait à leur réputation. Ils donnèrent sur-le-champ l'ordre de mettre l'amiral en liberté, l'invitèrent à venir à la cour, et lui envoyèrent de l'argent pour y paraître d'une manière convenable à son rang.

En se présentant, Colomb se jette à leurs pieds : il demeure quelque temps dans le silence ; les divers sentimens qui l'agitent ne lui permettent pas de proférer une seule parole. Enfin, il se remet de son trouble, et justifie sa conduite par un long discours, dans lequel il produit les preuves les plus satisfaisantes de son innocence, de sa droiture et de la fureur de ses ennemis, qui, non contens d'avoir ruiné sa fortune, travaillaient à lui enlever les seuls biens qui lui restassent, son honneur et sa réputation.

Ferdinand le traita avec politesse, et Isabelle avec une sorte de tendresse et de respect. Ils témoignèrent tous deux au héros leur chagrin de ce qui s'était passé, protestèrent qu'on avait agi contre leurs intentions, et promirent à Colomb, pour l'avenir, leur bienveillance et leur protection. Ils destituèrent sur-le-champ Bovadilla de son emploi, afin d'écarter le soupçon qu'ils eus-

sent pu favoriser ses violences; mais ils ne rendirent pas à l'amiral les droits et les priviléges attachés au titre de vice-roi des pays qu'il avait découverts.

En voulant paraître venger Colomb, ils nourrissaient encore cette malheureuse jalousie d'autorité qui les avait portés à revêtir Bovadilla du pouvoir de traiter si cruellement un grand homme. Ils craignirent de se confier à celui à qui ils devaient tout; et, le retenant à la cour, sous divers prétextes, ils nommèrent au gouvernement de Saint-Domingue Nicolas d'Ovando, chevalier de l'ordre militaire d'Alcantara (*).

Colomb fut violemment frappé de ce nouveau coup, porté par des mains qui semblaient s'employer à guérir ses anciennes blessures. Les grandes âmes sont aisément blessées des soupçons qu'on jette sur leur droiture, et s'irritent de tout ce qui porte l'apparence du mépris. L'amiral éprouvait ces deux genres d'insulte de la part des Espagnols, et la bassesse de leur conduite à son égard l'aigrit à un tel point, qu'il ne put pas cacher davantage son ressentiment. Partout où il allait, il portait avec lui, comme un monument de leur ingratitude, les fers dont il avait

(*) *Vie de Chr. Colomb.*

été chargé; il les avait toujours suspendus dans sa chambre, et il voulut qu'à sa mort (*), après son quatrième voyage, on les ensevelît avec lui dans son cercueil.

VASCO DE GAMA DOUBLE LE CAP DE BONNE-ESPÉRANCE.

Pendant que Colomb poursuivait ses différens voyages à l'ouest, la passion des découvertes se soutenait en Portugal, où elle s'était d'abord montrée, et elle y devenait plus active. Les succès de l'amiral et les réflexions des Portugais

(*) Colomb termina sa carrière à Valladolid, à l'âge de cinquante-neuf ans. Ses forces physiques étaient très-affaiblies, mais ses facultés morales n'avaient encore rien perdu de leur énergie. Telle fut la fin de cet homme singulier qui avait étonné l'Europe, en ajoutant une quatrième partie à la terre, ou plutôt une moitié du monde à ce globe si long-temps dévasté et si peu connu. La reconnaissance publique aurait dû donner à cet hémisphère étranger le nom du premier navigateur qui y avait pénétré; c'était le moindre hommage qu'on dût à sa mémoire. Mais, soit envie, soit inattention, soit jeu de la fortune, qui dispose aussi de la renommée, il n'en fut pas ainsi.

Le premier instant où l'Amérique fut connue du reste de la terre fut marqué par une injustice; présage fatal de toutes celles dont ce malheureux pays devait être le théâtre.

RAYNAL.

sur la faute qu'ils avaient commise en rejetant les offres du Génois, après avoir excité leurs regrets, leur inspirèrent la noble émulation de le surpasser dans cette carrière, et un désir ardent de dédommager leur patrie de la perte qu'elle avait faite par leur imprudence. Dans cette vue, Emmanuel, qui avait hérité du génie entreprenant de ses prédécesseurs, reprit le grand projet qu'ils avaient eu d'ouvrir une route aux Indes orientales par le cap de Bonne-Espérance.

A peine ce prince fut-il monté sur le trône, qu'il fit équiper une escadre pour cet important voyage. Il en donna le commandement à Vasco de Gama, homme de naissance (*), que ses ver-

(*) Comment se fait-il que le traducteur de Robertson, Suard, ait pu employer cette expression « homme de naissance ? » Quel est l'homme qui puisse ne point être un homme de naissance ?

D'Adam nous sommes tous enfans ;
La preuve en est connue,
Et que tous nos premiers parens
Ont mené la charrue ;
Mais las de travailler enfin,
La terre labourée,
L'un a dételé le matin,
L'autre l'après dînée.

. . . . Non census, nec clarum nomen avorum,
Sed probitas magnos ingeniumque facit. OVID.

Non semper est Nobilitas laus veniens de meritis paren-

tus, sa prudence et son courage rendaient digne de la confiance qu'on lui montrait.

L'escadre, comme toutes celles qu'on armait pour faire des découvertes, dans ce siècle où la navigation était encore dans l'enfance, était très-faible, et consistait seulement en trois vaisseaux, qui n'étaient ni d'un port ni d'une force proportionnée au service qu'on en attendait.

Les Européens n'avaient alors aucune connaissance des vents alisés et des moussons réguliers, qui, dans l'océan Atlantique, et dans la mer qui sépare l'Afrique des Indes orientales, rendent la navigation, en quelque temps de l'année, facile, et en d'autres, non-seulement difficile, mais encore presque impossible. Aussi, la saison que Gama avait choisie pour son départ, offrait de grands dangers, et était la moins favorable qu'on pût prendre.

tùm. Cùm volueris veram hominis æstimationem videre, nudum inspice; deponat patrimonium, deponat honores et alia fortunæ mendacia; corpus ipsum exuat, et animum intuere, qualis quantusque sit, alieno an suo magnus. Ille verè Nobilis, qui propriis clarus est virtutibus. Genus clarum, corpus aptum, forma evidens, ingenium velox, eruditionis utilitas, et morum honestas gloriosa quidem sunt : si tibi usurpas, ut sæpius fit, nostris et temporibus, est qui quærat et judicet.

Specimen Virtutum, par Bouvet de Cressé, 1810.

Il mit à la voile, du port de Lisbonne, le 9 juillet 1497, et, portant au sud, il eut à combattre pendant quatre mois des vents contraires, avant que de pouvoir gagner le cap de Bonne-Espérance. Là, leur violence s'étant un peu calmée, Gama profita d'un intervalle de beau temps, pour doubler ce terrible et redoutable promontoire (*),

(*) Le passage du cap de Bonne-Espérance, justement appelé *cap des Tempêtes* par le premier navigateur qui le découvrit, inspirait alors une si grande terreur, que l'expédition de Gama était généralement regardée à Lisbonne comme une entreprise désespérée, et dont il ne reviendrait pas. Camoëns, dans son poëme immortel * de la Lusiade,

* *Épitaphe gravée sur le tombeau de Camoëns.*

Naso elegis, Flaccus lyricis, epigrammate Marcus,
 Hic jacet heroo carmine Virgilius,
Ense simul calamoque auxit tibi, Lysia, famam :
 Unam nobilitant Mars et Apollo manum.
Castalium fontem traxit modulamine ad Indos,
 Et Gangi telis obstupefecit aquas.
Lysia mirata est, quandò aurea carmina, lucrum
 Ingenii, haud gazas, ex Oriente tulit.
Sic benè de Patrià meruit, dùm fulminat ense,
 At plus, dùm calamo bellica facta refert.
Hunc Itali, Galli, Hispani vertêre Poetam;
 Quælibet hunc vellet Terra vocare suum.
Vertere fas, æquare nefas, æquabilis uni :
 Est sibi par nemo, nemo secundus erit.

MATTHIEU CARDOSO.

qui avait été jusque-là la borne de la navigation des Européens, et, tournant ensuite au nord-

amène un vieillard qui, par les prophéties les plus sinistres, jette un intérêt touchant sur le départ des Portugais. C'est un des morceaux les plus intéressans de son poëme, et l'un de ceux qui peignent le plus fidèlement l'esprit et les opinions de ses contemporains. Nous croyons le devoir donner ici, traduit en prose par La Harpe, et imité en vers dans une ode couronnée par l'Académie française, en 1773.

« Puissance suprême! de quoi nous menaces-tu? quel nouveau prodige vas-tu nous offrir? » — Alors s'élève du sein des flots un fantôme épouvantable. Sa taille était gigantesque; ses membres égalaient en grosseur l'énorme colosse de Rhodes, l'une des merveilles du monde. Son front était sombre et menaçant; sa barbe était hérissée; ses yeux caves et étincelans; son regard horrible; sa chevelure épaisse et fangeuse; son teint pâle et couleur de terre; ses lèvres noires et ses dents livides. L'effroyable son de sa voix parut sortir du plus profond des abîmes. Nous frissonnons tous d'épouvante; nos cheveux se dressent d'horreur, et le spectre fait entendre ces mots:

« O peuple, le plus téméraire de tous les peuples! puisque tu as franchi des bornes jusqu'alors inaccessibles aux mortels; puisque tu oses insulter ces mers que je garde depuis si long-temps, et qui n'avaient encore jamais porté de vaisseaux; puisque tu as forcé les portes du sanctuaire où se cachait la nature, et que tu as voulu pénétrer les secrets de l'abîme, qu'il n'a été donné à aucun mortel de visiter, apprends de moi les maux qui te sont réservés pour prix de ton audace:

ouest, le long de la côte d'Afrique, il toucha à différens ports. Enfin, après plusieurs aventures,

» Tous les navires qui parcourront, après toi, la route que tu viens de frayer, me rencontreront ici comme un ennemi implacable qui déchaînera contre eux les vents, et armera les tempêtes. Je ferai un exemple à jamais terrible de la première flotte qui passera près de ces rochers, et je signalerai ma vengeance sur celui qui, le premier, m'est venu braver dans ma demeure.

» Si mes yeux savent lire dans le livre des destins, chaque année ramènera pour vous de nouveaux naufrages et de nouveaux désastres, etc. »

Ce hardi Portugais, Gama, dont le courage
D'un nouvel océan nous ouvrit le passage,
De l'Afrique déjà voyait fuir les rochers;
Un fantôme, du sein de ces mers inconnues
S'élevant jusqu'aux nues,
D'un prodige sinistre effraya les nochers.

Il étendait son bras sur l'élément terrible;
Des nuages épais chargeaient son front horrible;
Autour de lui grondaient le tonnerre et les vents :
Il ébranla d'un cri les demeures profondes,
Et sa voix sur les ondes,
Fit retentir au loin ces funestes accents :

« Arrête, disait-il, arrête, peuple impie!
Reconnais de ces bords le souverain génie,
Le dieu de l'océan dont tu foules les flots.
Crois-tu qu'impunément, ô race sacrilége,
Ta fureur qui m'assiége
Ait sillonné ces mers qu'ignoraient tes vaisseaux?

Tremble! tu vas porter ton audace profane
Aux rives de Mélinde, aux bords du Trapobane,

que les historiens rapportent, en donnant des éloges à sa prudence et à son intrépidité, il jeta l'ancre devant la ville de Mélinde.

Dans tous ces grands pays, qu'on rencontre le long des côtes de l'Afrique, depuis la rivière du Sénégal, jusqu'aux confins du Zanguebar, les Portugais avaient trouvé une race d'hommes barbares, sans arts, sans connaissances, sans commerce, et différant des Européens, autant par leurs traits et leur couleur, que par leurs mœurs et leurs gouvernemens; mais, à mesure qu'ils avancèrent, ils virent, avec une satisfaction extrême, la figure des hommes changer insensiblement et s'embellir, et les traits asiatiques do-

Qu'en vain, si loin de toi, placèrent les destins!
Vingt peuples t'y suivront; mais ce nouvel empire
Où tu vas les conduire
N'est qu'un tombeau de plus creusé pour les humains!

J'entends ces cris de guerre au milieu des naufrages,
Et les sons de l'airain se mêlant aux orages,
Et les foudres de l'homme aux tonnerres des cieux;
Les vainqueurs, les vaincus, deviendront mes victimes.
Au fond de mes abîmes
Leurs coupables trésors descendront avec eux. »

Il dit, et se courbant sur les eaux écumantes,
Il se plongea soudain dans ces roches bruyantes
Où le flot va se perdre et mugit renfermé.
L'air parut s'embraser, et le roc se dissoudre,
Et les traits de la foudre
Eclatèrent trois fois sur l'écueil enflammé.

miner davantage. Ils aperçurent des marques non équivoques de civilisation, et même quelques notions de littérature; ils trouvèrent la religion mahométane reçue, et un commerce assez considérable tout établi.

Gama rencontra au port de Mélinde plusieurs vaisseaux indiens, poursuivit son voyage, presque sûr qu'il était de réussir dans ses investigations, et, sous la conduite d'un pilote mahométan, arriva à Calicut, sur la côte du Malabar, le 22 mai 1498.

La richesse, la population, la culture, l'industrie et les arts de ce pays civilisé, étaient beaucoup au-dessus de l'idée qu'il s'en était formée, d'après les relations imparfaites qu'on en avait en Europe; mais, comme il n'avait avec lui ni les forces nécessaires pour former un établissement, ni les marchandises avec lesquelles on eût pu commencer quelque commerce et faire au moins des échanges, il se hâta de retourner en Portugal, et d'y aller annoncer le succès du voyage le plus long et le plus difficile qui eût jamais été fait depuis l'invention de l'art de la navigation (*).

(*) Les richesses que rapportait Gama furent exposées, pendant plusieurs jours, à l'avide curiosité de la cour et du public. On conçoit aisément l'effet que dut produire un

Il débarqua à Lisbonne, le 14 septembre 1499, deux ans, deux mois et cinq jours après son départ de ce port (1).

On voit que dans le cours du quinzième siècle, le genre humain fit plus de progrès dans la connaissance du globe, que dans tous les siècles antérieurs. L'esprit de découverte, faible d'abord, commença à se mouvoir dans une sphère très-resserrée, et sa marche fut incertaine et timide. Encouragé par le succès, il hasarda davantage, et fit de plus grands pas. Par ses progrès même

spectacle si nouveau. L'orgueil national et la cupidité s'exaltèrent au plus haut degré. Tous les Portugais voulurent passer aux Indes : on eût dit que leur territoire en Europe ne pouvait plus les contenir. A la première noblesse, à la jeunesse la plus intrépide, qui faisait la force de l'état, se joignait une foule d'aventuriers de toutes les nations. Ce délire fit à la population du Portugal une plaie profonde, que deux cents ans révolus n'ont pu guérir; mais il inspira partout une sorte de terreur respectueuse, et, même après deux siècles, on a de la peine à se défendre d'un mouvement d'enthousiasme et d'admiration. Un pays peuplé de trois millions d'habitans dicta des lois à toutes les côtes de l'Asie, et fit trembler trois cent millions d'hommes. L'histoire n'offre pas d'exemple d'une aussi vaste conquête, exécutée à de si grandes distances, avec de si faibles moyens.

ESMÉNARD.

(1) RAMUSIO, *Voyages Marit.*

il acquit plus de vigueur, et s'avança enfin vers son but avec une rapidité et une assurance qui lui firent franchir toutes les limites que l'ignorance et la crainte avaient jusques alors opposées à l'activité de l'homme.

RÉSUMÉ GÉNÉRAL.

L'usage de la poudre à canon ne tarda pas à suivre celui de la boussole perfectionnée. Les Vénitiens furent les premiers qui s'en servirent sur terre, dans une guerre qu'ils eurent à soutenir contre les Génois. Il est à présumer qu'ils commencèrent aussi à mettre du canon sur les vaisseaux; le dommage que causait le boulet dans les navires, faibles comme ils étaient, une fois connu, on s'appliqua à leur donner une solidité capable d'en soutenir l'effort, et ce temps, qui est le même que celui où les Européens commencèrent leurs voyages de long cours, est l'époque générale de la nouvelle construction des bâtimens de haut-bord.

En effet, quoique dès l'an 1364 les Normands eussent découvert les Canaries et la Guinée, ils ne poussèrent pas plus loin, et se contentèrent du profit qu'ils trouvèrent dans le commerce de l'ivoire, qui a fait si long-temps fleurir la ville de

Dieppe. Les vaisseaux, sans doute, étaient encore trop faibles, les pilotes n'avaient pas eu le temps de se former, et l'expérience seule pouvait apprendre à bien gouverner les voiles. Si l'on perdait les côtes de vue, c'était pour les rejoindre au plus tôt, et les particuliers, qui faisaient ces entreprises, n'avaient ni le pouvoir, ni le courage de mettre au hasard de nombreux capitaux. La puissance souveraine, d'ailleurs, n'était point en état de les soutenir. Ébranlée jusque dans ses fondemens, sous Charles V, Charles VI et Charles VII, la France ne permettait point la moindre distraction dans le gouvernement; elle absorbait tous les soins du prince et de ses ministres, et, loin de penser à s'étendre au dehors, elle se vit si près de sa perte, que, sans le Dieu des braves, qui l'a toujours protégée, elle n'aurait jamais pu se soustraire à une ruine certaine.

Ainsi, quoique la boussole ait été, selon toutes les apparences, trouvée en France, cette antique patrie des arts qui n'ont point dégénéré sur son glorieux sol; quoique les Français aient reconnu les premiers les côtes occidentales de l'Afrique, que l'on avait en quelque sorte oubliées, il était réservé à d'autres peuples de pénétrer jusqu'aux extrémités de l'Asie vers l'est, et de découvrir à l'ouest le vaste continent de l'Amérique.

De tous les princes dont l'Océan baignait les états, les rois de Portugal avaient alors la plus forte marine. En guerre avec les Maures qu'ils attaquaient dans l'Afrique, ils étaient obligés de tenir sans cesse des vaisseaux à la mer, et les fréquens voyages de leurs flottes formaient des officiers et des matelots.

Plus ils acquirent d'expérience et d'habileté, plus ils devinrent entreprenans. Après avoir découvert l'île de Madère, ils osèrent se jeter dans la pleine mer, la parcoururent du nord au sud, et prirent possession des Açores et des îles du Cap-Vert. Ces heureux succès encouragèrent les princes et les peuples; les armemens furent fréquens, et les établissemens se suivirent de près sur la côte occidentale d'Afrique. Enfin, ils passèrent la ligne équinoxiale, et découvrirent la pointe méridionale de l'Afrique, au-delà de laquelle ils espéraient trouver une mer ouverte qui les porterait dans les régions de l'Orient, si fameuses par leurs richesses. C'est pleins de cette agréable idée qu'ils donnèrent à cette pointe le nom de cap de Bonne-Espérance.

Les Portugais, jaloux des grands avantages et des richesses que Colomb avait procurées à l'Espagne, reprirent avec plus d'ardeur que jamais le dessein de pénétrer aux Indes. Ils eurent dans

leur entreprise tout le succès qu'ils pouvaient désirer. Vasco de Gama, et ensuite Albuquerque, parcoururent l'océan indien dans toute son étendue, et firent un nombre prodigieux d'établissemens, sur la côte orientale de l'Afrique, sur celle de l'Asie, jusqu'à la vue de la Chine, et dans la multitude infinie d'îles dont cette mer est couverte. Ils attirèrent ainsi chez eux tout le commerce que jusqu'alors les Vénitiens avaient fait par la voie d'Alexandrie, et s'enrichirent doublement par le bas prix auquel ils eurent les marchandises, et par la consommation qui en augmenta considérablement.

Toutefois les calmes qui règnent assez souvent sur la côte de Guinée, et la difficulté de doubler le cap de Bonne-Espérance, où les flots des deux océans se rencontrent et se brisent avec fureur, rendant la navigation également longue et pénible, on crut qu'en cinglant des côtes occidentales de l'Afrique au sud-ouest, et faisant un grand tour, on regagnerait par la facilité du chemin ce qu'on perdrait par sa longueur. Pierre Alvar Cabral fit le premier cette manœuvre; les vents le jetèrent bientôt à la vue d'une terre que d'abord il crut être une île. Il en parcourut la côte, mouilla dans un port commode, sûr et agréable, et prit possession du pays, au nom du

roi de Portugal, son souverain. C'était le Brésil.

Cependant les Espagnols avaient fait quelques établissemens dans cette partie de l'isthme(*), qui joint les deux continens de l'Amérique, à laquelle ils ont donné le nom de Nouvelle-Espagne. Ce fut là que, du haut d'une montagne, un de leurs capitaines aperçut la vaste mer qui s'étend entre l'Amérique et l'Asie. Comme dans la position où il était, il la vit au midi, il lui donna le nom de mer du Sud, qu'elle a conservé. On l'appelle encore mer Pacifique, à cause de la douceur et de la facilité de la navigation, étant arrivé plusieurs fois qu'on l'a traversée de l'Amérique à la Chine, sans être obligé de toucher aux amures.

Le premier Européen qui y navigua, fut Magellan, portugais, au service de Charles-Quint, empereur et roi d'Espagne. Il entreprit de trouver un passage aux Moluques. C'était alors le grand objet de tous les marins. Charles-Quint lui donna cinq vaisseaux; ce fut avec cette faible escadre que, faisant directement voile pour le Brésil, et suivant constamment au-delà de la Plata la côte qui a retenu son nom, il trouva enfin le détroit qui le porte aussi et lui donna entrée dans la mer du Sud.

(*) Panama.

Les richesses immenses que les Espagnols et les Portugais (*) acquirent par la découverte de tant d'opulentes régions, et par le commerce qu'ils y établirent, donna, mais un peu tard, une juste émulation aux Anglais (**) et aux Français.

(*) Il ne reste aux Portugais des débris de leur puissance dans l'Inde, que Goa, Diu, la moitié de l'île de Timor, et le honteux établissement de Macao, où les anciens dominateurs de l'Asie sont devenus les vassaux et les tributaires des Chinois. Les Hollandais qui, les premiers, succédèrent par la force à l'empire fondé par les Portugais, en ont été dépouillés par l'Angleterre; mais il s'en faut de beaucoup que ces deux nations, dans leurs conquêtes de l'Inde, aient montré cette audace et cette espèce de grandeur romanesque qui distinguaient les premiers Portugais. Les Hollandais portèrent dans l'Asie une avarice éclairée, une patience courageuse, cet esprit d'ordre et de suite qui les avait élevés en Europe, et qui devait triompher, avec le temps, de la brillante témérité de leurs rivaux. Le caractère de cette nation ferme, flegmatique et modeste, ne s'est corrompu que dans le luxe effréné de son établissement à Batavia.

ESMÉNARD.

(**) Les Anglais, dans leurs premières entreprises sur les côtes de l'Inde, étaient loin d'affecter la supériorité, la prééminence despotique qu'ils y exercent aujourd'hui. Leurs ambassadeurs parurent la *corde au cou*, et les *mains liées*, à l'audience d'Aureng-Zeb, dont ils ont détrôné les successeurs.

Les Portugais, au contraire, s'établirent partout avec le même éclat et la même fierté. Quand le grand Albuquerque

Henri VII, roi d'Angleterre, qui avait imprudemment rejeté les offres du frère de Colomb,

s'empara d'Ormuz, le roi de Perse, suzerain de cette île, réclama le léger tribut que ses princes lui payaient avant la conquête, Albuquerque fit apporter des bombes, des boulets, des sabres, et répondit aux envoyés du plus puissant monarque de l'Asie : « Voilà la monnaie des tributs que paie le roi de Portugal. » Frappés de respect, tous les peuples de l'Inde cédèrent à l'ascendant de cette nation singulière. Elle imprima des souvenirs ineffaçables, et sa langue, la seule que les Indiens aient apprise des Européens, est encore, de nos jours, un moyen de communication sur les côtes de l'Indostan.

A moins de refuser toute espèce de confiance aux monumens historiques, et aux probabilités physiques et morales, il faut avouer que l'Indostan paraît être le pays le plus anciennement peuplé et le plus anciennement civilisé. L'origine de la plupart des sciences humaines se perd dans son histoire. Les Grecs allaient s'instruire chez les Brachmanes, même avant le voyage de Pythagore, et les premiers peuples commerçans s'enrichissaient des nombreuses productions et de l'industrie des Indiens. La fureur des conquêtes et la jalousie du commerce, ont, depuis trente siècles, opprimé, ravagé, couvert de ruines le plus beau pays de l'univers; mais ses habitans ont conservé, presque sans altération, les lois, les mœurs et la religion de leurs ancêtres. « En examinant avec attention les récits des voyageurs, dit un écrivain célèbre; en étudiant les institutions, les principes, les usages des naturels de l'Inde, on croit marcher sur des monceaux de ruines. Ce sont les débris d'un édifice immense; l'ensemble est détruit, mais les débris épars attestent la grandeur et la

entra dans les vues de Jean Cabot, vénitien, qui était à son service. Celui-ci se flattant de trouver un chemin pour aller aux Indes par le nord de l'Amérique, reconnut le cap de la Floride, remonta vers le septentrion, et découvrit l'île de Terre-Neuve; mais il ne donna aucun nom aux côtes qu'il prolongea, et ce ne fut que plusieurs années après, que les Anglais s'établirent sur la côte orientale de l'Amérique septentrionale.

Cette partie du Nouveau-Monde semblait être réservée à la France et à l'Angleterre. En 1504, une tempête jeta des pêcheurs bretons sur les côtes du Canada; le capitaine Thomas Aubert, de Dieppe, les reconnut plus parfaitement en 1508. Enfin Verrazzani, florentin, y ayant abordé, prit possession de ce pays, et le nomma la Nouvelle-France.

Les malheurs de François 1er, et les troubles qui agitèrent le royaume après la mort de ce prince, firent négliger cette acquisition, et les

régularité du plan. A travers des superstitions absurdes, des pratiques puériles, des préjugés bizarres, on aperçoit les traces d'une morale sublime, d'une philosophie profonde, d'une police très-raffinée; et, lorsqu'on veut remonter à la source de ces institutions religieuses et morales, on voit qu'elle se perd dans l'obscurité des temps. »

ESMÉNARD.

Français, se bornant à la possession du Canada, abandonnèrent l'idée de chercher un passage à la mer du Sud, par le nord de l'Amérique.

La découverte des Indes orientales et occidentales n'a pas été le seul fruit de l'invention de la boussole; la navigation s'est aussi étendue vers les deux pôles. Les villes commerçantes d'Allemagne, l'Angleterre et la Hollande ont cherché un passage par le nord de l'Europe pour aller à la Chine. Leurs tentatives leur ont fait d'abord découvrir l'Islande et le Groenland. Il est vrai que les Norwégiens ont connu ces pays très-anciennement; mais les guerres continuelles dont l'Europe méridionale avait été le théâtre, et le mauvais état de la marine de tous les peuples, en avaient effacé la mémoire.

A la hauteur et à l'est du Groenland, on a découvert le Spitz-Berg. En s'enfonçant moins vers le nord, et en suivant les côtes de Norwége, on a trouvé celles de la Laponie, de la Moscovie, de la Sibérie et de la Samogède; vers ces dernières, Veigats, qui y pénétra le premier, rencontra un détroit formé par une terre septentrionale que l'on a nommée la Nouvelle-Zemble. Ce pays, que l'on ne sait point encore être ou une île ou une presqu'île, a été côtoyé par le Nord, d'où l'on s'est éloigné, après avoir doublé le cap

de Glace. Le golfe de Len, qu'on aperçoit ensuite, en se rapprochant du cercle polaire, est le terme des navigations certaines.

La navigation du Nord est si fatigante par la rigueur du froid que l'on endure, et si périlleuse par les glaces et les ours blancs que l'on rencontre, que peut-être n'aurait-on jamais connu positivement les côtes de l'Asie, si le gouvernement russe n'eût donné des ordres pour explorer toutes les terres de sa dépendance.

Au commencement du XVIII[e] siècle, Pierre le Grand, de retour dans ses états, après le voyage qu'il avait fait en France, voulut s'assurer, vers l'Orient, des limites de son empire. *Cinq à six* personnes furent chargées de cette commission. Elles remontèrent en bateau, et descendirent toutes les rivières dont le cours était dirigé vers l'Est, portant ou traînant leur barque de l'une à l'autre, tant qu'enfin elles arrivèrent sur le bord de la mer qui baigne la Tartarie moscovite orientale. Là, elles aperçurent une terre peu distante: deux d'entre elles s'embarquant dans le bateau, par un beau temps, passèrent sur cette terre, qu'elles parcoururent pendant deux jours; mais ensuite, ayant voulu regagner le continent, un coup de vent renversa leur nacelle et les fit périr. Les autres prirent alors le parti de revenir à Pé-

tersbourg. Ainsi ce long et pénible voyage ne put rien apprendre de certain, sinon que la Tartarie russe est baignée, à l'est, par la mer.

L'océan indien et la mer Pacifique étant trop éloignés des nations de l'Europe, pour que leurs vaisseaux les parcourent fréquemment et par diverses routes, on n'a point fait au-delà du tropique du Capricorne toutes les découvertes qui y sont à faire. On connaît seulement à l'est et au sud des Moluques, la Nouvelle-Guinée, découverte en 1527, par Albert Saavedra, la Carpentarie, qui a reçu son nom de Carpenter, capitaine hollandais, et les terres de Diemen, de Vit, d'Endract, de Leuvin et de Nuits. Toutes ces régions forment les côtes contiguës de la Nouvelle-Hollande.

A l'est de la Nouvelle-Guinée, on a trouvé l'île de la Nouvelle-Bretagne; et à l'est des Philippines, sur la route de l'Amérique méridionale, on a découvert les îles de Salomon, et plusieurs autres qu'il serait trop long de rappeler ici. On a pareillement reconnu quelques pointes de terres australes, telles que celles du Saint-Esprit, de la Nouvelle-Zélande, une seconde terre de Diemen, et la terre de Vue, ou Cap des terres Australes; mais de tous ces différens pays, on ne connaît que les côtes, et l'on ne peut guère se flatter d'en con-

naître davantage, jusqu'à ce que dans les îles de l'Asie, ou dans le continent de l'Amérique, il se soit formé une puissance indépendante de l'Europe qui veuille, à son tour, étendre sa domination sur de nouvelles contrées. Alors les hommes et les vaisseaux, plus près des ports d'où ils seront partis, et n'étant point déjà fatigués et épuisés par une longue navigation, seront en état de pousser avec constance leurs découvertes, et de suivre facilement les côtes qu'ils auront aperçues.



HISTOIRE
DE LA MARINE
DE TOUS LES PEUPLES.

LIVRE QUATRIÈME.

MORT DE CHRISTOPHE COLOMB.

Colomb venait d'aborder, pour la quatrième fois, à Saint-Domingue, et le gouverneur de l'île, Nicolas d'Ovando, flattant le grand homme, objet de sa jalousie, et qu'il avait voulû faire périr, avait employé dans cette occasion les artifices des âmes viles qui réparent l'insolence par la bassesse. Il reçut l'amiral avec de grandes marques de respect, le logea dans sa propre maison, et lui accorda toutes sortes de distinctions; toutefois, au milieu de démonstrations simulées, il

lui fut impossible de cacher la haine qui dévorait son cœur. Un chef de mutins, dont Colomb réclamait la juste punition, fut mis en liberté, et l'on osa même menacer de recherches sur leur conduite ceux qu'on savait être attachés au parti de l'amiral.

Contraint de céder à la force, Colomb se soumit en silence à ce qu'il ne pouvait empêcher, mais il résolut de quitter à l'instant la contrée où commandait un homme qui avait manqué envers lui d'égards et d'humanité. Ses préparatifs furent bientôt faits, et il mit à la voile pour l'Espagne avec deux vaisseaux.

Le malheur qui avait accompagné sa vie, continua de le poursuivre jusqu'à la fin de sa carrière. Un de ses vaisseaux fut obligé de revenir à Saint-Domingue, ne pouvant plus tenir la mer, tandis que l'autre, incessamment battu par la tempête, fit sept cents lieues, ayant des vergues pour mâts, et gagna, non sans peine, le port de Saint-Lucar.

Ce fut dans cet endroit que Colomb reçut la nouvelle de l'événement le plus fâcheux qu'il pût craindre. Isabelle n'était plus, et la mort, en enlevant cette princesse à la Castille, ravissait à l'amiral la dernière ressource sur laquelle il avait compté, la bienveillance accoutumée de son au-

guste protectrice. Ainsi il voyait s'évanouir et disparaître la réparation des torts nombreux qu'on lui avait faits, la récompense de ses hauts services, et le dédommagement de ses longues souffrances.

Ferdinand l'avait toujours traversé dans ses projets, et des sollicitations auprès d'un prince si prévenu, devenaient aussi désagréables que inutiles. C'était pourtant dans cette triste occupation que Colomb était destiné à consumer le reste de ses jours. Aussitôt que sa santé put le lui permettre, il alla à la cour, où le roi le reçut avec une politesse froide. Colomb présenta requête sur requête, pour obtenir la punition de ses oppresseurs et la restitution de tous les priviléges promis et garantis par le traité de 1492. Ferdinand l'amusa de belles paroles, éluda ses demandes, et laissa même entrevoir l'intention où il était de ne jamais terminer cette affaire.

La santé affaiblie de Colomb flattait Ferdinand de l'espérance qu'il serait bientôt délivré de ce solliciteur importun, et le soutenait dans l'exécution de son injuste plan de temporisation. L'événement justifia son attente. Le cœur navré de l'ingratitude d'un monarque qu'il avait servi avec tant de fidélité et de bonheur, épuisé par les fatigues et les chagrins qu'il avait essuyés, et

affaibli par les infirmités qui étaient le résultat inévitable de ses glorieux travaux, Colomb mourut, et montra à son heure dernière l'héroïque fermeté qui avait toujours distingué son noble caractère.

ÉTAT DE LA COLONIE D'HISPANIOLA.

Pendant que Colomb, dans son quatrième voyage, après avoir été en butte à des ouragans furieux et à des tempêtes violentes, accompagnées de tonnerres et d'éclairs, qui mirent souvent ses navires à deux doigts de leur perte, était obligé, pour ne pas couler à fond, de s'échouer sur la côte de la Jamaïque, l'île d'Hispaniola fut le théâtre de plusieurs événemens remarquables.

La colonie de Saint-Domingue, le modèle et la source de tous les établissemens postérieurs que l'Espagne a fondés dans le Nouveau-Monde, acquérait par degrés la forme d'une société régulière et florissante. Les soins pleins d'humanité que prenait Isabelle pour garantir de l'oppression les malheureux Indiens, et l'ordonnance spéciale par laquelle il était défendu d'exiger d'eux aucun travail forcé, retardèrent, pour quelque temps, les progrès de l'industrie; car les naturels du pays ne voyant de bonheur que

dans l'inaction, et comptant pour rien les récompenses et les promesses douteuses de leurs conquérans, ces derniers manquèrent de bras pour l'exploitation des mines et la culture des terres.

Accoutumés au service des Indiens, plusieurs des premiers colons abandonnèrent l'île, lorsqu'ils se virent privés des instrumens sans lesquels ils ne savaient rien faire. Des maladies, particulières au climat, venant aussi à se déclarer, un grand nombre de ceux qui étaient arrivés avec Ovando, y succombèrent, et, dans un court intervalle, il en périt plus de mille. Situation extrêmement fâcheuse, si l'on ajoute que la demande d'une moitié du produit des mines, exigée pour la part du souverain, parut une condition si onéreuse, que personne ne voulut plus s'engager à les exploiter à ce prix.

La ruine de la colonie paraissait inévitable, et rien, en effet, ne pouvait la soustraire au sort déplorable qui l'attendait, si Ovando n'eût pris sur lui de modérer les ordonnances royales. Il fit une nouvelle distribution d'Indiens entre les Espagnols, et les força, pendant un certain temps, à fouir les mines ou à cultiver la terre. Craignant toutefois qu'on ne l'accusât d'avoir de nouveau soumis les indigènes à la servitude, il ordonna à leurs maîtres de leur payer une somme conve-

nue, indemnité légitime de leur travail. La part du roi, sur l'or qu'on trouverait, fut réduite de la moitié au tiers, ensuite au cinquième, taux où elle resta long-temps fixée.

Né libre, doué d'une intelligence supérieure à celle de tous les animaux, et créé à l'image de Dieu (*), son seul maître, l'homme souffre difficilement qu'on attaque son indépendance : aussi les Indiens, qui venaient de jouir, grâce à la tendre sollicitude d'Isabelle en leur faveur, du plaisir, vivement senti, d'échapper à l'oppression, trouvèrent alors si intolérable le joug de l'esclavage, qu'ils firent plusieurs tentatives pour recouvrer leur liberté. Les Espagnols traitèrent ces efforts de rebellion, et prirent les armes contre eux. La guerre éclata, et, dans cette lutte entre des sauvages entièrement nus, et une des nations les plus belliqueuses de l'Europe, où la science, le courage et la discipline étaient d'un côté, et la timidité, l'ignorance et le désordre de l'autre, les Américains ne furent point traités comme des hommes qui combattent pour défendre leurs droits, mais en esclaves révoltés contre des maîtres.

(*) Dedit homini Deus animam viventem, et fecit illum ad similitudinem suam.

Bibl. Sac., in Gen.

Ceux de leurs Caciques, qui tombaient entre les mains des Espagnols, étaient condamnés, comme des chefs de brigands, aux plus cruels et aux plus infâmes supplices, et tous leurs sujets, sans aucun égard aux rangs établis parmi eux, étaient également réduits à la plus abjecte servitude. C'est avec de semblables dispositions que l'on attaqua le Cacique de Higuey, province située à l'extrémité orientale de l'île.

Cette guerre fut une suite de la perfidie des Espagnols, qui violèrent le traité qu'ils avaient fait avec les Naturels; et elle se termina par le meurtre du Cacique, qui fut pendu pour avoir défendu son peuple avec une bravoure supérieure à celle de ses compatriotes, et digne d'un meilleur sort (1).

Intimidés et humiliés par le traitement atroce qu'on faisait subir aux princes et aux personnes les plus distinguées du pays, les habitans de toutes les provinces d'Hispaniola se soumirent sans résistance, et le cruel Ovando, qu'aucun frein ne retenait plus, partagea, dans toute l'île, les Indiens entre ses amis et ses créatures. On doit néanmoins à la vérité de dire qu'il gouvernait les Espagnols avec une sagesse et une jus-

(1) Herrera.

tice peu égales à la barbarie avec laquelle il traitait les vaincus. En établissant des lois équitables, et en les faisant exécuter avec impartialité, il accoutuma la colonie à les respecter. Il fonda plusieurs villes dans différentes parties de l'île, et y attira des habitans par la concession de divers priviléges. Il chercha les moyens de porter l'attention des Espagnols vers quelque branche d'industrie plus utile que celle d'exploiter des mines pour en tirer de l'or, et quelques cannes à sucre ayant été apportées des îles Canaries, la richesse du sol et la fertilité du climat parurent si favorables à cette culture, qu'on songea bientôt à en faire un objet de spéculation. On vit se former de vastes plantations; on établit des moulins, et, en peu d'années, la fabrication du sucre fut la principale occupation des colons et la source la plus abondante de leurs richesses (1).

Quoique les sages mesures que prenait Ovando, dans l'intérêt de son gouvernement et de ses compatriotes, fussent puissamment secondées par l'attention soutenue que donnait Ferdinand à la police et à la prospérité de la colonie, elle se trouva menacée d'une destruction prochaine. Les naturels de l'île, sur le travail desquels les Espa-

(1) Oviedo.

gnols avaient compté pour le succès de leurs entreprises, même pour leur existence, mouraient si promptement, que l'extinction de la race entière paraissait inévitable.

Lorsque Colomb découvrit Hispaniola, on y comptait au moins un million d'habitans (1). Quinze ans s'écoulèrent, et ils furent réduits à soixante mille. Cette prodigieuse diminution de l'espèce humaine résultait du concours de différentes causes.

Les naturels des îles de l'Amérique, étant d'une constitution plus faible que celle des Européens, ne pouvaient ni exécuter les mêmes travaux, ni supporter les mêmes fatigues que des hommes doués d'une organisation plus vigoureuse. L'indolence et l'inaction dans laquelle ils se plaisaient à passer leur vie, étant l'effet de leur faiblesse, et contribuant en même temps à l'augmenter, les rendait par habitude autant que par nature, incapables de tout effort pénible. Leurs alimens étaient peu substantiels; ils n'en prenaient qu'en petite quantité, et cette nourriture n'était pas suffisante pour fortifier des corps débiles, et pour les mettre en état de soutenir les travaux de l'industrie.

(1) Herrera.

Les Espagnols, de leur côté, faisant peu d'attention à cette constitution particulière des Indiens, leur imposaient des tâches (*) si peu proportionnées à leurs forces, qu'on en voyait un grand nombre succomber à la peine et périr d'épuisement; d'autres, s'abandonnant au désespoir, terminaient eux-mêmes, par un suicide, leur misérable existence; enfin, pour compléter la désolation de l'île déjà en proie à la famine, différentes maladies vinrent en frapper la population.

Les Espagnols se voyant ainsi privés par degrés des bras dont ils étaient accoutumés à se servir, il leur fut impossible d'étendre plus loin les pro-

(*) Les Indiens étaient accouplés au travail comme des bêtes de somme. On faisait relever, à force de coups, ceux qui pliaient sous leurs fardeaux; il n'y avait de communication entre les deux sexes qu'à la dérobée. Les hommes périssaient dans les mines, et les femmes dans les champs que cultivaient leurs faibles mains. Une nourriture malsaine, insuffisante, achevait d'épuiser des corps excédés de fatigues. Le lait tarissait dans le sein des mères. Elles expiraient de faim, de lassitude, pressant contre leurs mamelles desséchées leurs enfans morts ou mourans. Les pères s'empoisonnèrent; quelques-uns se pendirent aux arbres, après y avoir pendu leurs fils et leurs épouses. Leur race n'est plus..... Il faut que je m'arrête ici un moment. Mes yeux se remplissent de larmes, et je ne vois plus ce que j'écris.

RAYNAL.

grès de leur établissement, et même de continuer les ouvrages qu'ils avaient commencés.

Alarmé de cet état de choses, et voulant y apporter un prompt remède, Ovando proposa à sa cour de transporter à Hispaniola les habitans des Lucaies (*), sous le spécieux prétexte qu'il serait plus aisé de les civiliser et de les instruire dans la religion chrétienne, lorsqu'ils seraient unis à la colonie espagnole, et soumis à l'inspection immédiate des missionnaires qui y étaient établis (**).

Trompé par cet artifice, ou disposé peut-être à se prêter à un acte de violence que la politique lui représentait comme nécessaire, Ferdinand consentit à favoriser les vues d'Ovando. Plusieurs

(*) Iles, en très-grand nombre, de l'Amérique septentrionale, à l'entrée du golfe du Mexique. Elles font partie des Antilles.

Dict. Hist.

(**) Extruis monasteria; multus à te per insulas et alia loca, ais, pauperum numerus sustentatur; sed meliùs faceres, si, et ipse sanctus, inter sanctos viveres. Si cupis esse, quod diceris, monachus, id est solus, quid facis in urbibus? Habeto simplicitatem columbæ, ne cuiquam machineris dolos. Latro est, et domum Dei convertit in speluncam latronum, qui lucra de religione sectatur; cultusque ejus, non tam cultus Dei quàm negotiationis occasio est.

DIV. HIERONYM.

vaisseaux firent voile pour les Lucaies, et les commandans, qui savaient la langue du pays, dirent aux habitans qu'ils venaient d'une contrée délicieuse où résidaient leurs ancêtres défunts, et que ceux-ci les invitaient à s'y rendre, afin de partager le bonheur dont ils jouissaient. Simples et crédules, ces hommes écoutèrent avec admiration ces récits merveilleux, et, empressés d'aller voir leurs parens et leurs amis dans l'heureuse région dont on leur parlait (*), ils ne firent aucune difficulté de suivre les Espagnols.

Quarante mille d'entre eux passèrent à *Saint-Domingue*, où ils partagèrent les souffrances des habitans de l'île, et mêlèrent leurs pleurs et leurs gémissemens avec ceux de cette race infortunée (1).

NOUVELLES DÉCOUVERTES.

Les Espagnols avaient, pendant quelque temps, poussé leurs travaux dans les mines d'Hispaniola, avec tant d'ardeur et de succès, que cet objet semblait avoir absorbé toute leur attention. L'esprit de découverte languissait, et, depuis le der-

(*) Tantùm relligio potuit suadere malorum!

LUCRET.

(1) GOMERA.

nier voyage de Colomb, aucune entreprise de quelque importance n'avait été formée. Toutefois, la diminution des Indiens faisant sentir l'impossibilité de s'enrichir dans cette île avec autant de rapidité qu'auparavant, cette considération détermina les Espagnols à chercher des contrées nouvelles, où leur avidité pût trouver à se satisfaire avec plus de facilité.

Juan Ponce de Léon, dont la prudence égalait le courage, pénètre dans l'île de Porto-Rico, et la soumet au gouvernement espagnol. Réduits en servitude, les naturels du pays sont traités avec la même rigueur imprudente que ceux d'Hispaniola, et la race des premiers habitans, succombant à un travail forcé, et épuisée par les fatigues et les mauvais traitemens, a totalement été anéantie (1).

Juan Diaz de Solis, et Vincent Janez Pinson, un des premiers compagnons de Colomb, font voile vers le continent. Ils suivent, jusqu'à l'île de Guanaios, la même route que Colomb avait prise; mais tournant de là à l'ouest, ils découvrent une nouvelle et vaste province, connue depuis sous le nom de Iucatan, et longent une grande partie de la côte de ce pays.

(1) Las Casas.

Quoique cette expédition n'ait été marquée par aucun événement mémorable, elle mérite cependant qu'on en fasse mention, parce qu'elle conduisit à des découvertes de la plus haute importance. C'est aussi pour la même raison qu'on doit rappeler le voyage de Sébastien de Ocampo, qui, chargé par Ovando de tourner Cuba, reconnut, le premier, avec certitude, que ce pays, auparavant regardé par Colomb comme faisant partie du continent, n'était qu'une île très-étendue.

DIEGO COLOMB.

Diego Colomb obtient enfin du cauteleux et perfide (*) Ferdinand, la juste récompense des travaux de son père, et, accompagné de son frère, de ses oncles, de sa femme (**), que la courtoisie espagnole honore du titre de vice-reine, et d'un cortége nombreux de personnes

(*) C'est de ce monarque qu'un prince italien, son contemporain, dit : « Avant que de compter sur ses promesses, je voudrais qu'il jurât par un Dieu en qui il crût. »

MIGNOT.

(**) Dona Maria, fille de don Ferdinand de Tolède, grand commandeur de Léon, et frère du duc d'Albe, grand du royaume de la première classe, et allié de près au roi.

ROBERTSON.



de l'un et de l'autre sexe, nées de familles distinguées, part pour Hispaniola dont il est nommé gouverneur.

La magnificence, le faste qu'il déploie étonnent le Nouveau-Monde, et la famille de Colomb jouit des honneurs et des distinctions que son génie créateur a si bien mérités, et que lui ont si long-temps et si cruellement ravis ses lâches ennemis. La colonie elle-même brille d'un nouvel éclat par l'arrivée de ces nouveaux habitans, d'un caractère supérieur à celui de presque tous ceux qui jusqu'alors avaient fréquenté l'Amérique.

Toutefois, cette mutation dans le gouvernement de l'île, ne change rien à la misérable condition des indigènes, car, non-seulement un édit royal autorise don Diego à continuer les *repartimientos*, mais on a même spécifié le nombre précis d'Indiens qu'il peut accorder à chaque personne, selon le rang qu'elle tient dans la colonie. Fort de cette permission, il en use largement en faveur de sa famille et de ceux qui l'ont accompagné dans sa traversée d'Espagne en Amérique.

CUBAGUA.

Incessamment en proie au démon de la cupidité et de l'avarice qui s'est emparé d'eux, les

Espagnols s'établissent à Cubagua, quoique cette île ne présente à sa surface qu'un terrain stérile qui peut à peine nourrir ses habitans. Mais on trouve sur ses côtes une si grande quantité de ces huîtres qui produisent les perles, que bientôt les étrangers avides s'y portent en foule. Un crime de plus enfante des fortunes considérables, et la pêche du riche coquillage se poursuit avec une ardeur extraordinaire. Les Indiens, surtout ceux des Lucaies (1), sont obligés de plonger au fond de la mer, pour y prendre ces huîtres, et cette occupation, aussi dangereuse que malsaine, contribue à la destruction de la race dévouée.

CUBA.

De nouveaux voyages de Diaz de Solis et de Pinson amènent la première tentative d'un établissement sur le continent. Toutefois, le plan de cette entreprise n'est ni formé par la couronne, ni exécuté aux dépens de la nation; on le doit uniquement à l'audace et aux spéculations de quelques aventuriers, dont les vaisseaux périssent sur des côtes inconnues.

La malheureuse issue de cette expédition ne

(1) Gomera.

décourage point les Espagnols : trois cents hommes, aux ordres de Diego Vélasquès, font la conquête de Cuba, île très-peuplée, et d'environ deux cent cinquante lieues de long sur trente-cinq de large.

Intimidés à la vue de l'ennemi, les naturels du pays, aussi peu belliqueux que ceux d'Hispaniola, n'avaient fait aucuns préparatifs de défense, et quoique depuis le temps où les Espagnols avaient pris possession d'Haïti, ils dussent s'attendre à une descente sur leur territoire, rien n'était en mesure pour la sûreté commune.

La seule opposition que les Européens rencontrèrent dans leur invasion, fut de la part de Hatuey, Cacique, qui s'était enfui d'Hispaniola, et avait pris possession de l'extrémité orientale de Cuba : il se mit sur la défensive à leur premier débarquement, et tâcha de les repousser vers leurs vaisseaux; mais sa faible troupe fut bientôt rompue et dispersée, et le Cacique lui-même ayant été fait prisonnier, Vélasquès, suivant la barbare maxime de ses compatriotes, le traita en esclave pris les armes à la main contre son maître, et le condamna à être brûlé vif (*).

(*) Lorsque Hatuey fut attaché au poteau, un moine franciscain, faisant tous ses efforts pour le convertir, lui promit

Cet effrayant exemple de vengeance atroce frappa les habitans de Cuba d'une si grande terreur, qu'ils tentèrent à peine de résister aux progrès de leurs ennemis, et Vélasquès réunit, sans perdre un seul homme, cette île vaste et fertile à la monarchie espagnole.

PONCE DE LÉON.

La facilité avec laquelle s'exécuta une conquête aussi importante que celle de Cuba, servit d'aiguillon pour former d'autres entreprises, et Juan Ponce de Léon, qui avait acquis de la gloire et de la fortune par la réduction de Porto-Rico, était impatient de s'engager dans quelque expédition nouvelle.

Il équipe à ses frais trois vaisseaux; son projet est à peine connu, que déjà un corps nombreux

qu'il jouirait sur-le-champ de toutes les délices du ciel, s'il voulait embrasser la foi chrétienne. « Y a-t-il quelques Espagnols, dit Hatuey, après un moment de silence, dans ce séjour de délices dont vous me parlez? — Oui, répondit le moine, mais ceux-là seulement qui ont été justes et bons. — Le meilleur d'entre eux, répliqua le Cacique indigné, ne peut avoir ni justice ni bonté; je ne veux pas aller dans un lieu où je rencontrerais un seul homme de cette race maudite. »

LAS CASAS.

d'aventuriers a rejoint son pavillon. La Floride est découverte, et Ponce, qui n'a pu y débarquer, parce que sur tous les points, les Indigènes, peuple guerrier, ont opposé la plus généreuse résistance, a donné ce nom à la contrée, soit parce qu'il la reconnut le jour du dimanche des Rameaux, soit à cause de son aspect agréable et riant.

BALBOA. (VASCO NUGNÈS DE)

Nommé, par le libre suffrage de ses compatriotes, gouverneur de la petite colonie de Santa-Maria, dans le Darien, Balboa qui, plus d'une fois, au milieu du danger, s'était montré prudent et courageux, fut si empressé d'obtenir de la couronne la confirmation de leur choix, qu'il dépêcha un officier en Espagne, pour solliciter une commission royale qui le revêtît d'un titre légal au suprême commandement. Sentant toutefois qu'il ne pouvait fonder le succès de ses espérances ni sur la protection des ministres de Ferdinand, avec lesquels il n'avait aucune liaison, ni sur des négociations dans une cour dont il ne connaissait pas les intrigues, il tâcha de se rendre digne de la faveur qu'il sollicitait, par quelque service signalé, qui lui méritât la pré-

férence sur ses compétiteurs. Frappé de cette idée, il fit de fréquentes incursions dans les pays limitrophes de son gouvernement, soumit plusieurs Caciques, et recueillit une grande quantité d'or, qui était plus abondant dans cette partie du continent que dans les îles.

Une querelle s'étant élevée entre les Espagnols, pour le partage de quelques onces d'or, et étant près de se porter à des actes de violence les uns contre les autres, un jeune Cacique, témoin de cette scène, étonné de les voir mettre un si haut prix à une chose dont il ne devinait pas l'utilité, renversa le métal qui était dans la balance, et, se tournant vers eux, leur dit : « *Pourquoi vous* emporter pour si peu de chose ? Si c'est pour l'amour de l'or que vous abandonnez votre pays, et que vous venez troubler la tranquillité des peuples qui sont si loin de vous, je vous conduirai dans une contrée où le métal qui paraît être le plus grand objet de votre admiration et de vos désirs, est si commun, que les plus vils ustensiles en sont faits. »

Ravis de ce qu'ils viennent d'entendre, Balboa et ses compagnons demandent avec empressement où se trouve cette heureuse contrée, et comment ils pourront y arriver. Le Cacique leur apprend qu'à la distance de six soleils, c'est-à-dire,

de six jours de marche vers le sud, ils découvriront un autre océan, près duquel est situé ce riche pays; mais que, s'ils se proposaient de l'attaquer, ce ne pouvait être qu'avec des forces très-supérieures en nombre à celles qu'ils avaient alors (1).

Telles furent les premières notions que reçurent les Espagnols sur le grand océan méridional, et sur la vaste région connue depuis sous le nom de Pérou. Balboa avait devant lui des objets dignes de son insatiable ambition et de l'audacieuse activité de son génie. Il conclut sur-le-champ que l'océan dont parlait le Cacique, était celui que Colomb avait cherché dans cette même partie de l'Amérique, espérant s'ouvrir par là une communication plus directe avec les Indes orientales, et il conjectura que l'opulente contrée dont on lui faisait la description, devait être une portion de ce riche pays du globe.

Flatté de l'idée d'exécuter ce qu'un si grand homme avait vainement entrepris, et pressé d'effectuer une découverte qui ne devait pas moins être agréable au roi qu'utile à sa patrie, il attendit avec impatience le moment de partir pour cette expédition, qui effaçait à ses yeux

(1) P. Martyr.

ce qu'avaient d'éclatant ses premiers exploits.

Toutefois, il ne se dissimulait pas que le succès dépendait d'arrangemens et de préparatifs indispensables. Il commença donc par solliciter et gagner l'amitié des Caciques voisins, et envoya quelques-uns de ses officiers à Saint-Domingue, avec beaucoup d'or, preuve irrécusable et parlante de ce qu'il avait fait, et de ce qu'il se proposait de faire encore.

Distribués à propos, des présens qu'il offrit à différentes personnes lui valurent la protection du gouverneur, et attirèrent à son service un grand nombre de volontaires. Aussi, dès qu'il eut reçu le renfort qu'il attendait d'Hispaniola, il se crut en état de tenter son expédition.

Prétendre traverser un pays inconnu, sans autres guides que des Indiens, sur la fidélité desquels on ne pouvait guère compter, était l'entreprise la plus hardie que les Espagnols eussent encore formée dans le Nouveau-Monde; mais Balboa se distinguait, entre ses compatriotes, par une intrépidité si extraordinaire, que, dans ce temps où le dernier des aventuriers se faisait remarquer par son audace et par son courage, tous lui cédaient la palme. Il joignait à la bravoure la prudence, la générosité, l'affabilité, et ces talens populaires qui, dans les entreprises les plus témé-

raires, inspirent la confiance et ajoutent à l'attachement du subordonné pour ses chefs.

Cependant, après la jonction des volontaires d'Hispaniola, il ne put rassembler que cent quatre-vingt-dix hommes pour son expédition ; mais c'étaient des vétérans robustes, accoutumés au climat de l'Amérique, et prêts à le suivre partout où il voudrait les conduire. Mille Indiens furent chargés de porter leurs provisions, et, pour compléter leur armement de guerre, ils emmenèrent aver eux plusieurs de ces chiens féroces dont nous avons déjà parlé, et qui sont si redoutables pour des ennemis entièrement nus.

Balboa choisit, pour se mettre en marche, le premier septembre, époque où les pluies périodiques commencent à diminuer. Il se rendit par mer sur le territoire d'un Cacique dont il avait gagné l'amitié; mais, à peine eut-il pénétré dans l'intérieur du pays, qu'il se trouva retardé par tous les obstacles qu'il avait craints et de la nature du sol et de la disposition des habitans.

A son approche, quelques Caciques s'enfuirent vers les montagnes, emportant avec eux ou détruisant tout ce qui pouvait servir à la subsistance des Espagnols; d'autres rassemblèrent leurs sujets pour s'opposer à Balboa, qui ne tarda pas à sentir combien il lui serait difficile de conduire

un corps armé au milieu de nations ennemies, à travers des marais, des rivières et des bois qui n'avaient jamais été franchis que par des sauvages errans. Mais, en partageant les fatigues d'une marche aussi pénible avec le dernier de ses soldats, en s'exposant toujours le premier au danger, et en leur promettant avec confiance plus de gloire et de richesse que n'en avait jamais mérité aucuns de leurs compatriotes, il savait si bien échauffer leur enthousiasme, et soutenir leur courage, qu'ils le suivaient sans laisser échapper le moindre murmure.

Ils avaient pénétré assez avant dans les montagnes, lorsqu'un Cacique puissant se présenta avec un corps nombreux pour défendre un défilé par lequel il fallait nécessairement passer; d'aussi faibles ennemis ne pouvaient arrêter des hommes accoutumés à triompher des plus grands obstacles. Les Indiens furent attaqués, vaincus et taillés en pièces.

Quoique les guides de Balboa lui eussent dit qu'il ne fallait que six jours pour traverser l'isthme dans sa largeur, il en avait déjà passé vingt-cinq à se frayer un chemin à travers les bois et les montagnes. Plusieurs d'entre eux étaient près de succomber aux fatigues continuelles de cette longue marche dans un climat brûlant, tandis que

des maladies particulières au pays privaient les autres du peu de forces qui leur restaient encore. Enfin les Indiens assurent à Balboa que, du sommet de la montagne la plus voisine, il découvrira l'océan, objet de ses vœux.

Lorsque, après des peines infinies, les Espagnols eurent gravi la plus grande partie de cette montagne escarpée, Balboa fit faire halte à sa troupe, et s'avança seul au sommet, pour jouir le premier d'un spectacle qu'il désirait voir depuis si long-temps.

Apercevant la mer du Sud qui s'étend devant lui dans un horizon sans bornes, il tombe à genoux, et, levant les mains vers le ciel, il rend grâces à Dieu de l'avoir conduit à une découverte si avantageuse pour l'Espagne, et si glorieuse pour ses armes. Témoins de ses transports, ses compagnons s'avancent vers lui, et partagent son admiration, sa reconnaissance et sa joie, tous aussitôt se hâtent de gagner le rivage, et Balboa, s'avançant jusqu'à la ceinture au milieu de l'eau, et tenant son bouclier d'une main et son épée de l'autre, prend, au nom du roi d'Espagne, possession de cet océan, qu'il jure de défendre contre tous les ennemis de son souverain (*).

(*) « Vous m'êtes témoins, dit Balboa aux Espagnols et

Cette partie de la grande mer Pacifique, ou mer du Sud, que Balboa découvrit d'abord, et qui est située à l'est de Panama, conserve encore le nom de golfe de Saint-Michel, qu'il lui a donné. Il força à main armée plusieurs petits princes qui gouvernaient les districts voisins de ce golfe, à lui fournir des vivres et de l'or. D'autres lui en envoyèrent volontairement. Quelques Caciques ajoutèrent à ces dons précieux une quantité considérable de perles, et il apprit d'eux, avec une grande satisfaction, que les huîtres où se trouvent les perles, abondaient dans la mer qu'il venait de reconnaître.

La découverte de cette source de richesses contribua à encourager ses compagnons, et il reçut en même temps des avis qui le confirmaient dans l'espérance de retirer des avantages encore plus considérables que son expédition. Tous les Indiens des côtes de la mer du Sud l'assurèrent qu'il existait, à une distance assez éloignée vers l'est, un riche et puissant royaume, dont les habitans possédaient des animaux apprivoisés qui portaient des fardeaux, et pour lui en don-

aux Indiens présens, que je prends possession de cette mer pour la couronne de Castille, et cette épée lui en conservera le domaine. » *Dict. Hist.*

ner une idée, ils traçaient sur le sable la figure des llamas, qu'on trouva ensuite au Pérou, et que les Péruviens avaient en effet accoutumés à transporter des objets lourds et pesans.

Comme le llama, par la forme, ressemble à peu près au chameau, bête de somme qui était regardée comme particulière à l'Asie, cette circonstance, jointe à la découverte des perles, autre production asiatique, tendit à confirmer les Espagnols dans la fausse idée où ils étaient que le Nouveau-Monde avoisinait les Indes orientales.

Cependant, quoique les avis que les habitans de la côte faisaient passer à Balboa, fortifiant ses propres conjectures et ses espérances, lui donnassent une extrême impatience de voir ce pays inconnu, il était trop prudent pour tenter d'y entrer avec une poignée d'hommes épuisés de fatigues et affaiblis par les maladies (*). Il se détermina donc à ramener sur-le-champ ses compagnons à l'établissement de Santa-Maria, dans le Darien, pour revenir la saison suivante avec des

(*) Balboa, dans sa lettre au roi, dit que de cent quatre-vingt-dix hommes, qu'il avait emmenés avec lui, il n'y en eut jamais quatre-vingts, à la fois, en état de servir, tant ils souffraient de la fatigue, de la faim et des maladies.

ROBERTSON.

forces proportionnées à l'entreprise hasardeuse qu'il méditait.

Il prit à son retour, dans l'intention d'acquérir une connaissance plus étendue de l'isthme, une route différente de celle qu'il avait suivie en allant, et dans laquelle il n'éprouva pas moins de difficultés et de dangers que dans la première ; mais il n'est rien d'insurmontable pour des hommes qu'animent l'espérance et le succès. Balboa revint à Santa-Maria, après une absence de quatre mois, rapportant plus de gloire et de richesses que les Espagnols n'en avaient encore acquis dans aucune de leurs expéditions au Nouveau-Monde.

Parmi les officiers qui l'avaient accompagné, nul ne s'était plus distingué que François Pizarre, et il n'y en eut aucun qui déploya plus de courage et d'ardeur pour aider Balboa à s'ouvrir une communication vers ces contrées, où nous le verrons bientôt jouer lui-même un rôle si glorieux.

Quelle fatalité s'attache donc à la destinée des héros? Il est humiliant pour l'humanité qu'on n'ait jamais à parler d'un grand homme, sans avoir à parler des complots de l'envie. Tant et de si importans services rendus à l'Espagne seront payés de la plus noire ingratitude, et le règne de Ferdinand, après avoir eu à rougir

des fers de Colomb, aura encore à supporter la honte ineffaçable de voir Balboa tomber sous la hache des bourreaux.

Le premier soin du guerrier qui venait de soumettre à sa patrie une mer jusqu'alors inconnue, fut d'envoyer en Espagne les détails de l'importante découverte qu'il venait de faire, et de demander un renfort de mille hommes pour tenter la conquête de cette riche contrée, sur laquelle il avait reçu des instructions si encourageantes.

Le premier avis de la découverte du Nouveau-Monde ne causa peut-être pas une joie plus grande que cette nouvelle inattendue, qu'on avait enfin trouvé un passage au grand océan méridional. On ne douta plus qu'il n'y eût une communication avec les Indes orientales, par une route qui était à l'ouest de la ligne de démarcation tracée par le pape.

Les trésors que le Portugal tirait, chaque jour, de ses établissemens et de ses conquêtes en Asie, étaient un sujet d'envie et un objet d'émulation pour les autres puissances. Aussi Ferdinand se flatta-t-il, dès lors, de l'espoir de partager ce commerce lucratif, et, dans l'empressement qu'il avait d'atteindre ce but, il était disposé à faire un effort supérieur à ce que Balboa demandait. Mais, dans cette disposition même, on reconnut

les effets de la politique jalouse qui le guidait, ainsi que de la funeste antipathie de Fonseca, alors évêque de Burgos, pour tout homme de mérite qui se distinguait dans le Nouveau-Monde.

Croira-t-on que, malgré les services récens de Balboa, qui le désignaient comme l'homme le plus propre à achever la grande entreprise qu'il avait commencée, Ferdinand fut assez peu généreux pour n'en tenir aucun compte, et pour nommer gouverneur du Darien, Pedrarias d'Avilla, à qui il confia le commandement en chef de quinze vaisseaux et de douze cents soldats? Rien n'est plus vrai cependant, et l'histoire l'atteste d'une manière trop solennelle, pour qu'il soit permis d'en douter.

Ces bâtimens furent équipés et armés aux frais du public, avec une magnificence que Ferdinand n'avait encore montrée dans aucune des expéditions destinées pour l'Amérique, et telle fut l'ardeur des gentilshommes espagnols pour suivre un chef qui devait les conduire dans un pays où, suivant le bruit de la renommée, ils n'auraient qu'à jeter leurs filets dans la mer (1) pour en tirer de l'or, que quinze cents d'entre eux s'embarquèrent à bord de la flotte, et qu'un plus grand nom-

(1) Herrera.

bre de volontaires se seraient engagés pour cette expédition, si l'on avait voulu les recevoir (1).

Parvenu au golfe du Darien, sans aucun accident remarquable, Pedrarias envoie à terre quelques-uns de ses principaux officiers, pour informer Balboa de son arrivée, avec la commission du roi, qui le nommait gouverneur de la colonie.

Ces députés, qui avaient entendu parler des exploits de cet illustre marin, et qui s'étaient formé les plus hautes idées de ses richesses, furent bien étonnés de le trouver couvert d'une simple camisole de coton sur sa chemise, en caleçon et des souliers de corde aux pieds, faisant couvrir une assez méchante case qui lui servait de demeure ordinaire.

Ce fut sous ce vêtement plus que modeste, qui répondait si peu à l'attente de ses nouveaux hôtes, que Balboa les reçut avec dignité.

La renommée de ses découvertes avait attiré près de lui un si grand nombre d'aventuriers des différentes îles, qu'il pouvait rassembler, à l'instant, quatre cent cinquante hommes en armes. A la tête de ces hardis vétérans, il aurait été en état de résister à Pedrarias et à sa troupe; mais, quoique ses compagnons murmurassent

(1) P. Martyr.

hautement de l'injustice du roi, et se plaignissent que des étrangers voulussent recueillir le fruit de leurs travaux et de leurs succès, Balboa se soumit aveuglément à la volonté de son souverain, et reçut Pédrarias avec tous les égards dus au caractère officiel et à la dignité dont il était revêtu.

Il était dans la nature des choses que la division se mît bientôt entre Balboa et le nouveau gouverneur; aussi la mésintelligence tarda-t-elle peu à éclater entre eux. Quoique Pedrarias dût à cette modération de celui qu'il venait de supplanter, la possession paisible de son gouvernement, il nomma un comité chargé de faire des informations judiciaires sur la conduite de Balboa, pendant qu'il était aux ordres de Nicuessa et d'Enciso, et lui imposa une amende considérable pour réparation des fautes dont ses juges le trouvèrent coupable.

Balboa sentit vivement l'humiliation de se voir soumis à une procédure, et condamné à un châtiment dans le lieu même où il venait d'occuper le premier rang. D'un autre côté, Pedrarias ne pouvait cacher la haine qu'excitait en lui le mérite supérieur de Balboa, de sorte que le ressentiment de l'un et la jalousie de l'autre furent une source de divisions funestes à la colonie. Les ma-

ladies, l'extrême rareté des provisions, le manque absolu des choses nécessaires à la vie et à la santé, ajoutant à cet état déplorable des Espagnols, plus de six cents d'entre eux périrent, en un mois, de la dernière misère. L'abattement et le désespoir se répandirent dans l'établissement, et plusieurs des principaux chefs, donnant leur démission, renoncèrent volontairement à toutes les espérances de fortune, pour se dérober aux dangers de cette région meurtrière.

Sans égard pour les alliances qu'ils avaient faites avec plusieurs Caciques, les Espagnols les dépouillaient de tout ce qu'ils avaient de précieux, et les traitaient, ainsi que leurs sujets, avec le dernier degré de l'insolence et de la cruauté. Cette tyrannie et ces exactions que Pedrarias n'avait peut-être ni le pouvoir ni la volonté de réprimer, ne firent plus qu'un désert de tout le pays qui s'étend du golfe du Darien, jusqu'au lac de Nicarangua, et les Européens se virent, par leur imprudence, privés des avantages qu'ils auraient pu trouver dans l'amitié des habitans, pour pousser leurs conquêtes vers la mer du Sud.

Voyant avec douleur combien une conduite si mal concertée retardait l'exécution de son plan favori, Balboa fit passer en Espagne des remon-

trances très-fortes contre l'administration de Pedrarias, qu'il accusait d'être la cause principale de la ruine d'une colonie heureuse et florissante.

Ferdinand sentit à la fin la faute qu'il avait faite en déplaçant l'officier le plus actif et le plus expérimenté qu'il eût dans le Nouveau-Monde, et, voulant le dédommager, il le nomma gouverneur-lieutenant des pays situés sur la mer du Sud, avec une autorité et des droits très-étendus. Il ordonna en même temps à Pedrarias de le seconder dans toutes ses entreprises, et même de ne rien faire sans le consulter. Mais il n'était pas au pouvoir de Ferdinand de faire passer si subitement ces deux hommes d'une haine déclarée à une entière confiance. Pedrarias continua de traiter son rival avec dédain, et la fortune de Balboa se trouvant épuisée par le paiement de son amende, il fut hors d'état de faire les dispositions nécessaires pour se mettre en possession de son gouvernement.

Cependant, par la médiation et les exhortations de l'évêque du Darien, on vint à bout de les réconcilier, et, pour cimenter plus solidement cette union, Pedrarias consentit à donner sa fille en mariage à Balboa.

Le premier effet de ce raccommodement fut de permettre à Balboa de faire quelques incursions dans le pays, et il les exécuta avec une sa-

gesse qui ajouta encore à la haute réputation qu'il s'était déjà acquise. Plusieurs aventuriers se joignirent à lui, et ce fut alors que, aidé et protégé par Pedrarias, il commença les préparatifs de l'expédition qu'il méditait dans la mer du Sud.

Il était indispensable pour l'exécution de ce projet hardi, de construire des vaisseaux capables de transporter des troupes dans les provinces où il se proposait de descendre. Enfin, après avoir triomphé d'obstacles sans cesse renaissans, et surmonté plusieurs de ces contrariétés qui semblent avoir été réservées aux conquérans de l'Amérique, il vint à bout d'équiper quatre brigantins.

Accompagné de trois cents hommes d'élite, Balboa allait mettre à la voile pour le Pérou, lorsqu'il reçut de Pedrarias un message inattendu.

La réconciliation de ces deux chefs n'avait jamais été sincère. L'entreprise que Balboa était sur le point d'exécuter, ranima l'ancienne inimitié de Pedrarias, et la rendit plus active encore. Il redoutait l'élévation et la prospérité d'un homme qu'il avait si cruellement offensé. Il craignit que le succès n'encourageât Balboa à se rendre indépendant de sa juridiction, et ces mouvemens de haine, de crainte et de jalousie agissaient sur son âme avec tant de force que, pour satisfaire sa

vengeance, il ne craignit pas de faire échouer une entreprise dont les suites devaient être si heureuses pour l'Espagne.

Sur des prétextes faux, mais plausibles, il engage Balboa à différer son départ, et à se rendre à Acla, où il voulait avoir une entrevue avec lui. Confiant et tranquille, en homme à qui sa conscience ne reproche rien, le gendre se rend auprès de son beau-père dans le lieu indiqué; mais, à peine entré dans Acla, on l'arrête par ordre de Pedrarias. Des juges sont à l'instant nommés pour instruire son procès; on l'accuse d'avoir manqué de fidélité au roi, et d'avoir voulu se révolter contre le gouverneur. Une sentence de mort suit cette accusation ridicule, et c'est en vain que les juges eux-mêmes, secondés par la colonie tout entière, sollicitent la grâce de Balboa.

Impassible, et sourd aux cris de la justice et de l'humanité outragées, le gouverneur reste inexorable, et les Espagnols voient, avec autant de douleur que d'étonnement, périr, à quarante-deux ans et par la main d'un bourreau, celui qui, de tous ceux qui avaient commandé dans le Nouveau-Monde, était généralement regardé comme le plus propre à concevoir et à exécuter de grandes choses.

Cette triste fin d'un grand homme fut vivement

sentie ; d'abord, parce qu'elle n'était point méritée ; ensuite, parce qu'elle fit manquer l'expédition projetée.

Puissamment protégé par l'évêque de Burgos et quelques autres courtisans, Pedrarias échappa non-seulement à la punition due à la violence et à l'iniquité de sa conduite, mais il conserva même sa place et son homicide autorité. Bientôt après il obtint la permission de faire passer la colonie, du poste malsain de Santa-Maria, à Panama, sur le côté opposé de l'isthme, et, quoique ce changement ne fût pas fort avantageux pour la salubrité du lieu, la situation commode du nouvel établissement contribua à faciliter les conquêtes postérieures des Espagnols dans les vastes provinces qui bordent la mer du Sud.

ALBUQUERQUE (RODRIGUE).

Pendant que ces événemens se passaient dans le Darien, il se faisait, sur d'autres points, d'importantes opérations relatives à la découverte, à la conquête et au gouvernement des autres provinces du Nouveau-Monde, et le malheur arrivé à Juan Diaz de Solis, vers l'embouchure de Rio de la Plata, l'une des plus grandes rivières qui arrosent le continent méridional de l'Amérique, loin

de produire le découragement, attirait, au contraire, vers cette navigation l'attention des hommes instruits, et préparait la route à un voyage plus heureux, qui, quelques années après, remplit enfin les vues de Ferdinand (*).

Toutefois, quoique les Espagnols s'occupassent avec activité à étendre leurs établissemens en Amérique, ils considéraient toujours Hispaniola comme leur principale colonie, et le siége du gouvernement. Don Diego Colomb ne manquait ni du zèle ni des talens nécessaires pour procurer le bonheur et la prospérité des membres de cette colonie, qui étaient plus immédiatement sous sa juridiction; mais il était gêné dans toutes ses opérations par la politique soupçonneuse de Ferdinand, qui, dans toutes les occasions, et sur les prétextes les plus fri-

(*) Les Espagnols ayant voulu faire une descente dans ce pays, Solis et plusieurs hommes de son équipage furent tués par les naturels, qui, à la vue des vaisseaux, coupèrent par morceaux les corps de leurs victimes, et les mangèrent après les avoir fait rôtir. Épouvantés de cet horrible spectacle, et découragés par la perte de leur chef, justement regardé alors comme un des plus habiles marins de l'époque, ceux des Espagnols qui restaient sur les vaisseaux retournèrent en Europe sans tenter aucune autre découverte.

ROBERTSON.

voles, lui ôta une partie de ses priviléges, et encouragea le trésorier, les juges, et les autres officiers inférieurs à contrarier ses mesures, et à contester son autorité.

La prérogative la plus importante du gouverneur était celle de distribuer les Indiens parmi les Espagnols établis dans l'île. La servitude rigoureuse de ces malheureux n'ayant reçu que de très-faibles adoucissemens par les divers réglemens qu'on avait faits en leur faveur, le pouvoir de disposer à son gré de ces instrumens du travail assurait au gouverneur une grande influence dans la colonie. Ferdinand, pour l'en dépouiller, créa un nouvel emploi, auquel il attacha le droit de faire le partage des Indiens, et qu'il donna à Rodrigue Albuquerque, parent de Zapata, son ministre de confiance.

Don Diego sentit vivement l'injustice et l'affront qu'on lui faisait, et, ne voulant pas rester plus long-temps dans une contrée où son pouvoir et son crédit étaient presque anéantis, il prit la résolution de s'embarquer pour l'Espagne, avec l'intention d'y demander justice et le vain espoir de l'obtenir.

Albuquerque entre dans ses nouvelles fonctions; les premiers actes de son administration sont ceux d'un rapace et indigent aventurier,

impatient de faire fortune. Il commence par se faire donner le nombre exact des Indiens qui se trouvent dans l'île, et acquiert la preuve désolante que neuf années (1) de misère, de peines et de souffrances inouïes, ont suffi pour réduire à quatorze mille soixante mille d'entre eux. Il en fait plusieurs lots qu'il met à l'enchère, et qu'il distribue à ceux qui lui en offrent le plus haut prix.

Cette distribution arbitraire éloigna un grand nombre d'Indiens de leurs anciennes habitations; d'autres furent enlevés à leurs premiers maîtres, et tous se trouvèrent soumis à des travaux plus pénibles, par l'avidité de leurs nouveaux propriétaires, pressés qu'ils étaient de se dédommager de leurs avances. Ce surcroît de calamité hâta la destruction de cette race innocente et malheureuse.

La violence de cette conduite, jointe aux funestes conséquences qui en furent la suite, excita non-seulement les plaintes des colons qui se croyaient lésés, mais encore toucha le cœur de tous ceux en qui il restait quelque sentiment d'humanité. Aussi, du moment où l'on envoya en Amérique des ecclésiastiques pour instruire

(1) De 1508 à 1517. Herrera.

et convertir les naturels, ils supposèrent avec raison que la rigueur avec laquelle on les traitait rendrait presque inutile pour eux le ministère évangélique.

Pleins de l'esprit de douceur et de tolérance, base fondamentale de la religion qu'ils venaient annoncer, les missionnaires s'élevèrent aussitôt contre les maximes de leurs compatriotes à l'égard des Indiens, et condamnèrent les *repartimientos* comme des actes aussi contraires à l'équité naturelle et aux préceptes du christianisme, qu'à la saine politique.

Les dominicains, à qui l'instruction des Américains fut d'abord confiée, furent les plus ardens à attaquer ces illicites distributions par lesquelles on exposait des hommes à la déplorable condition d'esclaves. Un de leurs plus célèbres prédicateurs, Montesino, que plus tard n'eussent point désavoué Fénelon, Massillon, Poule, Élisée, l'Enfant et Bridaine (*), déclama contre cet abus,

(*) « A la vue d'un auditoire si nouveau pour moi, il semble, mes frères, que je ne devrais ouvrir la bouche que pour vous demander grâce en faveur d'un pauvre missionnaire dépourvu de tous les talens que vous exigez quand on vient vous parler de votre salut. J'éprouve cependant aujourd'hui un sentiment différent, et, si je suis humilié, gardez-vous de croire que je m'abaisse aux misérables in-

dans la grande église de Saint-Domingue, avec l'impétuosité d'une éloquence populaire, et vraiment évangélique.

Don Diego Colomb, les principaux officiers de la colonie, et tous les laïques qui avaient entendu ce sermon, se plaignirent du moine à ses supérieurs; mais ceux-ci, loin de le condamner,

quiétudes de la vanité. A Dieu ne plaise qu'un ministre du ciel pense jamais avoir besoin d'excuse auprès de vous! car, qui que vous soyez, vous n'êtes, comme moi, que des pécheurs.

» C'est devant votre Dieu et le mien, que je me sens pressé, dans ce moment, de frapper ma poitrine. Jusqu'à présent j'ai publié les justices du Très-Haut dans des temples couverts de chaume; j'ai prêché les rigueurs de la pénitence à des infortunés qui manquaient de pain; j'ai annoncé aux bons habitans des campagnes les vérités les plus effrayantes de ma religion.

» Qu'ai-je fait? malheureux! J'ai contristé les pauvres, les meilleurs amis de mon Dieu; j'ai porté l'épouvante et la douleur dans ces âmes simples et fidèles que j'aurais dû plaindre et consoler.

» C'est ici, où mes regards ne tombent que sur des grands, sur des riches, sur des oppresseurs de l'humanité souffrante, ou des pécheurs audacieux et endurcis; ah! c'est ici seulement qu'il fallait faire retentir la parole sainte dans toute la force de son tonnerre, et placer avec moi, dans cette chaire, d'un côté la mort qui nous menace, et de l'autre, mon grand Dieu qui vient vous juger.

approuvèrent sa doctrine, comme également pieuse et convenable aux circonstances.

Guidés par l'esprit d'opposition et de rivalité qui subsistait entre les deux ordres, les francis-cains parurent disposés à se joindre aux laïques, et à prendre la défense des *repartimientos;* toutefois n'osant pas, par décence, approuver ouvertement un système d'oppression si contraire à l'esprit du christianisme, ils s'efforcèrent de pallier ce qu'ils ne pouvaient pas justifier, et allé-

» Je tiens aujourd'hui votre sentence à la main. Tremblez donc devant moi, hommes superbes et dédaigneux qui m'écoutez! La nécessité du salut, la certitude de la mort, l'incertitude de cette heure si effroyable pour vous, l'impénitence finale, le jugement dernier, le petit nombre des élus, l'enfer, et par-dessus tout l'Éternité : l'Éternité! voilà les sujets dont je viens vous entretenir, et que j'aurais dû sans doute réserver pour vous seuls.

» Et qu'ai-je besoin de vos suffrages, qui me damneraient peut-être sans vous sauver? Dieu va vous émouvoir tandis que son indigne ministre vous parlera; car j'ai acquis une expérience de ses miséricordes. Alors, pénétrés d'horreur pour vos iniquités passées, vous viendrez vous jeter entre mes bras en versant des larmes de componction et de repentir, et, à force de remords, vous me trouverez assez éloquent ».

(BRIDAINE, dans un des premiers temples, et au milieu de la plus haute compagnie de la capitale.)

Extrait des OEuvres de l'abbé MAURY, cardinal, archevêque de Paris.

guèrent, pour excuser la conduite de leurs concitoyens, qu'aucune amélioration dans la colonie n'était praticable, si les Espagnols n'avaient pas sur les Naturels assez d'autorité pour les forcer au travail.

Sans égard pour ces considérations de politique et d'intérêt personnel, les dominicains ne voulurent se relâcher en rien de la sévérité de leur doctrine, et refusèrent même d'absoudre et d'admettre à la communion ceux de leurs compatriotes qui tenaient les Indiens en servitude.

Les deux partis s'adressèrent au roi pour avoir sa décision sur un objet aussi intéressant. Ferdinand nomma une commission de son conseil privé, à laquelle il adjoignit quelques personnages distingués par leurs lumières, leur probité, leur science et leurs talens, pris parmi les jurisconsultes et les théologiens les plus habiles, pour entendre les députés d'Hispaniola chargés de défendre leurs opinions respectives.

Après une longue discussion, la partie spéculative de la controverse fut décidée en faveur des dominicains, et les Indiens furent déclarés un peuple libre, fait pour jouir de tous les droits naturels de l'homme. Néanmoins, malgré cette décision, les *repartimientos* continuèrent de se faire dans la même forme qu'auparavant.

Comme le jugement de la commission reconnaissait le principe sur lequel les dominicains fondaient leur opinion, il était peu propre à les convaincre, et à les réduire au silence. Enfin, pour rétablir la tranquillité dans la colonie alarmée par les remontrances et les censures de ces religieux, Ferdinand publia un décret de son conseil privé, duquel il résultait que, « après un mûr examen de la bulle apostolique, et des autres titres qui assuraient les droits de la couronne de Castille sur ses possessions dans le Nouveau-Monde, la servitude des Indiens était autorisée par les lois divines et humaines; qu'à moins qu'ils ne fussent soumis à l'autorité des Espagnols, et forcés de résider sous leur inspection, il serait impossible de les arracher à l'idolâtrie, et de les instruire dans les principes de la foi chrétienne; qu'on ne devait plus avoir aucun scrupule sur la légitimité des *repartimientos*, attendu que le roi et son conseil en prenaient le risque sur leur conscience (*); qu'en conséquence, les dominicains et les moines des autres ordres devaient s'interdire, à l'avenir, les invectives que l'excès d'un zèle charitable, mais peu éclairé, leur avait fait proférer contre cet usage (1).

(*) . . . . Risum teneatis? HORAT.

(1) HERRERA.

Voulant faire connaître clairement l'intention où il était de faire exécuter ce décret, Ferdinand accorda de nouvelles concessions d'Indiens à plusieurs de ses courtisans (*); mais, afin de ne pas paraître oublier entièrement les droits de l'humanité évidemment violés, il publia un édit par lequel il tâcha de pourvoir à ce que les Indiens fussent traités doucement sous le joug que la force leur imposait; il régla la nature du travail qu'ils seraient obligés de faire; il prescrivit la manière dont ils devraient être vêtus et nourris, et traça même quelques réglemens relatifs à leur instruction dans la religion chrétienne.

Cependant les dominicains, *qui jugeaient* de l'avenir par la connaissance qu'ils avaient du passé, ne furent pas long-temps à s'apercevoir de

(*) Fonseca, évêque de Palencia, et principal directeur des affaires de l'Amérique, avait huit cents Indiens en propriété; le commandeur Lope de Conchillos, son premier associé dans ce département, en possédait onze cents, et l'on en avait donné en grand nombre aux autres favoris. Ils envoyaient des *intendans* aux îles, pour *louer* ces esclaves aux colons. Quelle conduite! un évêque! .....

ROBERTSON.

Si genus humanum et mortalia temnitis arma,
At sperate Deos memores fandi atque nefandi.

VIRG.

l'insuffisance de ces précautions, et prétendirent que, tant que les colons auraient intérêt à traiter les indigènes avec rigueur, aucun réglement public ne pourrait rendre leur servitude douce, ni même tolérable. Ils jugèrent qu'il serait inutile de consumer leurs loisirs, leur zèle et leurs forces à essayer de communiquer les vérités sublimes de l'Évangile à des hommes dont l'âme était abattue et l'esprit affaibli par l'oppression. Découragés, quelques-uns de ces bons prêtres, comme on n'en voit plus guère, demandèrent à leurs supérieurs l'autorisation de passer sur le continent, pour y remplir l'objet de leur mission auprès des Indiens qui n'étaient pas encore corrompus par l'exemple des Espagnols, ni prévenus par leurs cruautés contre les dogmes du christianisme, tandis que ceux d'entre eux qui restèrent à Hispaniola continuèrent, avec une fermeté décente, de faire des remontrances contre l'injustice et l'atrocité de l'esclavage.

LAS CASAS (BARTHÉLEMI).

Les opérations violentes d'Albuquerque, qui venait d'être chargé du partage des Indiens, rallumèrent le zèle des dominicains contre les *repartimientos*, et suscitèrent à ce peuple opprimé un avocat doué du courage, des talens et de l'ac-

tivité nécessaires pour défendre une cause si désespérée. Cet homme zélé était Las Casas, dont le nom seul, même de nos jours, est encore un titre d'honneur, et l'un des ecclésiastiques qui accompagnèrent Colomb dans son second voyage, lorsqu'il fut question de fonder un établissement dans l'île d'Haïti.

De bonne heure Las Casas avait adopté l'opinion dominante parmi ses confrères les dominicains, qui regardaient comme une injustice de réduire les Indiens en servitude; et, pour montrer sa sincérité et sa conviction, il avait renoncé à la portion qui lui était échue lors du partage qu'on en avait fait entre les conquérans, et avait déclaré qu'il pleurerait toujours la faute dont il s'était rendu coupable, en exerçant pendant un moment sur ses frères cette domination impie.

Dès lors ce saint (*) personnage se montra le

(*) Rome, si tu te plains que c'est là te trahir,
Fais-moi des ennemis que je puisse haïr!
CORNEILLE.

C'est en 1516 que cet homme immortel, nommé protecteur des Indiens par le ministère espagnol lui-même, commença sa carrière de bienfaisance, et c'est en 1542, après la conquête du Mexique, qui fut terminée vers 1522, et celle du Pérou qui le fut en 1536, que Las Casas, témoin de toutes

patron déclaré des Indiens, et, par son courage à les défendre, aussi bien que par le respect qu'inspiraient ses talens et son caractère, il eut souvent le bonheur d'arrêter les excès des Européens. Il s'éleva vivement contre les prétentions d'Albuquerque, et, s'apercevant bientôt que l'intérêt du gouverneur le rendait sourd à toutes les sollicitations, il n'abandonna pas pour cela la malheureuse nation dont il avait embrassé la cause.

Las Casas partit pour l'Espagne, avec la ferme espérance qu'il ouvrirait les yeux et toucherait le cœur de Ferdinand, en lui faisant le tableau de l'oppression que souffraient ses nouveaux sujets. Il obtint facilement une audience du roi,

les deux, vint plaider devant Charles-Quint la cause de vingt nations soumises et opprimées. Son éloquence impétueuse entraîna le jeune monarque, et fit révoquer une partie des lois cruelles portées, à différentes époques, contre les peuples du Nouveau Monde : sa vie entière fut consacrée à leur défense. C'est Las Casas qui a fourni le modèle d'Alvarès; et le pinceau brillant du poëte n'a fait que rendre les traits de ce grand homme dans leur vénérable simplicité. Son nom suffit à la gloire de son siècle et de sa nation.

ESMÉNARD.

Des cieux enfin sur moi la bonté se déclare,
Je trouve un homme juste en ce climat barbare :
Alvarès est un Dieu, qui, parmi ces pervers,
Descend pour adoucir les mœurs de l'univers.

VOLTAIRE, *Alzire*.

dont la santé était fort affaiblie, et lui exposa, avec autant de liberté que d'éloquence, les funestes effets des *repartimientos* dans le Nouveau-Monde, lui reprochant avec courage d'avoir autorisé ces mesures impies, qui avaient porté la misère et la destruction sur une race nombreuse d'hommes innocens que la divine Providence avait confiés à ses soins.

Ferdinand, dont l'esprit était affaibli par la maladie, fut vivement frappé de ce reproche d'impiété, que, certes, il aurait méprisé dans d'autres circonstances. Tant il est vrai qu'il est un Dieu; que le remords, même pour les potentats, n'est pas un vain mot; et qu'à l'heure suprême, l'éternité qu'il a niée pendant sa vie, se présente, sans prestige, au moribond, dans son incalculable immensité! Le roi écouta Las Casas avec les marques d'un grand repentir, et promit de s'occuper sérieusement des moyens de réparer les maux dont on se plaignait. Croyons, pour l'honneur de sa mémoire, qu'il l'eût fait si la mort ne l'avait empêché d'exécuter cette résolution.

Charles d'Autriche, à qui la couronne d'Espagne passait, résidait alors dans les états des Pays-Bas. Las Casas, transporté de son ardeur accoutumée, se préparait à partir pour la Flandre, dans la vue de prévenir le jeune monarque, lorsque

le cardinal Ximenès, régent de Castille, lui ordonna de renoncer à ce voyage, promettant d'écouter lui-même ses plaintes.

Le cardinal pesa la matière avec l'attention que méritait son importance, et comme son esprit ardent aimait les plans hardis et peu communs, celui qu'il adopta très-promptement étonna les ministres espagnols, accoutumés aux lenteurs et aux formalités de l'administration. Sans égard donc, ni pour les droits que réclamait don Diego Colomb, ni pour les règles établies par le feu roi, il se détermina à envoyer en Amérique trois surintendans de toutes les colonies, avec l'autorité suffisante pour décider en dernier ressort la grande question de la liberté des Indiens, après que, sur les lieux, ils en auraient examiné toutes les circonstances.

C'était une chose extrêmement délicate, que le choix de ces surintendans. Tous les laïques, tant ceux qui étaient établis en Amérique, que ceux qui avaient été consultés comme membres de l'administration de ce département, avaient déclaré leur opinion, et pensaient que les Espagnols ne pouvaient conserver leurs établissemens au Nouveau-Monde, à moins qu'on ne leur permît de retenir les Indiens dans la servitude. Ximenès crut donc qu'il ne pouvait compter sur leur

impartialité, et se détermina à donner sa confiance à des ecclésiastiques.

Cependant, comme d'un côté les dominicains et les franciscains avaient épousé le sentiment contraire, il exclut ces deux ordres religieux, et fit tomber son choix sur les hiéronymites, communauté de moines peu nombreux en Espagne, mais qui y jouissait d'une grande considération. D'après le conseil de leur général, et de concert avec Las Casas, il choisit parmi eux trois sujets qu'il jugea dignes de cet important emploi, et leur associa Zuazo, jurisconsulte d'une probité distinguée, auquel il donna tout pouvoir de régler l'administration de la justice dans les colonies. Las Casas fut chargé de les accompagner, décoré qu'il fut du glorieux titre de protecteur des Indiens.

Confier un pouvoir assez étendu pour changer en un moment tout le système du gouvernement du Nouveau-Monde, à quatre personnes que leur état et leur condition n'appelaient pas à de si hauts emplois, parut à Zapata et aux autres ministres de Ferdinand, une démarche si extraordinaire et si dangereuse, qu'ils refusèrent d'expédier les ordres nécesaires pour l'exécution; mais Ximenès n'était pas disposé à souffrir patiemment qu'on apportât aucun obstacle à ses décisions. Il

envoya chercher les ministres, leur parla d'un ton si haut, et les effraya tellement, qu'ils obéirent sur-le-champ.

Les surintendans, Zuazo et Las Casas, font voile pour Saint-Domingue. Débarqués dans cette île, ils déclarent libres les Indiens qui avaient été donnés aux courtisans espagnols, et à toute personne étrangère au sol américain. Cet acte de vigueur, joint à ce qu'on a déjà appris d'Espagne, sur l'objet de leur commission, répand une alarme générale. Les colons concluent qu'on va leur enlever, en un moment, les bras nécessaires à leurs travaux, et que, dès lors, leur ruine devient inévitable.

Toutefois, les PP. de Saint-Jérôme mettent dans leur conduite tant de précaution et de prudence, que les craintes sont bientôt dissipées, et, montrant dans leur administration une connaissance du monde et des affaires, qu'on n'acquiert guère dans le cloître, et une modération et une douceur encore plus rares parmi des hommes accoutumés à l'austérité de la vie monastique, ils écoutent tout le monde avec bienveillance, comparent les informations qu'ils ont recueillies, et, après une mûre délibération, ils restent persuadés que, vu l'état de la colonie, le plan de Las Casas est inexécutable. Ils se convainquent également-

ment que les Espagnols établis en Amérique sont en trop petit nombre pour exploiter les mines déjà ouvertes, et cultiver le pays; que, pour ces deux genres de travaux, ils ne peuvent se passer des Indiens; que, si on les prive de ce secours, il faudra abandonner les conquêtes, ou au moins perdre les avantages qu'on en retire; qu'il n'est point de motif assez puissant pour faire surmonter aux Naturels devenus libres leur aversion décidée pour toute espèce de labeur, et qu'il faut, pour les y forcer, l'autorité d'un maître; que, si on ne les tient pas sous une discipline incessamment active et vigilante, leur indolence et leur indifférence ne leur permettront jamais de recevoir l'instruction chrétienne, ni d'observer les pratiques de la religion.

D'après tous ces motifs, mûrement pesés, quelle que fût d'ailleurs leur répugnance, les surintendans trouvèrent nécessaire de tolérer les *repartimientos* et l'esclavage des Américains. Ils s'efforcèrent en même temps de prévenir les funestes effets de cet acte arbitraire, outrageant pour l'humanité, et d'assurer aux Indiens le meilleur traitement qu'on pût concilier avec l'état de servitude. Pour cela, ils renouvelèrent les premiers réglemens, y en ajoutèrent de nouveaux, et ne négligèrent aucune des précautions qui pouvaient

diminuer la pesanteur du joug; enfin, ils employèrent leur autorité, leur exemple et leurs exhortations à inspirer à leurs compatriotes des sentimens d'équité et de douceur pour ces Indiens, dont l'industrie leur était si nécessaire.

Zuazo, dans son département, seconda les efforts des surintendans; il réforma les cours de justice, dans la vue de rendre leurs décisions plus équitables et plus promptes, et fit divers réglemens pour mettre sur un meilleur pied la police intérieure de la colonie.

Tous les Espagnols du Nouveau-Monde témoignèrent leur satisfaction de la conduite de Zuazo et de ses associés, et admirèrent la hardiesse de Ximenès, qui s'était écarté si fort des routes ordinaires dans la formation de son plan, et sa sagacité dans le choix des personnes à qui il avait donné sa confiance, et qui la méritaient par leur sagesse, leur modération et leur désintéressement.

Las Casas seul était mécontent, et avait droit de l'être. Les considérations qui avaient déterminé les surintendans ne faisaient aucune impression sur lui. Le parti qu'ils prenaient de conformer leurs réglemens à l'état de la colonie, lui paraissait l'ouvrage d'une politique mondaine et timide, qui consacrait une injustice, parce qu'elle était avantageuse. Il prétendait, et avec

raison, que les Indiens étaient libres par le droit de nature, et, comme leur protecteur, il sommait les surintendans de ne pas les dépouiller du privilége commun de l'humanité.

Les surintendans reçurent ses remontrances les plus âpres sans émotion, et sans s'écarter en rien de leur plan. Les colons espagnols ne furent pas si modérés à son égard; et souvent il courut le danger d'être mis en pièces, pour la fermeté avec laquelle il insistait sur une demande qui leur était si odieuse. La fureur même du parti, dont les attaques étaient dirigées contre lui, s'accrut tellement, qu'il fut obligé de chercher un asile dans un couvent. Enfin, voyant l'inefficacité de ses efforts en Amérique, il partit pour l'Europe, avec la ferme résolution de ne point abandonner la défense d'un peuple qu'il regardait comme victime d'une cruelle oppression (*).

(*) Les gouverneurs espagnols faisaient, depuis longtemps, détester le christianisme par leur cruauté : ils ne purent souffrir celui qui venait pour le faire aimer. Las Casas résolut de traverser les mers pour aller porter les plaintes et les cris des Indiens aux pieds de Charles-Quint. L'affaire fut discutée dans le conseil. Les traits de barbarie que Las Casas rapporta, touchèrent tellement l'empereur, qu'il rendit des ordonnances très-sévères contre les persécuteurs, et favorables aux persécutés. Ces réglemens si justes ne furent

CORDOVA (FRANÇOIS-HERNANDÈS).

Conquérant de Cuba, Diego Velasquès conservait encore le gouvernement de cette île, comme

point observés. Les gouverneurs, ou plutôt les tyrans espagnols continuèrent leurs brigandages. Il y eut même un docteur, Sepulveda, qui entreprit dans un ouvrage sérieux de justifier leurs violences par les lois divines et humaines, et par l'exemple des Israélites, vainqueurs des Cananéens. Ce livre horrible, imprimé à Rome, fut proscrit en Espagne. Las Casas, devenu évêque de Chiapa, réfuta cette apologie du meurtre et de la tyrannie. Ce traité intitulé : *La Destruction des Indes*, et traduit en tant de langues, est plein de détails qui font frémir l'humanité. Ces peintures si touchantes n'ébranlèrent point Sepulveda. Dominique Soto, confesseur de l'empereur, fut nommé pour être l'arbitre de ce différend, entre un évêque digne des premiers siècles de l'église, et un docteur qui se disait chrétien, et dont les principes n'auraient pas été adoptés par de sages païens. Le prélat mit toutes ses raisons par écrit, pour être envoyées à Charles-Quint; mais ce prince, accablé d'affaires, laissa celle-ci indécise, et les Indiens continuèrent d'être tyrannisés. L'évêque de Chiapa, désespérant de soulager les peuples opprimés, revint en Espagne, après s'être signalé cinquante ans en Amérique, par un zèle infatigable et par toutes les vertus épiscopales.

Remarquons cependant que si l'impossibilité de faire faire aux colonies aucun progrès, à moins que les planteurs espagnols ne pussent forcer les Américains au travail, était une

député de don Diego Colomb, quoiqu'il lui donnât rarement des marques de subordination, et qu'il cherchât à se rendre entièrement indépendant. Sous sa sage administration, Cuba devint

objection insurmontable à l'exécution du plan de liberté tracé par Las Casas, ce fut ce dernier qui, pour écarter cet obstacle, proposa d'acheter dans les établissemens des Portugais, à la côte d'Afrique, un nombre suffisans de Noirs, et de les transporter en Amérique, où on les emploierait comme esclaves, au travail des mines et à la culture du sol.

Remarquons encore combien fut inconséquente la conduite du protecteur des Indiens, qui, tout entier à son opinion favorite, ne réfléchit pas qu'en combattant pour la liberté des habitans du Nouveau-Monde, il travaillait à river les fers des Africains, et que, dans *la chaleur de son zèle* pour arracher les Américains au joug que l'injustice et la violence leur avaient imposé, il prononçait, sans scrupule, qu'il était juste et utile d'en faire peser un plus odieux encore sur les Noirs, qui, pour n'être pas nés couverts d'un épiderme blanc, n'en ont pas moins été créés libres, et à l'image de celui de qui relèvent les trônes et les empires.

Malheureusement pour les Africains, le plan de Las Casas fut adopté. Charles-Quint accorda le privilége exclusif d'importer en Amérique quatre mille Noirs, à un de ses courtisans, et celui-ci le vendit pour vingt-cinq mille ducats à des marchands génois, qui, les premiers, établirent avec une forme régulière, entre l'Afrique et l'Amérique, ce commerce honteux d'hommes, qui a reçu depuis de si grands accroissemens.

ROBERTSON.

l'un des établissemens espagnols les plus florissans. L'idée avantageuse qu'on avait de cette colonie y attirait beaucoup de personnes qui espéraient y trouver des établissemens solides.

Comme Cuba était la plus occidentale des îles occupées par les Espagnols, et que l'océan, qui s'étend beaucoup plus loin à l'ouest, n'avait pas encore été visité, ces circonstances invitaient les habitans de cette île à tenter de nouvelles découvertes.

Toute expédition où le courage pouvait conduire promptement à la richesse, était plus conforme au génie de ce siècle, que cette lenteur, cette patience d'industrie nécessaire pour défricher un terrain, ou pour fabriquer du sucre. Aussi, plusieurs des officiers qui avaient servi sous Pedrarias dans le Darien, formèrent une association, et persuadèrent à Cordova, riche colon de Cuba, et homme d'une valeur éprouvée, de se joindre à eux et d'être leur commandant. Velasquès approuva leur projet, et les aida efficacement.

Comme les aventuriers qui avaient été au Darien, manquaient de tout, Velasquès et Cordova leur avancèrent de l'argent pour acheter trois vaisseaux, et leur fournirent ce dont ils avaient besoin pour le commerce et pour la guerre. Cent dix hommes s'embarquèrent, et firent voile de

Saint-Iago de Cuba, et, par le conseil de leur pilote principal, Antoine Alaminos, qui avait servi sous Christophe Colomb, ils portèrent directement à l'ouest, se guidant d'après l'opinion de ce grand navigateur, qui avait constamment soutenu que la route à l'ouest conduirait infailliblement aux plus importantes découvertes.

Vingt-un jours étaient écoulés depuis leur départ, lorsqu'ils aperçurent le cap Catoche, qui forme la pointe orientale de cette grande péninsule, en avant du continent de l'Amérique, qui a conservé le nom de Iucatan, que lui donnent les habitans du pays. Comme ils approchaient du rivage, ils virent venir à eux cinq canots remplis d'Indiens, vêtus décemment d'habits de coton, spectacle nouveau pour les Espagnols, qui avaient trouvé jusque là l'Amérique habitée par des sauvages entièrement nus.

Cordova s'efforça de gagner la bienveillance de ce peuple par de légers présens, et les Indiens, quoique étonnés à la vue des objets extraordinaires qui se présentaient pour la première fois à leurs yeux, l'invitèrent avec une apparence de cordialité à visiter leurs habitations.

Les Espagnols débarquèrent, et, en s'avançant dans le pays, remarquèrent, non sans étonnement, de grandes maisons bâties en pierre; mais

ils éprouvèrent bientôt que si les Indiens du Iucatan étaient plus civilisés que les autres Américains, ils étaient aussi plus artificieux et plus guerriers.

Le Cacique, en recevant Cordova, avec beaucoup de témoignages d'amitié, avait posté en embuscade derrière un petit bois, un corps considérable d'hommes armés qui, sur un signal qu'il leur fit, fondirent sur les Espagnols, et les attaquèrent avec beaucoup de hardiesse et une espèce d'ordre militaire. A la première décharge de leurs flèches, quinze Européens furent blessés; mais l'explosion soudaine des armes à feu frappa les Indiens d'une si grande terreur, et ils furent si étonnés du ravage que fit parmi eux le plomb meurtrier, qu'ils s'enfuirent précipitamment.

Cordova ne tarda pas à abandonner une contrée où il avait été si mal reçu, emmenant avec lui deux prisonniers, et emportant les ornemens d'un temple qu'il pilla dans sa retraite. Continuant ensuite sa route à l'ouest, sans perdre la terre de vue, il arriva à Campêche, où les Indiens l'accueillirent avec plus d'hospitalité. Les Espagnols s'étonnaient beaucoup de n'avoir trouvé aucune rivière sur une côte d'une si grande étendue, et qu'ils s'imaginaient appartenir à une île. Comme l'eau commençait à leur manquer, ils s'avancè-

rent encore, et découvrirent, à la fin, l'embouchure d'une rivière, à Potonchan, quelques lieues par delà Campêche (*).

Cordova mit à terre toutes ses troupes, pour protéger ses matelots, pendant qu'ils seraient à l'aiguade; mais, malgré cette précaution, les Indiens les attaquèrent avec une telle furie, et en si grand nombre, que quarante-sept Espagnols furent tués sur la place, et qu'un seul d'entre eux se retira sans être blessé.

GRIJALVA.

Toute malheureuse qu'avait été l'expédition de Cordova, elle ne ralentit *en rien la passion* des Espagnols pour les entreprises lointaines. On venait de découvrir, non loin de Cuba, une contrée d'une grande étendue, qui paraissait fertile,

(*) Quoiqu'il y ait plus d'eau en Amérique que dans aucune autre partie du globe, on ne trouve cependant ni ruisseau, ni rivière, dans la province du Iucatan. Cette péninsule s'étend dans la mer, à cent lieues de longueur, depuis le continent, mais n'a pas plus de vingt-cinq lieues dans sa plus grande largeur; c'est une plaine unie où il n'y a pas la moindre montagne. Les habitans font usage de l'eau de puits, qu'on trouve partout en abondance. Toutes ces circonstances font regarder cette vaste étendue de terre comme un lieu qui a fait autrefois partie de la mer.

BUFFON.

et habitée par des peuples bien plus civilisés que aucune autre nation alors connue en Amérique.

Quoiqu'on eût eu peu de commerce avec eux, on en avait tiré quelques ornemens d'or, de peu de valeur, mais artistement travaillés. Ces circonstances, exagérées par des hommes qui cherchaient à rehausser le mérite de leurs exploits, étaient plus que suffisantes pour réveiller leurs espérances romanesques, et il s'offrit beaucoup de monde pour une nouvelle expédition.

Jaloux de se distinguer par un service important, qui pût lui mériter du roi l'indépendance à laquelle il aspirait dans son gouvernement de Cuba, Velasquès ne se contenta pas d'exciter leur ardeur; il voulut encore armer, à ses frais, quatre vaisseaux pour le voyage. Deux cents hommes et quarante volontaires s'embarquèrent, sous les ordres de Jean de Grijalva, jeune officier d'un mérite et d'un courage reconnus.

Les instructions qu'il avait reçues étaient d'observer avec attention la nature des pays qu'il découvrirait, de faire des échanges pour de l'or, et, si les circonstances lui paraissaient favorables, d'établir une colonie dans quelque position avantageuse.

Le pilote Alaminos suivit la même route que dans le voyage précédent, mais la violence des

courans ayant entraîné les navires vers le sud, la première terre que signalèrent les vigies, fut l'île de Cozumel, à l'est du Iucatan, dont les habitans s'enfuirent dans les bois et dans les montagnes, à l'approche des Européens.

Le désir de venger ceux de leurs compatriotes qui avaient été massacrés à Potonchan, fortifié par leurs principes de politique, les détermina à y descendre dans la vue de châtier les Indiens de ce district avec une rigueur et un éclat qui pussent frapper de terreur tous les peuples voisins.

Cependant, quoiqu'on eût débarqué toutes les troupes, et même mis en batterie quelques pièces de campagne, les Indiens se défendirent avec tant de courage, que les Espagnols eurent beaucoup de peine à les repousser, et se confirmèrent dans l'opinion, où ils étaient déjà, qu'ils trouveraient dans les habitans de ce pays des ennemis plus redoutables que ceux qu'ils avaient rencontrés dans les autres parties de l'Amérique.

De Potonchan, ils continuèrent leur route vers l'est, longeant la côte, et jetant l'ancre, tous les soirs, pour parer aux accidens imprévus que le hasard pouvait occasioner sur une mer inconnue. Le jour, leurs yeux, continuellement fixés vers la terre, étaient frappés des beautés du pays et de la nouveauté des objets qui se présentaient à

eux. Ils apercevaient, dispersés sur la côte, des villages dans lesquels ils distinguaient des maisons en pierre, qui, de loin, leur paraissaient blanches et élevées. Ils croyaient même, dans leur admiration, voir des villes ornées de tours et de clochers, et un soldat ayant fait la remarque que cette contrée, par son aspect, ressemblait à l'Espagne, Grijalva, aux applaudissemens de tous, lui donna le nom de Nouvelle-Espagne.

Arrivés à une rivière que les Indigènes appellent Tabasco, et où l'avantage obtenu à Potonchan était déjà connu, le Cacique reçut les Espagnols de la manière la plus amicale, et leur fit même des présens considérables qui confirmèrent les hautes idées qu'ils avaient prises de la richesse et de la fertilité du terroir. Ces idées s'étendirent et se fortifièrent encore, par ce qui leur arriva dans le lieu où ils touchèrent ensuite : c'était à l'ouest de Tabasco, dans la province connue depuis sous le nom de Guaxaca. Ils y furent accueillis avec des marques de respect extraordinaires, et comme des êtres au-dessus de l'humanité. Lorsqu'ils débarquèrent, les Naturels brûlaient devant eux un encens de gomme copale, et leur présentaient en offrande tout ce que le sol produisait de plus précieux.

Les Espagnols s'empressèrent d'établir des re-

lations de commerce avec ces étrangers, et, en six jours, ils obtinrent d'eux des bijoux d'or d'un travail curieux, pour la valeur de quinze mille pesos (*), en échange de quelques bagatelles européennes de vil prix.

Les deux prisonniers que Cordova avait emmenés du Iucatan, avaient jusques alors servi d'interprètes; mais, comme ils n'entendaient pas la langue de ce nouveau pays, les Naturels firent comprendre, par signes, qu'ils étaient sujets d'un grand monarque, appelé Montezuma, dont la domination s'étendait sur cette province, ainsi que sur plusieurs autres.

Grijalva quitta cet endroit, dont il dut être satisfait, et continua sa route vers l'ouest. Il débarqua sur une île qu'il nomma l'île des Sacrifices, parce que ce fut là que, pour la première

(*) Le peso *fuerte* ou *duro*, est le seul qui soit connu en Amérique, et c'est celui qu'on entend toujours, quand on parle d'une somme exportée des colonies. Le peso *fort* a varié, ainsi que les autres monnaies, dans sa valeur numéraire. On peut l'évaluer à environ cinq francs, en observant toutefois, que dans le XVIe siècle, la valeur effective d'un peso, c'est-à-dire la quantité de travail qu'il représentait, ou celle des denrées dont il était l'équivalent, était cinq à six fois aussi considérable qu'elle l'est aujourd'hui.

ROBERTSON.

fois, les Espagnols virent l'horrible spectacle de victimes humaines, que la superstition barbare des Naturels offrait à leurs dieux. Il toucha encore à une autre île, qu'il appela Saint-Jean de Ulna; et c'est de cet endroit qu'il dépêcha à Velasquès un de ses officiers, chargé de lui présenter le détail circonstancié des découvertes qu'il avait faites, et les richesses qu'il avait obtenues en trafiquant avec les indigènes.

CONQUÊTE DU MEXIQUE. — CORTÈS.

Enchanté d'un succès qui passait ses espérances, Velasquès envoya en Espagne une personne de confiance pour annoncer cette importante nouvelle, y porter les riches productions des contrées qui avaient été découvertes, et solliciter une augmentation d'autorité qui pût le mettre en état d'en entreprendre la conquête. Il n'attendit pas même le retour de son messager, ni l'arrivée de Grijalva, qui lui inspirait de la défiance et de la jalousie, et qu'il était résolu de ne plus employer. Il commença donc à préparer un puissant armement, proportionné à l'importance et aux dangers de l'entreprise qu'il méditait.

De retour à Cuba, Grijalva trouva presque achevés les préparatifs de l'armement destiné à

la conquête du riche pays qu'il venait de découvrir. L'avidité et l'ambition avaient également poussé Velasquès à les hâter, et l'espérance de satisfaire ces deux passions l'avait déterminé à prendre sur sa fortune particulière, des sommes considérables pour les avances de l'expédition. Il s'était servi en même temps du crédit que lui donnait sa place, pour engager les colons les plus considérables à embrasser le service militaire.

Comme la nation espagnole, à cette époque, était passionnée pour la gloire, on trouva bientôt un grand nombre de soldats, brûlant tous du désir de se signaler dans les champs de l'honneur; mais il n'était pas aussi aisé de trouver un chef pour une opération de cette importance; d'ailleurs, le caractère du gouverneur, à qui la nomination de ce chef appartenait de droit, rendait le choix beaucoup plus difficile encore.

Quoique Velasquès eût une ambition excessive, et qu'il ne fût pas destitué de talens pour gouverner, il n'avait ni le courage, ni la vigueur, ni l'activité d'esprit nécessaires pour mettre lui-même son projet à exécution. Arrêté par cet obstacle, il eut l'idée chimérique de faire cette grande conquête, pour ainsi dire par procureur, et de se conserver l'honneur d'un exploit qu'un autre aurait achevé par ses ordres. C'était se

proposer deux objets impossibles à concilier.

Il voulait un commandant d'un courage intrépide et d'un grand talent, parce qu'il savait bien que, sans ces qualités, il n'y avait point de succès à espérer; mais, en même temps, par la jalousie naturelle aux petits esprits, il aurait fallu que ce même chef fût assez docile et assez complaisant pour demeurer soumis à ses volontés.

Quand il vint à chercher parmi les officiers à qui on pouvait confier le commandement, un homme qui réunît ces qualités, il reconnut bientôt qu'il était impossible de les trouver dans un seul individu. Les personnes qui se distinguaient, entre tous, par le courage et les talens, avaient trop d'élévation dans l'âme pour consentir à n'être entre ses mains que des instrumens passifs; et ceux qui paraissaient plus doux et plus dociles, manquaient des autres qualités nécessaires pour conduire une si grande entreprise.

Ces considérations augmentaient ses inquiétudes et ses craintes : il délibérait encore, et n'osait fixer son choix, lorsque Almador de Lares, trésorier du roi à Cuba, et André Duero, son secrétaire, furent encouragés par son irrésolution même, à lui proposer un sujet auquel on n'avait pas encore pensé, et ils mirent dans leur recommandation tant d'adresse et de suite, qu'ils

[illegible]
[illegible] et la
[illegible]
[illegible] des deux
[illegible] sur sa f[illegible]
[illegible]
[illegible] servi en
[illegible] sa place
considérables
Comme la
était passion
tôt un grand
désir de se
neur; mais i
chef pour
d'ailleurs, l
nomination
dait le ch
Quoi
sive, e
gouv
ni l

ntèrent comme travaillant,
guisement, à se donner un
les troupes, et cherchant à
ement par l'ostentation d'une
e. Ils rappelèrent à Velasquès
és avec l'homme à qui il venait
l'accorder une si grande con-
dirent qu'il se servirait de son
lutôt pour venger de vieilles in-
lles, que pour reconnaître les
il devait à son bienfaiteur.
insinuations ne pouvaient man-
t sur un homme naturellement ja-
onneux; aussi Velasquès donna
à Cortès sa commission, et de l'en-
nne escorte, prisonnier à Saint-Iago.
utions! le génie du chef de l'expédi-
certe la rage de ses ennemis, et la
oujours compagne des conceptions gé-
, seconde son imperturbable activité.
e lui-même et des siens, Cortès leur fait
s desseins de Velasquès. Indignés, tous le
nt de ne point se dessaisir d'une autorité
uelle il a tant de droits, et de ne pas les
er d'un chef qu'ils ont suivi avec une con-
ce si bien méritée; enfin, ils offrent de verser
squ'à la dernière goutte de leur sang, pour

parvinrent à le déterminer en faveur de Fernand Cortès, que nous allons voir jouer un rôle brillant dans la conquête de la Nouvelle-Espagne.

Aussitôt que les deux confidens de Velasquès lui eurent fait accepter Cortès, le gouverneur crut avoir trouvé ce qu'il cherchait en vain depuis long-temps, un homme doué du talent de commander, et qui ne fût pas pour lui un objet de jalousie. Il pensait que le rang et la fortune de Cortès ne lui permettraient pas d'aspirer à l'indépendance; il se flattait enfin qu'une marque de confiance aussi honorable le lui attacherait pour toujours.

Cortès reçut sa commission avec respect et reconnaissance; il arbora, sur-le-champ, son pavillon à la porte de sa maison, se montra dans un appareil militaire, et prit toutes les marques de sa nouvelle dignité. Il employa son crédit, et tout l'argent qu'il put recueillir, en hypothéquant ses terres et ses Indiens, ou à acheter des munitions de guerre et des provisions de bouche, ou à fournir aux besoins de ceux de ses officiers qui manquaient des fonds nécessaires pour entrer en campagne d'une manière convenable à leur grade.

Tout innocente, et même louable que fût cette conduite, les concurrens auxquels Cortès avait été préféré, le peignirent sous des couleurs défa-

vorables. Ils le représentèrent comme travaillant, sans beaucoup de déguisement, à se donner un empire absolu sur les troupes, et cherchant à s'assurer leur dévouement par l'ostentation d'une libéralité intéressée. Ils rappelèrent à Velasquès ses anciens démêlés avec l'homme à qui il venait imprudemment d'accorder une si grande confiance, et lui prédirent qu'il se servirait de son pouvoir, bien plutôt pour venger de vieilles injures personnelles, que pour reconnaître les obligations qu'il devait à son bienfaiteur.

Ces perfides insinuations ne pouvaient manquer leur effet sur un homme naturellement jaloux et soupçonneux; aussi Velasquès donna l'ordre d'ôter à Cortès sa commission, et de l'envoyer, sous bonne escorte, prisonnier à Saint-Iago. Vaines précautions ! le génie du chef de l'expédition déconcerte la rage de ses ennemis, et la fortune, toujours compagne des conceptions généreuses, seconde son imperturbable activité.

Sûr de lui-même et des siens, Cortès leur fait part des desseins de Velasquès. Indignés, tous le supplient de ne point se dessaisir d'une autorité à laquelle il a tant de droits, et de ne pas les priver d'un chef qu'ils ont suivi avec une confiance si bien méritée; enfin, ils offrent de verser jusqu'à la dernière goutte de leur sang, pour

le défendre contre les attentats du gouverneur.

Le général espagnol cède aisément à des instances qui n'ont pour objet que de le déterminer à faire ce qu'il désire lui-même avec ardeur, et il jure de ne jamais abandonner des soldats qui lui donnent des preuves si éclatantes d'attachement sincère, et leur promet de les conduire incessamment à cette riche contrée, but unique, depuis si long-temps, où tendent leurs pensées et leurs désirs.

Tout était prêt pour le départ, et l'on n'attendait plus qu'un vent favorable pour hisser les voiles. Cependant, quoique les Espagnols de Cuba eussent mis en commun toutes leurs ressources pour cette expédition; quoique chaque établissement eût fourni des hommes et des provisions; quoique Velasquès eût dépensé des sommes considérables; quoique chaque aventurier eût employé ses fonds et son crédit, dans l'intérêt de l'expédition, on ne peut s'empêcher d'être étonné de la faiblesse de l'armement, bien peu proportionné, en effet, à la conquête d'un vaste et florissant empire.

La flotte consistait en onze vaisseaux, dont le plus grand, décoré du titre pompeux d'amiral, n'était que de cent tonneaux, trois de soixante-dix ou quatre-vingts tonneaux, et sept barques

non pontées. Elle portait six cent dix-sept hommes, dont cinq cent huit soldats, et cent neuf matelots et ouvriers. Les soldats étaient partagés en onze compagnies, selon le nombre des bâtimens, chacune aux ordres d'un capitaine, qui avait, en même temps, le commandement du navire, et devait prendre celui des troupes, quand elles seraient à terre.

Comme l'usage des armes à feu, chez les Européens, était encore récent, et qu'on n'en confiait qu'à un petit nombre de fantassins bien disciplinés, il n'y avait dans la troupe de Cortès que treize soldats armés de mousquets, trente-deux d'arquebuses, et le reste d'épées et de piques. Sa cavalerie et son artillerie se composaient de seize chevaux, de dix petites pièces de campagne et de quatre fauconneaux.

Ce fut avec d'aussi faibles moyens que Cortès ne craignit pas de mettre à la voile, pour aller attaquer un monarque dont les domaines surpassaient en étendue ceux de la couronne d'Espagne; mais, comme l'enthousiasme religieux se trouvait mêlé à l'esprit de découvertes et de conquêtes, et, par une combinaison plus étrange, à la cupidité même, dans toutes les entreprises des Espagnols, leurs drapeaux portaient une longue et large croix, autour de laquelle se lisaient

ces mots : « Suivons la croix ; car sous ce signe nous vaincrons. »

Aussi avides de piller le riche pays qu'ils cherchaient, que zélés pour y propager la foi chrétienne, les compagnons de Cortès étaient tellement animés de ces deux passions, qu'ils levèrent l'ancre, non pas avec l'inquiétude que doit exciter naturellement une expédition périlleuse, mais avec cette confiance qui naît de la certitude du succès, et de l'assurance d'être protégés par le ciel.

Cozumel est visité : là, Cortès est assez heureux pour racheter des Indiens l'Espagnol Jérôme d'Aguilar, qui pendant huit ans est resté leur prisonnier, et qui va lui devenir utile, en qualité d'interprète. Cinglant ensuite vers Tabasco, il espère qu'on l'y recevra aussi bien que Grijalva l'a été précédemment, et qu'il en retirera une grande quantité d'or; mais la disposition des Indigènes n'était plus la même, et était changée pour des raisons que l'histoire contemporaine ne laisse pas même entrevoir.

Cortès, après plusieurs tentatives pour gagner les habitans, fut obligé d'employer la violence. Quoique les Indiens fussent nombreux, et qu'ils se présentassent courageusement au combat, ils furent souvent battus, et éprouvèrent des pertes

considérables. Effrayés par les armes à feu, dont l'effet meurtrier portait la terreur dans leurs âmes, et totalement déconcertés par les manœuvres rapides de l'irrésistible cavalerie, ils demandèrent la paix, reconnurent le roi de Castille pour leur souverain, et donnèrent aux Espagnols des provisions, des vêtemens de coton, un peu d'or, et vingt femmes esclaves (*).

(*) Les Espagnols ne perdirent dans ces différens combats que deux hommes; mais il y en eut un grand nombre de blessés. Quoiqu'il ne fût pas nécessaire de recourir à une cause surnaturelle, pour rendre compte de leurs victoires éclatantes et des pertes peu considérables qu'ils faisaient, les Espagnols n'ont pas manqué d'attribuer ces succès à saint Jacques, leur patron, qui combattait, disent-ils, à la tête de leurs troupes, et dont le courage décidait du destin des batailles. Gomera est le premier qui ait parlé de cette apparition. On ne peut que s'amuser de l'embarras de B. Diaz del Castillo, flottant entre la crédulité qui lui fait ajouter foi à cette histoire, et sa véracité naturelle qui ne lui permet pas de l'affirmer: « J'avoue, dit-il, que nous devons tous nos exploits et toutes nos victoires à notre Seigneur Jésus-Christ, et qu'à cette bataille, le nombre des Indiens était si supérieur à celui des Espagnols, que si chacun d'eux eût seulement jeté une poignée de sable, ils nous auraient tous enterrés, si la miséricorde de Dieu ne nous eût pas protégés. Il se peut que la personne que Gomera dit être apparue sur un cheval gris pommelé, ait été monseigneur l'apôtre saint Jacques, ou monseigneur saint Pierre, et qu'il ne m'ait

Les Espagnols continuèrent leur route à l'ouest, sans perdre, autant qu'ils le pouvaient, le rivage de vue, afin d'observer le pays; mais, jusque à Saint-Jean d'Ulloa, ils ne trouvèrent aucune plage propre au débarquement.

Cortès venait d'entrer dans le havre, lorsqu'un grand canot rempli d'Indiens, parmi lesquels deux paraissaient être des personnages distingués, s'approcha de son vaisseau, faisant des signes de paix et d'amitié. Montés à bord, sans crainte et sans défiance, ils lui adressèrent respectueusement un discours, dont Aguilar ne comprit point le sens.

Embarrassé d'un incident *dont il prévoyait* toutes les conséquences, Cortès commença à craindre, pour le grand projet qu'il méditait, les lenteurs et l'incertitude que causerait nécessairement l'impossibilité de communiquer ses idées autrement que par signes et par gestes; mais il ne

pas été permis de le voir, parce que j'étais un grand pécheur. Je me souviens d'avoir vu François de Morla, monté sur un pareil cheval; mais un misérable mortel, comme moi, ne méritait pas, sans doute, de voir un de ces saints apôtres. Il se peut que Dieu ait voulu que les choses se soient passées comme Gomera le dit; mais avant d'avoir lu sa chronique, je n'avais jamais entendu dire par les conquérans de l'Inde que rien de pareil fût arrivé. » ROBERTSON.

demeura pas long-temps dans cette inquiétude. Un heureux hasard sppléa à tout ce que sa sagacité n'aurait pu faire.

Une des femmes esclaves, dona Marina, qu'il avait obtenues du Cacique de Tabasco, se trouvant présente à l'entrevue de Cortès et de ses nouveaux hôtes, aperçut son embarras et la confusion d'Aguilar, et, comme elle entendait parfaitement la langue mexicaine, elle expliqua dans la langue Yucata, qu'Aguilar entendait, ce que disaient les Indiens.

Quoique cette manière de converser par l'entremise de deux interprètes, fût fatigante et ennuyeuse, Cortès fut ravi d'avoir rencontré ce moyen de communiquer avec les habitans d'un pays où il voulait pénétrer, et, dans les transports de sa joie, il regarda cet événement comme une marque éclatante de la protection divine, mélange inconcevable de projets usurpateurs et liberticides et de dévotion vraie ou simulée.

Il apprit alors que les deux personnes qu'il avait reçues sur son bord, étaient députées de Pilpatoé et de Teutilé, l'un, gouverneur de la province dans laquelle il étoit descendu, et qui était soumise à un grand monarque, appelé Montézuma, et l'autre, commandant des troupes de ce prince. Ces envoyés avaient ordre de s'informer

des desseins de Cortès en visitant leur côte, et de lui offrir les secours dont il pouvait avoir besoin pour poursuivre ses courses.

L'air de ces Indiens et les intentions exprimées dans leur message, frappèrent Cortès. Il les assura, dans les termes les plus respectueux, qu'il abordait chez eux avec des sentimens d'amitié; qu'il venait faire des propositions d'une grande importance au bien de la contrée, et qu'il les exposerait en personne au gouverneur et au général. Le lendemain au matin, sans attendre de réponse, il fit débarquer ses troupes, ses chevaux et son artillerie, et, ayant choisi un terrain convenable, il commença à y élever *des baraques*, et à en faire un camp fortifié, pendant que les Indiens, au lieu de s'opposer à l'entrée de ces dangereux étrangers qui devaient être les destructeurs de leur pays, les aidèrent dans leurs opérations, avec un empressement dont ils ont eu depuis tant de raison de se repentir.

Le jour suivant Pilpatoé et Teutilé vinrent au camp avec une suite nombreuse, et Cortès, les regardant comme les ministres d'un grand roi, les reçut avec beaucoup plus d'égards que les Espagnols n'avaient coutume d'en marquer aux petits Caciques avec lesquels ils entraient en arrangement. Cependant il insista fortement sur

la nécessité où il se trouvait de ne communiquer les propositions importantes qu'il avait à faire, qu'à Montézuma lui-même, et les pria de le conduire sur-le-champ vers ce prince.

Les officiers mexicains ne purent cacher la peine que leur faisait une demande qu'ils prévoyaient devoir être fort mal reçue de leur souverain, dont l'esprit était déjà rempli d'inquiétudes et de craintes depuis la première nouvelle qu'il avait reçue de l'apparition des Espagnols sur les côtes de son empire; toutefois, avant que de chercher à dissuader Cortès de son projet, ils s'efforcèrent de gagner sa bienveillance en le pressant d'accepter des présens qu'ils voulaient mettre à ses pieds, en qualité d'humbles esclaves de Montézuma. On les lui offrit avec beaucoup d'appareil. Ils consistaient en étoffes de coton fort belles, en plumes de différentes couleurs, et en ornemens d'or et d'argent d'une valeur considérable, et d'un travail précieux.

La vue de ces objets produisit un effet bien différent de celui que se proposaient les Mexicains. Elle accrut l'avidité des Espagnols, loin de la satisfaire, et leur inspira une si vive impatience de devenir maîtres d'un pays qui produisait ces richesses, que Cortès, se donnant à peine le temps d'écouter les raisons par lesquelles Pil-

patoé et Teutilé cherchaient à le détourner d'aller à la capitale, et prenant un ton fier et décidé, leur répéta qu'il voulait avoir une audience du roi lui-même.

Pendant cette entrevue quelques peintres, à la suite des chefs mexicains, avaient été occupés à dessiner sur des étoffes de coton blanches, les vaisseaux, les chevaux, l'artillerie, les soldats espagnols, et tout ce qu'ils trouvaient de plus singulier. Cortès, qui s'en aperçut, et qui apprit que ces dessins devaient être envoyés à Montézuma, voulut donner à ce prince une idée plus vraie et plus imposante des objets étonnans qui se présentaient, pour la première fois, aux yeux des Indiens, et qu'aucun mot de leur langue ne pouvait exprimer; il résolut donc de les rendre témoins d'un spectacle qui pût leur mieux faire connaître la bravoure de ses soldats, et la force irrésistible de leurs armes. Par ses ordres, les trompettes sonnent l'alarme, et déjà les troupes sont en bataille. L'infanterie exécute plusieurs manœuvres dans lesquelles elle fait usage de ses différentes armes, et la cavalerie des évolutions qui montrent sa force et son agilité; l'artillerie enfin, dirigée sur des bois épais, voisins du camp, opère, sur les arbres qu'elle brise, un dégât affreux.

Les Mexicains virent d'abord les exercices militaires avec un silence et un étonnement bien naturels, quand l'esprit est frappé d'objets nouveaux qui paraissent redoutables; mais, au bruit du canon, plusieurs s'enfuirent, d'autres tombèrent de frayeur, et tous furent si épouvantés, en voyant des hommes dont le pouvoir leur parut ressembler à celui des dieux, que Cortès eut beaucoup de peine à les ramener et à les rassurer. Leurs peintres employèrent tout leur art à représenter ce spectacle nouveau pour eux, et leur imagination à inventer des figures et des caractères qui pussent présenter avec vérité les choses extraordinaires dont ils venaient d'être les témoins.

On dépêcha sur-le-champ des courriers à Montézuma, chargés de lui remettre ces dessins, et de lui faire connaître, dans tous ses détails, ce qui s'était passé depuis l'arrivée des Espagnols. Cortès envoyait en même temps au monarque quelques curiosités d'Europe, de peu de valeur, mais qu'il crut pouvoir lui être agréables par leur nouveauté.

Quoique la capitale où le monarque faisait sa résidence, fût distante de cent quatre-vingts milles de Saint-Jean d'Ulloa, les présens de Cortès furent remis à l'empereur, et sa réponse rapportée

en peu de jours. Comme elle était contraire aux vœux de Cortès, les officiers qui jusque là avaient traité avec les Espagnols, crurent, avant de la transmettre, devoir faire de nouveaux efforts pour adoucir le chef européen, et, afin de renouer la négociation, ils offrirent des présens portés par cent Indiens.

La magnificence de ces dons répondait à la grandeur du monarque, et passait de beaucoup toutes les idées que les Espagnols s'étaient faites jusqu'alors des richesses du Mexique. On les plaça sur des nattes étendues à terre, et dans un ordre qui les faisait paraître avec avantage. Cortès et sa suite virent avec admiration les *différentes* productions de l'industrie du pays; c'étaient des étoffes de coton si artistement travaillées, et d'un tissu si fin, qu'elles égalaient les soieries; des tableaux représentant des animaux, des arbres et d'autres objets qui n'étaient formés que de plumes de différentes couleurs, employées avec assez d'adresse et d'élégance pour le disputer aux ouvrages du pinceau, eu égard à la vérité et à la beauté de l'imitation. Mais, ce qui attira surtout leurs regards, ce furent deux grands plats, de forme circulaire; l'un d'or massif, représentant le soleil; l'autre d'argent, emblème de la lune. Il y avait en outre des bracelets, des colliers, des an-

neaux, et d'autres bijoux d'or; et, afin que les Espagnols pussent prendre une idée complète de toutes les richesses que fournissait le pays, des boîtes remplies de perles, de pierres précieuses, de grains d'or non travaillés, et tels qu'on les trouvait dans les mines et les rivières.

Cortès reçut ces présens avec les démonstrations d'un respect profond pour le prince qui les lui avait envoyés; mais, quand les Mexicains, croyant désormais leur négociation plus facile, lui firent savoir que, quoique l'empereur lui eût accordé ces présens, comme une marque des égards qu'il avait pour le prince que Cortès représentait, il ne consentait point à ce que des troupes étrangères approchassent davantage de sa capitale, ou même demeurassent plus longtemps dans ses domaines, le général espagnol déclara plus positivement encore qu'auparavant, qu'il ne se relâcherait point de sa première demande, et qu'il ne pourrait, sans honte, retourner auprès de son souverain, s'il n'avait été admis en la présence du prince qu'il était venu visiter de sa part.

Étonnés de voir un homme qui osait s'opposer à une volonté qu'ils étaient accoutumés à regarder comme irrésistible, et effrayés, en même temps,

de l'idée seule de voir leur pays précipité dans une guerre ouverte avec de si terribles ennemis, les Mexicains demandèrent et obtinrent de Cortès la promesse qu'il resterait dans son camp jusqu'au retour d'un courrier qu'ils envoyaient, en toute hâte, à Montézuma pour recevoir de nouveaux ordres.

La fermeté avec laquelle Cortès persistait dans sa résolution, devait naturellement conduire sa négociation entre lui et l'empereur à une prompte issue, puisqu'elle ne laissait à ce dernier d'autre faculté que de recevoir les Espagnols avec une confiance entière, ou de les traiter ouvertement en ennemis.

La puissance de Montézuma le mettait en état de prendre ce parti vigoureux, et son caractère même semblait l'y porter. De tous les princes, en effet, qui avaient tenu le sceptre du Mexique, il était le plus hautain, le plus violent et le plus éloigné de souffrir la moindre résistance à ses volontés. Ses sujets le voyaient avec crainte, ses ennemis avec terreur. Il gouvernait les premiers avec une sévérité marquée; mais ils avaient une si grande opinion de son habileté, qu'ils étaient involontairement forcés à le respecter. De nombreuses victoires, en honorant son règne, avaient ajouté plusieurs grandes provinces à son empire.

Toutefois la conjoncture extraordinaire et critique dans laquelle il se trouve ne lui permet pas de se décider avec justesse et promptitude; il hésite, et cette hésitation va causer sa perte et celle de ses états.

Les négociations ont cessé : Cortès a traité avec différens Caciques; il a pris ses précautions pour ne tenir son autorité que de son souverain légitime, le roi d'Espagne; vainement on conspire contre lui; ses ennemis sont réduits au silence; des peuples nombreux vaincus deviennent ses amis, et lui prodiguent tous les genres de secours; les Cholulans le trahissent, et portent la peine de leur félonie; Montézuma, que, dans quelques jours il rendra prisonnier et fera charger de fers, est venu à sa rencontre, et lui a donné audience sous les murs de Mexico où il l'introduit lui-même; Cortès court les plus grands dangers, par suite d'un nouvel armement espagnol au Mexique, envoyé par Velasquès, sous les ordres de Narvaès qu'il attaque pendant la nuit et fait prisonnier; les Mexicains se révoltent, et sont battus dans toutes les rencontres; Montézuma périt, victime de ses propres sujets; Quetlavaca lui succède au trône du Mexique, et est bientôt remplacé par Guatimozin, neveu et gendre de Montézuma; Cortès construit et met

à l'eau, dans un canal creusé exprès, treize brigantins, qui bravent et rendent nuls les efforts que font les Mexicains pour s'en emparer; enfin, après un siége long et opiniâtre, dans lequel on a disputé le terrain pied à pied, l'infortuné Guatimozin, qui a fait preuve de grandeur d'âme, de fermeté et de valeur personnelle, tombé au pouvoir de l'ennemi, a dit au général espagnol : « J'ai rempli le devoir d'un roi; j'ai défendu mon peuple jusqu'à la dernière extrémité. Il ne me reste qu'à mourir. Prends ce poignard, continue-t-il, en mettant la main sur celui de Cortès, enfonce-le dans mon sein, et termine une vie qui ne peut plus être utile. »

Aussitôt que le sort du monarque fut connu, la résistance des Mexicains cessa, et Cortès prit possession de la partie de la capitale qui n'était pas encore détruite. La joie que ressentirent les Espagnols du succès de cette périlleuse entreprise, fut d'abord excessive; mais elle se calma bientôt, lorsqu'ils se virent frustrés des espérances chimériques qui les avaient animés à braver tant de difficultés et de dangers. Au lieu de ces richesses inépuisables sur lesquelles ils comptaient, en devenant maîtres des trésors de Montézuma, et de l'or des temples, toute leur avidité ne put rassembler du milieu des ruines, et de la déso-

lation d'une ville immense, qu'un butin fort peu considérable.

Prévoyant sa destinée, Guatimozin avait rassemblé toutes les richesses laissées par ses ancêtres, et avait ordonné qu'on les jetât dans le lac. Les Indiens auxiliaires s'étaient emparés de la meilleure partie du reste, tandis que les Espagnols combattaient. Ce qu'en purent réunir les conquérans eux-mêmes, était si peu de chose, que plusieurs d'entre eux dédaignèrent d'accepter la part qui leur en revenait.

Les plaintes et les murmures des Espagnols s'élevèrent d'abord contre Cortès et ses favoris, qu'on soupçonnait de s'être approprié une plus grande part que celle qui devait leur échoir dans un partage équitable, et ensuite contre Guatimozin, qui les irritait par un refus obstiné de découvrir le lieu où il avait caché ses richesses.

Les raisons, les prières et les promesses furent inutilement mises en usage pour calmer les mécontens, et il faut croire que cette inutilité même, et la crainte de voir le mécontentement s'augmenter, poussèrent Cortès à une action qui ternit la gloire de tout ce qu'il avait fait jusque là de grand. Sans égard pour le rang qu'avait tenu Guatimozin, sans respect pour les vertus qu'avait déployées ce malheureux monarque, il le fit met-

tre à la torture, ainsi que son premier favori, pour les forcer à découvrir l'endroit où l'on supposait qu'il avait caché le trésor de l'empire (*).

(*) S'il eut un cœur d'airain celui qui, le premier,
Au perfide élément osa se confier,
Et, bravant à la fois la tempête et Neptune,
Sur un léger esquif exposa sa fortune,
Quel nom méritera l'audacieux mortel
Qui, déchirant le sol, d'un acier criminel,
De la terre entr'ouvrit et brisa les entrailles;
Qui, du roc le plus dur ébranlant les murailles,
Se glissa, téméraire! aux abîmes profonds
Que jamais du soleil ne virent les rayons!

Vile avarice, ô toi qui gouvernes le monde,
Toi de tous les malheurs origine féconde,
Toi qui fais le méchant, l'injuste, l'imposteur,
Toi dont l'infâme nom me pénètre d'horreur!
Toi seule as conseillé ce forfait exécrable
Qui flétrit à jamais l'Ibère trop coupable,
Lorsque, portant la guerre aux champs américains,
Triomphant sans combat des faibles Mexicains,
Au centre de la terre il sema des victimes
Pour quelques monceaux d'or, salaire de ses crimes;
Lorsque de ses fureurs les restes malheureux
Privés, pour du limon, de la clarté des cieux,
Semblaient n'apercevoir, en rejoignant leurs frères,
Que des tombeaux creusés par ses mains sanguinaires!

Bouvet de Cressé, Éloge d'Hubert et de Matthieu Goffin, proposé par l'Académie Française, en 1812.

Le prince mexicain supporta tout ce que la cruauté la plus ingénieuse put imaginer, avec l'indomptable courage d'un guerrier américain. Le compagnon de son supplice, cédant à la violence de la douleur, semblait demander à son maître, par un regard languissant, la permission de révéler ce qu'il savait; mais Guatimozin, jetant sur lui un coup d'œil où se peignaient à la fois l'autorité et le dédain, releva sa faiblesse en lui disant: « Et moi! suis-je sur un lit de roses? » Terrassé par ce reproche, le favori persévéra dans le silence, et expira au milieu des tourmens. Cortès, honteux enfin de cette horrible scène, tira la victime des mains de ses bourreaux, et prolongea une vie réservée à de nouvelles souffrances.

CONQUÊTE DU PÉROU. — PIZARRE. — ALMAGRO. FERNAND DE LUQUE.

Pendant que Cortès faisait la conquête du Mexique, trois autres aventuriers préludaient à celle du Pérou. La découverte de la mer du Sud ayant procuré quelques notions imparfaites des riches contrées auxquelles elle pouvait conduire, tous les yeux et tous les projets des aventuriers espagnols, établis dans les colonies de Darien et de Panama, se tournaient vers ces pays inconnus.

C'était l'esprit du siècle : avides de nouveautés, les Européens, sur l'ombre seule d'une probabilité, hasardaient leur fortune, et bravaient les plus grands dangers; le moindre rayon d'espérance était saisi avec ardeur, et de légères informations suffisaient pour exciter aux plus périlleuses expéditions.

C'est ainsi que diverses entreprises eurent lieu dans l'intention de s'emparer des contrées situées à l'est de Panama; mais ces armemens, confiés à des chefs dont les talens étaient au-dessous des difficultés, n'eurent aucun succès, et, comme ces excursions ne s'étendaient pas au-delà des limites de la province à laquelle on a donné le nom de Tierra-Firme, pays couvert de bois, d'une population peu nombreuse et très-malsain, les aventuriers, à leur retour, firent des rapports décourageans des maux qu'ils avaient soufferts, et du peu d'espérance qu'offraient les lieux qu'ils avaient visités.

Ces récits calmèrent un peu la fureur des découvertes de ce côté, et il s'établit une opinion générale que Balboa s'était laissé séduire par quelque Indien ignorant, qui avait voulu le tromper, ou qui avait été mal compris par les interprètes.

Cependant il y avait alors à Panama trois hommes sur lesquels les circonstances, qui découra-

geaient tous les autres, faisaient si peu d'impression, que, au moment même où le plus grand nombre regardait comme chimérique l'espoir de découvrir à l'est l'opulente contrée qu'avait annoncée Balboa, ils se déterminèrent à exécuter son projet.

Ces hommes extraordinaires étaient François Pizarre, Diego d'Almagro et Fernand de Luque. Pizarre était fils naturel d'un gentilhomme et d'une femme du peuple; et, comme il arrive ordinairement aux enfans illégitimes, son éducation avait été entièrement négligée. Son père, sans doute, ne le croyait pas destiné à s'élever au-dessus de la condition de sa mère, car il l'employa, dans sa jeunesse, à garder ce que devait garder, quelques années plus tard, le pâtre qui depuis, sous le nom de Sixte-Quint, donna des lois à Rome, et crut avoir le droit canonique, souvent et justement nié, d'en donner au monde chrétien.

Honteux de cet état d'abjection dans lequel on le laissait croupir, Pizarre se fit soldat, et, après avoir servi quelques années en Italie, il s'embarqua pour l'Amérique, où une carrière sans bornes, ouverte aux talens, attirait tout aventurier ambitieux qui prétendait égaler sa fortune à ses désirs. Pizarre, sur ce théâtre, se distingua promp-

tement. Doué d'un caractère aussi entreprenant que son corps était robuste, il était le premier dans tous les dangers, toujours infatigable, et d'une patience à toute épreuve.

Quoique ignorant jusqu'à ne savoir pas lire, on le regarda bientôt comme un homme né pour commander. Il réussit dans toutes les opérations dont il fut chargé, unissant en sa personne des qualités qui vont rarement ensemble, la persévérance et l'ardeur, la hardiesse dans la combinaison de ses plans, et la prudence dans leur exécution. En se jetant de bonne heure dans les affaires, sans autres moyens que ses talens naturels et son adresse, et en ne comptant que sur lui-même pour se tirer de l'obscurité, il acquit une si grande connaissance des choses et des hommes, qu'il se rendit bientôt propre à conduire les unes et à gouverner les autres.

La naissance d'Almagro n'était pas plus relevée que celle de Pizarre. Celui-ci était bâtard, l'autre était un enfant trouvé. Elevé, dès sa jeunesse, dans le métier des armes, Almagro, son compagnon, ne lui cédait en aucune des vertus militaires. Il avait, comme lui, une valeur intrépide, une activité infatigable, et une constance à l'épreuve de toutes les fatigues que la guerre pouvait entraîner après elle, dans le Nouveau-Monde;

mais ces qualités, dans Almagro, étaient accompagnées de la franchise et de la générosité d'un soldat; dans Pizarre, elles étaient unies à l'adresse, à la ruse, à la dissimulation d'un politique, à l'art de cacher ses desseins, et à la sagacité qui démêle ceux des autres.

Fernand de Luque était un prêtre, maître d'école à Panama, qui, par des moyens que les historiens ne nous ont pas fait connaître, avait amassé des richesses qui lui firent concevoir l'espérance de s'élever aux plus hauts emplois. Tels étaient les hommes destinés à renverser un des plus grands empires du monde. Leur association fut autorisée par Pédrarias, gouverneur de Panama. Chacun d'eux mit sa fortune en commun pour former le capital de l'entreprise. Le moins riche des trois, Pizarre, ne pouvant fournir autant de fonds que les autres, prit sur lui la plus grande partie de la fatigue et du danger, en se chargeant de commander en personne l'armement destiné au premier voyage et à la première découverte. Almagro devait conduire les renforts de troupes et de provisions dont Pizarre pourrait avoir besoin, et Luque rester à Panama, pour traiter avec le gouverneur, et veiller aux intérêts de la société.

L'enthousiasme religieux se trouve encore ici,

comme chez tous les aventuriers qui se sont signalés dans le Nouveau-Monde, joint à la passion des découvertes, union étrange qui fortifiait l'un et l'autre sentiment! Cette alliance, formée par la cupidité et l'ambition, fut confirmée par les cérémonies les plus solennelles de la religion. Luque célébra la messe, partagea l'hostie consacrée en trois parties, pour lui et ses deux associés, et un contrat, qui avait pour objet le pillage et le meurtre, fut ratifié au nom du Dieu de paix (1).

La force de leur premier armement ne répondait pas à la grandeur de l'entreprise. Pizarre partit de Panama, avec un seul bâtiment, très-faible encore, et cent douze hommes; mais *c'était* Pizarre. Les Espagnols connaissaient si peu la mer de cette partie de l'Amérique, que le temps pris pour le départ se trouva être le moins favorable de toute l'année, les vents réglés, qui soufflaient alors, étant directement contraires à la route qu'ils avaient à tenir.

Après avoir louvoyé pendant plus de deux mois avec beaucoup de danger et de fatigue, Pizarre n'avait pas fait plus de chemin vers le sud-est, que n'en ferait aujourd'hui un bon navi-

(1) Herrera.

gateur en trois jours. Il toucha en beaucoup d'endroits de la côte de Terre-Ferme; mais il trouva partout le pays désagréable que ses prédécesseurs avaient décrit; les terrains bas inondés par les rivières, les plus hauts couverts de bois impénétrables; peu d'habitans, mais d'une bravoure décidée.

La faim, la fatigue, les combats fréquens avec les indigènes, et, par dessus tout, les maladies propres aux pays humides concouraient à affaiblir sa petite armée. Le courage du chef soutint quelque temps celui de sa troupe, quoiqu'on n'aperçût rien qui pût faire découvrir ces contrées abondantes en or, où il leur promettait de les conduire. A la fin, il fut obligé d'abandonner cette côte sauvage, et de se retirer à Cuchama, vis-à-vis des îles des Perles, où il espérait recevoir de Panama un renfort et des provisions.

Almagro, de son côté, ayant fait voile de ce port avec soixante-dix hommes, s'était dirigé droit vers la partie du continent où il pouvait trouver son associé. Il avait débarqué son monde; mais, repoussé dans un combat opiniâtre contre les Indiens, dans lequel il perdit un œil, il fut forcé de se rembarquer. Le hasard conduisit les Espagnols au lieu où Pizarre s'était retiré. Ils se consolèrent mutuellement, en se contant leurs aven-

tures, et en comparant les souffrances qu'ils avaient éprouvées.

Comme Almagro s'était avancé jusqu'à la rivière de Saint-Jean, dans le Popayan, où l'aspect du pays et des habitans lui avait paru moins décourageant, ce rayon d'espérance fut suffisant pour déterminer ces hommes ardens à ne pas abandonner leur projet, malgré tout ce qu'ils avaient déjà souffert en voulant en suivre l'exécution.

Almagro retourna à Panama, pour y recruter quelques troupes. Mais ce que Pizarre et lui avaient éprouvé de pertes, donna à ses compatriotes une si mauvaise opinion de son entreprise, que ce fut avec beaucoup de difficulté qu'il parvint à lever quatre-vingts hommes (*).

Tout faible que fût ce renfort, ils n'hésitèrent pas à reprendre leur opération. Après avoir essuyé les mêmes calamités que dans leur première expédition, une partie de l'armement toucha à

(*) On peut facilement se former une idée de ce qu'ils eurent à souffrir, et de l'insalubrité des pays qu'ils parcoururent, par la mortalité extraordinaire qui régna parmi eux. Pizarre conduisit avec lui cent douze hommes, et Almagro soixante-dix : il en mourut cent trente en moins de neuf mois, et peu de la main de l'ennemi ; presque tous périrent de maladie.

Xerès.

la baie de Saint-Matthieu, sur la côte de Quito, et, débarquant à Tacames, au sud de la rivière des Émeraudes, ils reconnurent une contrée plus unie et plus fertile qu'aucune de celles qu'ils avaient vues jusque là sur les côtes de la mer du Sud, et trouvèrent les habitans vêtus d'étoffes de laine et de coton, et parés de différens ornemens d'or et d'argent.

Cependant, malgré ces apparences favorables, exagérées encore par la vanité de ceux qui en rendaient compte, et par l'imagination de ceux à qui on les présentait, Pizarre et Almagro n'osèrent pas tenter d'envahir un pays si peuplé avec une poignée d'hommes affaiblis par la fatigue et les maladies. Ils se retirèrent à la petite île Gallo, où Pizarre demeura avec une partie de ses troupes, tandis que son associé retourna à Panama dans l'espérance d'en ramener un renfort assez considérable pour prendre possession de la fertile et riche contrée, dont l'existence n'était plus douteuse à leurs yeux.

Quelques-uns des aventuriers, moins entreprenans et moins hardis que leurs chefs, avaient envoyé secrètement à leurs amis de Panama des relations lamentables de leurs souffrances et de leurs pertes. Almagro fut mal reçu de Pedro de Los Rios, qui avait succédé à Pedrarias.

Après avoir pesé la chose avec cette prudence froide et phlegmatique, qui paraît la première des vertus aux hommes incapables de concevoir et d'exécuter de grands desseins, il conclut qu'une expédition qui entraînait une si grande perte d'hommes, ne pouvait être que funeste à une colonie naissante et faible. Non-seulement il défendit qu'on fît de nouvelles levées, mais il dépêcha un bâtiment pour ramener Pizarre et ses compagnons de l'île Gallo.

Mécontens de ces mesures qu'ils n'avaient pu prévenir, et auxquelles ils n'osaient s'opposer, Almagro et de Luque trouvèrent moyen de faire savoir à Pizarre leurs sentimens, et l'exhortèrent à ne point abandonner une entreprise sur laquelle reposaient toutes leurs espérances, et qui était leur unique ressource pour rétablir leur réputation et leur fortune, qui avaient déjà reçu l'une et l'autre une fâcheuse atteinte.

Pizarre, avec l'inflexible obstination qui faisait son caractère, n'avait pas besoin d'être excité à persévérer dans l'exécution de son projet. Il refusa nettement d'obéir aux ordres du gouverneur de Panama, et employa toute son adresse et toute son éloquence pour engager ses compagnons à ne pas le quitter. Toutefois, le souvenir des maux qu'ils avaient soufferts, était si récent dans leur

mémoire, et la pensée de revoir leur famille et leurs amis, après une si longue absence, se présentait d'une manière si séduisante à leur esprit, que Pizarre, ayant tiré avec son épée une ligne au-delà de laquelle ceux qui voudraient retourner à Panama devaient passer, il n'y eut que treize de ses anciens soldats qui eurent le courage de rester avec lui (1).

Ce petit nombre d'hommes déterminés, à qui l'Espagne est redevable de ses plus belles possessions en Amérique, s'établirent dans l'île de la Gorgonne. Cette île, plus éloignée de la côte que l'île Gallo, et tout-à-fait inhabitée, leur parut une retraite sûre, où ils pouvaient attendre avec plus de tranquillité les secours que leurs associés devaient leur procurer.

Almagro et de Luque mirent à les servir la plus grande activité, et leurs importunités furent secondées par la voix de toute la colonie. On criait qu'il était honteux d'abandonner de braves gens, engagés dans une entreprise utile et glorieuse à la nation, à qui l'on ne pouvait reprocher que l'excès de leur zèle et de leur courage, et de les laisser périr, comme des criminels, dans une île déserte.

(1) Zarata.

Vaincu par les plaintes et les sollicitations unanimes de ses administrés, le gouverneur consentit enfin à envoyer un petit vaisseau à la Gorgonne; mais, afin de ne pas paraître encourager Pizarre à aucune entreprise nouvelle, il ne laissa embarquer sur ce bâtiment que des marins de profession.

Pizarre et ses compagnons avaient passé cinq mois dans cette île, connue pour l'endroit le plus malsain de cette partie de l'Amérique (*). Pendant tout ce temps, leurs yeux avaient été tournés vers Panama, d'où ils espéraient que leurs compatriotes leur enverraient quelques secours; mais, lassés enfin d'une attente inutile, et excédés de souffrances, auxquelles ils ne voyaient plus de terme, ils venaient de prendre la résolution de s'abandonner sur l'Océan avec un radeau, plutôt

(*) Cette île, dit Herrera, est si désagréable par l'intempérie de son climat, ses bois impénétrables, ses montagnes escarpées, et la multitude des insectes et des reptiles, que, lorsqu'on en parle, on se sert ordinairement de l'épithète d'*infernale*. On y voit rarement le soleil, et il y pleut toute l'année. Dampierre, qui toucha à cette île en 1685, n'en rend pas un compte plus favorable. Pendant sa croisière sur cette côte, il visita la plupart des endroits où Pizarre descendit, et la description qu'il en fait jette un grand jour sur les récits des premiers historiens espagnols. ROBERTSON.

que de rester plus long-temps dans cet horrible séjour.

A l'arrivée du vaisseau de Panama, les transports de leur joie furent si vifs, qu'ils oublièrent tout ce qu'ils avaient souffert. Leur espoir se ranima, et, par un changement rapide, assez naturel à des hommes accoutumés, par leur genre de vie, aux vicissitudes les plus soudaines de la fortune, ils passèrent de l'excès de l'abattement à l'excès de la confiance.

Pizarre les détermina aisément à reprendre leur premier projet avec une nouvelle ardeur. Au lieu donc de retourner à Panama, ils cinglèrent vers le sud-est, et, plus heureux que dans leurs tentatives précédentes, le vingtième jour après leur départ de l'île de la Gorgonne, ils découvrirent la côte du Pérou. Ils touchèrent d'abord à différens endroits peu considérables, et prirent ensuite terre à Tumbès, ville assez grande, située au-delà du troisième degré au sud de l'équateur, et où se trouvaient un grand temple et un palais des Incas, souverains de la contrée (1).

Là, les Espagnols eurent, pour la première fois, le spectacle de l'opulence et de la civilisation de l'empire péruvien. Ils virent une contrée bien

(1) Calancha.

peuplée et cultivée avec quelque industrie, et les Naturels, décemment vêtus, ayant sur les autres habitans du Nouveau-Monde l'avantage de connaître l'usage des animaux domestiques. Cependant, ce qui attira plus vivement leur attention, fut une quantité d'or et d'argent si grande, que ces métaux étaient employés non-seulement à la parure de ces peuples et à l'ornement de leurs temples, mais encore à faire des vases et des ustensiles communs, ce qui ne laissait plus douter qu'il n'y en eût une prodigieuse abondance dans le pays.

Cependant ni les relations que fit Pizarre de l'opulence de ces contrées, ni ses plaintes amères sur le rappel de ses troupes, dans un temps où elles lui étaient nécessaires pour former un établissement, ne purent engager le gouverneur de Panama à s'écarter de son premier plan. Il soutint toujours que la colonie n'était pas en état d'envahir un si puissant empire, et refusa d'autoriser une expédition qui pouvait ruiner la province confiée à ses soins, en lui faisant faire des efforts au-delà de ses moyens.

Néanmoins cette froideur de l'apathique gouverneur ne put ralentir l'ardeur des trois associés. Ils virent seulement qu'il leur fallait poursuivre l'exécution de leur projet sans le secours du

chef de la colonie, ou solliciter auprès du souverain la permission qu'ils ne pouvaient obtenir de l'administrateur de la province. Aussi, après être convenu entre eux que Pizarre demanderait pour lui la place de gouverneur, Almagro celle de lieutenant-gouverneur, et de Luque la dignité d'évêque, dans le pays qu'ils se proposaient de conquérir, Pizarre partit pour l'Espagne, chargé des intérêts communs. Toutefois, leurs ressources étaient tellement épuisées par les dépenses qu'ils avaient déjà faites, qu'ils eurent beaucoup de peine à se procurer, par un emprunt, la somme nécessaire pour les frais de ce voyage.

Pizarre ne perdit point de temps. Quelque nouveau que fût pour lui le théâtre sur lequel il se produisait, il parut devant l'empereur avec la dignité d'un homme qui connaît toute la grandeur des services qu'il a rendus à sa patrie. Sa négociation même fut conduite avec une adresse insinuante, qu'on ne devait attendre ni de son éducation, ni du genre de vie qu'il avait mené jusqu'alors.

Le récit de ses souffrances, et la description des pays qu'il a découverts, confirmée par les échantillons qu'il présente, font une telle impression sur Charles-Quint et sur ses ministres,

que non-seulement ils approuvent le projet d'une nouvelle expédition, mais qu'ils paraissent encore s'intéresser au succès du chef.

Pizarre a mis à la voile, et déjà, accompagné de ses trois frères, Ferdinand, Juan et Gonzale, il a traversé l'isthme de Panama, et est débarqué au Pérou. La province de Coaque est envahie; la capitale se soumet, et plus de trente mille pezos en vases et autres ornemens d'or et d'argent, en dissipant les doutes sur l'opulence de la contrée, rendent le courage aux mécontens, et ajoutent à leurs espérances.

Pizarre lui-même fut si transporté à la vue de ces riches dépouilles, qu'il considérait comme les premiers fruits d'une terre abondante en trésors, qu'il envoya sur-le-champ un vaisseau à Panama, avec une grosse part du butin pour Almagro, et un autre bâtiment chargé de sommes considérables pour des personnes en crédit dans la province de Nicaragua, espérant que cet étalage de richesses, acquises en si peu de temps, déterminerait beaucoup d'aventuriers à le venir joindre.

A l'époque de l'invasion des Espagnols, l'empire du Pérou s'étendait, du nord au sud, à plus de quinze cents milles de côtes sur la mer du Sud. La profondeur de l'est à l'ouest était peu considérable, et bornée par les grandes chaînes

des Andes, qui se prolongent d'une de ses extrémités à l'autre, dans toute sa longueur.

Le Pérou, comme le reste du Nouveau-Monde, était originairement partagé en beaucoup de petites nations ou tribus indépendantes, différant les unes des autres par leurs mœurs et par les formes grossières d'une police imparfaite. Toutes alors étaient si mal civilisées, que, si nous en croyons les traditions des Péruviens, elles n'avaient rien au-dessus des nations les plus sauvages de l'Amérique.

Dépourvus de toute espèce de culture et d'industrie régulières, sans demeures fixes, ne connaissant aucune de ces obligations morales qui forment les premiers liens de l'union sociale, les Naturels erraient nus dans les forêts dont leur pays était couvert, plus semblables à des animaux sauvages qu'à des hommes.

Après avoir lutté, pendant plusieurs siècles, dit-on, contre les maux inséparables de cette barbarie, et lorsque rien ne semblait annoncer pour eux les approches de la civilisation, un homme et une femme, d'une figure majestueuse, et décemment vêtus, leur apparurent sur les bords du lac Titiaca. Ces deux personnages s'annoncèrent comme enfans du Soleil. Cette divinité bienfaisante avait, dirent-ils, regardé d'un œil de com-

passion les maux de la race humaine, et les envoyait pour l'instruire et la réformer. Leurs exhortations, fortifiées par le respect qu'inspirait la divinité au nom de laquelle ils parlaient, déterminèrent ces peuplades errantes à se réunir. Elles reçurent comme des ordres du Ciel les instructions de ces deux êtres extraordinaires, et les suivirent à Cusco, où ils s'établirent et jetèrent les fondemens d'une ville.

L'apparition soudaine d'étrangers qui venaient envahir leur pays, dont la figure et les mœurs étaient également extraordinaires à leur yeux, et à qui rien ne pouvait résister, fit sur les Péruviens la même impression de terreur qu'avaient antérieurement éprouvée les autres nations de l'Amérique. Pizarre ne rencontra presque aucune résistance jusqu'à l'île de Puna, dans la baie de Guayaquil. Cette île était plus peuplée que les autres pays qu'il avait traversés, et les habitans en étaient plus courageux et moins civilisés que ceux du continent. Ils se défendirent avec tant de valeur et d'obstination, que Pizarre employa six mois à les soumettre.

A mesure que les Espagnols s'avançaient vers le centre du Pérou, ils acquéraient plus de connaissances sur la grandeur, la police et l'état des affaires de cet empire. Ils n'auraient pas pu alors,

sans ces connaissances préliminaires, conduire heureusement leurs opérations, et, sans cette circonstance, il serait impossible aujourd'hui d'expliquer leurs progrès, et de développer les causes des succès qu'ils obtinrent dans la suite.

Lorsque les Espagnols abordèrent pour la première fois à la côte du Pérou, Huana Capac était sur le trône. L'histoire le représente comme un prince qui réunissait les talens militaires aux vertus pacifiques qui distinguaient ses aïeux. Il soumit le royaume de Quito, conquête qui doubla presque le pouvoir et l'étendue de l'empire. Il voulut résider dans la capitale de cette belle province, et, contre la loi ancienne et fondamentale de la monarchie, qui défendait de souiller le sang royal par aucune alliance étrangère, il épousa la fille du roi de Quito, qu'il avait vaincu. Il en eut un fils nommé Atahualpa, à qui il laissa le royaume à sa mort. Huascar, son frère aîné par sa mère, qui était du sang royal, eut pour partage le reste de ses états.

Quel que fût le respect des Péruviens pour la mémoire d'un prince qui avait régné avec autant de gloire qu'aucun de ses prédécesseurs, ce qu'avait fait Huana Capac pour la succession à l'empire, parut si contraire à une maxime aussi ancienne que la monarchie, et fondée sur une

autorité regardée comme sacrée, qu'elle excita à Cusco un mécontentement général. Huascar, encouragé par les dispositions de ses sujets, voulut que son frère renonçât au royaume de Quito, et le reconnût pour son souverain; mais le premier soin d'Atahualpa avait été de s'attacher un gros corps de troupes qui avait accompagné son père à Quito. C'étaient les meilleurs soldats de l'empire, et Huana Capac leur devait toutes ses victoires. Fort de cet appui, Atahualpa éluda d'abord la demande de son frère, et marcha bientôt après contre lui, à la tête d'une armée.

C'est ainsi que deux jeunes ambitieux, dont l'un avait pour lui l'ancienne *loi du Pérou*, et l'autre les forces de l'empire, précipitèrent cet état dans les malheurs d'une guerre civile, dont il avait été exempt jusque-là, sous une suite de princes vertueux.

Dans une telle situation, l'événement n'était pas difficile à prévoir; la force des armes l'emporta sur l'autorité des lois. Atahualpa demeura victorieux, et abusa cruellement de sa victoire. Convaincu lui-même de la faiblesse de ses droits à la couronne, il entreprit d'éteindre la race royale, en faisant périr tous les enfans du Soleil, descendus de Manco Capac. Il conserva la vie à son infortuné rival. Huascar, fait prisonnier dans la ba-

taille qui avait décidé du sort de l'empire, fut épargné par un motif de politique, afin qu'Atahualpa, donnant des ordres au nom de son frère, pût établir plus aisément son autorité.

Ce concours de circonstances, que Pizarre ne pouvait prévoir, lui laissa la facilité de pousser ses opérations, presque sans obstacle, et d'arriver jusques au centre de l'empire, avant qu'on eût même tenté de l'arrêter dans sa marche.

Les Espagnols, en s'avançant, apprirent quelque chose de la division qui partageait le royaume; mais ils n'en furent bien instruits que par des envoyés d'Huascar à Pizarre, à qui ce prince demanda du secours contre Atahualpa, comme contre un rebelle et un usurpateur.

Pizarre comprit d'abord l'importance de cette ouverture, et prévit si nettement tous les avantages qu'il pouvait retirer de la guerre civile à laquelle le royaume était en proie, que, sans attendre le renfort qu'on lui envoyait de Panama, il se détermina à prendre la défense de l'un des compétiteurs, et à profiter des circonstances favorables qui semblaient se présenter d'elles-mêmes, dans l'espoir, presque certain, de pouvoir facilement les écraser tous les deux.

Tout réussit à Pizarre au gré de ses désirs. Ne pouvant se faire une idée véritable de l'objet

que les Espagnols ont en vue en entrant dans leur pays, les Péruviens s'épuisent en vaines conjectures. Doivent-ils regarder ces étrangers comme des êtres d'une nature supérieure qui viennent à eux pour leur faire du bien, ou pour punir leurs crimes, ou comme des ennemis de leurs repos et de leur liberté? Les protestations des Espagnols, annonçant qu'ils apportent aux Péruviens la connaissance de la vérité, et qu'ils veulent les conduire dans le chemin du bonheur, donnent quelque vraissemblance à la première opinion; mais ils sont rejetés dans la seconde par les violences, la rapacité et la cruauté de ces terribles hôtes.

Quoi qu'il en soit, Pizarre est entré dans Caxamalca, et a répondu par une lâche perfidie aux assurances d'amitié que lui a données Atahualpa, en lui envoyant des présens plus riches encore que les premiers.

Une entrevue avait été arrêtée entre l'Inca et le chef espagnol. Déjà le monarque Péruvien touchait au quartier des Européens, lorsque le P. Vincent Valverde, aumônier de l'expédition, s'avance, le crucifix d'une main, et un bréviaire de l'autre, et expose à Atahualpa, dans un long discours, la doctrine de la création, la chute du premier homme, l'incarnation, la passion et la

résurrection de Jésus-Christ; le choix que Dieu a fait de saint Pierre pour être son grand-vicaire sur la terre; le pouvoir de saint Pierre transmis aux papes, et la donation faite au roi de Castille, par Alexandre, de toutes les régions du Nouveau-Monde. Le moine pousse l'audace plus loin; il somme l'Inca de renoncer au culte du Soleil, d'embrasser la religion chrétienne, la seule véritable, de reconnaître l'autorité suprême du Saint-Siége, et Charles-Quint, comme son légitime souverain, lui promettant, s'il se soumet, que le roi son maître prendra le Pérou sous sa protection, et lui permettra de continuer d'y régner, mais lui déclarant la guerre, et le menaçant de la plus terrible vengeance, s'il refuse d'obéir, et s'il persévère dans son impiété. « Je ne comprends rien à ce que vous m'annoncez, dit Atahualpa; où avez vous appris des choses si extraordinaires? — Dans ce livre, » répond Valverde en lui présentant son bréviaire.

L'Inca prit le livre avec empressement, et, après l'avoir feuilleté, il l'approcha de son oreille. « Ce que vous me donnez là ne parle pas, et ne me dit rien, » reprit-il en jetant avec dédain le livre à terre. Furieux, le prêtre s'écrie : « Aux armes, Chrétiens! la parole de Dieu est profanée; vengez ce crime sur ces chiens d'infidèles! »

Pizarre aussitôt donne le signal de l'attaque; et à l'instant les Espagnols tombent sur les Péruviens, l'épée à la main, au bruit des instrumens militaires, du canon et des armes à feu. Tout fuit; quatre mille Indiens sont égorgés, aucun Européen ne périt; Pizarre seul est légèrement blessé à la main par un de ses propres soldats, qui s'était saisi, avec trop de précipitation, de la personne d'Atahualpa.

La suite des événemens appartenant à l'Histoire générale du Pérou, nous y renvoyons le lecteur.

FIN DU LIVRE QUATRIÈME, ET DU TOME PREMIER.



TABLE DES LIVRES

CONTENUS DANS LE TOME PREMIER.

FIN DE LA TABLE.

